This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

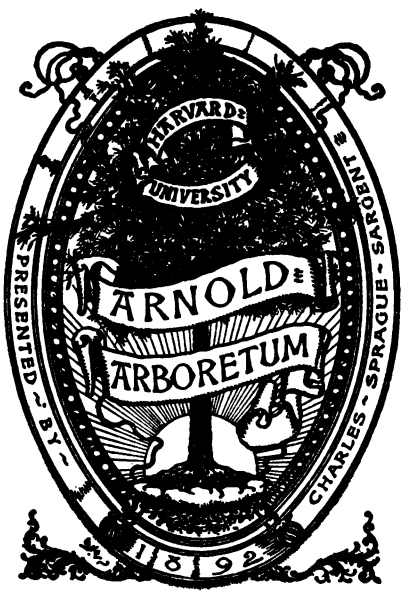
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J.P.


HARVARD
UNIVERSITY
ARNOLD
ARBORETUM
PRESENTED BY
CHARLES SPRAGUE SARGENT
1892

LA MYTHOLOGIE DES PLANTES

OU

LES LÉGENDES DU RÈGNE VÉGÉTAL

PAR

ANGELO DE GUBERNATIS

Auteur de la « Mythologie Zoologique »

PROFESSEUR DE SANSKRIT ET DE MYTHOLOGIE COMPARÉE

à l'Institut des Etudes supérieures à Florence

TOME SECOND

PARIS

C. REINWALD & Cie, LIBRAIRES-EDITEURS

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1882

Tous droits réservés

4963
м
с

LA MYTHOLOGIE DES PLANTES

OU

LES LÉGENDES DU RÈGNE VÉGÉTAL

TOME SECOND

PARIS
TYPOGRAPHIE PAUL SCHMIDT
5, RUE PERRONET, 5

LA

MYTHOLOGIE DES PLANTES

OU

LES LÉGENDES DU RÈGNE VÉGÉTAL

PAR

ANGELO DE GUBERNATIS

Auteur de la « Mythologie zoologique »
Professeur de sanskrit et de mythologie comparée à l'Institut des Études supérieures
à Florence.

TOME SECOND

PARIS
C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1882

Tous droits réservés.

Mch. 1911
23827

U
G93

LA

MYTHOLOGIE DES PLANTES

OU LES

LEGENDES DU RÈGNE VÉGÉTAL

SECONDE PARTIE

BOTANIQUE SPÉCIALE

Abricotier. — On semble avoir attribué à l'abricot une sorte de vertu prophétique. Dans les *Apomasaris Apotelesmata* (Francfort, 1577, 265), je trouve le récit qui suit : « Quidam, convento Sereimo pluribus praesentibus, eum verbis hisce consuluit. Visus sum in somnio, arbore conscensa, quam *bericociam* vocant, de fructu illius comedisse. Respondit Sereimus, inventurum a quodam prosperitatem ac beneficentiam viri boni et opulenti experturum. Pluribus diebus interiectis accessit alius quidam; et iisdem praesentibus Sereimum de eadem re consuluit : Quum diceret se per quietem arbore conscensa, quae *bericocia* vocetur, visum fructum illius vesci. Ad illa Sereimus : Adflictionem, ait, et tormenta invenies. Qui adsidebant ancipites haerere, cur eiusdem visi diversam interpretationem protulisset. Itaque Sereimus : Consuluit me prior, inquit, eo tempore quo fructus ille maturus in arboribus erat; hic autem, autumni tempore, quam ob caussam, interpretatio quoque diversa facta

A0X6752

est. Quum rem in utroque diligenter explorassent, id accidere depraehenderunt, quod futurum somniator praedixerat. »

ABROTANUM, espèce d'*armoise*, (cf. *Artemisia abrotanum* L.), à laquelle on attribuait chez les Grecs et les Romains, et on attribue encore en Allemagne et en France des propriétés magiques exceptionnelles. D'après Pline, l'abrotanum devait être surtout une herbe érotique ; si on la plaçait sous un matelas, non seulement elle éveillait la sensualité, mais elle détruisait tous les obstacles qui auraient pu empêcher l'union des sexes; ce qui est résumé dans les deux vers de Macer Floridus :

Haec etiam venerem pulvino subdita tantum
Incitat et veneri concuis potata resistit.

D'après Macer Floridus, elle éloigne aussi les serpents. Chez Bauhin, *De plantis a divis sanctisve nomen habentibus* (Bâle, 1595), nous lisons qu'on l'emploie contre l'épilepsie : « Abrotanum mas vulgus Picardorum et Francorum, herbam et lignum Sancti Joannis vocitant, eoque in coronamentis et lumborum superstitioso cinctu ad Epilepsiam, morbum Divi Ioannis putatum averruncandum expetunt. »

ABSINTHE. — L'absinthe (*absinthium*) est l'une des herbes que Pline appréciait le plus. (Cf. *Armoise*.) Macer Floridus le constate :

Plinius attollit magnis hanc laudibus herbam,
Romanosque refert sacris ex more diebus,
Dum quadrigarum cursu certare solerent;
Absinthii succum solitos donare bibendum
In capitolina victori sede locato,
Credentes pretium prae cunctis reddere dignum
Illi, quo firmam posset servare salutem,
Quae constat mundi pretio pretiosior omni.

Johnston, dans sa *Thaumatographia naturalis,* note la croyance populaire d'après laquelle on assure qu'un enfant n'aura ni froid ni chaud pendant toute sa vie, pourvu qu'on

lui frotte les mains avec le jus d'absinthe avant que la douzième semaine de sa vie s'écoule.

Acacia (cf. *Çamî*).

Achel. — Dans le Livre de Sidrach, édité par M. Bartoli, pp. 267, en note, on recommande aux femmes qui désirent devenir enceintes, la racine de cette plante que nous ne saurions identifier avec aucune plante connue. « A femina che non fosse sterile, e tardasse troppo ad avere figliuoli, sed ella portasse co' lei, cosi come porta al loro modo, la radice d'una erba che si chiama *achel,* ben pesta senza premere, con lana di pecora sucida, otto giorni e otto notti, e ciascuno giorno mutarsi due volte, e guardarsi di vivande grasse, e dal freddo, e al nono giorno farsi isciemare una pugnata d'una vena della madre, dal lato diritto, presso del pettignone, là dove l'anguinaia monta, e la mattina giacere coll'omo, se ella e l'omo non fossono sterili, ella e l'omo ingenerebono di fermo. »

Aconite. — Les Grecs avaient imaginé que ce poison non seulement poussait dans le jardin d'Hécate, mais qu'il avait été fécondé par l'écume de la bouche du chien infernal Kerberos, vomissant à son premier contact avec la lumière, dès que le demi-dieu Hercule l'eut fait sortir de l'enfer. « Fabulae-narravere, écrit Pline, e spumis Cerberi canis, extrahente ab inferis Hercule ; ideoque apud Heracleam Ponticam, ubi monstratur eius ad inferos aditus, gigni. » Le plus puissant aconite poussait, disait-on, au Pontus, c'est-à-dire, dans le royaume de Colchis, où Médée, la fille d'Hécate, jouissait d'une si redoutable réputation comme magicienne. Les Indiens aussi ont appelé l'aconite *ativishâ*, c'est-à-dire *le poison suprême.* Contre les poisons et surtout contre l'aconite, les anciens recommandaient l'*atriplex* que les Romains appelaient *pied de canard* (*pes anserinus*).

Adiante (*adiantum, polytrichon,* en italien, *capelvenere*). — D'après la symbolique égyptienne, l'adiante annonce la guérison. « Uvae esu laesum et sese curantem notantes, upupam pingunt et *adiantum* herbam. Haec

enim si, uva comaesta, laesa fuerit, adiantum ori inserens, certo decurso spatio, pristinam recipit valetudinem. » En Toscane, les femmes du peuple font usage du *capillus veneris* pour hâter leurs mois. Porta (*Phytognonomica*) nous apprend qu'il s'appelle *polytrichon* « quod multitudinem capillorum faciat » ; *callitrichon* « quod nigros et pulchros capillos reddat » ; *capillus veneris* « quod decoros et venereos reddat ». Chez Du Cange, nous lisons qu'il s'appelle *adiante* « quod folium ejus aqua perfusum non madescat, sed sicco semper simile sit, ab α, et διαίνω (humecto) », une propriété qu'on attribuait réellement aux cheveux d'Aphrodite, sortant de la mer. L'*adiante,* cependant, était spécialement consacré à Pluton.

Ag'adan·d·î ou Brahmadan·d·îvriksha, c'est-à-dire *ayant le bâton d'Aǵa* ou *arbre ayant le bâton de Brahman,* noms sanscrits d'une plante indienne.

Ag'ara, proprement *celle qui ne vieillit pas,* appelée aussi *ǵrihakanyâ,* c'est-à-dire *la fille de la maison,* est l'un des noms sanscrits donnés à l'*aloe perfoliata.*

Ag'açr'ingî (proprement, *ayant des cornes de chèvre*), est le nom védique de l'*odina pinnata;* on l'appelle aussi *arâṭakî;* d'après l'*Atharvaveda* (IV. 37), c'est avec cette herbe que Kaçyapa, Kan·va, Agastya auraient frappé les monstres, et on l'employait comme un moyen d'éloigner les *Gandharvâs* devenus des espèces de dragons et de sorciers.

Agnus-Castus (*Vitex agnus-castus* L.). Espèce de saule consacré à Esculape, et, d'après Pausanias, dans l'île de Samos, à Junon. Dans les fêtes athéniennes des Thesmophores, les jeunes filles s'ornaient des fleurs de l'*agnus-castus* et couchaient sur les feuilles de cette plante, pour garder leur pureté et leur état de vierges. Dans les noces helléniques, les jeunes mariés portaient des couronnes d'*agnus-castus* employées aussi comme un moyen d'éloigner tout empoisonnement. Dans l'île de Crète, ainsi que nous l'apprend Elpis Melaina dans ses *Kreta-Bienen* (München, 1874), l'*agnus-castus* accompagne une malédiction des jaloux ; c'est l'*agnus-*

castus qui, dans un chant populaire, souhaite qu'un amoureux puisse perdre son amie. Dans le livre infâme, mais, sous plusieurs rapports, instructif du docteur Venette, intitulé *La Génération de l'homme* (Londres, 1779, I, 231-32), nous trouvons ces détails sur l'*agnus-castus* : « Les femmes athéniennes, qui servoient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de Cérès, préparoient des lits avec des branches d'*agnus-castus* dans le temple consacré à cette déesse. Elles avoient appris par l'usage que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les pensées impudiques et les songes amoureux. A leur exemple, quelques moines chrétiens se font encore aujourd'hui des ceintures avec des branches de cet arbre, qui se plie comme de l'osier, et ils prétendent par là s'arracher du cœur tous les désirs que l'amour y pourroit faire naître. En vérité, la semence de cet arbre, que les Italiens appellent *piperella*, et que Sérapion nomme *le poivre des moines*, fait des merveilleux effets pour se conserver dans l'innocence ; car si l'on en prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la semence ; et, s'il en reste encore après en avoir usé, elle la dissipe par sa sécheresse, et puis sa qualité astringente resserre tellement les parties secrètes, qu'après cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle. N'est-ce point pour cela que la statue d'Esculape étoit faite de bois d'*agnus-castus* et qu'aujourd'hui, dans la cérémonie du doctorat des médecins, on ceint les reins du nouveau docteur avec une chaîne d'or, qui rafraîchit d'elle-même, pour lui marquer qu'en faisant la médecine, il doit être pudique et retenu avec les femmes ? » Mon frère Henri, consul d'Italie en Orient, m'apprend que dans l'île de Sainte-Maure (Iles Ioniennes), la croyance à la propriété purificatrice de l'*agnus-castus* est tellement populaire qu'elle donne lieu à ce proverbe caractéristique : « Celui qui passe près de l'*agnus-castus* et n'en coupe point une branche choisie doit perdre sa jeunesse, tout palicare qu'il puisse être. » A l'*agnus-castus*, appelé par les anciens Grecs *lugos*, par les Grecs modernes *lugeia*, et par les

Épirotes *bromozulon*, est aussi attribuée la propriété de guérir la coqueluche. — Il est curieux de comparer avec les notions précédentes sur la prétendue vertu de l'*agnus-castus*, l'indication, quelque peu contradictoire, fournie par Johnston (*Thaumatographia naturalis*, Amsterdam, 1670) des *Scalig. Exerc.* (175, sect. I, 191) : « *Agnacath* est arbor pyri facie et magnitudine, perpetuo folio viridissima, nitidissimaque superficie. Adeo validos ad coitum efficit (en conservant, sans doute, la jeunesse perpetuelle), ut miraculo sit omnibus ejus efficacia. Huic affinis est radix in Atlantis jugis occidentalibus, quae pars *Surnaga* ab incolis nuncupatur. Huius usus mirificum ad Venerem suppeditat robur. Ajunt super eam si quis urinam reddiderit illico urgeri libidinibus. Virginibus quae praesunt pascuis, si super ea sedeant aut urinam faciant, perinde membrana naturæ rumpitur, atque si a viro fuerint vitiatæ. » Scaliger s'était à son tour renseigné auprès de ce Jean Léon dit l'Africain (né à Grenade, élevé en Barbérie), dont on lit chez Ramusio une description assez étendue de l'Afrique : « *Surnag*, dit-il, est une racine qui pousse sur l'Atlas du côté de l'occident, à laquelle les gens du pays attribuent la propriété de ranimer le membre de l'homme et de faciliter le coït, si on la mange dans quelque électuaire. On assure aussi que, si l'on pisse sur cette racine, de suite il y aura érection du membre, et que bien des jeunes filles, rien que pour avoir pissé sur cette racine, ont perdu leur virginité. » Je ne dois pas non plus oublier ici ce que nous apprenait au seizième siècle Dall' Horto, dans son *Hist. des Aromates de l'Inde*, au sujet des feuilles du *Vitex Negundo* ou *Sambali* (*Indrasurâ* ou *boisson enivrante d'Indra* est l'un de ses noms sanscrits) : « Les femmes, dit-il, assurent que si elles en boivent le jus, elles en deviennent de suite enceintes. » Plus loin : « Les feuilles ont une certaine aigreur comme le cresson, ce qui prouve que la plante est par elle-même chaude. Il a été prouvé que la plante a la propriété de dompter la luxure, ce qui a fait croire que le *negundo* et l'*agnus-castus* sont la même

plante ; mais on se trompe grandement, parce que l'*agnus-castus* est tout autre. »

AÏAX. (Cf. *Hyacinthe.*)

AIL. — En sanscrit, on l'appelle *bhûtagna* ou *tueur des monstres*. Dans les croyances populaires de l'Asie Mineure, de la Grèce, de la Scandinavie et de l'Allemagne du Nord, on attribue aussi à l'*ail* une propriété magique bienfaisante. D'après le chant de Sigurdrifa, si on jette de l'ail dans une boisson, on est garanti de tout maléfice. Cf. aussi le *Chant de Helgi* et la *Volsungasaga*. Macer Floridus, *De Viribus Herbarum*, rapportant, sans doute, l'opinion de Pline, nous apprend aussi que l'on guérit des morsures venimeuses par l'ail :

Ex oleo cum reste sua si decoquis illud
Morsus pestiferos reddes hoc unguine sanos.

Le commentateur Gueroald explique : « Cum reste sua, id est cum sua herba quae est instar funis seu restis protensa. » Le même Macer Floridus nous assure que, si on mange l'ail à jeun, on est garanti de tous les maléfices qu'on pourrait ressentir en changeant de place ou en buvant une eau inconnue :

Hunc ignotarum potus non laedit aquarum
Nec diversorum mutatio facta locorum,
Allia qui mane jejuno sumpserit ore.

A Bologne, le peuple considère l'ail comme le symbole de l'abondance ; à la Saint-Jean, tout le monde en achète, pour se garantir de la pauvreté pendant toute l'année ; d'où est dérivé le proverbe :

Chi 'n compra i ai al de d' San Zvan
É povret tot gl' an.

En Sicile, on met de l'ail sur le lit des femmes qui accouchent, et on fait trois signes de croix avec l'ail pour chasser le polype. A l'île de Cuba, l'ail est employé contre

la jaunisse. « Voici, écrit M. Piron dans *l'Ile de Cuba* (Paris, 1876), un moyen certain de se défaire de la jaunisse. On enfile treize gousses d'ail à un bout de ficelle, on l'attache à son cou, on le porte durant treize jours. Au milieu de la nuit du treizième jour, on se rend à l'embranchement de deux rues, on jette son collier par-dessus sa tête et l'on regagne son domicile sans regarder derrière soi. Si l'on n'a commis aucune imprudente curiosité, on est sauvé; plus de jaunisse possible. »

Aïzoon (*Sempervivum tectorum*). Cf. *Tonnerre* (dans le premier volume), et *Joubarbe*.

Alad. — Le missionnaire italien du dix-septième siècle, Vincenzo Maria da Santa Caterina, dans son *Voyage aux Indes Orientales,* nous parle de la vénération spéciale des Hindous pour cette herbe aux feuilles longues, larges et solides, aux fleurs blanches et petites dont l'odeur rappelle celle de nos pommes mûres. Il attribue ce culte à l'image d'une tête de vache que l'on remarque en coupant la fleur à moitié; la tige donnerait une espèce de safran excellent pour la cuisine; mais les Hindous, par respect pour la vache, n'osent point en faire usage. Il s'agit probablement ici de la plante appelée en sanscrit *goçîrsha,* c'est-à-dire *tête de vache.*

Alimus (ἄλιμος). — Solinus (XVII) et, d'après lui, Isidorus (XIV) font mention de la propriété singulière de cette herbe crétoise qui ôtait la faim, aussitôt mordue : « Herba ibi (in Creta) est quae ἄλιμος dicitur; ea admorsa, diurnam famem prohibet. »

Alissum. — Herbe magique, employé chez les Napolitains contre le mauvais œil. Porta, *Phytognomon.* (Naples, 1588) : « Alissum flore purpureo in domo suspensum salutare habetur, amuletumque contra fascinantium maleficia creditur hominum et quadrupedum generi. »

Althea. — Dans l'Étolie, on donnait ce nom à l'amie de Bacchus. D'après Mannhardt, *Germanische Mythen,* avec un onguent tiré des feuilles de l'*althea officinalis* et appelé

nôia-woid, on frotte en Esthonie les membres du corps atteints par quelque magie.

AMANDIER. — L'amandier joue un rôle assez important dans les contes populaires, dans les légendes mythologiques et dans les usages de noce. Les amandes remplacent généralement les noix et noisettes dans les cérémonies nuptiales des Tchèques. Dans les contes populaires du Casentino et d'autres pays, l'amande remplace la noisette ou la noix enchantée qui cache quelque trésor merveilleux. La signification de la noix, de la noisette, de l'amande dans le mythe est évidemment phallique. Les différentes légendes helléniques sur l'origine de l'amandier nous confirment dans cette interprétation. J'en connais trois que je rapporte ici : 1° Phyllis, abandonnée par Démophoon, fils de Thésée, par désespoir, va se pendre à un amandier. Sur son tombeau poussent ensuite des amandiers sans feuille ; Démophoon s'approche, embrasse l'arbre sur le tombeau de Phyllis ; à l'instant même poussent des feuilles sur l'amandier. Démophoon qui revient est une figure évidente du soleil printanier [1] ; l'amandier sans feuille personnifié par Phyllis, abandonnée par Demophoon, indique évidemment la saison funéraire de l'année, l'hiver. 2° Io, la fille du roi Midas, perd son amant Atys ; Adgestis prend sur lui la mort d'Atys et se mutile ; de son sang naissent les violettes ; du corps, l'amandier aux amandes amères, symbole de la douleur. 3° Ce conte mythologique se trouve dans le septième livre de Pausanias : « Jupiter, en dormant, laisse tomber sa semence sur la terre ; il en sort un androgyne, Adgestis ; les Dieux s'en effrayent et lui coupent le membre viril ; du sang, pousse l'amandier ; la fille du fleuve Sangarius en convoite les fruits, elle en cueille et les cache dans son sein ; la jeune fille devient enceinte et accouche d'un garçon ;

[1] Les Hébreux faisaient de l'amandier le symbole de la vigilance, parce que cet arbre est le premier à annoncer le printemps par sa floraison. Le mythe hellénique se fonde en partie sur l'équivoque entre le nom *Phyllis* et le mot *Phylla.* Soderini, dans son *Trattato degli Arbori*, dit que l'amandier pousse toutes ses feuilles en une seule nuit. Cf. Bianca, *Della Coltivazione del Mandorlo in Sicilia* (Palermo, 1872).

on le jette aux bois où une chèvre vient le nourrir ; l'enfant devient si beau qu'Adgestis se prend d'amour pour lui ; les parents l'éloignent et l'envoient à Pessinunte, où il est sur le point de se marier avec la fille du roi, Atta ; mais au moment même de la noce, Adgestis rend folle la fiancée et son père, qui tous les deux se mutilent. Pausanias ajoute qu'Adgestis se repentit de cet exploit. » On doit se refuser à toute interprétation de ces contes, vu l'état de confusion dans lequel ils nous ont été transmis. L'enfant né de l'amandier et de la fille de Sangarius se nommait Atys, qui reproduit évidemment le personnage mythologique d'Adgestis (cf. *Cèdre* et *Grenadier*). D'après Pline et Plutarque, l'amande est un remède puissant contre l'ivresse. Plutarque nous apprend que chez Drusus, fils de Tibère, dînait habituellement un médecin qui défiait tout le monde à boire du vin, mais qu'une fois il fut surpris avant le dîner, pendant qu'il avalait des amandes amères ; s'il n'avait pas pris une pareille précaution, même une très faible quantité de vin lui aurait porté à la tête.

Amarante (*amaranthus*). — Ce nom a aussi été donné à l'*Elichryson*, au *Gnaphalium sanguineum* L., au *Baccharis*. L'amarante, chez les Grecs et les Romains, était une plante sacrée. D'après Virgile, le poète devait s'en couronner pour éloigner la médisance :

Baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

La nymphe Élichryse, d'après Themistagoras Éphésien, ayant paré de cette fleur la déesse Diane, la plante s'appela Elichryson. Thessalus orna de fleurs d'amarante le tombeau d'Achille, et Philostratus constate l'usage d'en parer les tombeaux. Artemidorus nous apprend que l'on suspendait des couronnes d'amarante au temple de plusieurs divinités ; chez les Grecs, l'amarante est aussi le symbole de l'amitié.

Amellus. — D'après Virgile (*Georg.* IV, 271), à Rome on parait de cette plante les autels des Dieux.

Amra, le nom sanscrit du *manguier*, (Cf. ce nom.)

ANCHUSA. — Mattioli « De Plantis » (Francf., 1585) connaît une variété de cette plante dont la semence mangée et crachée dans la bouche du serpent, le tue.

ANDHAS. — L'herbe lumineuse du *soma,* l'herbe védique par excellence. On a justement rapproché de ce nom le mot grec ἄνθος ; l'herbe est aussi appelée en général *arǵuni*, c'est-à-dire *luisante.*

ANÉMONE. — Cette fleur serait née, d'après Bion et Ovide, soit du sang d'Adonis, par la volonté de Vénus, soit des larmes de Vénus elle-même qui pleurait sur la mort d'Adonis. La vie de l'anémone est tout aussi courte que celle d'Adonis, ce qui fit écrire à Ovide :

> Brevis tamen usus in illo ;
> Namque male haerentem et nimia brevitate caducum,
> Excutiunt iidem qui perflant omnia venti.

On ne saurait dire où Shakespeare a puisé la donnée de la puissance érotique merveilleuse de l'anémone. Obéron, dans le *Rêve d'une nuit d'été* (2e acte), ordonne à Puck de placer la fleur de l'anémone sur les yeux de Titania qui, à son réveil, tombera amoureuse du premier objet qui se présentera à sa vue. — D'après les *Hieroglyphica* de Horus, les fleurs d'anémone, dans la symbolique égyptienne, représentent la maladie de l'homme. — On l'identifie avec l'*Adonis aestivalis* L. que le peuple allemand connaît sous le nom de *Blutströpfchen* (*gouttelettes de sang*). Le nom d'*Adonis* lui viendrait, d'après une autre tradition hellénique, non pas du sang d'Adonis tué par le sanglier, mais de la fleur en laquelle Myrrha, poursuivie par son père, aurait été changée; cette fleur aurait été le berceau du superbe enfant Adonis.

AN'G'ALIKARIKA, proprement *celle qui fait l'anǵali*, c'est-à-dire l'acte pieux de joindre les mains pour la prière ou l'adoration, de manière que les pointes des doigts des deux mains se touchent, en écartant les paumes qui deviennent concaves ; ce nom gracieux est donné en sanscrit à la sensitive ou *mimosa pudica ;* elle s'appelle aussi en sanscrit *laǵǵâlu*, c'est-à-dire honteuse,

ANÇUMATPHALA ou BHANUPHALA, c'est-à-dire l'arbre *aux fruits lumineux*, est un nom sanscrit de la *kadalî* ou *musa sapientum*. (Cf. *Kadalî*.)

AÑGANAPRIYA, c'est-à-dire : *cher aux femmes*, l'un des noms donnés en sanscrit à l'arbre AÇOKA. (Cf. ce nom.)

AN·UREVATÎ, c'est-à-dire *la petite Revatî*, la petite Vénus indienne, la femme de Kâma, le dieu Amour, qui se donne certainement à beaucoup de monde; on appelle ainsi, en sanscrit, le *croton poliandron*. On l'appelle aussi *dantî* et *anukûlâ*, c'est-à-dire qui côtoie les rivages.

APAMARGA (*achyrantes aspera*). — Cette plante indienne a donné le nom au rite sacrificiel appelé : *Apâmârga Homa*, parce qu'à la pointe du jour, on offrait une poignée de farine composée des semences de l'apâmârga. D'après une légende du *Yaǵurveda noir* (II, 95), Indra avait tué Vr'itra et autres démons, lorsqu'il rencontra le démon Namuc'i et lutta avec lui; vaincu, il fit la paix avec Namuc'i à cette condition qu'il ne le tuerait jamais ni avec un corps solide, ni avec un corps liquide, ni le jour, ni la nuit. Alors Indra recueillit de l'écume, qui n'est ni solide, ni liquide, et vint pendant l'aurore, lorsque la nuit est partie et que le jour n'est pas encore arrivé; puis, avec l'écume, il frappa le monstre Namuc'i, qui se plaignit de cette trahison. De la tête de Namuc'i naquit alors l'herbe *apâmârga;* Indra ensuite détruisit tous les monstres à l'aide de cette herbe. Cf. Râg'endralâla Mitra, *An imperial Assemblage at Delhi three thousand years ago*. On conçoit aisément que cette herbe merveilleuse ait pu devenir, après une origine pareille, un talisman puissant. On la tient donc à la main et on l'invoque dans l'*Atharvaveda* (IV, 17, 18) contre la maladie du *kshetriya* et contre les sorcières, les monstres, les cauchemars; on l'appelle victorieuse, ayant à elle seule la force de mille, détruisant les effets des malédictions, spécialement de ces malédictions qui empêchent la génération, qui produisent la faim, la soif, la pauvreté. Dans l'*Atharvaveda*, on appelle encore l'*apâmârga*, seigneur des herbes salutaires,

fils de *Vibhindant,* ayant reçu toute sa force de Indra lui-même. D'après les *Elliot Memoirs* cités par Zimmer, *Altindisches Leben* (p. 67), dans la croyance populaire actuelle des Hindous, on attribue à cette herbe la propriété de garantir contre les morsures des scorpions.

APETARAKSHASÎ, c'est-à-dire la plante *qui éloigne les monstres*, est l'un des noms sanscrits de l'*ocimum sanctum.* (Cf. *Tulasî* et *Basilic.*)

APIUM. (Cf. *Jusquiame.*)

ARAN'I. — On sait que ce nom indien est donné, en général, au bois qui produit le feu sacré par le frottement contre un autre bois. Mais ce nom de bois combustible est tout spécialement affecté à la *Premna spinosa,* appelée aussi en sanscrit *agnimantha* ou *vahnimantha,* c'est-à-dire *qui agite le feu.* On connaît le culte dont les deux aranî étaient l'objet spécialement dans l'Inde védique. On peut trouver le développement complet de cet intéressant sujet dans le livre capital du professeur Kuhn sur les mythes du feu. L'*adharâranî,* ou *aranî inférieure,* donnait l'image de la *yoni* frottée par l'*upastha* avec lequel le Pramantha agitateur du feu a été identifié.

ARBOUSIER (*Arbutus Unedo* L.). — Cette plante avait un caractère sacré chez les Romains; ils en faisaient l'attribut de la déesse *Carda* ou *Cardea*, sœur d'Apollon, amie de Janus, gardienne des portes. C'est avec une baguette d'arbousier, *virga janalis*, que Cardea écartait les sorcières et qu'elle guérissait aussi les petits enfants malades ou ensorcelés. Ovide en fait foi (*Fast.* VI, 153) :

> Venerat ad cunas; flebant matrona paterque;
> Sistite vos lacrymas, ipsa medebor, ait.
> Protinus arbutea postes ter in ordine tangit
> Fronde; ter arbutea limina fronde notat.

On déposait aussi des branches d'arbousier sur les cercueils. (Cf. Virgile, *Aeneid.* XI, 61.)

ARECA (*Areca-catechu*), une espèce de noisette parfumée indienne. (Cf. *Noisette.*) Dall' Horto nous donne ses noms dans différents dialectes. « On l'appelle *faufel,* à Dopar et à Dhel, ports de l'Arabie; dans le Malabar, chez le peuple, *pac;* chez les nobles, *areca;* dans le Guzerat et dans le Deccan, son nom est *suppari;* à Zeilan, *poaz;* à Malacca, *pinan;* à Cochin, *chacani ca-ca.* » Vincenzo Maria da Santa Caterina nous apprend, dans son *Voyage aux Indes Orientales* (dix-septième siècle), que les Hindous parent de ces noisettes leurs dieux; mais que, si une femme s'en pare la tête ou le sein, cela suffit pour la dénoncer comme femme publique. Nous lisons dans le *Pañcadaṇḍachattraprabandha,* édité et traduit par le professeur Weber (1877), que *Devadamanî* (*celle qui dompte les dieux*) se rend à la cour du roi Vikramâditya, pour jouer avec lui, vêtue d'une robe couleur de ciel, ayant à la main et dans la bouche une noisette enveloppée dans une feuille de l'arbre *kalpa.* L'usage indien de présenter la noisette *areca* aux hôtes et de la manger avec la feuille du *betel* (en sanscrit *nagaralli, tambulavalli,* connu par les botanistes sous le nom de *chavica-betel,* classé parmi les *piperaceae*) est passé de l'Inde en Chine. C'est ce que nous apprend Bretschneider dans le *Chinese Recorder* (1871) : « Le Nang Fang Tsao mu chuang (du quatrième siècle), dit-il, explique le nom *Pin-lang,* par l'usage qui se maintient toujours chez le peuple de Kiao et Kuang (Canton), où l'on présente le *betel-nut* (noix du betel) aux hôtes (du mot *pin,* hôte). Cet auteur chinois remarque que, si on ne présentait pas le *betel-nut* aux hôtes, ce serait un indice certain d'inimitié. Mais il semble plus que probable que le nom *Pin-lang* est une corruption du nom donné par les Malais à la noix d'*areca,* appelée « pinang ». D'après W. Jones, le nom sanscrit est *guvaca,* dont les synonymes sont *ghoṇta, puga, kapura, cramuca;* son nom vulgaire en hindoustani est *supyari;* en javanais, *jambi;* en telinga, *areca* ».

ARISTOLOCHIA. — Parmi les noms indiens de l'*aristolochia*

indica, signalons celui qui en fait une plante solaire ou *arkapatrâ*. Apulée, dans son traité *De Virtutibus Herbarum*, recommande l'emploi de l'*aristolochia* contre le mauvais œil : « Si infans contristatus fuerit, herba *aristolochia* suffumigabis infantem ; hilarem facit, et convalescit infans, fugato doemonio. » D'après Pline, les femmes qui désiraient accoucher de garçons, employaient l'*aristolochia* avec de la chair de bœuf, ce qui est résumé ainsi par Macer Floridus, *De Viribus herbarum :*

Dæmonium fumus depellere dicitur ejus;
Infantes fumo tradunt hoc exhilarari;
Plinius hanc formare mares cum carne bovina
Appositam vulvae postquam conceperit, inquit.

Albertus Magnus, *De Mirabilibus Mundi,* nous donne, à son tour, cette recette contre les serpents : « Si vis statim interficere serpentem, accipe ex aristolochia rotunda quantum vis, et tere illam bene, et accipe ranam sylvestrem vel campestrem et contere ipsam et commisce eam aristolochia, et pone cum eo aliquid ex incausto et scribe cum eo in charta aut aliquo quod plus amas, et projice ad serpentes. »

ARKA, ARKAPATRA, ARKAPARṆ'A, c'est-à-dire *ayant pour feuille la foudre,* dont la feuille offre l'image cunéiforme de la foudre ; on appelle ainsi en sanscrit la *calotropis gigantea; arka* est aussi un nom du soleil, ce qui explique pourquoi, dans l'âge védique, on employait la feuille de la *calotropis gigantea* à l'occasion des sacrifices au soleil. D'après le *Çatapatha Brâhmaṇa,* dans chaque partie de l'*arka* on croyait pouvoir reconnaître une partie distincte du corps humain. Il paraît cependant que, malgré son nom magnifique et sa beauté extérieure, on craignait de l'approcher. Nous lisons dans le *Pañćatantra,* I, 57, qu'il faut éviter le prince qui refuse son secours à ses propres serviteurs, ainsi que l'on évite l'*arka,* quoiqu'il donne des fleurs et des fruits. D'après une croyance populaire indienne (cf. *Mahâbhârata,* I, 716), l'*arka* fait devenir aveugle celui qui

l'approche. Pour s'expliquer une pareille croyance, il faut avoir recours à l'équivoque de langage qui a dû se produire sur le mot *arka,* qui signifie *le soleil* et *la foudre,* que l'on ne peut pas fixer sans que la vue en reste éblouie et offusquée ; on a donc attribué à l'arbre qui porte le nom du soleil et de la foudre la même action éblouissante qu'au soleil et à la foudre elle-même. — *Arkakantâ* ou *aimée par le soleil, arkabhaktâ* et *âdityabhaktâ, sûryabhaktâ* ou *honorée par le soleil,* noms donnés tour à tour, en sanscrit, à la *Polanisia icosandra* W.; *arkapushpikâ* ou *petite fleur du soleil* est le nom du légume *Gynandropsis pentaphylla* D. C.; *arkapriyâ* ou *chère au soleil* désigne l'*Hibiscus rosa sinensis.*

Armoise (*Artemisia vulgaris*). — Cette plante, qui joue un rôle essentiel parmi les herbes de la Saint-Jean, tire évidemment son nom de la déesse lunaire, Artémis, qui est censée l'avoir découverte. D'autres supposent que ce nom lui vient de la reine Artemisia; Pline écrit : « Sunt qui Artemisiam ab Artemide Ilithya cognominatam putent, quoniam privatim medeatur foeminarum malis. » Des prêtres égyptiens adonnés au culte de la déesse Isis (Isiaci) portaient, d'après Pline, en procession une branche d'armoise maritime (mais spécialement, dit Pline, *absinthium marinum, quod quidam seriphium vocant*). Macer Floridus, dans son traité *De Viribus herbarum,* qui semble remonter au neuvième siècle, la proclame *herbarum matrem,* lui attribue la propriété de hâter les mois des femmes, d'aider les accouchements, d'empêcher les fausses couches, de délivrer du mal de la pierre et de détruire l'action de n'importe quel poison. Wallefridus Strabo, dans son *Hortulus*, la désigne aussi sous le nom de *mère de toutes les herbes,* en indiquant sa ressemblance avec l'absinthe. Apulée, *De Virtutibus herbarum,* prétend que, si on porte avec soi, chemin faisant, de l'armoise, on ne sent point la fatigue du voyage, et que l'armoise chasse les diables cachés et neutralise le mauvais œil des hommes. « Tres artemisias, écrit-il encore, Diana dicitur invenisse et

virtutes earum et medicinam Chironi centauro tradidisse, qui primus de his herbis medicinam instituit. »

Mme Coronedi-Berti m'apprend qu'à Bologne, la superstition populaire consulte l'armoise sur l'issue des maladies. On glisse sous l'oreiller, sans que le malade s'en aperçoive, des feuilles d'armoise; celui-ci s'endort-il aussitôt? la guérison est proche; s'il ne parvient pas à s'endormir, il mourra.

M. Pitré nous fait connaître un curieux usage sicilien : la veille de l'Ascension, les femmes d'Avola (province de Syracuse) avec de petites branches de l'*Erba bianca* (*Artemisia arborescens* Linn.) forment des croix et les placent sur les toits des maisons, croyant que dans la nuit Jésus-Christ, en remontant au ciel, les bénira. On garde ces croix d'armoise pendant une année; placées dans les étables, on leur attribue le pouvoir de calmer les bêtes indomptables.

En Allemagne, on emploie l'Artemisia contre plusieurs maladies des femmes et contre l'épilepsie. (Cf. *Abrotanum*). Rogovic' (*Opit slovarya narodnih nazvanii jugozapadnii Rassii*, Kiev, 1874), au mot *Artemisia vulgaris,* relate un conte mythologique intéressant du district de Starodubsk : « Le jour de l'Exaltation de la Croix, une jeune fille va chercher des champignons dans la forêt, et voit un grand nombre de serpents entortillés ; elle essaye de rentrer chez elle, mais elle descend dans un trou très profond qui est la demeure des serpents. Le trou est obscur, mais au fond se trouve une pierre luisante ; les serpents ont faim ; la reine des serpents aux cornes d'or les guide jusqu'à la pierre luisante; les serpents la lèchent et s'en rassasient; la jeune fille en fait autant et reste dans le trou jusqu'au printemps. A l'arrivée du printemps, les serpents s'entrelacèrent de façon à former un escalier, sur lequel la jeune fille monta pour sortir du trou. Mais en prenant congé de la reine des serpents, elle reçut en don la faculté de comprendre le langage des herbes, et d'en connaître les propriétés médicinales, à la condition de ne jamais nommer l'armoise, ou *cornobil* (*celui qui était noir*) ; si elle prononce ce mot, elle oubliera

tout ce qu'elle vient d'apprendre. La jeune fille comprenait, en effet, tous les propos que les herbes tenaient entr'elles ; elle fut cependant attrapée par un homme qui lui demanda, par surprise : « Quelle est l'herbe qui pousse parmi les champs sur les petits sentiers ? » *C'ornobil*, s'écria-t-elle, et à l'instant même elle oublia tout ce qu'elle savait ; depuis ce temps, dit-on, on nomma aussi l'armoise *Zabutko*, c'est-à-dire *herbe de l'oubli*. »

Dans la Petite-Russie on donne encore à l'armoise le nom de *Bech*, et on débite, à ce propos, un conte étymologique, d'ailleurs assez embrouillé : Le diable avait un jour offensé son frère, le cosaque Sabba, qui le prit et le lia, en lui disant qu'il resterait son prisonnier jusqu'au jour où il lui rendrait un grand service. Une troupe de Polonais arriva bientôt dans le voisinage et se livra à la joie d'un festin, en laissant paître les chevaux. Le cosaque Sabba désira s'emparer des chevaux, et promit la liberté au diable, s'il lui en fournissait le moyen. Le diable envoya sur l'endroit où les chevaux paissaient d'autres diables qui y firent pousser l'armoise ; pendant que les chevaux s'en allaient, l'herbe gémissait : *bech, bech ;* et maintenant encore, lorsqu'un cheval monte sur cette herbe, en pensant aux chevaux des Polonais, elle gémit toujours : *bech, bech,* d'où le nom qui lui est resté en Ukraine. (Cf. *Ciguë*.)

Arnoglossa (langue d'agneau ; grec, ἀρνόγλωσσον ; en russe, *baraniy yazik ;* cf. dans le premier volume, *Agneau* et *Baranietz*), en français, plantain ; il suffira de rapporter sur cette plante, qui figure parmi les *herbes magiques* par excellence, le passage d'Albert le Grand « Liber De Virtutibus Herbarum », en ajoutant que son autorité sur le sujet est l'empereur Alexandre le Grand : « Herba quarta, dit-il, Arnoglossa : radix hujus herbae valet contra dolorem capitis mirifice, quoniam opinatur esse domus Martis aries, quae est caput totius mundi. Valet etiam contra malas consuetudines testiculorum et ulcera putrida et sordida, quia domus est scorpio ; quia pars ejus retinet sperma, id

est semen quod venit contra testiculos. » Macer Floridus prétend que, portée autour du cou, cette herbe prévient les scrofules :

> Dicunt non nasci scrophas gestantibus ejus
> Radicem collo suspensam, vis sibi tanta est.

D'autres propriétés médicales sont attribuées au plantain chez Théophraste et chez Pline.

ARUNDHATÎ (appelée aussi *sîlacî*) est le nom védique donné à la femme de *Vasishṭa*, de *Dharma* et des sept *ṛishis*, et aussi à une plante grimpante, à laquelle l'*Atharvaveda* (IV, v) attribue une vertu magique bienfaisante contre les maladies de la peau ; elle donne du lait aux vaches qui n'en ont point, elle délivre les hommes du *yakshma;* elle est la sœur de l'Eau et des Dieux ; la Nuit est sa mère ; le Brouillard, le cheval de Yama, son père ; Aryaman, son grand-père ; elle protège les hommes qui en boivent le jus ; elle est victorieuse ; elle sauve ; elle guérit des blessures produites par des coups, par des bâtons, par des flèches. Elle descend de la bouche du cheval de Yama.

AÇOKA (*Jonesia asoka*). — L'une des plantes indiennes les plus poétiques ; ses fleurs rouges, couleur d'orange, changent en rouge : dans le quatrième acte de la *Mṛicchakaṭikâ*, elle est comparée à un *guerrier ensanglanté*. Aux mois de mars et d'avril, elle est dans tout son éclat et, surtout la nuit, exhale un grand parfum : d'où le nom de *gandhapushpa* ou *fleur d'odeur* qu'on lui donne dans le *Bhâvaprakâça*. Sa feuille ressemble quelque peu à celle du *laurus nobilis*. M. Sénart compare l'*açoka* au palmier de l'hymne homérique remplacé ailleurs par le laurier. Les Indiens ont imaginé et pensent encore que le seul contact du pied d'une jolie femme suffit pour que l'*açoka* fleurisse, d'où son nom d'*añganâpriya* ou *cher aux femmes*. (Cf. *Raghuvaṇça*, VIII, 61, *Ratnavalî*, premier acte). Cet arbre personnifie l'*amour;* Kâmadeva, le dieu de l'amour, s'y trouvait, lorsque le dieu pénitent Çiva, que l'Amour voulait sé-

duire, le brûla avec l'arbre (cf. le *Bhavishyottara Purâṇa* et le *Kumârasaṁbhava*, III, 26). L'*açoka* joue un rôle essentiel dans le drame de Kâlidâsa : *Mâlavikâ et Agnimitra.* En même temps que Mâlavikâ fait fleurir l'*açoka* qu'elle touche de son pied, elle fait naître l'amour dans le cœur du roi Agnimitra. On dirait cependant que l'*açoka*, qui rappelle, à certains égards, les propriétés érotiques du *grenadier*, se rapproche, sous d'autres rapports, de l'*agnus-castus*, puisque Sîtâ, l'épouse de Râma, enlevée par le monstre Râvana, échappe aux caresses du monstre en se réfugiant dans un bosquet d'*açokas*.

Dans la légende de Bouddha, « quand Mâyâ, dit M. Sénart, s'aperçoit que le Bodhisattva est, sous la forme d'un éléphant, descendu dans son sein, elle se retire dans un bois d'*açokas* et y fait mander son époux. » Le mot *açoka* semble signifier : *celui qui est privé de douleur ;* à ce propos on peut rapporter le jeu de mots que fait Hâla dans le *Saptaçataka*, publié par le professeur Weber. Dans une strophe de Hâla, on lit : « Les belles femmes, abandonnées par leur bien-aimé, sont tourmentées par l'*açoka* (celui qui est sans douleur, l'indifférent). Est-ce que quelqu'un, qui a la conscience de sa force, supporte en paix que le pied de quelqu'un l'opprime ? » On voit combien cette étymologie est tirée et enfantine ; le professeur Weber ajoute en guise de commentaire : « Les *açokas* se vengent par leur indifférence dans leur abandon (a-çoka), de l'injure que les femmes leur font par leurs coups de pied. »

La femme indienne avec son pied fait fleurir l'*açoka ;* ainsi dans un chant populaire sicilien, un amoureux attribue à la femme qu'il aime le pouvoir de faire naître des roses avec l'eau où elle se lave :

L'acqua con cui ti lavi la matina,
Bedda, ti pregu di non la jettari ;
Ca si la jetti ni nasci na spina,
Nasci 'na rrosa russa ppi ciarari.

Açoka ou *arbre sans douleur* est aussi un des noms de l'arbre de Buddha, *le Bodhidruma* (cf. *Plaksha* et *Açvattha*). Dans le *Râǵanighaṇṭu*, le mot *açoka* est donné comme synonyme de *çokanâças* ou *destructeur de la douleur*. Le *Bhâvaprakâça*, d'après une communication du professeur Roth, attribue à cette plante la propriété de chasser les vers du corps, en contradiction avec le *Râǵanighaṇṭu*, qui en fait un *krimikâraka*.

AÇVATTHA ou PIPPALA (*Ficus religiosa*). — Il existe un *açvattha* cosmogonique au ciel, représenté dans la *Kâthaka Upanishad* sous la forme identique que nous connaissons à cet arbre indien : « L'éternel *açvattha*, est-il dit, a ses racines en haut, ses branches en bas (*ûrdhvamûlo 'vâkçâkha esho 'çvatthah sanâtanah*); il s'appelle semence, Brahman, ambroisie; sur lui, tous les mondes se reposent; au-dessus de lui, rien n'existe » (cf. ce qu'il a été dit dans le premier volume sur l'arbre *ilpa* et sur les arbres *cosmogoniques*). De même qu'on employait l'*acacia suma* (*çamî*) pour allumer le feu, on se servait de la *ficus religiosa* (*açvattha*) pour le même usage; l'*açvattha* représente le mâle, la *çamî*, la femelle; l'*açvattha*, en frottant la *çamî*, engendrait le feu, symbole de toute la génération. C'est, sans doute, à cause de son origine céleste et du feu purificateur qu'il alimente, que dans l'*Atharvaveda*, on attribue à l'*açvattha* des propriétés médicinales merveilleuses (cf. Grohmann, *Medicinisches aus dem Atharvaveda, Indische Studien*, IX) à cause de sa propriété de briser, par ses branches qui repoussent d'en bas, les racines de l'arbre *khadira*, d'où son nom de *vaibadha* (briseur); on l'invoque aussi dans l'*Atharvaveda* (III, 6, 6), pour qu'il brise de même la tête des ennemis.

Comme la petite caisse où le médecin védique rassemblait les simples dont il connaissait les propriétés, le vase du sacrifice destiné à recevoir la boisson divine, le *soma*, devait être en bois d'*açvattha*; on l'appelait simplement *açvattha*; dans le *Ç'ḥandogya-Upanishad* (parce que sur cet *açvattha*

on *pressait le soma*) on l'appelle *somasavana ;* ce qui peut servir à mieux éclaircir le mythe des Ribhus et leur miracle de la multiplication des coupes du sacrifice. Une fois que tout le ciel est représenté comme un seul arbre gigantesque et précisément comme un seul *açvattha*, il est naturel que les artistes divins, les charpentiers célestes s'adonnent à fabriquer des coupes, dont l'arbre divin, le ciel, leur fournit la matière inépuisable. Toutefois, d'après le *Yaǵurveda* (le noir et le blanc), les coupes de sacrifice étaient en bois de *nyagrodha*.

Dans le langage philosophique, les Védas figurent comme les branches de l'arbre *açvattha*, qui n'a ni commencement, ni fin. Il est devenu enfin l'arbre de la sagesse par excellence, adoré spécialement par les G'aïnâs et par les Bouddhistes, sous le nom de *Bodhipâdapa*, *Bodhidru,* et simplement de *Bodhi ;* dans la langue populaire, *Bo*. Le *Râǵanighaṇṭu* qualifie cet arbre de *yâǵnikaḥ* (sacrificiel), *çrîmân* (bienheureux), *vipraḥ* (sage), *sevyaḥ* (digne de culte). Les Bouddhistes ont hérité des anciennes croyances védiques le culte de l'*açvattha*. Ils content qu'à l'heure où naquit le Bouddha, tandis qu'autour de Kapilavastu surgissaient des bois magnifiques, une tige prodigieuse de l'arbre *açvattha* poussait au centre même de l'univers. C'est une branche détachée sans doute de l'*açvattha* cosmogonique, de l'*açvattha*, du *pippala*, qui donne l'ambroisie, appelé dans une source djaïna l'*arbre de lait* (cf. Sénart, *Essai sur la légende de Buddha*, 240). M. Sénart reproduit à ce propos le passage bien connu du Rigveda (I, 154) qu'il traduit ainsi : « Deux oiseaux, amis et compagnons, *tiennent embrassé* (?) un même arbre ; l'un.... mange la figue succulente, l'autre ne mange pas et regarde,... cette figue qu'on dit être à son sommet n'est pas le partage de celui qui ne connaît point le père, etc. » C'est le même arbre *açvattha* dont parle l'*Atharvaveda* (X, 4, 3), qui pousse au troisième ciel et produit l'ambroisie sous le nom de *kuṣṭha*, ou fleur de l'*amṛita*. Celui qui mange l'ambroisie devient sage ; l'arbre cosmogo-

nique des Védas se transforme en arbre de sagesse sous lequel naturellement va se réfugier le sage par excellence, Bouddha. La Société asiatique de Londres, sans doute à cause de cette haute signification, adopta à son tour comme emblème l'arbre *açvattha*, le *bodhidruma* ou *bodhitaru*.

Cet arbre, qui personnifie le Bouddha et la sagesse universelle, revient souvent dans les relations des pèlerins bouddhiques de la Chine (cf. « Travels of Fahhian and Sung-Yun bouddhist pilgrims from China to India — 400 a. D. and 518 a. D. » — translated from the chinese by S. Beal, London, 1869). On y lit que la seule place indiquée par les dieux comme propice à l'acquisition de la science suprême se trouve sous l'arbre *Peito*. *Peito* est la transcription chinoise du mot *patra* (feuille); l'arbre, ne perdant jamais ses feuilles, est dénommé d'après sa partie caractéristique : il paraît qu'il s'agit ici d'un palmier; mais M. Beal ajoute : « Dans toutes les autres relations, il est dit que l'arbre sacré dont il est question ici, est le *pipal*, c'est-à-dire la *ficus religiosa*. Il est dit ensuite dans la même relation chinoise que les dieux bâtirent de l'arbre *Sal* (*shorea robusta*) à l'arbre *Bo* (*ficus religiosa*) un chemin superbe de la largeur de 3,000 coudées; le jeune prince Bouddha parcourut ce chemin pendant la nuit, entouré par les *Devâs*, les *Nâgâs* et par d'autres êtres divins. Sous l'arbre *Pei-to*, Bouddha se promena de l'est à l'ouest et fut adoré pendant sept jours par les dieux; ensuite les dieux construisirent au nord-ouest de l'arbre un palais d'or, où Bouddha demeura pendant sept jours. Ensuite se rendit au lac *Mukhalinda*, où il se réfugia à l'ombre de l'arbre *midella*. Alors la pluie tomba pendant sept jours; le nâga Mukhalinda sortit du lac et abrita Bouddha avec son chaperon. » Le chaperon semble ici remplir l'office de l'arbre qui couvre.

L'arbre s'identifie tellement avec l'être de Bouddha que chaque injure, faite à l'arbre, l'affecte lui-même; en parlant des *arbres anthropogoniques* et du *sang* des arbres, nous avons eu lieu de remarquer la connexion intime établie par

l'imagination populaire entre la vie de l'homme et la vie de l'arbre. La légende de Bouddha ajoute un exemple lumineux à la série des contes mythologiques sur l'arbre humain. Les pèlerins chinois rapportent que Bouddha, dès le début de sa conversion, se retirait habituellement sous l'arbre *Peito* pour méditer et jeûner. La reine en fut troublée et, dans l'espoir de ramener Bouddha à la maison, donna l'ordre d'abattre le *Peito*. Mais, à la vue de l'arbre abattu, si cruelle fut la douleur du sage qu'il tomba à terre évanoui. On l'aspergea d'eau et, lorsqu'à grand'peine il eût repris connaissance, il répandit sur les racines cent cruches de lait, puis, se prosternant la face contre terre, prononça ce vœu : « Si l'arbre ne doit pas revivre, je ne me releverai plus. » L'arbre à l'instant même poussa des branches et, petit à petit, s'éleva jusqu'à la hauteur présente, qui est de 120 pieds. Le nombre des *ficus religiosa*, qui sont devenus un objet de culte pour les Indiens et spécialement pour les Bouddhistes, serait infini.

Je me contenterai ici de noter que ce culte est encore vivant dans l'Inde et que M. Rousselet a pu le constater dans son récent *Voyage au pays des Radjas*, en parcourant le Béhar : « A une petite distance, dit-il, dans le sud de Gaya, se trouvent les ruines des célèbres établissements bouddhiques qui s'étaient élevés autour du fameux pîpal du Buddha, l'arbre *Bodhi*. Les pèlerins brahmaniques vont encore aujourd'hui adorer cet arbre ou celui qui l'a successivement remplacé au même endroit depuis deux mille cinq cents ans. L'arbre actuel n'a guère plus de deux à trois cents ans et ne paraît pas devoir vivre beaucoup plus longtemps, car il a perdu la plupart de ses branches. Il occupe le sommet d'une terrasse dont on peut reconnaître l'authentique origine bouddhique aux fragments épars de la balustrade qui l'entourait et qui reproduit le genre de Sanchi. En avant de l'arbre sacré, est un temple de briques dans lequel le général Cunningham a cru reconnaître l'édifice élevé par Açoka, vers 250 avant Jésus-Christ. » L'*açvattha* est spécialement aussi consacré à Vishnu ; il apparaît toujours comme un arbre

lumineux : le beau *pippala*, *supippala* (*Yaǵurveda noir*, I, 2, 2), le *pippala luisant* (*Rigveda*, V, 54). Dans le quatrième acte de l'*Uttararâmaćaritra*, le prince Lava porte comme indice de sa royauté un bâton de *pippala*.

On a souvent confondu l'*açvattha* ou *pippala*, c'est-à-dire la *ficus religiosa*, avec le *vaṭa*, ou *nyagrodha*, ou *ficus indica*, dont l'un des noms sanscrits est aussi *bahupâdaḥ*, c'est-à-dire celui *qui a beaucoup de pieds*. (Inutile de dire que la plante qu'on appelle à Naples, en Sicile et sur les côtes de l'Afrique *figuier de l'Inde*, n'a aucun rapport avec la *ficus indica*. Si je réunis ici deux arbres différents comme la *ficus religiosa* et la *ficus indica*, c'est surtout à cause de leurs rapports mythologiques.) Dans le langage védique, on les appelle tous les deux *çikhaṇḍin*. Le *vaṭa* ou *nyagrodha*, ou *ficus indica* (*banian-tree* des Anglais) que Dhanvantari, à cause de sa grandeur, appelle *mahâćḥ'aya* et *vanaspati*, renaît de ses propres branches, ou de son tronc, d'où les noms de *skandhaǵa* (*né du tronc*), de *avarohî* (*celui qui pousse d'en bas*); *skandharuha* (*qui pousse sur son propre tronc*); *pâdarohaṇa* (*qui pousse sur ses pieds*), et se confond, dans le ciel, avec l'arbre cosmogonique. La mythologie indienne connaît un énorme *vaṭa* qui pousse sur la montagne Supârçva, au sud de la montagne céleste *Meru ;* il occupe, dit-on, sur le sommet de la montagne l'espace de onze *yoǵanâs*. Dans le *Vishnu-Purana* il s'agit au contraire de onze cents *yoǵanâs*, de la montagne Vipula et de l'arbre *pippala*.

Le *vaṭa* joue un certain rôle dans la légende de *Kṛishṇa ;* le professeur Weber, d'après la *Çrîǵanmâshṭamîvratakatha*, nous apprend que c'est sous l'arbre *vaṭa* que se réfugia *Devakî* enceinte de *Kṛishṇa*. *Devakî* était triste; elle craignait que le terrible *Kansa* ne fît mettre à mort son septième enfant *Kṛishṇa*, comme il avait fait mourir les six premiers. *Yaçodâ*, pour la consoler, lui livre sa propre fille, qui est tuée par les serviteurs de *Kansa*, pendant que *Kṛishṇa* se sauve. C'est au pied d'un figuier gigantesque,

un *bhaṇḍîra*, près du mont Govardhana, que le *Krishṇa* bouddhique joue avec ses compagnons et par sa présence rend lumineux tout ce qui l'entoure. Le *pippala* ou *açvattha* védique est hanté par les oiseaux qui en mangent les douces figues; de même les perroquets de l'Inde peuplent le *vaṭa;* dans une strophe du *Saptaçataka* de Hâla, on lit que des gens simples se trompent en confondant les perroquets qui demeurent sur le *vaṭa* avec des perles. C'est la même confusion qui, à l'âge védique, fit prendre le soleil et la lune, ces deux grandes perles du ciel, pour deux oiseaux qui hantent tour à tour l'arbre céleste *pippala*. Mais ce qui expliquera encore mieux pourquoi nous avons rapproché la *ficus indica* de la *ficus religiosa*, c'est le culte presque égal dont les deux arbres jouissaient chez les Bouddhistes. Nous lisons dans les voyages des pèlerins chinois, Fahian et Sung-yun, traduits par Samuel Beal, que sous un *vaṭa* ou *nyagrodha*, c'est-à-dire sous une *ficus indica*, le Bouddha s'assit, tourné vers l'Orient, pour y recevoir les hommages du dieu Brahma. Cet arbre de Bouddha, cet arbre du sage par excellence, devait devenir tout naturellement comme l'*açvattha*, non pas seulement l'arbre de la sagesse, mais encore l'arbre des sages et des pénitents indiens. Arrien les avait, en effet, trouvés sous cet arbre, qu'on appelle, dans le langage populaire, *ber*. Il existe dans l'Inde un de ces figuiers qui jouit d'une vénération toute particulière ; il en est fait mention dans le second livre du *Râmâyaṇa*, dans le premier acte de l'*Uttara Râma ćaritra*, dans le *Kûrmapurâna* et ailleurs.

Je dois rapporter ici la longue description que Pietro Della Valle, écrivant de Surate, a tracée de ce *vaṭa* merveilleux au commencement du XVIIe siècle. « D'un autre côté de la ville, dit-il, sur un large emplacement, on voit surgir un arbre magnifique semblable à ceux que j'avais remarqués près d'Hormuz et qu'ils appelaient là-bas *lul;* mais ici, on les appelle *ber*. Les païens de ce pays ont pour cet arbre une grande vénération à cause de sa grandeur et de son antiquité ; ils le visitent et l'honorent de leurs cérémonies superstitieuses,

pensant que la déesse Parvatî, la femme de *Mahadéu*, à laquelle il est dédié, le protège. Dans le tronc de cet arbre, à une faible hauteur du sol, ils ont sculpté une espèce de bosse ronde, qui est censée représenter la tête de l'idole, quoiqu'on n'y puisse reconnaître aucune figure humaine. Mais on teint ce prétendu visage en rouge, d'après leur rite religieux, qui rappelle celui des Romains barbouillant de vermillon le visage de Jupiter, à ce que rapporte Pline. Tout autour, on le couvre de feuilles de l'arbre qu'ici on appelle *pan*, mais dans d'autres parties de l'Inde, *betle*. Ces feuilles et les fleurs qui ornent l'idole doivent être toujours fraîches, et on les change souvent. Les pèlerins qui viennent visiter l'arbre, reçoivent comme pieux souvenir les feuilles sèches que l'on détache pour les remplacer. L'idole a des yeux d'argent et d'or, et porte des bijoux, offerts par des personnes pieuses qui lui ont attribué la guérison miraculeuse de leurs yeux malades.... Ils ont le plus grand soin de l'arbre, de chacune de ses branches, de chacune de ses feuilles, et ne permettent point que bêtes ni hommes l'endommagent ou le profanent. On raconte à ce propos qu'un éléphant, ayant un jour mangé une seule feuille de cet arbre, en fut châtié par l'idole qui le fit périr au bout de trois jours. Il paraît aussi que l'éléphant est également avide des fruits de l'*açvattha*, puisque l'un des noms sanscrits de cet arbre est *gaǵâçana* (nourriture de l'éléphant). On ne peut pas contester cet événement, mais j'ai appris que les gardiens de l'idole, pour maintenir sa réputation, avaient empoisonné l'éléphant auteur du sacrilège. »

Un autre voyageur, Vincenzo Maria da Santa Caterina, dans son voyage aux Indes orientales, parlant de ce même arbre, nous apprend que les Indiens ne le coupent jamais ni le touchent avec le fer, de peur que le dieu caché ne se venge en leur ôtant la vue. Même les endroits où jadis s'élevait un *vaṭa* ou un *açvattha* gardent leur caractère sacré. C'est ce que nous apprend le *Saptaçataka* de Hâla, édité et traduit par Weber. « Semblable à la place où s'élevait autrefois, près du village, le grand figuier maintenant déraciné, tout lieu

ennobli par un homme vertueux conserve sa réputation, même s'il s'absente. » Mais ce *vaṭa* (*ficus indica*) de Pietro Della Valle, M. Rousselet, dans son récent voyage, l'a encore trouvé debout : « Près de la Nerbudda, non loin de Surate, s'élève, dit-il, le fameux Kabira *bâr* (nos voyageurs, les pères Sebastiani et Vincenzo Maria da Santa Caterina, au XVIIe siècle, l'appelaient *baré*), le plus vieux et le plus gros banian de l'Inde. D'après la tradition, il fut planté par le sage Kabira bien avant l'ère chrétienne. » (Sur *Kabira*, que j'ai rapproché de Kapila-Bouddha, cf. mon introduction aux *Scritti di Marco Della Tomba*, Florence, 1878.) L'amulette toute-puissante dont il est question dans le second livre de l'*Atharvaveda*, image réduite du *nyagrodha* ou *ficus indica*, cette amulette aux mille tiges, à chacune desquelles est attribuée une propriété magique spéciale, rappelle au professeur Weber l'usage populaire allemand de boire contre la fièvre l'eau du *Wegerich* aux quatre-vingt-dix-neuf racines. (Cf. Wuttke, *Der deutsche Volksaberglaube der Gegenwart*, 529.) Le culte du chêne, en Europe, rappelle à certains égards le culte indien de l'*açvattha* et du *vaṭa*.

Asphodèle. — M. Alexis Pierron commente ainsi le vers 539 du livre XI de l'*Odyssée* : « Les bulbes d'asphodèle servaient de nourriture aux pauvres, comme on le voit par Hésiode, *Œuvres et Jours*, vers 40. On en mettait pour offrande sur la tombe des morts. Il n'est donc pas étonnant que la promenade des morts, dans les enfers, soit une plaine où pullule l'asphodèle, et, pour parler comme Homère, une prairie d'asphodèle. » Dans Théocrite (XXXVI, 4) on voit l'asphodèle en relation avec Bacchus, sans doute avec le Bacchus funéraire et infernal des Mystères d'Éleusis. L'asphodèle était une espèce de viatique pour la vie immortelle. L'asphodèle pousse dans le royaume des ombres et des rêves. S'il était censé donner aux morts la seconde vie immortelle, on comprend mieux le cas qu'on en faisait aussi dans la médecine grecque, comme d'un contre-poison universel.

Le médecin napolitain Porta, au XVIe siècle, nous fournit

ces renseignements sur les propriétés de l'asphodèle : « Asphodeli radices vaccarum mammis similes dicunt : cuncta venena expugnari eis tradunt Graeci, maxime quae rosiones, ustionesque referunt, ut si cantharides datae, vomitione omnia egeri, ex Dioscoride et Plinio. Sed contra serpentes et scorpiones Nicander commendavit, substravitque somno contra metus. — Cratevus plantam agnoscit, quae fructum instar fici sylvestris habet, folium vero fuscum at papaver, quin ut spinosum esse, idque amatoriis veneficiis immixtum mirifice pollere. *Asphodelus centum capita* dicta, quod similitudinem humanorum testium quadantenus aemuletur. Plinius portentum esse, quod de ea traditur, radicem ejus alterutrius sexus similitudinem referre, raram inventu, sed si viris contigerit mas, amabiles fieri, ob hoc et Phaonem Lesbium dilectum a Sappho, multum a Magicis et Pythagoreis decantata. Putant eam ante portas satam, amuletum esse. Dionysius discrevit etiam sexu, marem et faeminam in ea comperiens. Cratevus Veneris aviditates desideriaque finire tradidit et cum vino concitare. »

On voit Proserpine, Dionysios, Diane, Sémélé, la tête ornée de couronnes d'asphodèle. Le livre d'Albert le Grand « De Virtutibus Herbarum » appelle l'asphodèle « herba Saturni » et il ajoute : « Daemoniaci vel melancholici ipsam deferunt in linteo mundo et liberantur, nec in domo patitur esse etsi ibidem fuerint. Producentes dentes pueri et eam ferentes, sine dolore eos producent, et est bonum ut homo deferat secunda nocte radicem, quia non timebit, neque laedetur ab aliis. »

AT'T'AHASAKA, proprement *semblable au dieu Aṭṭahâsa* (c'est-à-dire *celui qui rit tout haut*), qui n'est autre que Çiva. *Aṭṭahâsa* a les cheveux hérissés ; par une allusion nouvelle, *aṭṭahâsaka* désigne, en sanscrit, le *Jasminum hirsutum*. La même plante s'appelle aussi *Kunda* ou *Kundapushpa*, c'est-à-dire la *fleur kunda* ; les deux termes sont synonymes : Kunda est, en effet, le nom de l'un des trésors du dieu de la richesse Kuvera, l'une des formes bien connues du dieu Çiva.

AUBÉPINE. — On prétend que Joseph d'Arimathie, ayant, la veille de Noël, planté son bâton sur le sol, il en jaillit soudain une aubépine en fleur (cf. *Oléandre*). En Angleterre, jusqu'au temps de Charles Ier, on apportait encore en procession, comme cadeau de Noël, une branche de l'aubépine de Glastonbury, que l'on prétendait descendre en ligne droite du bâton de Joseph d'Arimathie. L'aubépine, disait-on, fleurissait toujours la veille de Noël. En l'année 1753, à Quainton, en Buckinghamshire, la floraison ayant manqué, le peuple préféra renvoyer la fête de Noël jusqu'à l'accomplissement du prétendu miracle, qui eut lieu le 5 janvier, plutôt que de mettre en doute l'infaillibilité de l'aubépine.

AUNE. — Dans les croyances populaires allemandes, l'aune a souvent un caractère funéraire et presque diabolique; cependant nous le voyons, dans une légende du Tyrol, jouer le rôle d'un arbre anthropogonique. Un garçon va se percher sur un arbre et regarde d'en haut ce que font en bas les sorcières; elles mettent en pièce un cadavre de femme, et jettent les morceaux en l'air; le garçon attrape une côte et la garde auprès de soi. Les sorcières comptent ensuite les morceaux; elles trouvent qu'il en manque un et le remplacent par un morceau d'aune; alors le mort revient à la vie. On dit en Allemagne que les aunes commencent à pleurer, à parler, à verser des gouttes de sang, dès qu'on parle de les abattre.

AVAKA ou ÇÎPALA, ou ÇAIVALA, noms sanscrits d'une plante indienne, identifiée avec la *Blyxa octandra* Rich. Dans les cérémonies funéraires indiennes décrites par Açvalayana (IV, 4), cette plante semble jouer un rôle essentiel. On la place dans un creux que l'on pratique au nord-est du Feu Ahavaniya, et on prétend que l'âme du trépassé passe par ce creux et monte avec la fumée au ciel. D'après l'*Atharvaveda* (IV, 37), les Gandharvâs mangent de cette plante; rien d'ailleurs de plus naturel, puisque l'*avakâ* ou *çîpâla* est une plante aquatique, et il est bien connu que le domaine des *gandharvâs* (*ceux qui marchent dans les parfums, dans*

l'onguent; cf. dans ma *Mythologie des animaux* le chapitre sur l'âne, où l'on parle de l'*onokentauros*) est l'eau. Dans le Rigveda (X, 68), il est dit que l'on chasse par la lumière l'obscurité de l'atmosphère, ainsi que le vent emporte le *çîpâla* sur les eaux. Sans doute, le *çîpâla* représente ici le sombre nuage; ainsi que le vent chasse le nuage de l'océan céleste, de même il pousse sur les eaux l'herbe aquatique qui donne la nourriture aux gardiens des eaux, aux *gandharvâs*. Le mythe est transparent.

Avoine. — L'avoine ne jouissait point d'une bonne réputation chez les anciens Romains. Pline disait déjà, en suivant les traces de Caton, Virgile, Ovide et Cicéron : « Primum omnium frumenti vitium avena est. » Le professeur Mannhardt a épuisé le sujet pour tout ce qui concerne les croyances populaires germaniques relatives aux démons des blés; parmi ces démons, je remarque surtout le *Loki's Hafer*, comme qui dirait l'*avoine du diable*, nom donné en général à toutes les herbes nuisibles au bétail. « Le démon Loki, dit Mannhardt, originairement endommageait les vaches-nuages. » Dans un conte anglais, qui modifie légèrement la légende du moyen âge de Reinhart et Ysengrin, on voit le renard et le loup qui vont ensemencer un champ d'avoine. Lorsque le temps de la récolte arrive, le renard demande au loup : Que veux-tu, ce qui est sous la terre, ou ce qui est sur la terre? le loup demande la racine et se trouve trompé. L'année suivante, on va derechef ensemble semer des pommes de terre; le loup se croit bien avisé en demandant cette fois les feuilles au lieu de la racine, et encore une fois il se trompe. Les lecteurs de Rabelais (IV, 45, 46) se rappellent un conte semblable; seulement, au lieu du renard et du loup, on y voit paraître le paysan et le diable; au lieu d'*avoine,* du *froment;* au lieu de *pommes de terre*, qui n'étaient point connues en France du temps de Rabelais, des *raves*. Voilà comment les mythes se déplacent et se multiplient à l'infini, ayant souvent le même point de départ.

Baaras (Cf. *Mandragore*).

Badarî ou Badara. — Il est curieux que la langue allemande ait retrouvé pour nommer les mamelles une image parfaitement analogue à celle qui était née bien avant dans l'Inde. On appelle en allemand les mamelles *brustbeeren*, c'est-à-dire *baies de la poitrine*; la mamelle et précisément le mamelon s'appellent aussi, en sanscrit, du nom d'une baie rouge, *badara* ou *badarî*. On lit dans le *Saptaçataka* de Hâla que la jeune femme montre toute joyeuse à son mari le *badara* marqué par les deux premières dents de l'enfant qui suce le lait. Dans une autre strophe du même auteur, on compare les vieilles femmes qui éloignent les jeunes amoureux de leurs jeunes amies aux fruits aveuglants du badara. Nous comprendrons mieux ce proverbe par d'autres qui se trouvent dans la belle collection du professeur Böhtlingk (*Indische Sprüche*, I, 425, 645), où l'on s'étonne que l'abeille qui ne s'arrête point sur le *bakula* bourgeonnant, aille se poser sur la *badarî*, que l'abeille quitte le miel du lotus pour s'arrêter sur le *kutaǵa* (Wrightia antidysenterica). La badarî n'a qu'une belle apparence; en fait, elle ne vaut rien, ce qui fit dire à un autre poète indien (*Indische Sprüche*, II, 3644) que les hommes vertueux ressemblent aux noix du cocotier, remplies d'un jus suave à l'intérieur et rudes au dehors, tandis que les hommes méchants ressemblent souvent aux fruits du *badarî* qui sont seulement beaux. Je ne saisis pas bien le sens d'un autre proverbe indien où l'on donne le nom de *bâdarâyaná* à cette espèce de parenté, où l'on voit un parent qui dépense tout ce qu'il a pour les autres parents; les parents lui disent : Gardez pour vous la racine de la *badarî*, pour nous l'arbre de la *badarî*. Peut-être s'agit-il ici d'un contrat ruineux semblable à celui qui se fit entre le renard et le loup, auquel nous avons fait allusion sous le nom *Avoine*.

Balbag'a (Eleusine Indica), nom d'une herbe védique employée dans les fêtes religieuses indiennes comme litière; ce caractère sacré tenait peut-être au culte religieux de la vache, puisque, d'après le *Yaǵurveda noir*, cette herbe,

très commune, pousse partout où une vache fécondée est allée pisser. Avec cette herbe sacrée, dans l'âge védique, on tressait des paniers ; un chantre védique, d'après un hymne du *Rigveda* (VIII, 55), reçoit cent paniers façonnés avec le *balbaǵa*.

Balis. — On attribuait à cette herbe la faculté suprême de rappeler les morts à la vie. Pline rapporte, d'après l'historien Xanthus, qu'un petit chien, tué par un dragon, fut ressuscité par l'herbe *balis*. Mais il y a plus que cela ; le dieu Esculape lui-même aurait été ramené à la vie par cette herbe prodigieuse, qui fait songer à l'ambroisie, à l'*amrita*, et à cette herbe miraculeuse apportée du Gandhamadana, par Hanumant, qui devait rappeler Lakshmana à la vie, et à cette pluie vraiment ambroisienne qui fait revivre les singes tués par l'armée des monstres de *Lankâ*, dans le *Râmâyana*.

Baltracan. — Il y a peut-être quelque chose de fabuleux ou, pour le moins, d'exagéré dans le récit que Josaphat Barbaro fait, dans sa lettre à monseigneur Barocci, au sujet de la plante *baltracan*, qui tient lieu de pain chez les Tatares, et dont la feuille ressemble à la rave, la semence au fenouil, l'odeur à l'orange. « I Tatari, dit-il, hanno un' herba nel lor paese, che la chiamano *baltrakan*, la qual mancandogli patiriano grandemente, nè potriano andar da loco a loco, massimamente per quelli gran deserti e solitudini, dove non si trova da mangiare, se non fusse questa che li mantiene e dà vigore, la qual come ha fatto il suo gambo, tutti li mercanti e genti che vogliono far lungo cammino si mettono sicuramente in viaggio, dicendo : andiamo che è nato il baltracan, e se qualche loro schiavo fugge, quando il baltracan è nato, restano di seguitarlo, perchè sanno che ha potuto trovar da viver per tutto. »

Bambou. — Ce bois, considéré comme le plus pur de tous les bois, joue un certain rôle dans les noces indiennes. L'abbé Dubois, dans sa « Description de l'Inde », nous apprend que les jeunes mariés indiens doivent entrer dans deux corbeilles

de bambou, placées l'une à côté de l'autre, et s'y tenir, pendant quelque temps, debout. La tribu sauvage des Garrows, dans l'Inde, n'a ni temple, ni autel ; mais ces sauvages dressent devant leurs huttes, et ornent, avec des fleurs et des touffes de coton, un pilier de bambou, devant lequel ils font leurs offrandes à la divinité. Les anachorètes indiens portent comme symbole qui les distingue du vulgaire, un long bâton de bambou à sept nœuds.

Baranjetz (du mot russe *baran* « agneau » ; cf., dans le premier volume, le mot *Agneau*). — En Russie, on donne ce nom au *lycopodium solago* (le *bärlappe* ou *patte d'ourse* des Allemands ; en latin, on appelle *branca ursina* l'acanthe). La langue russe donne aussi le nom de *baranij yazik* « langue d'agneau » à l'*onosma simplicissima* et de *barancik* « petit agneau » à la *primula veris*.

Bardane. — A propos de cette herbe, il y a quelques années, mon frère Henri, qui était consul à Janina, en Albanie, m'écrivait ce qui suit : « L'homme frappé par l'*aërico* [1] se soigne à l'aide de la bardane. On trempe du pain dans le vin, et on le répand sur la bardane aux larges feuilles. En même temps, les prêtres, par la lecture de l'Évangile, doivent exorciser le diable. Ici, l'herbe bardane semble remplir le même rôle que l'herbe indienne du sacrifice. Le pain trempé dans le vin est aussi symbolique d'un sacrifice, du sacrifice divin représenté par l'Eucharistie. Dans une variété bretonne du conte anglais de Tom Pouce, le petit héros Thomas se sauve d'un orage sous une feuille de bardane. Un taureau arrive et, en mangeant la feuille, engloutit le héros. Le nain breton est de la même famille que ces *valakhilyâs*, de la légende épique indienne [2], suspendus à la branche de l'arbre sacré, que l'oiseau Garuda emportait avec la branche ; et la feuille de bardane rappelle cette feuille sur laquelle, dans la même légende, les fourmis se sauvent du naufrage, ainsi que la feuille de lotus qui porte sur les eaux le dieu suprême de

[1] Espèce de démon de la forêt.
[2] Cf. *Mahâbhârata*, I.

l'Inde. Le nain qui se sauve par la feuille, qui s'identifie avec la feuille, personnifie au ciel tout aussi bien l'astre lunaire que l'astre solaire.

Basilic (*Ocimum;* cf. *tulasî*). — Cette herbe, chère aux femmes, joue un grand rôle dans la tradition populaire grecque et italienne ; on lui attribue une double signification érotique et funéraire. Pline nous apprend que, lorsqu'il s'agissait de féconder les cavales et les ânesses, on leur donnait à manger du basilic. Le professeur Saraceni m'écrit de Chieti (Italie méridionale) : « Toutes nos jeunes filles cueillent une touffe de basilic, et la placent sur leur sein, ou à leur ceinture (probablement comme un emblème de chasteté, de virginité ; les femmes mariées attachent le basilic à la tête). On croit aussi que l'odeur du basilic engendre la sympathie, d'où provient son nom : *Bacia-nicola*, c'est-à-dire, *baise-moi*, *Nicolas*[1]. Il est donc fort rare qu'un jeune paysan aille faire visite à sa bien-aimée sans porter sur l'oreille un brin de basilic ; mais, ils ont soin de ne pas le donner, parce que ce serait une preuve de mépris. » En Toscane, on appelle le basilic *amorino*. Je rappellerai, à ce propos, le rôle que l'on attribue au basilic dans le vingt-deuxième conte de Gentile Sermini, conteur siennois du XVe siècle. Un pot de basilic que la jeune femme ôte de sa fenêtre avertit son amoureux qu'il peut monter. Gentile Sermini en tire cette conséquence que le basilic est un *entremetteur* (*fa da mezzano*). Cependant, le plus souvent, le basilic a une signification sinistre. Les anciens Grecs pensaient que, lorsque l'on semait le basilic, l'on devait accompagner cet acte par des injures, sans quoi il n'aurait pas bien poussé ; d'où s'explique le proverbe *semer le basilic*, équivalent de *médire*. Dans l'île de Crête, le basilic est un symbole de deuil, quoiqu'il se trouve sur toutes les fenêtres dans les maisons de campagne. Nous lisons, dans un chant populaire crétois recueilli par Mme Schwartz (*Elpis Me-*

[1] Il est possible qu'une pareille dénomination soit née en Italie par la confusion entre les mots *basilico* et *basinico*.

laina) : « Basilic! herbe de deuil, fleuris sur ma petite fenêtre; moi aussi je vais me coucher dans la douleur, et je m'endors en pleurant. » Je suis donc très tenté d'attribuer une origine hellénique au conte de Boccace, où il est question d'Isabetta de Messine, à laquelle ses frères enlèvent le pot de basilic, sous lequel elle gardait la tête de son amant, que les frères d'Isabetta avaient tué. Sur ce sujet, au XIVe siècle, fut composée une chanson populaire, qui fait partie d'un manuscrit de la bibliothèque Laurenziana[1]. Elle commence ainsi :

Questo fu lo malo cristiano
Che mi furò la resta
Del bassilico mio selemontano.
Cresciut' era in gran podesta,
Ed io lo mi chiantai colla mia mano.
Fu lo giorno della festa.
Chi guasta l' altrui cose è villania,
E grandissimo il peccato,
Ed io, la meschinetta ch' i' m' avìa
Una resta seminata,
Tant' era bella, all' ombra mi dormìa,
Dalla gente invidïata;
Fummi furata e davanti alla porta, etc.

L'allure, ainsi que le ton de cette chanson et du conte du *Decamerone*, est entièrement populaire et légendaire, et nous fait remonter à quelque événement plus ancien que le XIVe siècle, quoiqu'il soit probable que quelque événement analogue, arrivé à Messine du temps de Boccace, ait localisé la légende. On a été assez frappé de la grande ressemblance que présentent souvent entre eux les contes siciliens et une certaine série de contes russes; mais tout étonnement doit cesser, si l'on pense seulement que la provenance d'un très grand nombre de contes russes et siciliens est commune, c'est-à-dire essentiellement byzantine. C'est en Grèce qu'il faudrait donc, à mon avis, chercher la clef mythologique du conte sicilien d'Isabetta dont l'amoureux se trans-

[1] Cf. Rubieri, *Storia della poesia popolare italiana*, Florence, 1877. Le mot *chiantai*, au lieu de *piantai*, trahit l'origine sicilienne de la chanson.

forme en *basilic* (probablement par l'équivoque entre le nom de cette herbe et *le petit basile*, *le petit prince*), ainsi que du conte russe qui se rapporte au *Basilek* « le bluet » (cf. le mot *Bluet*). D'après les *Apomasaris Apotelesmata* (Francfort, 1577, p. 269), si l'on voit en songe le basilic, c'est de mauvais augure : « Si quis visus fuerit ab alio accepisse ocimum, sive *basilicum*, sollicitudinem et aerumnam inveniet, pro accepti ocimi copia. Quod si notus est qui dedit, per ipsummet aut alium ei similem adfligetur ; sin autem, per inimicum. Si ocimum sevisse visus sibi fuerit, idque succrevisse, sollicitudinem inveniet ac torturam cum miseria. Si videre visus fuerit in loco praediove suo magnam ocimi copiam succrevisse, hoc ad domesticorum ipsius ploratum et adflictionem referatur ; quod si et ipse sumpsit ab eis ocimum, particeps doloris erit ; sin autem, dolor ad ipsos dumtaxat pertinebit. » On trouvera au mot *Tulasî* une plus longue description de l'*ocimum sanctum* de l'Inde, et ses rapports légendaires avec le *bluet ;* je remarque cependant ici que l'*ocimum*, cultivé et vénéré par le peuple du Malabar sous le nom de *collò*, rappelait déjà à notre missionnaire Sebastiani, du XVIIe siècle, notre basilic sauvage. « *Collò*, dit-il, est une herbe qui ressemble au basilic sauvage, dédiée à Ganavedi (Ganeça) ; ils le gardent dans une toute petite chapelle (*pagodino*) découverte, au-devant de leurs maisons, ainsi que nous plantons des croix devant les églises. » Dans le même siècle, un autre voyageur italien, le père Vincenzo Maria da Santa Caterina, compare l'herbe *collò* avec le basilic, qu'il appelle *gentile*, c'est-à-dire au basilic de nos jardins : « Presque tous, spécialement les habitants du nord (du Dekhan), adorent une herbe semblable à notre *Basilico gentile*, ayant cependant une odeur plus aiguë. Ils l'appellent *collò ;* chacun, devant sa maison, élève un petit autel, entouré d'un mur de la hauteur d'un demi-bras, au milieu duquel on place des petits piliers [1]. Ils ont grand soin de cette herbe ;

[1] On connaît la forme et la signification phallique de ces piliers. L'herbe qui les entoure est censée détruire toute mauvaise influence contraire à la

devant elle, ils murmurent plusieurs fois par jour leurs prières, en se prosternant souvent, en chantant, en dansant, en l'arrosant avec de l'eau. Sur les rivages des fleuves où ils vont se baigner, à l'entrée des temples, on en voit une grande quantité; ils croient en effet que les dieux aiment particulièrement cette herbe, et que le dieu Ganavedi y demeure continuellement. Lorsqu'ils voyagent, à défaut de cette plante, ils la dessinent sur le terrain, avec sa racine; voilà comment s'explique qu'au bord de la mer, on remarque si souvent de pareilles figures tracées sur le sable. »

Bassia longifolia et Bassia latifolia (en sanscrit *mâdhuka*). — D'après une légende drâvidienne, le poète et savant légendaire Tiruvallava, le saint paria, auquel on attribue le beau poème moral en langue tamoule, intitulé Kural, fut abandonné et sauvé dans son enfance sous le *mâdhuka*. La *Bassia latifolia* joue un rôle considérable dans le rituel des amours et des mariages indiens. Dans le *Saptaçataka* de Hâla, traduit par le prof. Weber, il est dit que l'époux jaloux recueille lui-même les feuilles du *mâdhuka*, au lieu de les faire chercher. On devine pourquoi. Le mâdhuka, à cause de son feuillage épais, est recherché comme lieu de refuge par les amoureux; c'est là donc que le mari jaloux a le plus de chance de surprendre les traîtres. Dans le même *Saptaçataka*, un amoureux s'adresse à l'arbre et fait des vœux pour qu'il continue longtemps à fleurir et à donner une ombre épaisse: « O toi *mâdhuka!* dans ton épais feuillage, sur les bords de la Godâ, plié par le poids de tes fleurs nombreuses, avec tes branches qui pendent jusqu'au sol, écoute mon vœu : puisses-tu avoir une longue vie! » Le figuier joue un rôle semblable dans la première légende humaine, d'après la Bible; cf. aussi, parmi les plantes qui cachent, le *myrthe* et le *genévrier*.

Batrachion. — Cette herbe, d'après les anciens, avait la

fécondation. C'est pourquoi, dans l'Inde, ces petits autels sont particulièrement soignés par les femmes. L'un des noms indiens du basilic est *bhûtaghni*, proprement, *celle qui tue les monstres*.

propriété de guérir les fous, avec le concours, bien entendu, des circonstances astrologiques favorables. Voici ce qu'on lit à ce propos dans le traité d'Apulée « *De Virtutibus Herbarum* » : « Herba *batrachion*, si *lunatico* in cervice ligetur, lino rubro, *luna decrescente*, cum erit signum tauri vel scorpionis parte prima, mox sanabitur. »

Bétel (en sanscrit, *tâmbûla;* cf. *areca*). — Le traité indien *Hîtopadeça* attribue à la feuille de bétel treize propriétés que l'on obtiendrait difficilement, même dans le ciel[1]. Cette feuille est aiguë, amère, échauffante, douce, salée, astringente ; elle chasse les vents (*vataghna*), le phlegme (*kaphanâçana*), les vers (*kr'imihara*); elle emporte les mauvaises odeurs ; elle orne la bouche ; elle nettoie et elle excite la volupté. Le missionnaire italien du XVIIe siècle, Vincenzo Maria da Santa Caterina, nous apprend, d'après les traditions indiennes, que l'arbre du bétel a été apporté du ciel par *Arǵuna*, lequel, dans son voyage au paradis, en vola une petite branche qu'il vint planter sur la terre. C'est en souvenir de ce fait que les Indiens qui désirent planter du bétel en volent toujours les petites pousses. Dans l'île de Java, on mâche le bétel (proprement le *siri* ou *chavica siriboa*, une variété du *chavica betel*, du *piper betel*)[2], pour devenir beau. Dans le premier conte de la *Vetalapan'ćavinçatî*, le roi, en envoyant une courtisane séduire le pénitent suspendu à un arbre, qui se nourrit seulement de fumée, a soin de lui donner des noisettes d'areca (*bétel-nut*), que l'on mange avec le bétel, probablement dans l'intention d'exciter à la volupté. De même, dans les noces indiennes, les jeunes mariés, au moment même où le mariage s'accomplit, échangent entre eux la même noisette[3]. Le voyageur italien Barthema (XVIe siècle) disait avoir appris un autre usage indien qui se rapporte au bétel : « Lorsque, dit-il, le sultan veut faire mourir quelqu'un de sa suite, il lui crache

[1] Tâmbûlasya trayodaça gunâh svarge' pi te durlabhâh.

[2] Cf. Giglioli, *Viaggio intorno al globo della Magenta*, Milan, 1876, p. 138.

[3] Cf. Ibn Batuta, cité par Yule Cathag, London, 1866.

sur la figure, après avoir mangé du bétel avec l'areca ; par suite de cette salive, qui est, dit-on, un poison, une demi-heure après, celui sur lequel le roi aura craché, devra mourir. » Peut-être le roi crache-t-il pour montrer son mépris, et pour condamner à mort la personne tombée en disgrâce, que les soldats vont bientôt exécuter, ou qui s'ôtera d'elle-même la vie.

Bétoine (*primula veris*). — Le proverbe italien dit : « Conosciuto come la betonica. » On peut s'en rendre compte, si l'on pense à ce que Pline écrivait déjà de son temps sur les propriétés merveilleuses attribuées à cette herbe : « Tantumque gloriae habet ut domus in qua sata sit tuta existimetur a piaculis omnibus. » Pline nous apprend aussi que les serpents s'entretuent si on les entoure avec cette herbe. Macer Floridus, à son tour :

Si de Betonica viridi sit facta corona
Circa serpentes, ut Plinius asserit auctor,
Audebant nunquam positam transire coronam,
Sed morsu proprio pereunt et verbere caudae.

Walafridus Strabo, dans son *Hortulus*, consacre des vers remplis d'un enthousiasme naïf à la fois et pompeux à la louange de la bétoine. Les Allemands l'appellent *fleur de la clef* (Schlüsselblume), et les Anglo-Saxons *herbe de l'évêque*. Johnston, dans sa *Thaumatographia naturalis*, dit que non seulement elle éloigne tout ce qui est redoutable, mais qu'elle a la propriété de faire sortir tous les os cassés[1]. Toutes ces superstitions semblent cependant tombées maintenant, en Italie du moins, où le peuple piémontais, qui connaît encore le proverbe, ne reconnaît plus, sous le nom de bétoine, la plante d'ailleurs très commune, à laquelle il faisait autrefois une allusion si glorieuse. Cette allusion est devenue maintenant presque une injure, puisque, dans la haute Italie, *connu comme la bétoine*, signifie *trop connu*, *connu comme tout ce qui est vulgaire ;* si bien que l'on

[1] Tam validae facultatis, ut ossa quaeque confracta extrahat.

remplace ce proverbe par ces deux autres : « connu comme l'ortie, » et « connu comme la mauvaise herbe ». Il existe aussi, en italien, un ancien petit traité, intitulé : *Virtù della brettonica* (*sic*), publié à Livourne en l'année 1768. Par ce livre, nous apprenons que la bétoine servait autrefois : « a ristrignere le lacrime, a calteritura di capo, ad uomo che rendesse per bocca, a pisciare la pietra che fusse nella vescica per orinare, a occhi rossi, a duolo d'orecchie, a duolo di stomaco, a febbre calda, a fare aumiliare il corpo e levare la tossa a chi avesse ambascia, a ferite recenti e fresche curare, a rotture di capo, a vizio d'occhi ». On pense que la *primula veris*, la *Schlüsselblume*, la bétoine peut être assimilée à l'ancien *dodecatheon*, l'herbe des douze dieux, à propos de laquelle Pline a écrit (XXV) : « Maxima autoritas herbae est, quam *dodecatheon* vocant, omnium Deorum majestatem commendantis. In aqua potam omnibus morbis mederi tradunt. » Seulement, on ne se retrouve plus, pour l'identification botanique, lorsque Pline ajoute : « Folia eius septem, *lactucis simillima*, exeunt a lutea radice. » Les Russes appellent la *primula veris* petit agneau (*barancik*). — M. Sébillot m'apprend que, d'après une croyance populaire de la haute Bretagne, « les *primevères* des haies donnent la fièvre aux enfants qui s'amusent à trop les tripoter ». L'origine de cette croyance me semble bien plus hygiénique que mythologique, et je serais tenté de l'attribuer à la ruse des mères bretonnes, qui doivent craindre pour les petits enfants qui rôdent le long des haies les effets de l'humidité de la terre au printemps. Quant au nom populaire de cette plante, il demeure encore un mystère. Les uns prétendent que le vrai nom est *Vetonica*, dérivé du peuple des *Vetoni*, dans les Pyrénées ; d'autres lui ont cherché une origine celtique, d'après laquelle le mot signifierait « bonne tête, » par allusion à la propriété qu'on lui attribue de faire éternuer. Il suffit d'indiquer ces étymologies pour être dispensé de les discuter ; on aurait même pu les omettre, si parfois le jeu étymologique n'avait contribué à développer le jeu mythologique.

BIFOLIUM (double-feuille, en allemand *Zweiblatt*). — D'après Nork, en Allemagne, on lui attribue le même pouvoir qu'à la *fougère*, qui rend, dit-on, invisible celui qui la porte ; mais seulement si on la trouve après s'être par aventure regardé dans un miroir ou dans l'eau [1].

BIGNONIA. — L'un de ses noms indiens est *kâmadûti*, c'est-à-dire *messagère de l'amour*.

BILVA ou VILVA (nom sanscrit de l'*Aegle marmelos*). — D'après Açvalâyana, c'est du bois de cet arbre que devait être fait le bâton du *vaiçya*. D'après le *Yaǵurveda* noir, les piliers du sacrifice étaient en bois de *bilva*. Dans l'*Atharvaveda* (XX, 136), on compare le fruit du *bilva* avec le pénis de l'homme. Dans un conte populaire indien, recueilli par M. Stokes [2], il est question d'un arbre *bilva* (*bel-tree*), sur lequel poussent d'abord deux fleurs, puis deux fruits, dans lesquels se cachent les deux enfants, le mâle et la femelle (prince et princesse, frère et sœur, époux et épouse, etc.), qui avaient été tués par la sorcière. Les deux fruits de *bilva* tiennent ici la place des deux *figues* et des deux *pigeons* d'autres traditions populaires indo-européennes. Le conte se rattache évidemment à la série des mythes phalliques solaires. Cf. aussi le long conte intitulé : *The Bél-Princesse*. Le *fakir*, rencontré par le prince qui va à la recherche de la *Bél-Princesse*, lui apprend qu'il la trouvera dans une grande plaine, au milieu d'un jardin, au centre duquel s'élève l'arbre *bilva*, avec un seul fruit. Dans ce fruit se cache la *Bél-Princesse*. Il faut le cueillir sans le faire tomber sur le sol, et l'emporter sans regarder en arrière ; si le prince se retourne, les sorciers le rejoindront, ainsi que son cheval : tous deux deviendront de pierre et rattraperont, en même temps, le fruit contenant la *Bél-Princesse*, pour aller de nouveau le suspendre à l'arbre maudit, etc.

BIMBA. — Dans le supplément au Saptaçâtaka de Hâla,

[1] Cf. une légende qui s'y rapporte, dans le roman *Simplicissimus* (XVIIe siècle).
[2] Calcutta, 1879.

édité par le professeur Weber, on attribue à Vishnu ou Hari des lèvres de *bimba*.

BLÉ (cf. *Grain*).

BLUET (*centaurea cyanus*, L.). — En italien, on appelle cette fleur *fioraliso* et, plus vulgairement, parce qu'il pousse dans les champs, au milieu du seigle et du froment, *battisegola* ou *battisegala* (qui frappe le seigle), d'où, par corruption, on l'appelle encore *battisocera* (qui frappe la belle-mère). En russe, on appelle cette fleur *basilek* (prononcez *vassilók*, de *Vassili* ou *Basile*), et on raconte, à ce propos, qu'un beau jeune homme de ce nom fut séduit par une nymphe *russalka*, attiré dans les champs et transformé en *bluet*[1]. Ce conte est probablement d'origine byzantine, ainsi que celui du *basilic* et d'Isabetta de Messine, que nous avons cité à l'article *Basilic*. Le conte russe et le conte sicilien me semblent avoir la même source. Les frères d'Isabetta tuent le jeune homme qu'elle aime; en souvenir de lui, Isabetta soigne le basilic dans lequel elle suppose que l'âme de son amant est passée; le jeune *Basilek* dans la légende populaire de la petite Russie, se perd dans les bras d'une nymphe, et son âme passe dans la fleur qui dorénavant portera son nom. Comme la fleur de la *chicorée* et le *bluet* se ressemblent beaucoup par la forme et par la couleur, on a pu aussi les identifier sous le rapport mythologique. Le professeur Mannhardt, dans son étude savante sur la *Klytia* (Berlin 1875), a comparé le mythe de la *chicorée* (cf. ce mot) avec le mythe indien de la *tulasî* (*ocimum sanctum*). Il serait maintenant excessivement intéressant d'établir un nouveau parallèle légendaire entre le *basilic* (*ocimum*) gréco-italien et le *basilek* (bluet) gréco-russe, et d'élargir ainsi, par un nouveau détail précieux, le cercle de la mythologie comparée. Les Latins appelaient le bluet *centaurea*, du centaure Chiron qui est censé l'avoir le premier découvert. On ne saurait, cependant, dire au juste à quelle espèce de

[1] Cf. Markevié, *Obićai*, *Povieria*, etc. *Malorossian*, Kiew, 1860, p. 86.

centaurea fait allusion le prétendu Albert le Grand, dans son traité *De Virtutibus herbarum*, lorsqu'il entreprend la description de la onzième herbe magique : « Undecima herba à Chaldaeis *Isiphilon* dicitur, à Graecis *Orlegonia*[1], a Latinis *Centaurea* vocatur. Hanc autem herbam dicunt Magi habere mirabilem virtutem. Si enim adjungatur cum sanguine upupae foemellae et ponatur cum oleo in lucerna, omnes circumstantes credent se esse Magos, ita quod unus altero credet suum caput sit in terra et pedes in coelo ; et si praedictum ponatur in igne, stellis lucentibus, videbitur quod stellae currant ad invicem et debellent ; et si iterum praedictum, cataplasma ponatur ad nares alicuius, prae timore quem habebit fugiet vehementer ; et hoc expertum est. »

Bouleau (*Betulla*). — Cet arbre joue un rôle essentiel dans les traditions populaires de l'Europe centrale et du Nord. Les Grecs et les Latins l'ont peu connu, et si notre ancien botaniste Mattioli attribue aussi à l'eau du bouleau des propriétés extrêmement bienfaisantes[2], il me semble fort probable qu'il a tiré ces notions de quelque livre allemand. L'utilité du bouleau chez les gens du Nord peut être seulement comparée à celle du palmier chez les Indiens (cf. *Palmier*). Les proverbes russes recueillis par Dal[3] nous apprennent que le bouleau fait bien quatre choses : il donne la lumière au monde (avec des branches de bouleau on fait des torches) ; il étouffe les cris (du bouleau on tire le goudron, et on goudronne les roues des chariots) ; il guérit les malades (par l'eau, dont Mattioli nous apprend les propriétés bienfaisantes ; l'eau goudronnée est encore à la mode dans la thérapeutique moderne), et il nettoie (dans les bains russes, pour provoquer la transpiration, on se fustige tout le corps avec des branches de bouleau). On dit aussi que le bouleau

[1] Peut-être *ortygonia*, si le nom se rapporte au bluet qui pousse au milieu des champs, où les cailles abondent.

[2] Aqua quae e perforato caudice distillat, cum renum, tum vesicae calculos eiicit ; illita faciei nitorem conciliat et maculas delet ; eadem oris ulcera sanat, etc. *De Plantis*, Francfort, 1586.

[3] Moscou, 1862.

guérit des maladies de la peau, et qu'il est le puits du peuple. Avec l'écorce du bouleau, les paysans russes se font aussi des souliers. « Dans la petite Russie, dit Girard de Rialle, lorsque les jeunes filles vont au bois chercher des fleurs et des branches de bouleau, elles chantent : Ne vous réjouissez pas, chênes ; ne vous réjouissez pas, chênes-verts ! Les filles ne vont pas à vous ; elles ne vous apportent ni pâté, ni gâteau, ni omelette ! Io, io, Semik et Troïtsa ! Réjouissez-vous, bouleaux, réjouissez-vous, verts bouleaux ! Les filles viennent à vous ; elles vous apportent pâtés, gâteaux et omelettes ! » C'est le jour de la Pentecôte que les jeunes filles russes vont suspendre leurs couronnes aux arbres bien-aimés ; c'est le jour de la Pentecôte que les paysans russes plantent devant leurs *isbas* des branches de bouleau, espèces de mais, symboles verdoyants de la belle saison qui est revenue sous la chaleur bienfaisante des langues de feu, des rayons de soleil qui viennent réveiller la terre. On a soin parfois de mettre autour du jeune bouleau un fil, un ruban rouge, pour qu'il pousse mieux, pour éloigner de lui le mauvais œil. Afanassieff[1] nous parle d'un bouleau qui montre sa reconnaissance à la jeune fille persécutée par sa marâtre sorcière, en souvenir de l'aimable attention qu'elle a eue de lier autour de lui un ruban. Dans un autre ouvrage[2], Afanassieff fait mention d'un bouleau blanc qui pousse dans l'île de Buian, sur le sommet duquel on croit voir assise la mère de Dieu (Bogoráditza). Grohmann, dans ses *Aberglauben aus Böhmen,* nous parle d'une jeune bergère qui filait dans un bois de bouleaux, à laquelle se présenta la *Femme sauvage* habillée de blanc, avec une couronne de fleurs sur la tête ; la *Femme sauvage* engagea la jeune fille à la danse, et la fit danser, pendant trois jours, jusqu'au coucher du soleil, mais si légèrement, que l'herbe sous ses pieds ne se foulait, ne se courbait point. A la fin de la danse, toute la laine était filée, et la *Femme sauvage*

[1] *Narodniya Russiya Skaski,* 1, 3.
[2] *Poeticeskiya Voszrienniya Slavianna prirodu.*

satisfaite remplit les poches de la petite bergère avec des feuilles de bouleau qui se changèrent de suite en monnaies d'or. On ajoute que, si la *Femme sauvage*, au lieu de danser avec une jeune bergère, avait dansé avec un petit berger, elle l'aurait fait danser ou chatouillé jusqu'à la mort. Le professeur Mannhardt nous apprend les procédés employés par les paysans russes pour faire sortir le *Lieschi* ou génie de la forêt. On coupe, dit-il, des bouleaux tout jeunes, on les dispose en cercle, de manière que les pointes soient tournées vers le milieu ; on entre dans le cercle, et on évoque l'esprit qui paraît de suite. On se place aussi sur une souche d'arbre coupé, le visage tourné vers l'orient. On baisse la tête et, en regardant entre les jambes, on dit : « Oncle Lieschi, montre-toi, non pas comme un loup gris, non pas comme du feu ardent, mais semblable à moi. » Alors les feuilles du tremble se mettent en mouvement, et le Lieschi se montre sous une forme humaine, et tout disposé à rendre n'importe quel service à celui qui l'a évoqué, pourvu qu'il lui promette son âme. Il est donc évident, d'après la conclusion du professeur Mannhardt lui-même, qu'en Russie, l'on suppose la présence du Lieschi, c'est-à-dire du diable des forêts, non pas seulement dans les souches des arbres, mais aussi sur les cimes des bouleaux. Il paraît qu'au moyen âge, en France, on conservait les branches de bouleau comme un objet sacré. Du Cange cite le procès pour la béatification de Pierre de Luxembourg, où il est dit : « Vidit in quodam coffro secreto quasdam virgas de arbore quadam vulgariter vocata *boulo*. » Dans un document de l'année 1387, on parle des femmes garnies de *verges de boust*. Le bouleau, pour l'Esthonien, est la personnification vivante de sa patrie. On raconte qu'un paysan esthonien avait vu un étranger endormi sous un arbre au moment où un grand orage allait éclater. Il l'éveilla ; l'étranger reconnaissant lui dit : « Lorsque, loin de ton pays, tu éprouveras le mal du pays, tu verras un bouleau tortu. Frappe et demande lui : Le tortu est-il chez lui ? » Un jour, le paysan étant parti comme soldat pour la Finlande,

se trouva fort triste, parce qu'il songeait à sa maison abandonnée et à ses enfants ; il vit alors le bouleau tortu, il frappa et lui demanda : « Le tortu est-il chez lui ? » Alors parut l'étranger, qui fit appeler le plus rapide de ses esprits, et lui ordonna de transporter le soldat dans son pays avec un sac rempli d'argent. Dans le mythe, le bouleau (consacré au dieu Thunar) représente, comme le coucou (l'oiseau de Thunar, d'Indra et de Zeus), le retour du printemps. Ce bouleau vert, ce printemps, qui réapparaît au guerrier esthonien après l'hiver, après la saison de guerre, ce bouleau qui nous fait retrouver notre chère patrie est, en même temps, un appel à cette vie joyeuse de la nature, de laquelle le dur hiver nous avait exilés. (Pour les légendes germaniques qui concernent le *bouleau*, cf. Mannhardt, *Germanische Mythen et Baumkultus der Germanen*.) Dans la haute Bretagne, d'après ce que M. Sébillot vient de m'apprendre, « quand un enfant est faible, on prend des feuilles de *bouleau*, on les met chauffer dans un four, et, quand elles sont desséchées, on les place dans le berceau de l'enfant pour lui donner de la force ».

Bourrache (*Borago*, *Buglossa*, en grec εὐφροσύνη). — Le mot *borago* a donné lieu à deux détestables calembours latins. Se rappelant, sans doute, le sens étymologique du synonyme *buglossa*, on a voulu voir, dans le mot *borago*, une *langue de bœuf*, mais, en la tirant, évidemment, par la langue. « Vulgus, dit Porta[1], *boraginem* vocat quasi *bovaginem*, *quod bovum linguis simile sit.* » Le même auteur, ayant pu constater que cette plante, d'après son nom grec, et d'après les croyances populaires, était censée éloigner la tristesse et l'hypocondrie, et chasser les fièvres, nous cite encore un adage populaire latin :

Dicit borago : *gaudia semper ago.*

Macer Floridus[2] assure qu'une décoction de cette plante, répandue dans la salle, égaye les convives :

[1] *Phytognonomica.*
[2] *De Viribus Herbarum.*

Laetos convivas decoctio dicitur ejus
Reddere, si fuerit inter convivia sparsa.

Une berceuse (*ninnerella*) populaire inédite, que j'ai entendue chez les paysans toscans[1], nous représente au contraire la fleur de bourrache (*borrana*) effrayant l'enfant au berceau ; mais il me semble assez probable que la *borrana* y est seulement nommée à cause d'une certaine assonance.

Bryonie (cf. *Clematis integrifolia*).

Buis (*Buxus sempervivus*, L.). — Dans un chant populaire allemand du XVIe siècle, on voit le *buis* en rivalité avec le *saule*[2]. Le premier, qui est toujours vert, représente l'hiver et cède la place au *saule* qui représente le printemps. Mais, dans l'âge et dans le pays de la chevalerie, tout combat devait se faire d'une manière courtoise, et le buis finit par reconnaître loyalement la supériorité de son rival. En Allemagne, en Écosse, en Angleterre, le buis et le saule remplacent souvent l'olivier, le dimanche des palmes ou rameaux. D'après les croyances helléniques, le buis était spécialement consacré au dieu Pluton, qui protégeait surtout les arbres à végétation perpétuelle, symbole de la vie qui se continue dans l'hiver, dans l'enfer, dans l'autre monde. Les anciens avaient cependant, au sujet du buis, une superstition curieuse : quoique le myrthe, consacré à Vénus, offre une grande ressemblance avec le buis, ils n'avaient garde d'offrir ce dernier à la déesse de l'Amour, de peur de perdre, par une telle offrande, leurs facultés viriles. La patrie du buis

[1] La voici :

La mi' bambina l' è tanto piccina,
Co' su capelli la spazza la scala;
L'andò nell' orto a còrre un gelsomino,
L'ebbe paura d'un fior di borrana,
E della rosa non ebbe paura,
Questo bambin piccino l' ha la *bua* (*il male*),
E della rosa non ebbe spavento,
Questo bambin piccino l' addormento.

[2] Nun, wend is hören nüwe mär
Vom buchsbom und vom felbinger?
Sie zugen mit einandren her
Und kriegtent mit einandren.

devait être la Paphlagonie, et précisément Kytore, près de la ville d'Amastris, où il devait sans doute pousser en abondance à l'état sauvage, puisque le proverbe grec, au lieu de « Tu as porté des chouettes à Athènes, des vases à Corinthe, des marbres à Paros, etc., » disait parfois : « Tu as porté du buis à Kytore [1] ».

BUTEA FRONDOSA (Cf. *Pâla*).

CAMOMILLE (*Matricaria*). — En Allemagne, on appelle les fleurs de camomille *Heermännchen*. On prétend, en effet, qu'autrefois elles étaient des *soldats maudits*. On pourra se reporter à ce que nous allons rapporter plus loin au sujet de la *chicorée*, d'autant plus que le proverbe hongrois nous représente la camomille comme l'*amie de la chicorée*. Macer Floridus l'appelle *Anthemis*, et lui attribue la propriété de guérir les morsures des serpents :

> Pestiferos morsus serpentum pondere dragmae
> Cum vino prohibet anthemis sumpta nocere.

C'AMPAKA (*Michelia champaka*), plante indienne. — Dans les dictionnaires indiens, le *ćampaka* est salué des noms les plus gracieux, par exemple, *sukumâra*, *subhaga*, *hemapushpa*, *svarnapushpa*, *surabhi*, *sthiragandha*, *atigandhaka*, etc., qui célèbrent à l'envi sa forme délicate, sa couleur d'or et son parfum enivrant ; il est même possible que cette odeur fasse tourner la tête et perdre le souvenir ; nous lisons dans le *Nalodaya*, attribué à Kâlidâsa, que le *ćampaka* est, en partie, responsable de la séparation des deux amoureux, des deux époux Nala et Damayantî.

C'ANDANA (nom sanscrit du *Santal ;* cf. ce nom.)

CAPRIFIGUIER (cf. *Figuier*). — Cette plante joue un rôle assez important dans la légende de Tyrtée ; le poète boiteux des Spartiates, dans l'un de ses fragments, où il est question des Héraclides, dit qu'il avait quitté Érinée avec eux, Erinée que les vents dominent, et trouvé la vaste île de Pélops (le Péloponnèse). Le mot *Érinée* signifie, à la fois, l'endroit

[1] Πύξον εἰς Κύτωρον ἤγαγες.

d'où Tirtée était arrivé avec les Héraclides, et le caprifiguier ou figuier sauvage, ce qui donna lieu, par un jeu de mots, à la légende que les Spartiates avaient remporté leur victoire définitive sur les Messéniens, à cause d'un caprifiguier que le fleuve Neda arrosait. — D'après Pline, on dompte les taureaux à l'aide du caprifiguier. Il paraît que le même usage superstitieux existait chez les Égyptiens, puisqu'ils représentaient, dans leur symbolique, un homme malheureux par un taureau lié à un caprifiguier.

Carlina ou Carolina (cf. *Chardon*).

Caroubier (*Ceratonia Siliqua*, L.). — En Orient (Syrie et Asie Mineure), cet arbre, vénéré tout aussi bien par les mahométans que par les chrétiens, est placé sous la protection de saint Georges, dont les petites chapelles sont bâties à l'ombre des caroubiers. En Allemagne, on appelle le fruit du caroubier *Johannisbrod* (*pain de saint Jean*). On prétend que le précurseur du Christ, dans le désert, fut nourri par ce seul fruit. — Le carroubier sauvage, cependant (*cercis siliquastrum*), d'après la tradition sicilienne, est un arbre infâme, puisqu'on voit en lui l'arbre auquel Judas, le traître, est allé se pendre.

Casse (*Cassia latifolia*, cf. tome I, *Arbres sacrés*). — Les anciens pensaient que *la Casse* et le *Cinnamome* (cf.) se cueillaient dans le même endroit, c'est-à-dire en Orient, tout près du nid du Phœnix (le soleil, l'oiseau de l'aurore). D'après cette indication, l'arbre de la casse devrait être rangé au nombre des arbres solaires. L'uranographie chinoise de Schlegel nous le représente cependant comme un arbre lunaire. Les anciennes broderies chinoises figurent la lune avec un lièvre qui broie des herbes médicinales dans un mortier, sous un arbre de casse. Schlegel ajoute : « La Casse avait une analogie avec la lune, toutes les fleurs ayant cinq feuilles (?) tandis que la fleur de Casse n'en a que quatre, qui sont de couleur métallique, élément affecté à l'Occident, région où la lune semble se lever. De plus, les fleurs de Casse s'ouvrent en automne, époque où l'on offrait le sacri-

fice à la lune. La Casse avait quatre phases d'existence, comme la lune. Dans le Fou-Kien, dit un auteur chinois, la Casse fleurit pendant la septième lune (août) ; à la quatrième lune (mai), sa floraison cesse. Pendant la cinquième et sixième lune (juin et juillet), ses boutons poussent, et après que les boutons sont éclos en feuilles, elle porte encore des fleurs. On connaît l'usage de la Casse dans la thérapeutique ; aussi la Casse du Kiang-nan est-elle considérée comme le premier de tous les médicaments. Le philosophe Tchoang-Tsze dit : La Casse peut se manger ; c'est pour cela qu'on l'abat. Voilà la raison de la légende chinoise, qui place dans le disque de la lune un arbre de Casse, au pied duquel est un homme qui l'abat continuellement. Le nom de cet homme est Wou, son petit nom Kang, et il est natif de Si-ho (dans la province de Chan-si). En se faisant instruire par un génie, il commit une faute, pour laquelle il fut condamné par celui-ci à couper l'arbre de Casse. On nomme conséquemment la lune *Kueï-lun* (le disque de Casse), ou *Tan-lun* (le disque de [casse] rouge) ». — M. Rousselet[1] nous donne une description de la Casse indienne, dont les fleurs, dit-il, « sont la manne céleste de la jungle, et leur plus ou moins grande abondance amène la prospérité ou la misère dans tout le pays ». Les Indiens mangent la fleur de casse toute fraîche, et en font usage dans leurs mets. On la sèche aussi pour en faire de la farine. « Par la fermentation, dit Rousselet, la fleur du *mhowah* (la casse) produit un vin d'un goût agréable, mais qui doit être bu frais ; si on le distille, on en obtient une eau-de-vie, forte, que les Indiens considèrent comme la plus précieuse production de l'arbre, et qui, avec l'âge, peut se comparer au bon whisky d'Écosse. On retire encore du résidu des fleurs un bon vinaigre. » Le fruit, semblable à des amandes, est employé dans les gâteaux, et on en tire une huile de cuisine. Avec l'écorce de la Casse, on fait des cordes ; avec le bois on bâtit des huttes, parce que le bois n'est pas sujet à la vermou-

[1] *Voyage dans l'Inde centrale*, p. 457.

lure. « On ne sera donc point étonné, ajoute M. Rousselet, d'apprendre que, dans les Windhyas et les Aravalis, il est considéré par les habitants à l'égal de la divinité. C'est à lui que Gounds, Bhils, Mhairs et Minao doivent leur existence; c'est sous ses ombrages qu'ils tiennent leurs assemblées et célèbrent les grandes époques de leur vie ; c'est à ses branches qu'ils suspendent leurs grossiers ex-voto, fers de lance et socs de charrue ; c'est entre ses racines qu'ils étalent ces mystérieux cercles de cailloux qui leur tiennent lieu d'idoles. Aussi, combattent-ils en désespérés pour la défense de leurs *mhowahs*, car les Hindous, ne sachant quelles représailles exercer contre ces insaisissables sauvages, s'en prennent à leurs arbres et les abattent. »

CATANANCES. — Plante érotique chez les Grecs. D'après Dioscoride, elle poussait *nécessairement*, comme le dit le mot grec, à l'amour, les tribades thessaliennes.

CÈDRE. — Le cèdre joue un rôle considérable dans les légendes mythologiques orientales; dans la tradition populaire de l'arbre de la Croix, les trois bois qui le composent sont censés symboliser les trois personnes de la trinité chrétienne; le cèdre symboliserait le Père éternel. D'après Marignolli, voyageur florentin du XIVe siècle, le cèdre a été l'arbre dont Adam aurait mangé le fruit défendu au paradis. Le cèdre est un symbole de l'immortalité. On l'appelait anciennement la vie des morts, parce que le parfum de ce bois éloigne les insectes et les vers rongeurs des tombeaux. D'après Iamblicus, Pythagore recommandait le cèdre, le laurier, le cyprès, le chêne et le myrthe comme les bois les plus propres à honorer la divinité. On prétend que les livres de Numa, retrouvés après 535 ans à Rome, avaient été parfumés avec du cèdre. On prétend aussi que les beaux cèdres survivants du Liban sont encore les mêmes que le roi Salomon chantait de son temps. Les deux Maronites Gabriel et Jean, du XVIIe siècle, nous les décrivent ainsi[1] : « Cedrus saepe a Sa-

[1] *Arabia*, Amsterdam, 1633.

lomone decantata crescit summo in monte, cujus si altitudinem spectes, pino excelsiorem, si crassitiem, quatuor, interdum quinque viri, brachiis conjunctis, truncum amplecti non possunt. Ramos non sursum elevatos, sed omnes per transversum porrectos, longe lateque se diffundentes ordine quodam pulsant, ita ut sit ramulus ramulo et folium folio sic spisse conjunctus, alterique copulatus, ut non natura sed arte mirabili extensos existimes, atque ita multos et sedere et supinos jacere supra hos ramos non semel vidimus. Folia vero densa inter se frequentiaque, angusta tamen ac dura, spinosa sed perpetuo virentia. Lignum nodosum et paulo contortum, durum tamen, incorruptibile ac suaveolens. Fructus cyparissi conis non absimiles, qui gummi tenax sed mire fragrans tantum emittunt. » Un arbre si bien doué méritait vraiment, en Orient, l'honneur d'être vénéré comme un arbre sacré. Les poutres du temple de Salomon à Jérusalem, du temple de Diane à Ephèse, du temple d'Apollon à Utique, étaient en bois de cèdre. C'est en cèdres que les deux époux chinois[1] se transforment pour éterniser leur amour. On raconte qu'*Hanpang*, étant secrétaire du roi *Kang*, de l'époque des Soungs, avait une femme jeune et belle, nommée *Ho*, qu'il aimait tendrement. Le roi, désirant cette femme, fit mettre son mari en prison, où le malheureux se donna la mort. Sa femme, pour échapper aux odieuses poursuites du roi, se précipita d'une haute terrasse. Après sa mort, on trouva, dans sa ceinture, une lettre qu'elle adressait au roi pour lui demander, comme dernière grâce, d'être ensevelie dans le tombeau où gisait son mari défunt. Mais le roi, irrité, donna au contraire l'ordre de la faire enterrer séparément. La volonté du ciel ne tarda cependant pas à se montrer. Dans la nuit, deux cèdres poussèrent sur les deux tombeaux ; et, en dix jours, ils étaient devenus si hauts et si puissants, qu'ils parvinrent à entrelacer leurs branches et leurs racines, quoique éloignés l'un de l'autre.

[1] Cf. Schlegel, *Uranographie chinoise*, p. 679.

Le peuple nomma donc ces cèdres : « les arbres de l'amour fidèle ». On ne peut s'empêcher ici de songer au roman égyptien des deux frères; le sujet, sous le rapport mythologique, ayant été à peu près épuisé par M. Lenormant[1], j'emprunte à ce savant toute la partie comparative de son étude.

« Toute la vie de Zagreus, écrit l'illustre archéologue français, se concentre dans son cœur pantelant ; la puissance génératrice d'Adgestis passe dans le fruit de l'*amandier ;* un tamarisque pousse à l'endroit où était déposé le coffre contenant les restes d'Osiris, et l'enveloppe dans son tronc ; Atys, mort de sa mutilation, est transformé en pin. Il faut, du reste, noter comme une circonstance tout à fait importante le rôle donné ici au cèdre. Cet arbre est étranger à l'Égypte, et sa mention assure au récit une origine extérieure. De plus, les conifères auxquels il se rattache avaient une très grande valeur symbolique dans les religions de l'Asie. Au temps des prophètes, on rendait, dans le Liban, un culte aux cyprès et aux cèdres les plus remarquables par leur taille. Dans la forme du mythe d'Adonis, propre à cette région, la déesse épouse d'Elioan, le chasseur tué par les bêtes sauvages s'appelait *Beroth* (cyprès). Et, en effet, le cyprès était l'emblème le plus auguste et le plus général de la divinité féminine dans son double rôle de génération et de mort. Le pin, dans l'histoire d'Atys et, dans celle d'Adonis, l'arbre de la myrrhe, dans l'écorce duquel le jeune dieu passa dix mois, comme dans l'utérus d'une femme, ne sont que des succédanés mythiques du cyprès. Dans les textes de la vieille magie chaldéenne, le cèdre est l'arbre protecteur par excellence, qui repousse l'action des mauvais esprits. Sur les monuments figurés de l'Assyrie, les génies favorables et bienfaisants présentent fréquemment au visage du roi une pomme de pin, la pointe tournée en avant, comme s'ils lui communiquaient, par ce fruit, la vie divine. Si l'on coupe le

[1] *Premières civilisations,* I, 382.

cèdre, la vie de Batou sera tranchée en même temps ; mais s'il meurt, son frère devra chercher son cœur pendant sept ans, et, quand il l'aura trouvé, le mettre dans un vase plein d'une liqueur divine, ce qui lui rendra la vie, et lui permettra de ressusciter. Anpou, désespéré, rentre à la maison, et tue la femme impudique qui l'a séparé de son frère. Pendant ce temps, Batou se rend à la vallée du cèdre, et dépose, comme il l'avait annoncé, son cœur dans le fruit de l'arbre au pied duquel il fixe sa demeure. Les dieux ne veulent pas le laisser seul ainsi. Ils lui façonnent une femme douée de la plus extraordinaire beauté, mais qui, véritable Pandore, porte partout le mal avec elle. Batou devient follement amoureux de cette beauté funeste, et lui révèle le secret de son existence liée à celle du cèdre. Cependant le fleuve s'éprend de la femme de Batou ; l'arbre, pour l'apaiser, lui donne une tresse des cheveux de la belle. Le fleuve continue son cours en laissant flotter sur ses eaux la tresse, qui répand une odeur exquise. Elle arrive à la blanchisseuse du roi, à qui on la porte aussitôt. Sur la seule vue et le parfum de cette tresse, le roi devient amoureux de la femme à qui elle appartient. Il envoie des hommes à la vallée du Cèdre pour l'enlever ; mais Batou les tue tous ; il n'en reste qu'un seul qui annonce au souverain leur désastre. Celui-ci ne se tient pas pour battu ; il envoie toute une armée, qui lui amène enfin la femme que les dieux ont pris eux-mêmes le soin de former. Mais, tant que Batou est vivant, elle ne peut pas devenir l'épouse du roi. Elle lui révèle le secret de la vie de son mari. Aussitôt des ouvriers sont envoyés, qui coupent le cèdre. Batou meurt immédiatement. Cependant Anpou, qui venait visiter son frère, le trouve étendu mort à côté de l'arbre coupé. Il se met immédiatement en quête, et, pendant quatre ans, cherche inutilement son cœur. Enfin, au bout de ce temps, l'âme de Batou éprouve le désir de ressusciter. Elle est parvenue au point où elle doit, dans ses transmigrations, rejoindre son corps. Anpou découvre le cœur de son frère sous un des cônes de l'arbre. Prenant le vase qui contenait la liqueur des

libations, il y déposa le cœur, et pendant la journée tout resta dans le même état. Mais, lorsque la nuit fut venue, le cœur s'étant imbibé de la liqueur, Batou tressaillit de tous ses membres, et regarda son frère ; il était sans vigueur. Alors Anpou apporta la liqueur où il avait mis le cœur de son jeune frère, et il la lui fit boire. Le cœur retourna à sa place, et Batou redevint tel qu'il avait été. Les deux frères se mettent en route pour punir l'infidèle ; Batou prend la forme d'un taureau sacré. L'entrée à la cour de Batou métamorphosé en taureau est fêtée par des réjouissances ; l'Égypte a trouvé un nouveau dieu. Il profite de ces fêtes pour dire à l'oreille de celle qui fut sa femme : « Vois, je suis encore vivant, je suis Batou. Tu avais comploté de faire abattre le cèdre par le roi qui occupe ma place près de toi, afin que je mourusse. Vois, je suis encore vivant ; j'ai pris la forme d'un taureau. » La princesse manque de s'évanouir à ces paroles ; cependant elle se remet bientôt, et demande au roi de lui accorder une faveur, celle de manger le foie du taureau. Le roi y consent avec quelque difficulté, et on met à mort l'animal, après lui avoir offert un sacrifice ; mais, au moment où on lui coupe la gorge, deux gouttes de sang jaillissent sur la terre, et deux grandes *perséas* (l'arbre de la vie des Égyptiens) s'en élèvent immédiatement. Le roi sort avec son épouse pour contempler le nouveau prodige, et l'un des arbres, prenant la parole, révèle à la reine qu'il est Batou, encore une fois transformé. La reine profite alors de la faiblesse du souverain pour elle, et lui demande qu'on fasse couper cet arbre pour en faire des belles planches. Le roi y consent, et elle sort pour assister à l'exécution de ses ordres ; un copeau, ayant sauté, entra dans la bouche de la reine. Elle s'aperçut ensuite qu'elle était devenue enceinte... Quand les jours se furent multipliés, elle accoucha d'un enfant mâle. C'était Batou rentrant dans le monde par une nouvelle incarnation. » (Cf. *Grenadier*, *Amandier*, *Pin*, *Cyprès*, *Cornouiller*, *Sorbier*, *Érable*, etc.)

CENTAUREA (Cf. *Bluet*).

CERISIER. — Le docteur Mannhardt[1] nous a fait connaître une foule de superstitions populaires slaves et germaniques qui se rapportent au cerisier; d'après ces superstitions, le cerisier semble être considéré le plus souvent comme un arbre sinistre. Les anciens Lithuaniens croyaient que le démon Kirnis était le gardien du cerisier. Les démons allemands et danois se cachent souvent dans les vieux cerisiers, et causent du dommage à ceux qui en approchent. C'est par 81 copeaux de bois de cerisier que les Slaves tâchent de deviner si on est délivré des vers, ou des *blanches gens (biale ludzie)*; on les jette sur l'eau : s'ils surnagent, les vers n'y sont pas; s'ils enfoncent, c'est une preuve infaillible, dit-on, que les vers existent. Les copeaux semblent donc symboliser ici les vers, êtres diaboliques qui se cachent dans le corps humain. Théodosius Marcellus Burdigalensis, au IVe siècle, donnait cette recette contre la hernie (*ramex*) : « Si puero ramex descenderit, *cerasum* novellam radicibus suis stantem mediam findito, ita ut per plagam puer trajici possit, ac rursus arbusculum conjunge et fimo bubulo aliisque fomentis obline, quo facilius in se quae scissa sunt coeant; quanto autem celerius arbusculum coaluerit et cicatricem duxerit, tanto citius ramex pueri sanabitur. » Les Albanais brûlent des branches de cerisier la nuit du 23 au 24 décembre, la nuit du 1er et la nuit du 6 janvier, c'est-à-dire dans les trois nuits consacrées au nouveau soleil, et on garde les cendres de ces branches pour en féconder la vigne. On dirait que, par cet acte, ils brûlent les démons cachés dans l'arbre qui empêchaient la végétation[2]. Dans le Nivernais, les amoureux placent une branche de cerisier ou de pêcher devant la porte de leurs belles la nuit qui précède le 1er mai; ailleurs, on suspend des branches de cerisier à la maison des femmes impudiques. Les proverbes allemands, français et de la haute

[1] *Baumkultus der Germanen.*

[2] On prétend maintenant que le meilleur moyen pour détruire les effets du phylloxéra, est la cendre versée en abondance au pied de la vigne. *Nil sub sole novi.*

Italie conseillent au peuple de ne pas manger les cerises avec les riches, parce qu'ils choisissent les plus mûres, ou font pis encore : mangent la partie charnue et jettent à leurs convives le noyau ou la queue. Dans une énigme populaire, que l'on entend à Ponte-Lagoscuro, près de Ferrare, les cerises sont représentées comme des chevaliers :

Alto, alto bel panier;
Sento mila cavalier
Con la testa insanghenà;
Mi ghel digh, nessun el sa[1].

CHAMELAEA (*Cneorum tricoccum* L.). — Plante dont la fleur à trois feuilles était consacrée au dieu Janus ; le mois de janvier, placé sous les auspices de Janus, était représenté sous la forme d'un vieillard qui tient dans sa main une fleur de *chamelaea*.

CHAMPIGNON. — A cause de leur génération apparemment spontanée, Porphyre appelait les champignons *fils des dieux*. Le héros solaire se cache parfois sous un champignon ; dans ce cas, évidemment, le nuage est représenté comme un champignon. Le héros solaire, dans la mythologie populaire indo-européenne, apparaît sous la forme d'un roi des pois qui monte au ciel. Quand donc nous lisons, dans un conte russe d'Afanassieff (IV, 35), que les champignons livrent bataille au roi des pois, la signification de ce conte mythologique ne semble pouvoir être que celle-ci : les nuages livrent bataille au soleil. On m'écrit de la Terra d'Otranto que l'on y croit vénéneux les champignons qui poussent près du fer, du cuivre, ou de quelque autre métal. Cette croyance tient sans doute à l'usage peut-être tout aussi superstitieux de jeter une pièce de métal dans l'eau où l'on fait bouillir les champignons, avec l'idée que la substance vénéneuse des champignons, dès qu'on les cuit, s'attache immédiatement aux corps métalliques.

[1] En haut, en haut, un beau panier; on y voit cent mille chevaliers, dont la tête est ensanglantée; je vous le dis : personne ne le sait.

CHANVRE (Cf. *ǵañgida*). — Avec le fil du chanvre on fait des cordes; avec les cordes on lie, on bande, on attache. C'est pourquoi, en Sicile, le peuple emploie le chanvre comme un moyen infaillible de s'attacher la personne aimée (cf. *Cumin*). Le vendredi, c'est-à-dire le jour de la semaine consacré au souvenir de la Passion du Christ (et à Vénus), on prend du fil de chanvre, et vingt-cinq aiguillées de soie teinte. A l'heure de midi, on en fait une tresse en disant :

Chistu è cánnavu di Christu,
Servi pi attaccari a chistu[1].

On entre ensuite dans l'église, le petit lacet à la main, au moment de la consécration; et on y fait trois nœuds, en y ajoutant les cheveux de la personne aimée; après quoi, on invoque tous les diables, pour qu'ils attirent la personne aimée envers la personne qui l'aime[2].

Dans le Canavais, en Piémont, on croit que le chanvre que l'on file le dernier jour du carnaval ne réussit point; mais on doit, dans ce jour même, prendre les augures pour la récolte du chanvre, cérémonie qui, dans la vallée de Soana, s'accomplit avec le rituel suivant : On allume un feu de joie et on regarde attentivement la direction des flammes: si ces flammes montent tout droit, la récolte du chanvre sera bonne; si elles s'inclinent d'un côté, elle sera mauvaise.

Dans les Côtes-du-Nord, en France, on croit que « le *chanvre* fait enrager les gens qui ont été mordus par les chiens. Quand les poules mangent de la graine de *chanvre*, elles cessent de pondre et se mettent à couver. Il est d'usage de laisser le plus beau brin de *chanvre*, pour que l'oiseau Saint-Martin puisse s'y reposer. Il faut chanter en le cueillant, ou les filandières s'endorment en le filant. Il en est de même pour le lin[3]. »

CHARDON (*Carduus sylvaticus*). — Le chardon est une

[1] Celui-ci est le chanvre du Christ; il sert pour attacher cet homme.
[2] Cf. Mattia di Martino, *Usi e credenze popolari siciliane*, Woto, 1874.
[3] D'après une communication de M. Sébillot.

plante solaire et météorologique, ce qui lui fit, peut-être, donner le nom de *carduus sanctus*, *carduus benedictus*, et, par équivoque, de *carolus sanctus*, d'où son nom italien de *carlina* ou *erba carlina*. « La *carlina*, dit M. Clavarino[1], est une espèce de chardon, qui s'élève fort peu de terre et donne une seule fleur. En piémontais, on l'appelle *ciardusse* (*Carlina acaulis uniflora flore breviore* Linn.). On la trouve sur les pentes arides et pierreuses des Alpes. Tant que la fleur est ouverte, il n'y a pas lieu de craindre le mauvais temps, mais lorsqu'elle se ferme, la pluie s'ensuit sans faute, même s'il n'y a aucun autre indice qui l'annonce. Elle est donc un excellent baromètre pour les Alpinistes, et elle conserve sa propriété hygrométrique longtemps après avoir été déracinée ». Voilà, par exemple, l'une des propriétés naturelles et réelles d'une plante qui, exagérées et agrandies par l'imagination populaire, ont pu donner lieu à la création d'une certaine série de mythes météorologiques. Dans le Commentaire du pape Pie II cité par Du Cange, on lit ce qui suit : « Herba reperta est, quam *Carolinam* vocant, quod Magno quondam Karolo divinitus ostensa fuerit, adversus pestiferam luem salutaris. » Apulée[2] attribue au chardon sauvage la propriété d'éloigner tous les maux de celui qui le porte sur lui : « Herbam *carduum sylvaticum*, dit-il, si Sole novo fuerit Luna in Capricorno, tolles, et quamdiu tecum portaveris, nihil mali tibi occurret. » Dans la Prusse orientale et en Bohême, on lui attribue la propriété de chasser les vers du corps des animaux. En Bohême, on écrase la fleur du chardon, en disant : « Petit chardon, petit chardon, je ne délivrerai point ta petite tête, tant que tu ne délivreras la vache (ou le cheval, ou autre animal) des vers. » En Esthonie, on place le chardon sur le premier blé que l'on fait sécher, pour en éloigner le mauvais génie qui pourrait survenir.

Dans un conte populaire anglais, le duvet du chardon sert

[1] *La Valle di Lanzo.*
[2] *Herbarium.*

à tisser les bas du petit héros Tom Pouce. La mère de Tom Pouce le lie avec un fil à un chardon; une vache approche et mange le chardon, et Tom Pouce avec[1].

Un proverbe hongrois où il est question du chêne et du chardon remonte probablement aussi à un conte mythologique. Le proverbe dit que le chardon s'enorgueillit depuis que le chêne lui a demandé sa fille en mariage. Dans la vie de l'évêque Raban, citée par Du Cange, on lit que, sous l'empereur Decius, ce saint homme fut attaché par les pieds au cou de deux chevaux sauvages, et traîné ainsi la tête en bas au milieu des chardons; et dans les Miracles de Saint Marc, chez le même Du Cange, on lit : « Si tollatur de Cardeto vel herba loci, in quo tractus fuit B. Marcus, emanat sanguinem. » On peut comparer ici une légende du Mecklembourg citée par Mannhardt, où l'on raconte que, dans un endroit sauvage où un assassinat avait été commis, tous les jours, à l'heure de midi, poussait un chardon d'une forme étrange, où l'on remarquait des bras, des mains, des têtes d'homme. Lorsque ces têtes avaient atteint le nombre de douze, le chardon disparaissait. Un pâtre passa un jour par l'endroit où le chardon mystérieux avait poussé. Son bâton se carbonisa, et son bras fut saisi de paralysie. Comment ne pas voir dans ce chardon qui s'épanouit à l'heure de midi et qui carbonise le bâton du pâtre, une image du soleil? Le soleil aussi, lorsqu'il va pleuvoir, se ferme comme le chardon. Maintenant, si le chardon représente le soleil, et si le chêne est le symbole du nuage, on comprend comment la fille du chardon a pu épouser le chêne; on comprend aussi comment le petit Tom Pouce, le nain solaire, peut se confondre avec le chardon et être avalé par la vache nocturne ou par le nuage; on comprend enfin comment le chardon peut chasser les vers de la vache, de même que le soleil chasse les démons de la nuit. En observant le chardon hérissé avec sa fleur en forme d'astre et s'ouvrant

[1] Cf. Brueyre, *Contes Populaires de la Grande-Bretagne.*

au soleil, on devine aisément que l'esprit humain, à un moment donné, dans une rêverie enfantine, ait identifié le chardon, qui pique et ensanglante les mains de ceux qui le cueillent, avec l'astre du jour, qui, à l'heure de son apogée céleste, a été choisi pour représenter le sang qui jaillit de la tête de Jean-Baptiste décapité. Si l'on se donne la peine de s'enfermer dans le cercle des idées mythologiques, et d'y rester quelque peu pour saisir les rapports intimes de ce monde idéal qui a eu, lui aussi, son jour de vive réalité, on arrive à comprendre comment sous l'image d'un chardon peut se cacher un mythe solaire. — On a vu, enfin, au mot *Épine*, comment les soldats du duc de Bourgogne avaient pris des chardons pour des ennemis; ce n'était pas la première fois que le chardon jouait ce rôle. On sait, par exemple, que le chardon est l'insigne national des Écossais; on raconte donc qu'une fois, pendant la nuit, les Danois s'étaient approchés du camp écossais; mais, tandis qu'il avançait en silence, un soldat danois, ayant mis le pied sur un chardon, s'y piqua et jeta un cri; ce cri donna l'alarme à tous les Écossais. Le conte écossais est évidemment aussi peu historique que celui des oies du Capitole; il offre cependant avec le conte romain, sous le rapport légendaire, une analogie assez curieuse qui ne peut être négligée.

Chataignier. — Dans les contes populaires de l'Apennin toscan, le châtaignier joue, parfois, le même rôle que l'on attribue, dans d'autres contes, au chêne. Le bûcheron coupe l'arbre; un monstre, un démon, sort de l'arbre et le menace de lui prendre la vie, si le bûcheron ne lui livre pas en échange son fils ou sa fille; c'est une variante de la *Belle et la Bête*. Dans les contes populaires du Casentino, lorsque la jeune épouse curieuse, abandonnée par son bien-aimé (comparez le mythe indien d'Urvaçî, la fable de Psyché, auxquels se rattachent les contes français de la *Belle et la Bête* et du *Chat botté*), voyage à sa recherche, chemin faisant, la bonne fée lui fait présent d'une noix ou d'une noisette, ou d'une amande miraculeuse qui contient des robes

de grand prix ou autre merveille; parfois, à la place de l'amande, dans les contes du Casentino, figure la châtaigne.

Les châtaignes comptent parmi les fruits funéraires. En Toscane, on les mange solennellement le jour de Saint-Simon; en Piémont, elles constituent le repas rituel de la veille du jour des Morts; et, dans certaines maisons, on en laisse encore tout exprès sur la table à l'intention des pauvres morts, qui sont censés venir la nuit pour s'en rassasier. A Venise, on mange les châtaignes le jour de Saint-Martin; les pauvres femmes vénitiennes se rendent sous les fenêtres des maisons où l'on mange des marrons, et chantent une longue chanson où, après avoir adressé des louanges et de bons souhaits à toute la compagnie, l'on demande des châtaignes pour apaiser la faim :

Benedetti quei penini
Che vien zo da sti scalini!
I ne porta dei maroni,
I ne porta de le castagne;
Via, fé presto, gavemo fame!
E co questo la ringraziemo
Del bon animo e del bon cuor;
Un altro ano ritornaremo,
Se ghe piase al bon Signor.

Les femmes qui réclament les châtaignes représentent évidemment ici les âmes du purgatoire, ainsi que les pauvres Piémontais qui, le jour des Morts, vont, de maison en maison, demander le reste du souper de la veille. — A Venise, on pense aussi que le marron sauvage est un remède magique tout-puissant — pardon, lecteur — contre les hémorroïdes; il suffit de tenir un marron dans sa poche pour en guérir.

CHELIDONIA (*Chelidonium corniculatum L.*, *Hirundinaria;* χελιδονία βοτάνη d'Oppien et χελιδόνιον de Dioscoride). — L'herbe *chélidoine*, ou herbe des hirondelles, est appelée ainsi, d'après Dioscoride, parce qu'elle pousse lorsque les hirondelles arrivent et pourrit lorsqu'elles partent, et, d'après d'autres, parce que l'on prétend qu'avec cette herbe, les

hirondelles frottent les yeux de leurs petits aveugles et leur donnent la vue. Cette dernière croyance est encore très répandue à Muro Leccese, dans la Terra d'Otranto. Dans le *Libellus de Virtutibus Herbarum*, attribué à Albert le Grand, on lit ce qui suit : « Quarta herba a Chaldaeis *aquilaris* dicitur, quia nascitur tempore quo aquilae faciunt nidos suos, a Graecis dicitur *valis*, a Latinis *chelidonia*. Ista herba, tempore quo hirundines faciunt nidos nascitur; quo etiam aquilae. Hanc herbam si quis cum corde talpae habuerit, devincet omnes hostes, omnes causas et omnes lites removebit. Et si praedicta ponatur super caput infirmi, si debet mori, statim cantabit alta voce; si non, lacrymabit. » Aldrovandi[1] nous explique comment on a pu attribuer à cette herbe des propriétés magiques extraordinaires : l'herbe serait redevable de cet honneur à l'ignorance du grec des pharmaciens du moyen âge, qui ont vu dans la *chelidonia*, non pas l'*herbe de l'hirondelle*, mais un *coeli donum;* comme *don du ciel*, elle devait nécessairement faire des miracles.

Chêne (*Quercus aesculus*). — Le chêne mériterait à lui seul tout un livre explicatif, tellement son rôle mythologique et légendaire est important dans la tradition européenne. Il résume, en effet, tous les attributs mythologiques qui appartiennent, dans les légendes orientales, à l'*açvattha*, au *cèdre*, au *palmier*, au *cyprès*, au *pin*. Le plus vaste, le plus fort, et, comme on l'a dit, le plus utile des arbres, est devenu, en Europe, le roi de la végétation[2]. La place d'honneur que l'aigle et le lion ont occupée parmi les animaux revient, parmi les végétaux, au chêne[3]. De même que, dans l'*açvattha* indien, on a reconnu l'image du ciel

[1] *Ornithologia*, XVII.

[2] Dans l'*Histoire naturelle*, de Oxfort, il est question d'un chêne qui pouvait abriter sous ses branches 300 cavaliers avec leurs chevaux. Dans l'*Histoire générale des Plantes*, de Ray, il est parlé d'un tronc de chêne dont le diamètre mesurait 10 mètres.

[3] Quelquefois, cependant, dans le Nord, le *chêne* est remplacé par le *bouleau*. Les mêmes attentions que les jeunes filles de la Dalmatie ont pour le *chêne*, dont elles entourent le tronc d'un ruban, les jeunes Russes les prodiguent au *bouleau*.

abritant la terre, le chêne, à cause des proportions gigantesques qu'il a pu atteindre sur le sol européen, a été représenté par la tradition européenne comme l'arbre cosmogonique et anthropogonique par excellence. Socrate jurait par le chêne, l'arbre divin des oracles et, par conséquent, l'arbre de la sagesse[1]. On sait que Zeus l'avait adopté comme son arbre de prédilection, et on ne s'en étonne point. Une fois que le chêne représente le ciel sombre et nuageux, la place naturelle du dieu de la foudre et du tonnerre est au milieu du chêne[2]. C'est dans le ciel nuageux, c'est dans le mystère céleste qui enveloppait le dieu de la lumière, que les premiers croyants de la Grèce sont allés consulter l'oracle divin, l'oracle d'Apollon et de Zeus. La première réponse de l'oracle a été donnée par le tonnerre. Le premier temple de Jupiter à Dodone a été une forêt de chênes. C'est par le bruit des feuilles de son chêne, qui s'agitaient sans être remuées par le vent, que Zeus annonçait aux hommes sa volonté suprême. De même, les oracles de Praeneste étaient rendus par des lettres sculptées sur le chêne[3]. Zeus qui tonne dans le nuage, Zeus qui fait remuer les feuilles de son chêne, Zeus qui parle par son chêne, Zeus dont la volonté est exprimée par des lettres mystérieuses qui se montrent sculptées sur son chêne, sont quatre différentes images poétiques de la même conception naturelle.

Pline nous apprend, ce que d'ailleurs la science moderne admet aisément, que, dans la création, les chênes ont précédé

[1] Les femmes de Samos prêtaient serment par les *ombres du chêne.*

[2] Sur le mont Lycée, en Arcadie, existait autrefois un temple de Zeus, près d'une source. Les Arcadiens croyaient que, pour faire tomber la pluie, il suffisait de tremper une branche de chêne dans l'eau de cette source.

[3] « Praenestinarum sortium, quae claruerunt diutissime, cum refrixissent coeterae, talis traditur inventio. Numerus quidam Suffius, honestus homo et nobilis, cum, somniis crebris, ad extremum etiam minitantibus, juberetur certo in loco silicem caedere, perterritus visis, irridentibus suis civibus, id agere coepit. Perfracto saxo, mox *sortes* eruperunt, *in robore* insculptae priscarum litterarum notae. Is postea locus septus religiose est, propter Jovis pueri, qui lactens cum Junone in gremio Fortunae sedens, mammas appetens, castissime colitur a matribus. » Peucerus, *De Praecipuis Generibus Divinationum* (Wittemberg, 1580).

les hommes. Nous avons déjà dit[1] que les Grecs appelaient les chênes πρότεραι ματέρες, les *premières mères*. Rien d'étonnant que, les chênes ayant précédé les hommes, les pères des hommes, les dieux, ainsi que les abeilles qui symbolisent l'âme immortelle[2], aient habité les chênes. C'est dans le tronc vide d'un chêne (δρυὸς ἐν στελέχει) que les Dioskures helléniques se cachent de leurs ennemis. Ici, le chêne semble représenter l'arbre de la nuit, où le soir va se cacher, d'où sort tous les matins la lumière du jour. C'est le même chêne, sans doute, auquel était suspendue la toison d'or cherchée en Orient par les Argonautes[3]. L'aurore ou la *dame verte* du printemps, représentée par Médée, la belle magicienne, et le soleil, représenté par le jeune et beau Iason, se retrouvent dans le ciel oriental, après avoir voyagé toute la nuit, ou tout l'hiver, dans un navire sur lequel la fille de Zeus, la sage déesse Athènè, une forme elle-même plus élevée de l'aurore, avait prudemment placé un copeau du chêne de Dodone, pour garantir les Argonautes du naufrage. Il est fort curieux maintenant d'observer que la même superstition consacrée par l'ancien mythe hellénique existe encore, légèrement modifiée, dans la campagne de Rome et en Toscane; seulement il ne s'agit plus ici, comme de raison, d'un orage de mer, d'un naufrage, mais d'un orage terrestre. M. Vannuccini, ingénieur à Scansano, dans la province de Grosseto, m'apprend qu'à Sorano, dans la campagne de Rome, il n'y a pas encore quinze ans, une jeune bergère, surprise par

[1] Cf. *Arbres anthropogoniques*, dans le premier volume.

[2] Cf. plus loin, *Chêne vert*.

[3] C'est aussi sous un chêne, dans le royaume des serpents (la nuit), que se trouve le trésor cherché par Basile Bestchastnoï (Afanassieff, *Narodniya Russkiya Skaszki*, I, 13). Le beau-père persécuteur envoie Basile au royaume des serpents, certain qu'il périra. Basile rencontre un chêne de trois cents ans, qui le charge de demander au serpent combien d'années il restera encore debout. Le serpent répond que le chêne tombera lorsqu'on viendra le pousser d'un coup de pied vers l'Orient; alors le chêne sera déraciné, et sous les racines on trouvera le trésor. On ne pourrait indiquer plus clairement le mythe; l'arbre de la nuit tombe à l'Orient d'où l'aurore se lève avec ses trésors de lumière. (Cf. plus loin, dans ce même article, ce qui est dit de l'île de Bujan.)

l'orage, se réfugia sous un chêne, et pria la madone. Pendant qu'elle priait, une dame lui apparut; grâce à cette dame, la pluie ne tomba point sur le chêne, et la jeune bergère retourna chez elle sans avoir reçu une seule goutte de pluie. On cria tout de suite au miracle. Le curé appela d'abord chez lui la jeune bergère, et puis la fit mener dans un couvent de Rome, où l'on prépare sans doute sa canonisation. C'est ainsi qu'il y a deux siècles, une bergère toscane, la bienheureuse Giovanna de Signa, fut canonisée. Dans le district de Lastra à Signa, entre Malmantile et Ginestra, on montre encore un chêne que le peuple adore. On raconte qu'un jour la bergère Jeanne, surprise par l'orage, rappela autour d'elle les pâtres et les brebis, et enfonça dans le sol son bâton de bergère. (Cf. *Tilleul* et *Oléandre*.) A l'instant même, surgit du sol un chêne qui abrita sous ses branches pâtres et brebis. Personne ne fut mouillé; pour ce beau miracle, Jeanne fut canonisée; près du chêne, on dressa une petite chapelle en l'honneur de la Vierge. Maintenant, les téméraires qui montent sur le chêne de Jeanne pour en couper des branches peuvent être sûrs que l'arbre les renversera; il est cependant permis de détacher des branches quelques petites pousses pour les garder dans les maisons; par ce talisman, on est, dit-on, garanti de tous les orages, pourvu que, devant cette touffe de chêne sacré, on invoque ainsi le nom de Jésus et de Marie :

Col nome di Gesù e di Maria,
Questa tempesta la vada via.

A Chieti, dans les Abruzzes, on cueille des feuilles du chêne sur lequel la foudre est tombée, et on les confie comme un talisman infaillible aux pauvres recrues qui partent pour la guerre[1]. On prétend que, grâce à ce talisman, les soldats ne

[1] Ceci est cependant en contradiction avec le témoignage de Festus et de Servius, au sujet d'une superstition des Romains; lorsqu'un chêne était frappé par la foudre, ils considéraient cet événement comme de très mauvais augure pour l'agriculture, le gland représentant à leurs yeux toute la récolte.

seront point atteints par les boulets. La théorie homéopathique, *similia similibus,* a affecté profondément le mythe. Où la foudre est tombée une fois, pense-t-on, elle ne tombera plus : son action est neutralisée par le chêne déjà frappé ; la foudre est l'arme divine : par analogie, l'on pense qu'aucune autre arme ne tombera sur un objet sur lequel l'arme divine elle-même n'a plus aucun pouvoir. Est-ce encore pour éloigner la foudre qu'en Allemagne on place une branche de chêne sur le dernier chariot de la moisson[1] ?

Les anciens Grecs attribuaient le déluge de Béotie aux querelles de Zeus et de Héra ; dès que les pluies cessèrent, on vit s'élever sur la terre une statue en chêne, comme symbole de la paix conclue entre le roi des dieux et sa femme. Le chêne fut, dit-on, le premier arbre qui poussa sur la terre, et vraisemblablement ne donna pas seulement le miel (l'ambroisie de l'*açvattha* indien ; on sait que *madhu* « le doux » en sanscrit, désigne le *miel* et l'*ambroisie*) et le gland (d'où le nom de *balanophagi* donné aux premiers hommes[2]), pour la nourriture, mais aussi pour la génération.

Le gland, disaient les anciens, excite Vénus. Fécond par excellence, on reconnut en lui non pas seulement un fécondateur parmi les arbres, mais le fécondateur des hommes. Dans un conte populaire anglais, on trouve le gland du chêne en relation intime avec la génération de l'homme ; un follet chante : « Il n'est pas encore né, le gland d'où sortira le chêne, dans lequel on taille le berceau pour l'enfant meurtrier. » (On sait qu'Indra, Zeus, le héros solaire, en somme, est né parricide.) Il est évident que dans le conte anglais le berceau est une image poétique de l'enfant lui-même, et que le gland du chêne s'identifie ici avec le gland de l'homme. La mythologie scandinave fait du chêne ou du frêne les premiers hommes : ainsi la fiction populaire latine accueillie par Virgile supposait les premiers hommes « duro de robore nati ». Les Arcadiens,

[1] Cf. *Chêne vert.*

[2] Le professeur Mantegazza a encore trouvé, dans l'île de Sardaigne, des hommes qui se nourrissent avec un pain de glands.

de même, croyaient avoir été des chênes avant de devenir des hommes. En Piémont, pour éloigner les questions indiscrètes des petits enfants, on leur apprend qu'ils sont nés dans les bois, sous une souche d'arbre et, précisément, sous un vieux chêne.

Le chêne est donc l'arbre anthropogonique, par excellence, de la tradition européenne [1]. D'après la superstition italienne, germanique, tchèque, serbe, etc., c'est une bûche de chêne que, la veille de Noël, pour la renaissance annuelle du soleil sauveur du monde, du Christ sauveur, il faut placer sur le feu [2]. Hanté d'abord par les dieux brillants du paganisme, le chêne est devenu le refuge privilégié des madones et des saints adorés dans les campagnes. Mme Coronedi-Berti a constaté, d'après Toselli [3], chez les habitants de Bologne. c'est-à-dire dans une région anciennement celtique et, par conséquent, druidique, le culte spécial des chênes. Au XIVe siècle, lorsqu'on pava la place Beccadelli de Bologne, un vieux chêne s'y élevait encore. Non seulement le chêne était vénéré ; mais, par un reste, sans doute, d'un ancien usage celtique, toutes les réunions importantes du peuple devaient se tenir à l'ombre de l'arbre bien-aimé. Dans les anciennes processions religieuses, les enfants de Bologne portaient des couronnes d'olivier et de chêne ; les soldats, les jours de parade, font encore de même. Dans les campagnes, on voit souvent des images de la Vierge suspendues à un tronc de chêne ; l'image prend même parfois son nom de l'arbre auquel elle se trouve attachée ; on l'appelle donc près de Bologne *la madùneina dla querza* ou *dla rôuvra* (c'est-à-dire la petite madone du chêne). Dans un livre populaire sur les miracles de la Vierge, imprimé à Bologne en l'année 1679, je trouve la legende qui suit : « Dans une

[1] D'après la légende de Milon de Crotone, ce héros populaire laissa cependant la vie dans la fente d'un tronc de chêne, où il eut l'imprudence d'essayer le même tour de force que le singe de la première fable du *Pantchatantra* indien, dont il se montre évidemment un parent légendaire très proche.

[2] Cf. *arbres de Noël* dans le premier volume.

[3] *Processi antichi.*

chapelle, on avait oublié une petite statue de la Vierge : un pâtre pieux l'enleva et la plaça dans le trou d'un liège (quercus suber) devant lequel, pour faire honneur à la Vierge, il se rendait tous les jours et jouait de la flûte. Le vol ayant été dénoncé, le pâtre fut saisi et condamné à la mort. Mais, pendant la nuit, grâce à la madone, la statue et le pâtre revinrent à leur arbre bien-aimé. Les gendarmes se rendirent une seconde fois près du liège et essayèrent de ramener le pâtre fuyard ; mais, malgré tous leurs efforts pour s'éloigner de l'arbre, après avoir longuement marché, ils demeuraient toujours à la même place. « Ils attribuèrent alors ce fait étrange à un miracle de la Vierge, devant laquelle ils se prosternèrent, tout en demandant excuse au pâtre. » Saint Ronan ou Renan, de même, un saint fort entêté, ne veut point quitter ses vieux chênes. C'est M. Ernest Renan, un saint manqué lui-même [1], qui nous l'apprend dans ses *Souvenirs d'enfance* [2]. A la mort du saint, « tous les chefs étaient assemblés dans la cellule autour du grand corps noir, gisant à terre, quand l'un d'eux ouvrit un sage avis : « De son vivant, nous n'avons jamais pu le comprendre ; il était plus facile de dessiner la voie de l'hirondelle au ciel que de suivre la trace de ses pensées ; mort, qu'il fasse encore à sa tête. Abattons quelques arbres ; faisons un chariot où nous attellerons quatre bœufs. Laissons-les le conduire où il voudra qu'on l'enterre. » Tous approuvèrent. On ajusta les poutres, on fit les roues avec des tambours pleins, sciés dans l'épaisseur des gros chênes, et on posa le saint dessus. Les bœufs, conduits par la main invisible de Ronan, marchèrent droit devant eux, au plus

[1] Puisque nous en sommes à saint Renan, il ne sera pas superflu d'indiquer ici que, grâce à monsieur Renan, en sa qualité d'auteur de la *Vie de Jésus*, et à l'ignorance de quelques bigots florentins, peu s'en est fallu qu'un nouveau saint ne fît son entrée dans le calendrier catholique. A l'apparition de la *Vie de Jésus*, l'archevêque de Florence organisa dans la cathédrale des prières d'expiation pour ce grand sacrilège. Pendant trois jours le peuple accourait entendre les sermons contre l'impie Renan. Le troisième jour, je demandais à une bonne femme de ma connaissance, qui se hâtait pour entrer dans le temple, ce qu'il y avait de nouveau : « C'è la predica di san Renano, » me répondit-elle.

[2] *Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1876.

épais de la forêt. Les arbres s'inclinaient ou se brisaient sous leurs pas avec des craquements effroyables. Arrivés enfin aû centre de la forêt, à l'endroit *où étaient les plus grands chênes*, le chariot s'arrêta. On comprit; on enterra le saint, et on bâtit son église en ce lieu. » Dans aucun pays d'ailleurs on ne s'attend à trouver le culte du chêne aussi répandu que dans la Gaule des Druides, où les chênes ont dû, pendant assez longtemps, tenir lieu de maisons, où le dieu Teute lui-même était représenté sous la forme d'un chêne. Le culte du chêne, pour le Druide, était l'équivalent du culte de sa propre maison, de son temple, de son pays [1]. Le roi saint Louis administra encore la justice sous le chêne de Vincennes. Les Gaulois, le jour du danger, se rassemblaient, au son d'une timbale, autour des chênes [2]. Le chêne ne donnait pas seulement aux Gaulois le toit, le gland, le miel, mais encore le gui, auquel ils attribuaient, ainsi que les Scandinaves, des propriétés magiques merveilleuses.

Au commencement de l'année, écrit M. Chéruel [3], le chef des Druides cueillait avec une faucille d'or le gui sacré, auquel, d'ailleurs, on attribue, d'après Linné [4], une origine mystérieuse. Dans quelques provinces de la France, on conserva pendant longtemps l'usage d'aller cueillir du gui du chêne, que l'on regardait comme un talisman. Les enfants demandaient des étrennes en criant : *Au gui l'an neuf!* La cérémonie de la récolte du gui par les Druides est décrite par le

[1] Dans les Côtes-du-Nord, « on préserve les vaches de la maladie appelée *cocotte*, en leur mettant au cou un collier de branches de *chêne* ». (D'après une communication obligeante de M. Sébillot.)

[2] Le docteur Schweinfurth a constaté un usage pareil chez les Chillous' en Afrique.

[3] *Dictionnaire historique des Institutions, Mœurs et Coutumes de la France.*

[4] *Sponsalia Plantarum :* « Viscum veteres absque semine produci putarunt, quippe eundem saepe in inferiori latere ramorum enasci videbant; quomodo autem semina visci ab una arbore ad alteram volitare, ibique lateri inferiori adhaerere potuerint, captu fuit ipsis admodum difficile. Dies vero edocuit turdum baccas ejus comedere, pulpaque illarum vesci; semina vero reddere integra, quae una cum excrementis ramis inhaerent... sic turdus sibimet ipse malum cacat. »

même auteur d'une manière plus détaillée, au mot *Gui* : « Le gui de *chêne* était une plante sacrée par les Druides, et ils allaient en grande pompe cueillir le gui le sixième jour ou plutôt dans la nuit de la sixième lune après le solstice d'hiver où commençait leur année. Ils appelaient cette nuit *nuit mère*. Le chef des Druides cueillait le gui avec une faucille d'or ; les autres Druides vêtus de tuniques blanches, le recevaient dans un bassin d'or, qu'ils exposaient ensuite à la vénération du peuple. Comme on attribuait au *gui* les plus grandes vertus, et entre autres des propriétés curatives merveilleuses, ils le mettaient dans l'eau et distribuaient cette eau lustrale à ceux qui en désiraient, pour les préserver ou les guérir de toutes sortes de maux. Cette eau était aussi regardée comme un remède souverain contre les maléfices et sortilèges. Cet usage druidique se perpétua sous diverses formes dans presque toutes les parties de la France. Plusieurs textes des conciles ou synodes attestent qu'aux XVe et XVIe siècles, on se livrait encore dans les campagnes à des fêtes qui rappellent la cérémonie du *gui* sacré, et qu'on appelait *guilanleu,* ou *auguilanneuf* (gui de l'an neuf). »

Pline d'ailleurs [1] nous avait déjà largement renseigné sur le culte druidique du *gui de chêne* : « Nihil habent Druides, écrivait-il, visco et arbore in qua gignatur, si modo sit *robur*, sacratius. Jam per se *roborum eligunt lucos, nec ulla sacra sine ea fronde conficiunt,* ut inde appellari quoque, interpraetatione Graeca, possint Druides videri. Enimvero quicquid adnascatur illis, e coelo missum putant, signumque esse electae ab ipso deo arboris. Est autem id rarum admodum inventu, et repertum magna religione petitur. Et ante omnia, sexta luna, quae principia mensium annorumque his facit, et saeculi post trigesimum annum, quia jam virium abunde habeat, nec sit sui dimidia, *omnia sanantem* appellantes suo vocabulo. Sacrificio epulisque rite sub arbore praeparatis, duos admovent candidi coloris tauros, quorum cornua

[1] XVI, 44.

tunc primum vinciuntur. Sacerdos, candida veste cultus, arborem scandit. Falce aurea demetit. Candido id excipitur sago. Tunc demum victimas immolant, precantes ut suum donum deus prosperum faciat his quibus dederit. Foecunditatem eo poto dari cuicumque animali sterili arbitrantur, contraque venena omnia esse remedio. » D'après le livre attribué à Albert le Grand[1], le gui de chêne ouvre toutes les serrures : « Decima herba a Chaldaeis dicitur Luperax, a Graecis Esifena, a Latinis *viscus querci*; et crescit in arboribus, transforata arbore. Haec herba cum quadam alia herba quae dicitur *Martegon*, id est, *sylvium*, ut scribitur lingua Theutonica, *omnes seras* aperit; et, si praedictum compositum in ore alicujus ponatur, et cogitetur de aliquo, si debet accidere, corde infigitur, si autem non, corde resilit. » L'usage populaire du Canavais (en Piémont) et des paysans de la Lombardie d'aller le matin de la Saint-Jean quérir *sur les feuilles de chêne* la prétendue *huile de saint Jean*, à laquelle on attribue spécialement la propriété de guérir les blessures faites par des armures tranchantes, est sans doute encore un reste de superstition celtique.

Les pays germaniques, qui avaient consacré le chêne au dieu Thunar, ont aussi conservé longtemps le culte du chêne, même après que Boniface, l'apôtre des Allemands, à Geismar sur le Weser, eut fait déraciner le chêne consacré au dieu du tonnerre. Rien de plus instructif, à ce propos, que le long récit du pape Pie II[2] concernant le moine Jérôme : « Postremo, écrit-il, alios populos adiit qui sylvas daemonibus consecratas venerabantur, et inter alias unam cultu digniorem putavere. Praedicavit huic genti pluribus diebus fidei nostrae aperiens sacramenta, denique ut sylvam succideret imperavit. Ubi populus cum securibus adfuit, nemo erat, qui sacrum lignum ferro contingere auderet. Prior itaque Hieronymus, assumpta bipenni, excellentem quandam arborem detruncavit. Tum secuta multitudo, alacri certamine, alii serris, alli dolabris,

[1] *De Virtutibus Herbarum.*
[2] *Europa.*

alii securibus sylvam dejiciebant. Ventum erat ad medium nemoris, ubi *quercum vetustissimum et ante omnes arbores* religione sacram et quam potissime sedem esse putabant percutere aliquandiu nullus praesumpsit. Postremo ut est alter altero audacior increpans quidam socios, qui lignum rem insensatam percutere formidarent, elevata bipenni, magno ictu, cum arborem caedere arbitraretur, tibiam suam percussit atque in terram semianimis cecidit. Attonita circum turba flere, conqueri, Hieronymum accusare, qui sacram Dei domum violari suasisset. Neque jam quisquam erat qui ferrum exercere auderet. Tum Hieronymus illusiones daemonum esse affirmans, quae deceptae plebis oculos fascinarent, surgere quem cecidisse vulneratum diximus imperavit et nulla in parte laesum ostendit, et mox ad arborem, adacto ferro, adjuvante multitudine, ingens onus cum magno fragore prostravit, totum nemus succidit. Erant in ea regione plures sylvae pari religione sacrae. Ad quas dum Hieronymus amputandas pergit, mulierum ingens numerus, plorans atque ejulans, Vitoldum adit, sacrum lucum succisum queritur et domum Dei ademptam, in qua divinam opem petere consuevissent; inde pluvias, inde soles obtinuisse; nescire jam quo in loco Deum quaerant, cui domicilium abstulerint. Esse aliquos minores lucos, in queis Dii coli soleant, eos quoque delere Hieronymum velle. » Cette complainte des femmes allemandes sur la destruction des chênes, demeure de leurs dieux, me semble très éloquente et nous représente assez vivement la ténacité du culte superstitieux des arbres chez les peuples germaniques. Pour sauver les chênes sacrés, les Allemands du moyen âge, non seulement pleuraient et priaient, mais ils recouraient à la ruse. L'évêque Othon de Bamberg, en l'année 1128, étant en mission à Stettin, y trouva encore des temples païens près d'un chêne et d'une source. Il songea naturellement à les démolir; mais, pour ménager les paysans de Stettin par trop effarouchés, il fallut en venir à une espèce de compromis. Dans la vie d'Othon écrite par Hebrard, le regretté Mannhardt a lu ce qui suit : « Erat praeterea ibi

quercus ingens et frondosa et fons subter eam amoenissimus, quam plebs simplex, numinis alicujus inhabitatione sacram existimans, magna veneratione colebat. Hanc etiam episcopus quum, post destructas *continas,* incidere vellet, rogatus est a populo ne faceret. Promittebant enim nunquam se ulterius, sub nomine religionis, nec arborem illam colituros, nec locum, sed solius umbrae atque amoenitatis gratia, quia hoc peccatum non sit; salvare illam potius quam salvari ab illa se velle. Qua suscepta promissione : « Acquiesco, inquit episcopus, *de arbore* ». C'était tout ce qu'on voulait. D'après la croyance populaire germanique [1] aidée et entretenue, en grande partie, par l'Église, ces mêmes arbres, depuis qu'il n'est plus permis d'y chercher des dieux, sont la plupart hantés maintenant par des démons ou êtres malfaisants qui éloignent du chêne ce même peuple qui allait autrefois se prosterner devant lui.

Chez les Lettes, le chêne est représenté comme un arbre solaire. D'après leurs chants populaires [2], dès sa naissance, la fille du soleil a été promise par son père au Fils de Dieu. Mais lorsqu'elle fut en âge de se marier, le soleil, au lieu de la donner au Fils de Dieu, la livra à la lune, en priant le dieu Perkun (le dieu de la foudre) de prendre part à la noce. Alors Perkun frappa le chêne. Le sang du chêne jaillit sur le drap en laine de Marie. Un autre chant populaire s'exprime ainsi : « Je comptais les étoiles; le seul astre du matin manquait; il courait après la fille du soleil. Perkun parcourait le ciel, en se querellant avec le soleil. Le soleil n'obéissait point à Perkun. Il avait vendu sa fille à l'astre du matin. Perkun frappa le chêne d'or; la fille du soleil pleura amèrement, en ramassant les branches d'or. Toutes les branches étaient là; la seule branche du sommet manquait; elle la retrouva après quatre ans. » Un troisième chant ajoute quelques détails intéressants : « La lune emmène la fille du soleil;

[1] En France, il en est arrivé de même. D'après Gérard de Rialle, les paysans d'Elbeuf redoutent encore le chêne du Val-à-l'Homme.

[2] Cf. Mannhardt, *Lettische Sonnenmythen.*

Perkun suit la noce; sautant par la porte ouverte, il brise le chêne d'or; le sang du chêne jaillit sur le rocher sombre; la fille du soleil demeura trois ans sur les branches. » Un quatrième chant revient sur le même mythe, en y ajoutant une nouvelle image solaire : « L'astre du matin faisait sa noce; Perkun chevaucha par la porte, et il brisa le chêne vert. Le sang du chêne coula et jaillit sur mes habits et sur ma petite couronne. Ainsi pleurait la fille du soleil, et elle ramassa, pendant trois ans, les feuilles détachées : Ma mère, où dois-je laver mes habits, pour en effacer le sang? — Ma fille, ma petite, va à l'étang, dans lequel neuf ruisseaux coulent. — Ma mère, où dois-je faire sécher mes habits? — Ma fille, dans les jardins où poussent neuf rosiers? — En quel jour, ma mère, devrai-je remettre mes habits blanchis? — Fille, le jour où neuf soleils brilleront. »

Le mythe de Kutsa, dans le *Rigveda,* nous fait déjà assister à une ancienne querelle entre Indra, le dieu de la foudre, et le soleil: une fois Indra frappe la roue du chariot solaire; une autre fois, il brise le chariot de l'aurore; et on peut croire qu'Indra aussi, comme Perkun, se vengeait par jalousie, puisque plusieurs passages védiques nous représentent Indra comme un ami et protecteur de l'aurore. La célèbre légende d'Apâlâ dans le *Rigveda* fait du dieu Indra un véritable chevalier amoureux de l'aurore. Les chants populaires lettiques ajoutent un nouvel éclat et intérêt au mythe indien, en le ranimant par une légende végétale.

A propos du mythe des Lettes, M. Mannhardt fait encore mention de l'arbre de Dieu, du *Taaras* ou *chêne* cosmogonique finnois, aux branches d'or, couvrant le ciel; d'après le *Kalevala,* le chêne planté par le fils du soleil aurait été déraciné par un nain sorti de la mer et devenu géant. Cet arbre aux branches d'or qui couvre le ciel semble être ici l'aurore elle-même; le nain est le soleil qui chasse l'aurore, en déracinant l'arbre qui la représente, le soir à l'occident, le matin à l'orient. La légende esthonienne fait de ce chêne un arbre bienheureux, un arbre de l'abondance,

tel qu'étaient le pommier des Hespérides et l'*açvattha* védique. De ses branches sortent des berceaux, des tables, des maisons merveilleuses, et surtout la maison de bain de son propre frère qui viendra avec une hache le terrasser. La fenêtre de cette maison est la lune elle-même; sur le toit le soleil s'amuse et les étoiles dansent. Le docteur Mannhardt compare ici très à propos à ce chêne celui de l'île de Bujan, une espèce de paradis terrestre dans la tradition populaire russe: sur le chêne de l'île de Bujan, le soleil va se coucher tous les soirs; du sommet de ce chêne il se lève tous les matins; le chêne est habité par la vierge divine *Zarjá* (le nom russe de l'*aurore*) et gardé par le dragon Garafena. Eh bien, qu'en pensent messieurs les adversaires systématiques de la mythologie comparée? Avons-nous ou n'avons-nous pas le droit de parler d'arbres solaires?

A Pron, les chênes consacrés à la divinité étaient entourés par une espèce de bâtisse, qui rappelle les *contines* de la Prusse orientale. Cet endroit était le véritable sanctuaire de toute la contrée, et avait son prêtre, ses fêtes et ses sacrifices. Les cérémonies achevées, le peuple se rassemblait avec le prêtre et le chef du tribunal. Mais la cour, le *sanctus sanctorum* où s'élevait le chêne sacré, était réservé au prêtre, aux sacrificateurs, aux personnes menacées de mort qui y cherchaient un asile. A l'exemple des dieux qui se rassemblaient sous l'arbre universel (personnification du ciel) pour décider du sort de l'humanité, le tribunal des anciens Slaves, ainsi que celui des anciens Gaulois et des anciens Germains, se tenait sous un vieux chêne. L'arbre, personnification de la sagesse suprême [1], l'arbre spécialement duquel sortaient les réponses du Zeus dodonien, le *chêne*, devait inspirer aux juges la vérité dans les sentences. Constantin Porphyrogénète affirme que les anciens Russes, en arrivant à l'île de Saint-Georges, accomplissaient leurs sacrifices sous le grand chêne, devant lequel le peuple et le prêtre chantaient un *Te Deum;*

[1] Cf. les articles : *arbre de Bouddha*, *de la Sagesse*, au premier vol., et *Açvattha* dans celui-ci.

après quoi le prêtre distribuait des branches de chêne au peuple [1]. Dans la province de Toula, lorsqu'on coupe les bois, les paysans vont encore à la recherche des vieux chênes qui s'élevaient près d'une source ; et ayant enlevé l'écorce de leurs branches, ils la trempent dans la source, pour la garder ensuite soigneusement dans leurs maisons comme le meilleur préservatif contre le mal de dents. Ailleurs, au premier coup de tonnerre, on appuie le dos contre le tronc d'un chêne, et on croit, par là, se garantir de tous les maux. Dans l'Ukraine, la semaine des Rois, appelée la *semaine verte*, on érige sur une grande place un mât de chêne, avec une roue attachée au sommet; on entortille autour de la roue des herbes, des fleurs, des rubans; autour du mât on plante des branches de bouleau; on fait des jeux, on s'amuse et on chante ce qui suit :

Chêne sec, détords-toi,
La glace te couvrira.
— Je ne crains pas la glace,
Le printemps viendra:
Il me détordra.

Quoi de plus évident que cette évocation du printemps par le chêne? Ainsi que le coucou annonçait aux paysans romains l'arrivée du printemps, ainsi que les paysans romains, lorsqu'ils entendaient au mois de mars gronder le tonnerre, étaient avertis que la belle saison arrivait, l'arbre du dieu de la foudre, l'arbre nuageux, l'arbre orageux d'Indra, de Zeus, de Perkoun ou Peroun, le chêne, évoquait, chez les Slaves, le retour de la nouvelle année.

Nous avons vu que, dans l'île de Bujan de la tradition russe, le chêne est évidemment un arbre solaire ; le ciel doré de l'Orient et de l'Occident est représenté par cet arbre; mais le ciel n'est pas toujours couvert de rayons d'or : lorsque les nuages ou les ténèbres le couvrent, le ciel

[1] Cf. encore Ralston : *Chants populaires de la Russie*, traduits en anglais et illustrés, p. 98; et Afanassieff : *Observation poétique de la nature parmi les Slaves.*

devient un arbre orageux. Le chêne se rencontre donc dans les légendes héroïques russes parfois sous la forme d'un arbre solaire, parfois en sa qualité d'arbre de l'orage. Le brigand *Soloveï* (*Rossignol*) bâtit son nid sur *sept chênes;* on l'appelle *Rossignol,* parce qu'il siffle d'une manière effrayante et irrésistible et, par son sifflement, fait trembler toute la terre; Rossignol personnifie évidemment le vent de l'orage. Ilia Muromietz (Élie de Mourom), le héros solaire par excellence, l'Hercule de l'épopée russe, pendant le combat, aime, comme Indra et comme Zeus, à se cacher ou à se déguiser. Il n'est plus alors le dieu lumineux, mais le dieu drapé du nuage comme d'une cuirasse, le dieu guerrier. Ilia, cependant, le même qui, avec son seul poignet, aurait pu arracher tous les chênes de la forêt, le même qui, dans un combat contre le géant Rossignol, avec une seule flèche avait brisé un chêne en mille morceaux (évidente représentation de la foudre qui déchire le nuage), a peur d'un héros plus fort que lui, Sviatogor, et, saisi de crainte, monte sur un chêne pour échapper à ses poursuites. De même, dans un hymne védique, on nous représente Indra, le dieu de la foudre, fuyant par crainte d'un ennemi mystérieux (peut-être de son ombre), après sa victoire sur le monstre Ahi.

La couronne civique des Romains était tressée avec des feuilles de chêne : « Civica (corona), écrit Pline [1], lignea primo fuit, postea magis placuit ex *esculo* Jovi sacra. » Pline nous assure aussi que les deux chênes qui s'élevaient près de l'autel de Zeus dans le voisinage d'Héraclée avaient été plantés par Héraclès lui-même. La statue de la victoire d'Herculanum tient une couronne de chêne à la main. Dans l'ouvrage *Herculanum et Pompéi,* par H. Roux aîné [2], je trouve la description de deux candélabres symboliques avec des ramifications ou des branches sur lesquelles, comme sur un arbre, se tiennent deux oiseaux; comment ne pas reconnaître dans ces deux oiseaux les colombes prophétiques des chênes de Dodone, les

[1] XVII, 4.
[2] Paris, *Didot*, t. I, p. 106.

deux oiseaux qui hantent l'arbre de l'ambroisie, le *pippala* védique, et qui causent entre eux ?

Une petite chanson populaire piémontaise communiquée par M. Nigra au professeur Mannhardt parle de trois poules sur un *chêne* et de trois coqs dans un château, qui doivent invoquer le soleil et le beau temps :

Sol, mirasol,
Tre galiñe s'una rol,
Tre gai ant un castel,
Preghé Dio c' a fassa bel [1].

A l'origine il devait être question d'une seule poule et d'un seul coq, ainsi qu'il est question d'un seul chêne et d'un seul château ; par l'affection du peuple bien connue pour le nombre trois, on a dû inventer trois poules et trois coqs. Ce coq et cette poule prophétiques me semblent de la même famille mythologique que les colombes de Dodone et les *kapotâs* védiques. Indra aime à se transformer en faucon, Zeus en aigle ; le soleil est souvent représenté comme un oiseau d'or. Une énigme populaire russe représente le soleil ainsi : « Il existe sur un vieux chêne un oiseau, que ni le roi, ni la reine, ni la plus belle vierge ne peuvent attraper. » Le nuage ou la nuit qui cache le soleil, le chapeau qui rend le héros invisible, se retrouvent dans le conte populaire anglais de Tom Pouce sous la forme d'une simple *feuille de chêne*. Dans un autre conte populaire anglais, le jeune héros s'empare de l'*épée lumineuse* qui doit tuer le sorcier Gruagach, en frappant *le roi des fenêtres de chêne*, c'est-à-dire en déchirant les nuages, ou les ombres de la nuit. Dans un grand nombre de contes populaires qui se rattachent à la légende indienne de Çakuntalâ, le jeune prince (le soleil) quitte la jeune fille, sa

[1] Le coq et la poule semblent aussi, par leur chant, préluder aux amours des hommes, dans une autre chanson piémontaise, qui commence ainsi :

Canta il gallo,
Risponde la gallina,
Madama Donesina
Si mette alla finestra
Con la corona in testa, etc.

fiancée, encore mal habillée, et la prie de l'attendre près d'un étang dominé par un arbre, jusqu'à ce qu'il revienne lui apporter des habits de noce. L'hymne védique dit que l'aurore se pare pour le soleil. Le prince Soleil veut embellir sa bien-aimée l'Aurore. C'est ainsi qu'Indra, trouvant laide et malade la jeune fille Apâlâ, se charge de la guérir et de l'embellir pendant la nuit, sans doute pour l'épouser, belle et resplendissante de toute la beauté de l'aurore, à la pointe du jour. En attendant que le prince revienne (c'est-à-dire que la nuit sombre passe et que le matin apporte à l'aurore sa robe de noce), la jeune fille monte sur un arbre, qui se trouve presque toujours être un chêne (ici, évidement le ciel sous forme d'arbre nocturne). Au pied de l'arbre, une femme noire, une vieille femme (autre représentation de la nuit), vient laver son linge ; l'image de la jeune fille se reflète dans l'eau (l'océan nocturne) ; c'est ainsi que la jeune fille Apâlâ descendait à la fontaine pour y puiser Soma (l'ambroisie, la boisson chère à Indra, et la lune). Mais dans les contes, la vieille femme envieuse, la laideronne, la femme noire ne permet point à la jeune fille de s'admirer trop longtemps dans l'eau, ni de puiser cette eau de vie dont la sorcière semble avoir le secret ; elle pousse donc la jeune fille dans l'eau, ainsi que le fait Çarmishthâ dans la légende indienne du Mahâbhârata. La nuit endort l'esprit, fait oublier ; et le prince oublie la jeune fille qui l'attendait ; la sorcière, la femme noire, la nuit occupe près du prince la place de la jeune fille : celle-ci, après avoir été plongée dans l'eau, passe par de nombreuses transformations, jusqu'à ce qu'elle prenne la forme d'une colombe qui adressera, en présence du prince, un doux reproche au pigeon volage pour l'avoir abandonnée. Alors le prince, ainsi que le roi indien Dushmanta, se ressouvient de tout ; il détruit le sortilège en frottant la tête de la colombe, qui redevient une jolie femme, et fait réparation à sa tendre et malheureuse épouse. Cette colombe qui se rencontre dans un conte populaire toscan, cette colombe qui dit son secret au pigeon, n'est-elle pas apparentée aux colombes fatidiques du chêne de

Dodone, et aux deux oiseaux mystérieux du *pippala* védique, qui parlent entre eux? Le mythe et le conte, n'en déplaise aux rieurs, se lient ici encore une fois très intimement. L'oiseau mâle nous cache un dieu; la colombe qui lui parle, une déesse lumineuse, et, dans notre cas précisément, l'aurore éternelle, celle qui, en réveillant tous les jours le monde et en lui donnant la lumière, c'est-à-dire la sagesse, a eu le droit de s'appeler Athènes.

CHÊNE VERT (*quercus ilex*). — Le chêne vert jouait originairement dans le mythe le même rôle que le chêne ordinaire (*quercus aesculus*); on confondait souvent les deux arbres; mais le chêne vert, à cause de ses feuilles sombres et toujours vertes, ne tarda point à devenir une plante funéraire à la fois et symbolique de l'immortalité, ainsi que le *cyprès*, le *cèdre* et autres conifères. Excellent combustible, le chêne vert attire facilement sur lui la foudre; à quoi font allusion les vers de Perse :

At sese non clamet Jupiter ipse?
Ignovisse putas; quia, cum tonat, ocius ilex
Sulphure discutitur sacro, quam tuque domusque?

Ici le chêne vert entre évidemment, avant Franklin, en fonction de paratonnerre; il rend un service précieux aux hommes et il se sacrifie pour eux, en attirant sur lui les effets de la colère de Dieu. On croirait, après cela, qu'il aurait dû être divinisé. Mais il y a, évidemment, des parias dans le monde végétal de même que dans le monde animal. Le sort mythologique du chêne vert a été des plus malheureux. Pendant que son frère oriental, le cèdre, et son frère européen, le *quercus aesculus*, ont reçu des honneurs presque divins, le pauvre chêne vert, en Europe [1] du moins,

[1] L'Amérique l'a réhabilité. Dans son livre sur le *Rio della Plata* (Milan, 1867), le professeur Mantegazza nous apprend qu'à Entrerios, dans l'Amérique du Sud, on cache une feuille de l'*ilex paraguaiensis* (le *mate*, la *yerba*, l'herbe par excellence) dans les cendres du foyer, pour éloigner la foudre. Avec l'herbe *mate*, on prépare une boisson à laquelle les Américains attribuent tout un langage poétique : le *mate* amer signifie indifférence; le *mate* doux, amitié; le *mate* avec citron, dégoût, etc.

fut calomnié et condamné comme un arbre infâme. Les anciens Grecs et Romains avaient commencé à entamer quelque peu la réputation de cet arbre honorable, en le consacrant à l'impure Hécate, en couronnant de feuilles de chêne vert les trois Parques [1] funéraires et le dieu ivrogne Silène, qui ne parvint point cependant, malgré cet accoutrement, à détruire en lui les effets de la liqueur de Bacchus [2]. Sur le chêne de Dodone on faisait, nous l'avons dit, chanter des colombes ; sur le chêne vert, Virgile nous fait, au contraire, entendre les cris funestes du corbeau. Et quoique, au fond des fonds, mythologiquement parlant, la colombe et le corbeau aient exercé, comme oiseaux funéraires, la même fonction, quoiqu'ils se réduisent tous les deux à un seul et même oiseau mythique, ainsi que le *quercus aesculus* et le *quercus ilex* à un seul et même arbre mythique, de cette distinction odieuse que la tradition a faite entre les deux arbres également prophétiques, en attribuant aux présages du chêne vert une intention funeste, ont découlé peut-être pour l'*ilex* des conséquences aussi malheureuses qu'injustes. En suivant le goût de notre siècle, pourtant si peu chevaleresque, le goût, je veux dire de réhabilitation universelle, dans ma *Mythologie des animaux,* j'avais taché de faire une meilleure réputation à l'âne calomnié. Qu'il me soit permis de protester ici contre l'injustice du sort qui frappa le chêne vert. Toute fable peut avoir son enseignement, et puisqu'on nous a appris à chercher un sens moral à tous les mythes, je risque, à mon tour, de faire de la morale, ou mieux encore d'inviter le lecteur à en faire, sur le compte du chêne vert. Sénèque nommait déjà le chêne vert, avec l'if et le cyprès, parmi les arbres tristes, mais sans charger davantage sa réputation. Ovide [3] faisait

[1] Pausanias, II « At qui per eam stadia, opinor, XX, promoverint et ad laevam Asapum amnem transmiserint, ad lucum accedant *ilicibus* condensum, ubi fanum Dearum quas Athenienses Severas, Sicyonii Eumenidas nominant. »

[2] Nous savons que, dans la province de Bologne et ailleurs, sur les hôtelleries de campagne, on met comme enseigne des branches de chêne.

[3] *Metamorph.* I, 112.

même grand honneur à cet arbre. D'après lui, dans l'âge d'or, les abeilles, symboles vivants de l'âme immortelle, venaient sur le chêne vert y fabriquer leur miel :

> Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant,
> Flavaque de viridi stillabant *ilice* mella.

Pline [1] nous parle d'un vieux chêne vert qui existait à Rome au Vatican, avec une inscription en lettres étrusques, vénéré depuis longtemps comme un arbre sacré, et des trois chênes verts conservés parmi les Tiburtes comme des arbres anthropogoniques, presque comme les fondateurs de ce peuple : « *Vetustior autem urbe* in Vaticano *ilex*, in qua titulus aereis literis Hetruscis, religione arborem jam tunc dignam fuisse signat. Tiburtes quoque originem multo ante urbem Romam habent. Apud eos exstant *ilices tres*, etiam Tiburto conditore eorum vetustiores, apud quos inauguratus traditur. Fuisse autem eum tradunt filium Amphiarai, qui apud Thebas obierit, una ætate ante iliacum bellum. » Pausanias [2] fait mention d'une forêt de l'Arcadie consacrée à Héra, où l'on voyait des oliviers et des chênes verts pousser sur la même racine. Tous ces précédents, on le voit, ne seraient que fort honorables et témoigneraient tous en faveur du chêne vert. Mais l'arbre malencontreux a fait du bien aux hommes et il ne s'en est trouvé que fort mal. Le chêne vert, qui nous fournit le meilleur de nos combustibles (ce qui le fit consacrer par les Arcadiens à leur dieu Pan, le dieu du feu, *Lucidus Pan*, le fils de la nymphe Dryope qui avait été changée en chêne, fêté par les Grecs avec Prométhée), le chêne vert producteur du feu comme Prométhée, le chêne vert qui se sacrifie pour les hommes comme Prométhée, le chêne vert qui chauffe les hommes et qui leur apporte la lumière, le chêne vert qui attire sur lui toute la rage du dieu de la foudre, ce noble martyr du monde végétal a subi, par le fait du christianisme, le même sort que son fondateur; il a été méconnu, outragé,

[1] XVI, 44.
[2] VIII.

calomnié. Son frère oriental, le cèdre, est encore tout glorieux d'avoir fourni son bois à la croix ; le cèdre qui s'élève sur le Liban et qui semble chercher le ciel, attire, sans doute, sur ses pointes élevées les foudres pendant les orages ; dans la foudre, on a reconnu la forme d'une croix ; le cèdre qui attire la foudre fournit le bois à la croix et allume le feu générateur et régénérateur ; le cèdre, l'arbre d'Adam, l'arbre phallique, l'arbre anthropogonique, sauve encore une fois le monde par la croix qui vient ranimer la vie parmi les hommes. Le cèdre a été glorifié et consacré par le christianisme pour avoir fourni son bois à la croix qui fut le salut du monde. L'arbre qui se livre pour la croix est identifié avec le Christ qui se sacrifie sur la croix ; le cèdre et le Christ, ainsi qu'auparavant Adam et l'arbre phallique, Adam et le cèdre anthropogonique, ne font qu'un. Mais ce même mythe qui me semble d'un intérêt saisissant, cette même légende si essentielle tourna entièrement à la charge de notre pauvre chêne vert; l'arbre qui attire la foudre, l'arbre qui reçoit le feu du ciel et qui, en se sacrifiant lui-même, livre le feu aux hommes, au lieu d'un martyr, devint un traître sacrilège. Ce qui est un titre de gloire pour le cèdre, devint pour le chêne vert un crime de lèse-divinité.

Dans l'Acarnanie (où on l'appelle Πουρνάρις) et à Sainte-Maure, dans les îles Ionniennes (où on lui a donné le nom infâme de λοιδορία), le regretté poète Aristote Valaoritis a entendu cette légende qui se rapporte au chêne vert. Lorsqu'il fut décidé à Jérusalem de crucifier le Christ, tous les arbres se rassemblèrent et s'engagèrent d'une seule voix à ne pas livrer leur bois pour l'instrument de l'indigne supplice. Mais il y avait aussi un Judas parmi les arbres [1]. Lorsque les Juifs arrivèrent avec les haches pour découper la croix destinée à Jésus, tous les troncs se brisèrent en mille petites pièces, de manière qu'il fut impossible de les utiliser pour la croix. Le seul chêne vert resta debout tout entier et

[1] Cf. *Judas* (arbre de) dans le premier vol. et le mot *Tremble* dans celui-ci.

livra son tronc pour qu'on en fît l'instrument de la passion. Voilà pourquoi le peuple de Sainte-Maure a pris en horreur cet arbre, voilà pourquoi les bûcherons ioniens craignent de salir leur hache et leur foyer en touchant à l'arbre maudit. Tel est le sort d'un grand nombre de bienfaiteurs dans ce bas monde ; mais Jésus lui-même sait heureusement à quoi s'en tenir à propos du chêne vert et ne partage point, à ce qu'il paraît, le préjugé des Grecs. Il semble, au contraire, avoir des préférences pour l'arbre généreux qui, en mourant avec lui, a partagé le sort du Rédempteur. Nous apprenons, en effet, par les *Dicta Sancti Aegidii*, cités par Du Cange, que le Christ se montrait le plus souvent au saint près d'un chêne vert [1]. En attendant, l'arbre calomnié par les Grecs, et quelque peu aussi par les Latins, continue, comme un véritable bienfaiteur, à faire des miracles en Russie, et surtout à guérir, comme Jésus, les petits enfants. D'après Afanassief, dans les gouvernements de Woronez et de Saratof, lorsqu'un enfant est malade, et surtout malade de consomption, on le porte dans la forêt, où l'on fend pour lui en deux le tronc d'un chêne vert ; on passe trois fois l'enfant par la fente de l'arbre ; après quoi on lie l'arbre avec un fil. On fait ensuite avec l'enfant trois fois neuf fois (le nombre des jours dont se compose le mois lunaire) le tour de l'arbre, aux branches duquel on suspend enfin la chemise de l'enfant, parce que l'arbre martyr prendra généreusement sur lui tout le mal qui s'était attaché à l'enfant, qu'il sauve par son propre sacrifice, digne d'un Dieu.

Cheval. — Mme la comtesse Valérie de Gasparin m'écrit de Genève : « Dans notre enfance, certains vieux du village parlaient encore de l'herbe *qui arrache les fers aux chevaux* [2]. Mon frère [3] me dit que cette superstition est de

[1] « Et signa praecipua excisa sunt ex arbore *Licii* (l'*ilex*, en italien, est appelé *leccio*) prope eamdem cellam excrescente, sub quam saepius oranti Christus apparuit. »

[2] En italien, on l'appelle *sferracavallo* ; son nom scientifique est *Hipp. cornosa*.

[3] L'illustre botaniste Boissier.

tous les pays. Elle vient de ce que la graine de cette plante a la forme d'un fer à cheval. L'herbe passe aussi auprès du peuple pour faire sauter les serrures, etc. »

CHÈVREFEUILLE. — D'après une communication de M. Sébillot, dans la Bretagne française, on plante (et surtout on plantait) des *mais* ou *verts*, devant la porte des *jeunes filles ;* si on n'en met pas, c'est que personne n'aime la jeune fille, ou que sa vertu est soupçonnée. Le bouquet a des fleurs emblématiques : le *chèvrefeuille* (en patois gallot *cherfeu*) veut dire chère fille; le *thym*, putain, etc. Le mai doit être en *épine blanche*, sans fleur ni bouton ; s'il y avait des fleurs épanouies, cela voudrait dire que la fille n'est plus vierge.

CHICORÉE (*Cichorium sativum*) est la chicorée des potagers ; mais celle qui joue un grand rôle légendaire est la chicorée sauvage, *cichorium intybus*. Le peuple allemand l'appelle *wegewarte*, c'est-à-dire *gardienne des chemins; wegeleuchte* ou *lumière du chemin ; sonnenwende*, *sonnenwirbel* ou solstice, *sonnenkraut* ou *herbe du soleil*, et enfin *verfluchte jungfer*, ou jeune fille maudite. Le peuple allemand raconte aussi qu'autrefois les chicorées étaient des hommes maudits ; les chicorées bleues, si nombreuses, des hommes vertueux ; les chicorées blanches, beaucoup plus rares, des hommes méchants. Mais la véritable légende est autre, et c'est le feu professeur Mannhardt qui nous l'apprend *in extenso*[1].

Un vieux chant populaire de la Silésie autrichienne raconte l'histoire d'une jeune fille qui, pendant sept ans, pleura son bien-aimé tombé à la guerre. Lorsqu'on voulait la consoler et la décider à se choisir un autre époux, elle répondait :

Eh wenn ich lass das Weinen stehn,
Will ich lieber auf die Wegscheid gehn,
Will dort 'ne Feldblum werden,

c'est-à-dire : « Je cesserai de pleurer lorsque je deviendrai une fleur des champs sur les chemins. » En Bavière, la même

[1] *Klytia*, Berlin, 1875.

légende est encore plus tendre, plus délicate et plus détaillée. On raconte donc qu'une jeune et belle princesse fut un jour abandonnée par son jeune époux, un prince qui était d'une beauté incomparable. La douleur épuisa ses forces; près de mourir, elle prononça ce vœu : « Je voudrais mourir et je ne le voudrais pas, pour revoir mon bien-aimé partout. » Les demoiselles ajoutèrent : « Et nous aussi nous voudrions et nous ne voudrions pas mourir, pour qu'il puisse nous voir sur tous les chemins. » Le bon Dieu entendit du ciel ces vœux, et les exauça : « Fort bien, dit-il, que votre désir se réalise, je vais vous changer en fleurs. Toi, princesse, tu resteras avec ton habit blanc sur tous les chemins où ton bien-aimé passera; vous, jeunes filles, vous resterez sur les chemins, habillées de bleu, de manière qu'il puisse vous voir partout. » Voilà pourquoi on appelle maintenant ces fleurs *les gardiennes des chemins* (*wegewarten*). Le poète Hans Vintler, en l'année 1411, chantait, d'après la tradition populaire tyrolienne :

Viele bezeugen die Vegewart
Sei gewesen ein' Fraue zart
Und warte ihr's Buhlen noch mit Schmerzen,

c'est-à-dire : « Beaucoup de personnes attestent que la gardienne des chemins a été une femme gentille, et qu'elle attend toujours avec douleur son amant. » Le nom du jeune prince ou roi n'est point donné par la légende allemande ; mais ne serait-il pas le même *Fioraliso*, le même *Basilek* qui, en Italie et en Russie, a donné le nom au *bluet?* La grande ressemblance qu'il y a entre la fleur de chicorée et le bluet justifierait peut-être cette conjecture à laquelle semble, d'ailleurs, ajouter du poids la ressemblance du conte petit-russien du *Basilek*, avec le conte allemand de la Wegewarte, et peut-être aussi le conte sicilien d'Isabetta, que nous avons cité au mot *Basilic*. La jeune princesse allemande est abandonnée par son époux ; ne serait-il pas ce même époux que la nymphe *russalka* a attiré vers elle et perdu ? Cette funeste rivale de la jeune princesse qui pleure jusqu'à la mort

l'abandon de son époux lumineux, et qui, en mourant, le cherche encore, ne symboliserait-elle pas la nuit humide qui attire dans ses bras chaque soir le soleil, et qui le soustrait ainsi à l'amour de son épouse, l'aurore, qui se réveille tous les jours avec le soleil, ainsi que la fleur de chicorée[1] ?

Quel que soit le nom du jeune prince sur la terre, — *Fioraliso*, ou *Basilek*, ou *Basilic*, — le beau jeune homme, le beau prince, le roi d'incomparable beauté, que maintenant la princesse changée en fleur de chicorée, en *sonnenkraut*, en *herbe de soleil*, regarde toujours et de tous les chemins avec amour, est certainement le soleil, vers lequel elle se tourne continuellement. En effet, cette fleur s'ouvre avec le soleil, et se ferme dès que le soleil disparaît. Le vieux botaniste allemand (1309-1381), le prêtre Conrad de Megenberg, sur les traces de ses prédécesseurs français, qui traduisaient sans doute en latin la langue vulgaire, appelle la chicorée non pas seulement *solsequium*, mais *sponsa solis*. On dira maintenant : Comment pourrait-elle, la jeune princesse, représenter l'aurore, si la fleur de chicorée a la couleur bleue ? Mais il y a aussi la chicorée blanche, et la légende germanique dit précisément que la jeune princesse habillée de blanc fut changée en fleur blanche, pendant que sa suite se transformait en fleurs bleues. En Allemagne, comme à Rome, où l'on vendait, sous le nom d'*erraticum, ambubeia,* la semence de la *chicorée* comme une *panacée*, mais surtout comme un moyen de fixer l'*amour*, on attribue des propriétés prodigieuses et toutes bienfaisantes à la chicorée ; on ne la déracine pas avec la main, mais avec une pièce d'or ou une corne de cerf, qui symbolisent le disque et les rayons du soleil, dans l'un des jours des apôtres[2]. Alors elle garantit à celle qui la déracine l'amour du jeune homme qu'elle aime. Elle fait encore un miracle plus éclatant si on la porte sur soi : elle donne à celui qui la porte la notion de toutes les bonnes qualités souhaitées en lui par la personne qu'il aime.

[1] Cf. aussi ce qui est dit au mot *Camomille*.
[2] Le 29 juin et le 25 juillet.

La racine de chicorée rompt tous les liens, ôte les épines de la peau, et rend invisible[1]. Après avoir examiné les différentes traditions germaniques qui se rapportent à la fleur de la chicorée, le professeur Mannhardt reproduit le beau chant des Roumains, où l'on raconte comment le soleil demanda en mariage une belle femme qui s'appelait *Domna Florilor*, ou *la Dame des fleurs :* elle le dédaigna ; le soleil se vengea en la transformant en fleur de chicorée, condamnée à regarder toujours le soleil dès qu'il paraît sur l'horizon, et à s'enfermer dans sa tristesse dès qu'il disparaît. Le nom de *Domna Florilor*, une espèce de *Flora*, donné par les Roumains à la femme aimée par le soleil, nous approche peut-être davantage du nom de *Fioraliso*, donné en Italie au bluet, et que je suppose avoir représenté le soleil. La légende roumaine a sans doute pris sa source en Italie, où elle a pu se développer sur un mythe hellénique, et précisément sur les amours du soleil Hélios avec la belle Klytia. Par la vengeance de Vénus, indignée contre le soleil, qui avait découvert ses entrevues secrètes avec Mars, Hélios abandonna Klytia, étant tombé amoureux de la brillante Leukothoë. Klytia, emportée par la jalousie, dénonça l'intrigue au père de Leukothoë, Orchamos, qui ensevelit sous une colline de sable sa fille toute vivante. Une plante aromatique en sortit ; cette plante était l'encens, le *thus*[2]. En attendant, Klytia continuait à être tourmentée par sa jalousie, et à désirer ardemment le retour de son amant, qui s'était entièrement refroidi pour elle. Après s'être, pendant neuf jours, nourrie de rosée et de ses propres larmes, en regardant le soleil, elle s'affaissa sur le sol, et fut transformée en une fleur blanche et rouge, qui continue à se tourner du côté de son amant volage. Dans la belle Klytia, le professeur Mannhardt reconnaît aussi une espèce de reine des fleurs, de Flora, ou déesse du printemps, figure mythologique qui se confond souvent avec celle de

[1] Cf. *Fougère*, *Armoise*, *Bétoine*, *Verveine* et autres herbes qui ont des propriétés analogues.
[2] Cf. le mot *Encens*.

l'aurore, et dans Leukothoë la lune, la blanche rivale de l'aurore, la déesse de la nuit et de l'hiver, qui attire vers elle le soleil.

Dans la fleur Klytia on a cru reconnaître l'héliotrope, à propos duquel on se rappelle ce qu'écrivait au XVI• siècle le médecin napolitain Porta, dans son livre des *Phytognonomica*, où l'héliotrope est censé indiquer les heures. Les vingt-quatre jeunes filles qui entourent Leukothoë (la lune) entouraient probablement aussi Klytia (l'aurore) et devaient symboliser les vingt-quatre heures du jour. Porta constate qu'on appelle *solis sponsa* l'héliotrope « quod expergiscatur et occubet crepusculis sopita, desiderio quodam redeuntis syderis ex ortu, idem perdius, atque foedere quodam amantis intueatur solem et ob id amica solis aliquibus dicatur. » Maintenant on appelle vulgairement l'héliotrope *vanille*, à cause de son parfum; on lui donne le nom d'une plante aromatique orientale, comme on a personnifié Leukothoë dans une plante aromatique de l'Arabie, l'encens. S'il y a dédoublement d'un même mythe dans les légendes de Klytia et de Leukothoë, on comprend que les deux jeunes filles aimées par le soleil se trouvent toutes les deux représentées par une plante parfumée. Et si, comme je le suppose, la légende du basilic est en rapport avec ces plantes solaires, ce rapport s'expliquerait encore mieux par leur qualité commune d'herbe odoriférante. Nous allons voir, d'ailleurs, à l'instant même, les rapports de la Klytia avec l'Indienne *tulasî* (*ocimum sanctum*), et il ne sera plus étonnant que notre propre *ocimum*, le basilic, joue un rôle mythologique analogue. Des équivoques de langage ont dû, sans doute, contribuer en partie au déplacement ou plutôt au renouvellement du même mythe, qui s'est développé sous plusieurs formes légendaires à peu près parallèles. Ces confusions sont très fréquentes dans la nomenclature botanique, où le même nom a été attribué à une foule de plantes différentes.

Un conte slave silésien nous ramène, en attendant, à notre point de départ, à la chicorée. Le magicien Batir a une fille,

appelée Czekanka ; elle aime le jeune Wrawanec ; mais un rival lui tue son amant ; elle se désespère et se tue sur le tombeau de son bien-aimé. En mourant, elle se change en fleur de chicorée, et donne à la plante son nom, czekanka. Dans la légende sicilienne d'Isabetta, les meurtriers de l'amant d'Isabetta semblent avoir été ses propres frères, qui lui enlevèrent le pot de basilic soigné par elle avec tant d'amour. Dans le conte slave, le meurtrier de Wrawanec, jaloux encore de Czekanka, jette sur la plante toute une fourmilière, dans l'espoir que les fourmis vont la détruire. Mais les fourmis, au contraire, se mettent à la poursuite du meurtrier, et l'obligent à se précipiter dans une crevasse de la montagne Kotancz. Dans l'Inde, enfin, l'herbe sacrée *tulasî* [1] personnifie la déesse du printemps Lakchmî, sous sa forme de Sîtâ. Elle aussi aime son époux solaire Vichnu ou Rama, et elle en est brusquement séparée ; ayant été transformée en *tulasî*, elle porte dans sa main son herbe symbolique.

CHOHOBBA. — Herbe magique des Mexicains. Dans le *Sommario dell' Indie Occidentali* de Ramusio, nous lisons ce qui suit : « Lorsqu'ils désirent apprendre s'il y aura guerre ou autre chose, comme, par exemple, abondance de maïs ou de *yucca* pour leurs besoins, ou si leur chef malade est destiné à mourir ou à vivre, l'un des chefs entre dans une maison consacrée aux *cemis* (les idoles), où on lui prépare une boisson composée avec l'herbe nommée *chohobba*, que l'on absorbe par le nez ; après quoi on devient furieux ; la maison semble se bouleverser, les hommes semblent marcher les pieds tournés en haut, la puissance de cette boisson est telle qu'elle ôte toute connaissance ; après l'avoir quelque peu digérée, on s'asseoit sur la terre, la tête baissée, les mains autour des genoux, et, après être resté quelque temps dans cette position, on lève les yeux, comme si l'on se réveillait d'un long sommeil, on regarde le ciel, on murmure entre les dents des mots inintelligibles. Près de ce chef, se tiennent seulement

[1] Cf. ce mot.

ses proches, car il n'est point permis au peuple d'assister à ce rite. Lorsque les proches s'aperçoivent que le chef commence à reprendre connaissance, on remercie tout haut le cemi qui a troublé la raison du chef, en lui permettant cependant de se retrouver assez pour pouvoir leur dire ce qu'il a vu. Alors le chef, semblable à un fou, raconte ce que le cemi lui a dit, ce qu'il a promis, s'ils remporteront la victoire contre les ennemis, s'ils seront vaincus pour quelque faute commise, s'il y aura abondance ou disette, vie ou mort, enfin tout ce qui, au premier abord, lui vient sur les lèvres. »

Chou. — Les anciens Ioniens, dans leurs serments, invoquaient le *chou ;* Nicandre appelle le *chou* une plante sacrée. Dans une représentation funéraire sur le couvercle d'une urne au Capitole, où est figuré le cours de la vie humaine, on voit un enfant qui tient à la main une tête de chou. Une légende hellénique raconte que le chou est né des larmes de Lycurgue, prince de la Thrace, que Dionysos avait lié à un cep pour le punir de la destruction des vignes dont ce prince s'était rendu coupable. Ce conte est né sans doute de la notion populaire que le chou, ainsi que le laurier, est nuisible à la vigne. C'est pourquoi aussi les anciens Grecs et les Égyptiens employaient les choux comme un remède tout-puissant, on le croyait du moins, contre l'ivresse causée par le vin.

Dans plusieurs contes populaires, le petit héros naît parfois en forme de petit chou qui devient grand, et, à l'aide de ce chou devenu à la fin colossal, il monte au ciel [1]. Ici le chou semble avoir une signification phallique et funéraire, ainsi que dans le conte anglais de la veuve et de ses trois filles, publié par M. Brueyre [2]. Les trois filles de la veuve sont envoyées au potager garder les choux contre le cheval gris qui vient les avaler. Elles touchent le cheval et restent accrochées à lui ; le cheval les traîne à la colline verdoyante, il ordonne à la colline de s'ouvrir : alors les filles de la veuve

[1] Cf. *Pois, Haricot, Citrouille.*
[2] *Contes populaires de la Grande-Bretagne.*

sont introduites dans un palais enchanté. En italien, les expressions *andar tra cavoli* (aller parmi les choux), *andare a rincalzare i cavoli* (aller renchausser les choux), signifie *mourir*. Une chanson populaire française, qui est en même temps un exercice de mémoire, commence par : « Biquette qui ne veut pas sortir des choux. » D'après les superstitions populaires de la campagne de Lecce, l'une des oreilles monstrueuses du *nannercu* (*nonno orco*, grand-père ogre), sort de la terre sous la forme de chou-fleur[1].

Cicerbita (*Sonchus oleraceus* L.), le laceron. — D'après Callimaque, Thésée reçut en cadeau des mains d'Hécate le laceron avec le fenouil maritime (*chrithmum maritimum* L.). Le laceron, de même que le sésame, cache parfois des merveilles. Dans un conte populaire du Casentino, par exemple, on dit : « Ouvre-toi, laceron » (*cicerbita*, *apriti*), comme dans d'autres contes on prie le sésame de dévoiler ses trésors cachés : « Apriti, sesamo. » J'ignore quelle herbe se cache sous le nom de *cercimita*, mentionné par Du Cange (*Vita S. Francisci de Paula*) : « Accipiatis parum illius herbae quae est ante monasterium quod aedificabat, quae vocatur *cercimita*, et imponatis capiti succum et postea frondes coctas et Dominus Deus concedet si gratiam pristinae sanitatis. »

Ciguë (*conium maculatum*). — Les prêtres d'Éleusis, qui devaient garder la chasteté pendant toute leur vie, se frottaient avec la ciguë ; dans certains traités de médecine on recommande encore la ciguë contre le satyriasis. Dans une légende germanique, la ciguë semble avoir une signification funéraire, et représenter essentiellement la végétation du monde infernal, c'est-à-dire de la saison morte. « Apud quam diversante Hadingo, mirum dictu, prodigium incidit. Siquidem, coenante eo, foemina *cicutarum* gerula, propter foculum, humo caput extulisse conspecta ; porrectoque sinu, percunctari visu, qua mundi parte *tam recentia gramina*

[1] Cf. De Simone, *Vita della Terra d'Otranto*.

brumali tempore fuissent exorta. Cujus cognoscendi cupidum regem, proprio obvolutum amiculo, refuga secum sub terras abduxit : credo diis infernalibus ita destinantibus, ut in ea loca vivus adduceretur, quae morienti petenda fuerant. Primum igitur vapidae cujusdam caliginis nubilum penetrantes perque callem diuturnum adesum meatibus incedentes, quosdam praetextatos, amictosque ostro proceres conspicantur, quibus praeteritis, loca demum aprica subeunt, quae delata a foemina *gramina* protulerunt[1]. » Dans un conte petit-russien de Ragovic', la ciguë, sous le nom de *beh*, joue le rôle d'une herbe du diable (cf. *Armoise*).

CINNAMOME. — Cette plante orientale a donné lieu à plusieurs légendes. Ibn Batuta, qui prétendait nous rapporter ce qu'il avait observé lui-même, ne faisait, en somme, que répéter naïvement, au sujet du cinnamome, les récits fabuleux qu'on lui avait probablement débités dans la vallée du Gange : « Les arbres, écrit Ibn Batuta, qui produisent les clous de girofle, poussent jusqu'à un âge avancé et à une taille très grande. Dans le pays des infidèles, ils sont plus nombreux que dans celui des mahométans, et ils s'y trouvent en telle profusion, qu'on ne les regarde même plus comme une propriété. Ce qu'on apporte dans notre pays provient du bois (c'est-à-dire des branches); ce que notre peuple appelle fleur de girofle provient de ces fleurs qui tombent et qui ressemblent aux fleurs d'oranger. Le fruit de girofle est la muscade, que nous appelons *noix douce*. La fleur qui se forme sur elle est le *macis*. » — A Delhi aussi, les mahométans pensent que le *cinnamome* est l'écorce, le girofle la fleur, la muscade le fruit du même arbre [2]. On raconte que les anciens prêtres arabes avaient seuls l'office de cueillir le cinnamome; le plus vénérable d'entre eux devait ensuite le partager, en réservant la première gerbe au soleil ; après le partage, on laissait au soleil le soin d'allumer le feu, sur lequel le

[1] *Saxo Grammaticus*, I.

[2] Cf. Yule, *Cathay*.

grand prêtre allait s'offrir en sacrifice [1]. Dans l'*Histoire des Plantes* de Théophraste, nous lisons que le cinnamome poussait dans les vallées hantées par des serpents venimeux, ce qui obligeait les habitants qui s'y rendaient pour le cueillir, à se bander les mains et les pieds. Aussitôt cueilli, on le partageait en trois parties, dont l'une était reservée au soleil qui, tout embrasé, venait, de suite, l'emporter spontanément. D'après Hérodote, on cueillait le cinnamome dans le nid même du phœnix, personnification bien connue du soleil qui se lève à l'orient. Tout ceci peut suffire à nous convaincre que le cinnamome anciennement était considéré comme une plante solaire, que les Grecs cherchaient en Arabie, les Arabes dans l'Inde, les Indiens aux Moluques, ainsi que l'on cherchait toujours plus loin, sans jamais le rejoindre, l'oiseau solaire, l'oiseau oriental, le phœnix, le soleil. On prétend qu'Alexandre le Grand, étant sur mer, s'aperçut, au parfum du cinnamome, qu'il approchait de l'Arabie : « Omnia falsa, corrige gravement Pline [2], siquidem cinnamomum, idemque cinnamum, nascitur in Aethiopia, Troglodytis connubio permixta. » Mais cette Éthiopie avec les Troglodytes nous fait songer non pas à l'Éthiopie africaine, mais à l'Inde, et aux noirs Troglodytes du Dekhan. — L'empereur Vespasien fut le premier qui apporta à Rome des couronnes de cinnamome, pour les placer dans les temples du Capitole et de la Paix.

Citron. — Dans la relation de ses voyages, Pietro della Valle, le pèlerin de Rome au dix-septième siècle, nous apprend que la veuve indienne, à Ikkeri, sur le point de se rendre au bûcher, se promenait à cheval par la ville, tenant d'une main un miroir, de l'autre un citron ; et, en regardant le miroir, elle poussait des lamentations : le citron était, peut-être, le symbole de la vie devenue amère après le décès de son époux.

[1] Cf. Lodov. Godofredi, *Archontologia cosmica*, citée dans le livre *Arabia* (Amsterdam, 1633, p. 234).

[2] XII.

CITROUILLE. — En latin *cucurbita*. Ce mot donna lieu, au moyen âge, à une équivoque. Le mot *cucurbita* signifia adultère, d'où le verbe *cucurbitare*, que Du Cange explique par « uxorem alterius adulterio polluere, proprie de vassallo, qui domini uxorem adulterio polluit et ejus ventrem *instar cucurbitae* inflat et impraegnat ». Mais Rodolphus Goclenius, dans son *Lexicon Philos.*, propose une étymologie plus probable, s'il est vrai que le mot *corbita*, dans la langue longobarde, signifiât *viol* ou *infamie*. — Pietro Martire [1] nous fait connaître toute une cosmogonie aquatique américaine, où la citrouille joue un rôle essentiel, semblable à celui de l'œuf cosmique orphique et brahmanique. « On raconte, dit-il, qu'il existait autrefois un homme très puissant, appelé *Iaïa*, dont le fils unique mourut. Le père voulait l'ensevelir, mais il ne savait pas où. Il le plaça donc dans une énorme citrouille qu'il porta au pied de la montagne, non loin de l'endroit où il habitait lui-même. Poussé par l'amour de son enfant, il eut la curiosité de revoir son bien-aimé; ayant ouvert la citrouille, des baleines et autres poissons énormes en sortirent; Iaïa effrayé retourna chez lui, raconta tout ce qui lui était arrivé à ses voisins, en ajoutant que la citrouille était remplie d'eau et d'une quantité immense de poissons; quatre frères nés d'un même accouchement se rendirent en hâte sur l'emplacement indiqué, attirés par l'envie de manger des poissons; Iaïa le sut et vint les surprendre; les quatre frères qui, en attendant, avaient soulevé la citrouille pour l'emporter, effrayés par l'arrivée de Iaïa, la laissèrent retomber; des fissures sortit une telle quantité d'eau que toute la terre en fut inondée : ainsi s'est formée la mer. »

Dans un conte populaire inédit du Casentino, il est question d'une petite truie (elle tient ici évidemment la place habituelle de la chèvre ou du renard) qui va cueillir des citrouilles avec le loup; elle voit une citrouille beaucoup plus grande que les autres; elle se fourre dedans : le loup arrive, remarque cette

[1] *Sommario dell' Indie Occidentali*, Ramusio.

citrouille et s'en charge ; il la trouve bien lourde ; pendant qu'il la porte, la truie pisse ; le loup pense que la citrouille est pourrie et s'enfuit à toutes jambes, laissant la truie se régaler à elle seule de toute la citrouille. (Cf. *Melon d'eau ;* et dans ma *Zoologie mythologique* la chapitre du *loup ;* ici la citrouille joue le même rôle que *le sac*, c'est-à-dire le corps du loup représentant de la nuit ; la truie qui pisse s'identifie avec la citrouille et avec le petit nain qui fait crever le loup, après avoir mangé de la citrouille, des figues, ou autres fruits, produits, sans doute, de l'arbre lunaire.) Dans le conte de Cendrillon, la bonne marraine change une simple citrouille en un beau carosse doré. La *citrouille*, de même que le *concombre* (cf.), est symbole d'abondance et de fécondité, ce qui explique encore les rapports mythologiques de ce fruit avec la lune. Walafridus Strabo, dans son *Hortulus*, où il consacre tout un chapitre à la louange de la citrouille *altipetax* (qui monte en haut), s'exprime ainsi :

> *Totum venter habet, totum alvus, et intus aluntur*
> *Multa*, cavernoso sejunctim carcere, *grana*,
> Quae tibi *consimilem* possunt promittere messem.

Les Chinois honorent la citrouille ou courge comme le premier des légumes, comme l'empereur des végétaux. A ce propos, voici ce que Schlegel écrit dans son *Uranographie chinoise*[1] : « Il est naturel de penser que le chef de la nation avait besoin d'une plus grande quantité de vases-gourdes, puisqu'il avait à traiter ses conseillers et guerriers ; on plantait donc pour lui en champ à part de courges, dont les coques lui servaient de vases et de coupes (il s'agit évidemment d'une courge semblable à l'*alâbu* de l'Inde, à la lagenaria vulgaris, avec laquelle, dans l'Inde comme chez nous, on fait des bouteilles), et la pulpe de boisson tonique. Voilà probablement la raison pourquoi les astrologues chinois disent que l'astérisme Gourde représente *le jardin*

[1] I, 212.

fruitier de l'empereur, et pourquoi ils y préposent le cuisinier du palais postérieur, qui l'emploie pour assaisonner les mets. Il préside aussi aux fruits courges et légumes, puisque la qualité qu'a la courge de se laisser sécher, et de prendre aisément toutes les formes, la fit considérer comme le chef des légumes. » Je crois tout simplement que la courge est redevable de cet honneur à sa grosseur. Athénée nous apprend que, dans la ville de Sicyone, on adorait une déesse des citrouilles, sous le nom de Κολοκασία Ἀθηνᾶ. La courge aurait donc été pour ces Hellènes le *fruit colossal* (κολοσσός).

La courge n'était pas seulement l'emblème de la fécondité, de la reproduction, mais aussi de la prospérité et de la bonne santé. Dans les fragments des comiques grecs, Diphile fait dire à l'un de ses personnages : « Dans sept jours, je le rends semblable à une courge ou semblable à un lis; » c'est-à-dire, vivant comme une courge en parfaite santé, ou ayant la pâleur funéraire du lis. Dans les anciens tombeaux du Wurtemberg, on a trouvé, avec des noix et des noisettes, des courges ; les fruits à signification phallique sont devenus des fruits funéraires [1], et pour cause; on les a toujours considérés comme un excellent viatique et comme le meilleur moyen de renaître, de se reproduire, de devenir immortel, et, par conséquent aussi, de monter au ciel [2]. Pour y monter, on se sert parfois d'un haricot ou d'un petit pois ; mais aucun légume n'a peut-être mieux aidé à cette ascension que la courge *altipetax*, cette même courge, qui, dans une fable de l'Arioste, se vante d'avoir pu monter si haut. Malheureusement, quoique le proverbe hongrois compare à la courge qui fleurit le soir les vieillards qui font encore des folies, la vie de la citrouille est très courte et, dans l'ampleur de son fruit, elle cache souvent le vide, d'où le proverbe italien : « Vuoto come una zucca, » d'où encore les noms de *zucca, zuccone, citrullo,*

[1] Dans la Bretagne française, d'après une communication de M. Sébillot, « les citrouilles mises en terre le jour du vendredi saint deviennent grosses comme des chênes. »

[2] Cf. *Concombre.*

employés comme terme injurieux contre les gros imbéçiles. Dans un livre sur les songes[1], on lit : « Ex albis appellatis oleribus, rapum et napi et cucurbita vanas spes significant. Sunt enim haec omnia magnae molis, et nullum alimentum sufficiunt. Aegrotis autem et viatoribus concisiones et dissectiones per ferrum imminere significant, propterea quod talia concidantur. » De même, Apomasaris[2] : « Si quis cucurbitae fruticem invenisse visus sibi fuerit, hominem brevi tempore rerum potientem inveniet. Quod si sub ejus umbra, visus sibi fuerit umbram captare ; sub homine, de quo dictum, requietem inveniet. Si fructum cucurbitae visus sibi fuerit invenisse, divitias vanas cum ostentatione speciosa et fama reperiet. Si eo vesci visus sibi fuerit, si morbo laborat, convalescet, sin autem, valetudine bona frui perget. Si crudis vesci cucurbitarum fructibus visus sibi fuerit, mentiendo de suis opibus homines fallet ; quippe cucurbita magnam ad fertilitatem non augescit. Si videre visus fuerit factos aridos, mendacia cum veritate commutabit. »

Comme il est encore assez douteux que l'on puisse entrevoir la courge sous les mots védiques *urvâruka*[3] et *urvâru*[4], où l'on prie d'être délivré du lien (de la mort) ainsi que l'*urvâruka* ou *ourvâru* est détaché de son lien, je rappellerai seulement ici qu'il existe dans l'Inde une espèce de courge, le *kimpaka*, qui a donné lieu à des comparaisons injurieuses, lesquelles pourraient déteindre un peu sur toute la famille des courges. Dans une strophe populaire indienne[5], il est dit que les seules corneilles mangent le *kimpaka ;* dans une autre[6], on compare l'homme méchant d'un extérieur aimable avec le *kimpaka*, extérieurement fort joli, mais peu appétissant à l'intérieur. Le *Pan'çatantra*

[1] Artemidori Daldiani, *De Somniorum Interpretatione*, I, 69.
[2] *Apotelesmata*, Francfort, 1577.
[3] *Rigveda*, VII, 59, 12.
[4] *Rigveda*, VI, 14, 2.
[5] Cf. Böhtlingk, *Indische Sprüchen*, I, 754.
[6] I, 343.

compare certaines femmes au fruit de la *gun'ǵâ*, tout à fait délicieux à la vue, mais vénéneux.

CLEMATIS INTEGRIFOLIA. — L'un des noms populaires que l'on donne à cette plante dans la Petite-Russie est *Tziganka* (plante des Bohémiens), ou *zabii kruća*, ou *sinii lomonos*. A propos de cette plante, on raconte ce qui suit : « Les Cosaques étaient jadis en guerre avec les Tartares. Ces derniers avaient l'avantage et les Cosaques commençaient à fuir ; l'hetman des Cosaques, indigné à cette vue, se frappa le sinciput avec le manche de sa pique. De suite éclata un orage qui souleva en l'air les Cosaques traîtres et fuyards, et, après les avoir brisés en mille pièces, mêla tous ces morceaux avec la terre des Tartares. C'est de cette terre que sortit la plante *tziganka*. Mais les âmes des Cosaques, malheureuses de sentir leurs ossements mêlés avec la terre des étrangers, prièrent Dieu d'aller les semer en Ukraine, où les jeunes filles auraient cueilli la *clematis integrifolia*, pour en faire des guirlandes. Dieu exauça leur prière chrétienne et patriotique; c'est à quoi précisément fait allusion le chant populaire petit-russien qui commence ainsi :

Pociyav v Ukraini,
To pid liçamî,
To pid skirdamî, etc.

On prétend, dans la Petite-Russie, que si tout le monde suspendait à sa ceinture, par derrière, la *bryonie*, tous les morts Cosaques reviendraient à la vie. J'ai rattaché à la *clematis integrifolia* ce conte petit-russien et non pas à la *bryonie*, *vitis alba*, *clematis vitalba*, parce que je trouve que le nom populaire de la *clematis vitalba* en Petite-Russie est *borodavnik*, d'où le proverbe : « Il ne faut pas prendre le *borodavnik* dans ses mains ; autrement poussent des tumeurs. »

COCOTIER. — Les Portugais ont donné ce nom au coco qu'on appelle *nârikera* ou *nârikela* en sanscrit. C'est ce qu'on lit dans l'*Historia dei semplici aromati* de De

Horto, traduite du portugais[1], et dans la *Sommario dell' Indie Occidentali*. De Horto s'exprime ainsi : « On nomme généralement l'arbre *maró* et le fruit *narel;* ce mot *narel* est employé aussi par les Persans et par les Arabes. Au Malabar, l'arbre s'appelle *tingamaran;* le fruit mûr *tenga*, le fruit vert *elien*. A Goa on l'appelle *lanha*. A Malais, l'arbre s'appelle *trican*, la noix *hihor,* à laquelle nous autres portugais avons donné le nom *coquo*, à cause des trois trous qui représentent le museau d'un chat ou d'un animal semblable. » Ramusio ajoute ce détail : « On a donné à ce fruit le nom de *coco*, parce que, lorsqu'on le détache de l'arbre, un trou y reste à l'endroit par lequel il était attaché; au-dessus de ce trou, il y en a deux autres; les trois ensemble représentent la figure d'un chat, lorsqu'il *coque* (coca) ou crie : voilà pourquoi on appelle le fruit *coco*. » Quoi qu'il en soit de cette étymologie portugaise, il est utile de constater que les Portugais n'ont pas été les premiers à voir dans la noix du cocotier la figure d'un animal. (Nous verrons bientôt par une légende chinoise quelle origine on attribuait en Chine à la noix du cocotier.) Avant les Portugais, Aboul Fazl avait remarqué dans l'Inde l'usage suivant : Lorsqu'on ne retrouve plus le cadavre d'un mort et qu'on veut cependant lui faire honneur, on façonne un corps avec des roseaux, et on y attache en haut une noix de cocotier, qui est censée représenter la tête du trépassé ; on couvre le corps ainsi façonné de bois de *palaça* (*butea frondosa*) ; après quoi, on prie et on le brûle. Notre missionaire Vincenzo Maria da Santa Caterina[2] nous apprend aussi que, lorsqu'un Indien tombe malade, on fait tourner une noix de coco; si la noix s'arrête vers l'occident, le malade va mourir; si elle s'arrête vers l'orient, il guérira. Le même voyageur nous fait connaître la superstition du Dekhan, qui défend aux Indiens d'entreprendre aucune bâtisse, ou n'importe quoi de considérable sans offrir

[1] Venise, 1589.
[2] *Viaggio alle Indie Orientali* (III, 29).

d'avance des noix de coco à leurs divinités. Dans le décret rendu en l'année 1704 par le cardinal de Tournon contre les rites du Malabar et du Coromandel, nous lisons ce qui suit : « Fructus etiam vulgo dictus *Coco*, ex cujus fractione prosperitatis vel infortunii auspicia gentiles temere ducunt, vel omnino a Christianorum nuptiis rejiciatur, vel saltem, si illum comedere velint, non publice sed secreto et extra solemnitatem aperiatur ab iis qui, evangelica luce edocti, ab hujus modi auspiciorum deliramento sunt alieni. » Ce décret a été rédigé à la suite d'un procès où la question suivante était posée par l'Église catholique : « An ethnici in frangenda nuce indica divinationem aliquam auguriumque intendant. » A quoi les jésuites partisans de la conservation des rites indiens s'empressaient de répondre : « Primo quidem, ne gentiles quidem ipsi divinationis et augurii captandi causa nucem illam frangunt. Verum quidem est, quod si bifaria omnino non illa frangatur, ex astantibus ethnicis, quidam nihil omnino id curant, quidam id velut malum augurium ducentes, paululum cogitabundi, tristesque apparent; non idcirco tamen ab incœpto pedem retrahunt, sicut in aliis auguriis, sed incoeptam matrimonii celebritatem absolvunt. Neophyti autem quocunque tandem modo nux illa frangatur de eo ipsos minime sollicitos esse debere, apprime sciunt. » On essayait évidemment, par cette réponse évasive, d'égarer le jugement de la cour de Rome. Le chapitre où il est question de ce rite, dans la relation présentée en l'année 1731 au pape par les jésuites [1], se termine ainsi : « Il appartient à la sagesse suprême de Votre Éminence de décider si on doit encore tolérer cet usage à raison de l'innocence du but qui le fait pratiquer par les chrétiens du Malabar, c'est-à-dire, pour placer dans une partie de la noix du cocotier le tâli que les parents doivent voir et toucher comme preuve qu'ils donnent leur approbation au mariage, et pour maintenir au milieu de la jeunesse un jeu innocent, où l'on dit à plusieurs reprises : « que l'on

[1] Elle appartenait autrefois au *Collegio Romano*; je l'ai retrouvée, il y a cinq ans, dans la *Biblioteca Vittorio Emanuele* de Rome.

casse la noix *du cocotier pour le tâli*, au moment où l'on va célébrer le mariage ». Ce jeu que les jésuites trouvaient innocent était évidemment un jeu phallique ; le *tâli* et la noix cassée représentaient le jeu des époux; les carmes et les capucins missionnaires dans l'Inde l'avaient fort bien remarqué, et il est naturel qu'ils se fussent scandalisés en retrouvant cet usage païen très répandu parmi les chrétiens dits de Saint-Thomas. — La liqueur du coco, dans une strophe indienne[1], est comparée à l'ambroisie. « Les cocotiers, dit-on, en souvenir d'avoir bu très peu d'eau pendant leur première jeunesse, fournissent, pendant leur première jeunesse, aux hommes de l'eau semblable à l'ambroisie. » Le docteur Bretschneider [2] nous explique ainsi le nom chinois de la noix de coco, qu'on appelle *ye-tsu*, mais aussi : *yüe-wang-t'ou* (*tête du prince de Yüe*). « D'après le *Nan-frang-t'sao*, il existe une tradition suivant laquelle le prince *Lin-yi* était en lutte avec le prince de *Yüe*. Le premier envoya tuer son ennemi et lui fit couper la tête pendant qu'il était ivre. La tête coupée suspendue à un arbre se transforma en noix de coco, avec deux yeux sur son écorce. Voilà pourquoi on appelle ce fruit *Yüe-wang-t'ou*. »

Cognassier. — Plutarque[3] nous apprend que, d'après un décret de Solon, qui consacrait ainsi par la loi un usage populaire existant, la nouvelle mariée devait manger un coing, avant de monter sur le lit nuptial. Les Grecs appelaient le coing *chrysomela* [4], c'est-à-dire *pomme d'or*, le *malum aureum* de Virgile. Selon Plutarque, on mangeait le coing pour rendre agréable la première entrevue des époux ; mais, selon d'autres, pour obtenir de beaux enfants. En effet, on prétendait que la femme enceinte, en mangeant du coing, accoucherait d'un beau garçon. Le coing, consacré à Vénus, était considéré comme un gage

[1] Böhtlingk, *Indische Sprüche*, II, 4249.
[2] Cf. *Chinese Recorder*, du mois de février de l'année 1871.
[3] Conj. Praecept. 1, *Quaest. Rom.*, 65.
[4] Ce nom est encore donné aujourd'hui dans le napolitain à l'*abricot*.

d'amour par les amoureux de la Grèce. D'après Athénée, le chariot de Vénus n'était pas seulement rempli de myrthes et de roses, mais encore de coings. Dans plusieurs représentations anciennes, la déesse de l'amour se trouve représentée avec un coing à la main. C'est encore au coing, sans doute, que Virgile fait allusion dans sa troisième églogue :

> Malo me Galathea petit, lasciva puella,
> Et fugit ad salices.

On peut comparer ici l'usage des amoureux serbes, d'une provenance vraisemblablement hellénique, de se jeter la pomme, comme invitation à l'amour qui conduit au mariage. Dans plusieurs autres cas, où la pomme joue un rôle érotique, il faudrait sous-entendre le coing. Par exemple, dans cette épigramme de Platon traduite en latin :

> Malo ego te ferio; tu, si me diligis, illud
> Suscipe, me imperti et virginitate tua.
> Hoc fieri si posse negas, hoc suscipe malum, et,
> Quam pereat parvo tempore... vide.

On connaît la ruse de l'amoureux Akontius pour obtenir en mariage la belle Cydippe de Délos. N'osant lui faire sa déclaration, il jeta dans le temple de Diane, où elle se rendait pour ses dévotions, un coing avec l'inscription qui suit : « Je jure, par la divinité de Diane, de devenir la femme d'Akontius. » La jeune fille, ayant ramassé le coing, lut à haute voix l'inscription, et par cette lecture, ayant, sans le vouloir, dans le temple de Diane, prêté serment d'épouser Akontius, celui-ci obtint le prix de sa ruse. Mattioli[1], à propos de l'ellébore blanc, nous apprend qu'en Espagne, le coing est employé comme un contrepoison infaillible : « Paratur a radicum succo in Hispania venenum, quo venatores sagittas illinunt, quibus qui feriuntur, brevi tempore pereunt, nisi cydonia poma voraverint, et eorundem biberint succum. » Goropius prétend que les trois pommes de l'arbre

[1] *De Plantis*, Francfort, 1586.

des Hespérides enlevées par Heraclès étaient des coings, et il fait mention d'une statue du Dieu tenant trois coings à la main.

Colococcum. — A propos de ce fruit inconnu, auquel la légende attribue des propriétés médicales extraordinaires, nous lisons dans Du Cange : « Eleusius Presbiter, in Vita S. Theodori Siceotae tom. 3. 55. April. page 48 : Et morbi causam aperiens et insidiatores patefaciens, e manu sua tria illi colococca dedit : Haec, inquiens, comede et nihil tibi erit mali. Continuator Bollandi : *Kolos*, magnus κόκκος, granum est. Et forte hic intelliguntur grana mali punici : κόλος saepius curtum seu mancum significat quam magnum ; quare *colococca* erunt forte parva grana. »

Colchique (*Ephemeron*, *Colchicum autumnale* L.), l'une des herbes privilégiées de la magicienne Médée. Nicandre de Colophon, qui écrivit en grec sur les poisons et sur les contrepoisons, affirme que le colchique produit sur le corps une rougeur et une chaleur excessives, et qu'il provoque des vomissements avec déchirements d'entrailles.

Concombre. — En sanscrit, on donne le nom d'*Ikshvâku* à un prince légendaire indien, à un chef de race royale, et, d'après Hessler, aussi au *Citrullus colocynthis Schrad.* La grande fécondité du concombre aurait fait donner ce nom au prince légendaire qui devait avoir une descendance nombreuse. Quoique les Bouddhistes fassent remonter le nom d'*ikhsvâku* à *ikshu* (la canne à sucre), on ne peut pas oublier que la femme de Sagara, à laquelle on promettait soixante mille enfants, accoucha d'abord d'un *ikshvâku*, c'est-à-dire d'un *concombre*. De même que le concombre et la courge ou citrouille, qui ont la tendance à se propager et à monter haut, *Triçanku*, l'un des descendants d'*Ikshvâku*, a l'ambition de monter au ciel, et il obtient cette grâce à l'aide du sage Viçvâmitra[1]. Les Grecs appelaient le concombre, c'est-à-dire la κολοκύντη, « l'Indienne » Ἰνδική; Athénée confirme sa

[1] Cf. *Courge*, *Citrouille*, *Melon d'eau*.

provenance de l'Inde. Dans une comédie d'Épicrates, Athénée avait lu une discussion piquante entre les philosophes du Gymnase, y compris Platon, pour définir le *concombre*, que l'on envisageait comme un intrus dans le monde végétal hellénique.

CONJUGALIS HERBA. — Cette herbe érotique est probablement la même qu'en Piémont on appelle « concordia », à propos de laquelle M. Bertolotti m'écrivait ce qui suit : « Dans les vallées de Lanzo, lorsque deux amoureux veulent s'assurer si leur mariage aura lieu, ils vont à la recherche de l'herbe qu'on nomme *concordia*. On dit que cette herbe ne s'élève guère, ce qui augmente la difficulté de la trouver; sa racine est partagée en deux : les deux parties représentent chacune une main avec cinq doigts. Si on trouve cette herbe, on la déracine pour regarder si les deux mains sont unies, signe certain que le mariage pourra s'effectuer; si, au contraire, les deux mains sont séparées, le mariage n'aura pas lieu. »

CONYZA SQUARROSA (*Conyza Erigeron graveolens* L.[1]). — Sur les fleurs de cette plante, ainsi que sur la *Cneorum passerina hirsuta* L., on faisait asseoir les femmes grecques dans les fêtes des Thesmophores.

CORIANDRE. — Il y a apparente contradiction entre les propriétés qu'Apulée[2] et Macer Floridus[3] attribuent à cette herbe. Selon le premier, le coriandre aide les femmes à accoucher, et délivre des fièvres et des frissons; selon le second, elle arrête les mois des femmes et apporte toute espèce de maux, sans exclure la mort. Voici les recettes d'Apulée : « *Mulier ut cito pariat* : Coriandri seminis grana undecim aut tredecim in linteolo mundo de tela alligato, puer aut puella virgo ad femur sinistrum prope inguen teneat, et mox ut peractus fuerit partus, remedium cite solvat, ne intestina sequantur. *Ad frigora et omnes febrium typos :*

[1] Cf. *Tonnerre*, dans le premier volume.
[2] *De Virtutibus Herbarum.*
[3] *De. Viribus herbarum.*

Herbam coriandrum, ubi mane videris ad olitorem propositum, accedes ad eum, et projicies denarium, et tolles fasciculum de coriandro, sed noli nominare, et portes tecum usque dum hora suspecta veniat : quum autem illa transierit, et nihil tibi provenerit, sub sero proiicias illum post te, dum ambulas et noli post te respicere; liberabit te ». On voit bien, d'après cette citation, qu'en même temps qu'on employait la coriandre, on la craignait comme une espèce d'herbe diabolique. Macer Floridus à son tour :

Praestat idem lectum coriandrum mane priusquam
Sol surgat cervicali si subditur aegri.
Xenocrates scripsit totidem cessare diebus
Menstrua quot mulier coriandri grana vorabit.
Assiduum quidam condemnant illius usum,
Nempe putant mortem quemvisve parare dolorem.

Cornouiller. — On connait l'épisode de Polydore dans Virgile. Le cornouiller est l'arbre dans lequel se transforme le jeune prince Polydore, après sa mort. Lorsqu'on détache une branche de cet arbre, il en coule du sang. C'est le sang de Polydore, auquel l'*auri sacra fames* avait enlevé la vie avec les richesses. Il est curieux d'apprendre qu'en Toscane, on appelle aussi *sanguine* le *faux cornouiller*, et très intéressant d'observer que, dans un conte populaire toscan de très ancienne date[1], le frère tué pour *une plume de paon* est changé en un *faux cornouiller*. Ce conte est une variante évidente de la légende virgilienne, mais avec un cachet mythologique qui ne permet point de le considérer comme un simple développement postérieur. Je ne puis pas, en outre, oublier l'impression étrange, mystérieuse, profonde que produisit sur moi un fragment de chanson, avec un air monotone et indéfinissable par lequel le conteur s'interrompait tout à coup pour imiter la lamentation du jeune frère tué, qui, par la flûte magique tirée du faux cornouiller, trahis-

[1] Cf. mon recueil des *Novelline popolari di Santo Stefano di Calcinaia* (Turin, Negro, 1869), et, en outre, les mots *Érable*, *Sorbier*, et, dans le premier vol., *Sang des arbres*.

sait le secret de sa mort; et je serais tenté de reporter directement ce conte à sa première source orientale. — Pour construire le fameux cheval de bois, les Grecs, au siège de Troye, coupèrent sur le mont Ida plusieurs cornouillers, dans un bois consacré à Apollon, appelé Karneios, ce qui provoqua l'indignation du dieu; en expiation de ce sacrilège, les Hellènes instituèrent la fête dite *Karneia*. On prétend aussi que le javelot lancé par Romulus sur le mont Palatin était en cornouiller. Sous cet aspect, le cornouiller deviendrait une espèce d'arbre anthropogonique.

Costus (*speciosus*). — Cf. *Kushth'a*.

Coton. (*Gossypium*; en sanscrit *karpâsa*, d'où les noms grec et latin : κάρπασος, *carbasus;* en sanscrit, on l'appelle aussi *phalahî*, proprement *fructifère*). — Le nom de *gossypium* religiosum L. donné à une espèce indienne de coton ne semble avoir aucune importance scientifique; cette dénomination serait née en Europe, parce que, dans le siècle passé, on cultivait l'espèce de coton indiquée sous ce nom, dans un couvent de nonnes européennes du Dekhan[1]. Dans l'Inde, le coton est une plante si commune, que nous ne l'avons jusqu'ici trouvée mentionnée nulle part dans les livres sanscrits comme une plante sacrée. Une strophe populaire indienne[2] parle même du coton avec le plus grand mépris : « O plante du coton, tu pousses loin des chemins; ton fruit n'est mangeable ni pour les hommes ni pour les singes; il n'a pas d'odeur; les abeilles le négligent; tu ne possèdes aucune bonne qualité; il est donc inutile que nous te visitions; reste, nous nous en irons d'ici en soupirant ». Dans un conte populaire indien publié par Maive Stokes[3], on lit que l'oiseau *bulbul* (espèce de rossignol, *Lanius boulboul Lath.*) va se poser sur une plante de *coton*, et y demeure douze ans, pour en attendre le fruit, en refusant l'hospitalité à tous les autres oiseaux, de peur qu'ils ne viennent lui arracher le fruit con-

[1] Cf. Todaro, *Monografia del genere gossypium*, Palermo, 1878.
[2] Cf. Böhtlingk, *Indische Sprüche*, II, 2919.
[3] *Indian Fairy Tales*, Calcutta, 1879.

voité. Lorsqu'il voit la belle fleur, il se réjouit, mais c'est en vain qu'il attend le fruit; alors, il s'expose à la risée de tous les autres oiseaux qu'il avait chassés de la plante. Une autre strophe indienne publiée par Böhtlingk parle cependant des fruits du coton avec quelque indulgence : « Nous aimons les fruits du coton, quoique dépourvus de goût, puisqu'ils ont la propriété de cacher ce qui doit être caché (c'est-à-dire de donner à l'homme des draps pour couvrir sa nudité). » M. Girard de Rialle, en outre, nous apprend que « chez les Khonds, un cotonnier est planté à la fondation de chaque nouveau village, et devient une sorte de palladium de la commune ». D'après la strophe 166 du *Saptaçataka* de Hâla, il semblerait que, dans l'Inde, on ait remarqué une certaine ressemblance entre le tremblement des mains qui semaient le coton et le mouvement convulsif produit par la volupté de deux amoureux qui se pâment de plaisir « Lorsque la belle, au jour propice, sema le coton, ses mains tremblaient, parce que son désir était accompli ». La même comparaison revient dans la strophe 364 de Hâla. Il paraît que les semailles du nouveau coton se font lorsque le fruit du coton semé l'année d'avant, déjà mûr pour la récolte, commence à s'ouvrir et à montrer la blancheur de la ouate. La plante semble alors montrer ses dents (que les Indiens du temps de Hâla ne devaient pas encore noircir de *bétel*) et rire. « Lorsque le paysan (qui avait semé le coton) s'en alla en pensant que la jeune fille pâmée de plaisir était morte, les cotonniers, courbés sous le poids de leurs fruits, riaient ». Agassiz, dans son *Journey in Brazil* nous a fait connaître une étrange légende brésilienne, qui concerne l'une des plus belles espèces de coton (*gossypium brasilianum*). Caro Sacaibu, le premier des hommes, était un demi-dieu. Son fils Prairu, être inférieur, suivait les ordres de son père, qui ne l'aimait point. Pour s'en débarrasser, Sacaibu façonna un armadille et le fourra dans la terre, en laissant seulement sortir la queue, qu'il frotta avec du gui; alors, il donna à son fils l'ordre de lui apporter l'armadille; Rairu obéit; mais

il avait à peine touché la queue[1], que celui-ci, aidé par Sacaibu entraîna Rairu au fond de la terre. Mais, grâce à son talent, Rairu parvint à reparaître sur la terre, et il raconta à Sacaibu que, dans les régions souterraines habitaient des hommes et des femmes, qui, transportés sur la terre, sauraient la cultiver. Sacaibu se laissa convaincre, et descendit à son tour au fond de la terre, à l'aide d'une corde tressée avec un *coton*, qu'il avait semé pour la première fois à cette occasion. Les premiers hommes que Sacaibu tira sur la terre au moyen de cette corde étaient petits et laids; mais, à mesure qu'il en tirait, il en sortait de plus beaux, jusqu'à ce que la corde de coton se brisa, et les plus beaux échantillons de l'humanité restèrent pour toujours sous la terre. Voilà pourquoi, dans ce monde, la beauté est un privilège si rare.

Courge. — (Cf. *Citrouille*).

Crataegus oxyacanthus. — D'après Grimm, les anciens Germains en composaient leurs bûchers. Le docteur Grill[2] remarque à ce propos : « On suppose que, par la vertu du feu sacré qui s'élève des épines, les âmes des trépassés sont reçues au ciel, et il est clair que ce feu sacré est l'image du feu céleste, l'incendie du cadavre un symbole de l'orage, puisque d'abord on consacrait le bûcher avec le marteau, attribut du dieu Thor. » Grill compare ici le buisson embrasé de Moïse et le chariot enflammé sur lequel Élie fut enlevé (cf. *Épine*).

Crocus (safran). — La couleur du crocus est essentiellement appliquée à l'aurore par les poètes grecs et latins (cf. *Maïs*).

Cumin. — Cette plante a donné lieu à plusieurs équivoques de langage. Nous avons déjà vu que les anciens accompagnaient de malédictions l'acte de semer le basilic. Théophraste[3] nous apprend qu'on faisait de même lorsqu'on

[1] Un détail pareil se trouve dans une légende cosmogonique et zoologiqne que j'ai entendu dans ma première enfance en Piémont; seulement, au lieu d'un armadille, dans la légende piémontaise il s'agit d'un cochon.

[2] *Die Erzväter der Menschheit*, I, 182.

[3] *Histoire des plantes*, IX.

semait le *cumin*. On pensait peut-être ainsi éloigner de la plante le mauvais œil, et la faire pousser mieux. On connaît ces espèces d'invocations pour éloigner le mal. La superstition populaire qui fait craindre aux mères les félicitations sur la bonne santé de leurs enfants ; les souhaits que les chasseurs toscans s'adressent réciproquement pour la rencontre du loup, *in bocca al lupo*, disent-ils, pour souhaiter au contraire une bonne chasse, tiennent, sans doute, à la même cause et à la même croyance. C'est ainsi qu'on maudissait en les semant le basilic et le cumin, deux plantes chères au peuple, et qui ont toutes les deux un caractère presque sacré. L'un des noms sanscrits du *cumin* est *aǵâǵî*, tiré des cornes de chèvre et de chevreuil, qu'on a cru y remarquer ; il est curieux qu'une remarque pareille ait été faite en Italie. Nous lisons en effet dans Porta[1] ce qui va suivre : « Cervum febribus et veneno mederi novimus, ne vestigantium ingenia distorqueantur, vel anceps animus remoretur, utrum phyllitis, quae cervinam linguam effigie repraesentat, sit contra aculeatos venenosorum ictus an contra febrium circuitus ? Contemplabimur alias cervi partes et videbimus inter alias partes cornua in eum multa ramosa et spectabili raritate visenda, considerabimus an alia quoque sit herba, quae *cervorum cornua* imitetur, et eos sanet, quos serpens momorderit, et febres invaserint, cum praecipue cervi cornua contra venena existimentur. Ad manus venerit *cuminum folia habere dissecta*, *ramosa*, *capillacea*, *acuta*, *ex adverso alterno situ exorientia*, *ordinata serie*, *in fastigiis ramosa*, et dotes contra venena possidere non contemnendas ; ex hoc *cuminum* veneni antidotum, et phyllitim ad febrium ambitus praevalere, quum videamus non solum *cuminum*, sed ferulacea omnia, eodem foliorum habitu, cornua cervorum imitari, ut foeniculus, ferula, galbanum, euphorbium, nec ab hac forma abhorret *melanthium sylvestre*, et eosdem usus praestare. » Toutes ces extrava-

[1] *Phytognonomica*, Naples, 1588.

gances d'un savant du XVIe siècle n'ont presque rien à faire avec les croyances populaires proprement dites; mais elles peuvent cependant nous montrer comment des ressemblances physiques fort douteuses, et en tous cas très accidentelles, ont pu faire attribuer le même nom et les mêmes propriétés à des végétaux et à des animaux entre lesquels n'existe aucun véritable rapport. Le docteur Porta, précurseur inconscient des matérialistes modernes, était déjà préoccupé par l'idée qu'à chaque force doivent correspondre une matière et une forme; malheureusement son observation scientifique était entièrement superficielle; Porta rapprochait et comparait les végétaux, à peu près comme son quasi contemporain Ménage, sur de simples assonances, rapprochait sans façon les mots des langues les plus éloignées et dont l'organisme était le plus indépendant. Porta, à l'instar des anciens naturalistes, donnait une grande importance aux noms populaires des plantes. Sur ces noms, il bâtissait souvent toute une théorie des propriétés qu'il attribuait à la plante ainsi nommée. De l'étymologie grecque qu'il cherchait dans le nom du cumin, par exemple, il tirait la propriété de faciliter la conception aux femmes : « A κύω, dit-il, quasi *praegnans*, nomen manasse puto; praestat ad foeminarum conceptum, si vulvis indatur. » Chez les Grecs, si on en juge par Plutarque [1], le *cumin*, avec le *sel*, symbolisait l'amitié. On se rappelle peut-être ce que nous avons dit ailleurs [2] à propos du sel considéré comme le meilleur moyen d'attraper les oiseaux, si on le place sur leur queue; on le dit maintenant en Piémont en guise de plaisanterie; mais le sel représente, en somme, l'hospitalité. Par le pain et par le sel, dans les pays slaves, l'on accueille encore les hôtes, et on les retient dans la maison; par le sel, l'on attire et l'on retient; de même, sans doute, par le *cumin*. Le professeur Mannhardt nous apprend [3] que, pour garantir le pain aussitôt tiré du four contre le vol des démons de la

[1] *Symp.*, 5, 10, 1.
[2] *Mythologie zoologique.*
[3] *Baumkultus der Germanen.*

forêt, on le farcit de cumin. M. Mannhardt explique que le cumin paraît avoir la propriété de retenir le voleur dans la maison avec le pain qu'il voudrait emporter. Mais c'est surtout en Italie, où l'on mange aussi du pain farci de cumin, c'est sur un sol latin qu'une pareille croyance a pu devenir très populaire, et j'ai déjà avancé[1] que l'équivoque née sur le mot *cumin* a pu contribuer au développement de cette croyance. On sait que le mot *cominus* en latin signifie de près ; il me semble probable que dans le mot *cumin* (en italien *comino*) on ait reconnu soit le préfixe *cum* allié avec le verbe *ire*, soit un mot analogue à *cominus* et, par conséquent, le grain qui a la force de retenir. Mme Coronedi-Berti m'écrit qu'à Bologne on donne le cumin aux pigeons, dans l'espoir de les affectionner et de les attacher à la maison, et que, lorsqu'une personne ne veut pas quitter une maison ou une autre personne, on dit d'elle : « On lui aura administré le cumin. » On donne aussi le cumin aux pigeons de Rome. Dans les temps anciens, on leur donnait la verveine, dans laquelle on a vu la *veneris herba* ou *peristereon*, appelé encore en italien *erba colombina*. Aldobrandin de Sienne recommande le cumin pour les enfants nouveau-nés[2]. Dans le Canavese, en Piémont, les jeunes filles tâchent de faire avaler le cumin à leurs amoureux, dans la conviction qu'il produira sur eux le même effet que l'on croit obtenir, par le même moyen, sur les poules. En effet, lorsque les poules s'éloignent trop de la maison hospitalière qui les nourrit, on essaye de les attirer, de les attacher au toit par le cumin qu'on mêle avec la farine trempée dans l'eau. De même, lorsqu'un jeune fiancé doit quitter son pays pour le service militaire, ou pour aller travailler à l'étranger, sa fiancée lui donne un pain tout frais, farci de cumin, ou lui fait boire du vin dans lequel elle a, d'avance, pulvérisé du cumin, ce qui fait quelquefois maudire ainsi les amoureux brouillés. « Maudite sorcière! elle m'a donné le *cumin*, et je ne puis plus m'en délivrer. »

[1] Cf. préface du premier vol.
[2] Cf. *Sauge*.

Johnston[1], à propos de l'*eryngion*, d'après Plutarque, écrit ce qui suit : « Eryngio, una capella in os sumpto, totum gregem sistit, nec loco movere, priusquam exemeris, potest ! » Ici l'*eryngion* joue le même rôle que le cumin. Le cumin symbolisait, chez les Grecs, ce qui est petit. Des avares, ils disaient qu'ils auraient même partagé le cumin. Dans sa dixième idylle, Théocrite conseille à un vieil avare de faire cuire des lentilles pour ne pas courir le danger de se couper la main en partageant le cumin. D'après Dion Cassius[2], le peuple appelait *cumin* Antoine, à cause de son avarice. Il y a deux qualités de cumin : le noir, que les Indiens appelaient *kr'ishnaǵîraka* et *upakun'c'ikâ*[3], et le blanc, qu'ils nommaient *çvetaǵîraka*, le même qu'Horace appelait *exsangue cuminum*.

C'ôta (nom sanscrit du *manguier*, cf. ce mot).

Cyclamen. — D'après Théophraste, on l'employait pour exciter l'amour et la sensualité, et pour faciliter les couches et les mois des femmes. Porta prétend que la racine de cette fleur « suo circinato bulbo muliebrem uterum affabre demonstrat effigiatum ».

Cyprès. — Comme tous les arbres phalliques, le cyprès est, tout à la fois, un symbole de la génération, de la mort et de l'âme immortelle. Dans les contes orientaux, le cyprès représente souvent le jeune amoureux, et la rose la bien-aimée. Le cyprès est, parfois, remplacé par le rossignol[4]. Dans un chant de noces de l'île de Crète, on compare le fiancé au cyprès, et la fiancée au narcisse parfumé. Dans la *Chrestomathie* d'Oreste Miller, on lit un chant populaire russe du gouvernement de Perm, où la jeune fille dit à son maître qu'elle a rêvé d'un cyprès et d'un arbre à sucre. Le maître lui explique que le cyprès c'est lui, que l'arbre à sucre c'est elle, que les branches seront les enfants qu'ils auront en-

[1] *Thaumatographia naturalis* (Amsterdam), 1670.
[2] LXX, 3.
[3] On donne aussi ce nom au *petit cardamome*.
[4] Cf. *Gul o Sanaubar*, traduit par Garcin de Tassy.

semble ; ce chant me semble d'origine hellénique. A Rome, d'après Pline, on plantait des cyprès pour la naissance d'une fille, et on appelait l'arbre la *dot* de la fille. Cet usage avait peut-être une intention phallique ; planter un cyprès pour la naissance d'une fille, c'était vraisemblablement lui souhaiter un mari. La flèche de l'arc d'Éros, dieu de l'amour, et le sceptre de Jupiter, deux symboles phalliques, étaient, disait-on, façonnés avec le bois du cyprès. Chez Martial[1], le Priape de Hilarus, en bois de cyprès, s'exprime ainsi :

Adspice quam certo videar non ligneus ore,
. . . . . .
Sed mihi perpetua nunquam moritura cupresso
Phidiaca rigeat mentula digna manu.

Dans l'épigramme 49 du même livre de Martial, Priape menace ainsi les voleurs :

Non sum de fragili dolatus ulmo,
Nec quae stat rigida supina vena
De ligno mihi quolibet columna est,
Sed viva generata de cupresso ;
Quæ nec saecula centies peracta,
Nec longae cariem timet senectae.
Hanc tu, quisquis es, o malus, timeto ;
Nam si vel minimos manu rapaci
Hoc de palmite laeseris racemos,
Nascetur, licet hoc velis negare,
Inserta tibi ficus a cupresso.

On sait que les Romains plaçaient des Priapes en bois de cyprès avec des phallus énormes, à la garde de leurs champs, de leurs jardins et de leurs vignes : le sceptre foudroyant de Zeus, façonné en bois de cyprès ; la massue d'Hercule, qui retrouve les vaches volées par le brigand Cacus ; la foudre d'Indra, combattant contre les voleurs de femmes et de vaches

[1] VI, 73.

représentées parfois en forme de phallus, qui pénètre les endroits secrets, avaient la même propriété de découvrir et de châtier les voleurs, attribuée à Priape. On sait que, dans la mythologie du nord, la foudre d'Indra, la massue d'Hercule, a été remplacée par le marteau de Thor; il me semble facile de reconnaître ce même marteau mythique dans le *marteau de cyprès* par lequel autrefois on croyait, en Allemagne, pouvoir découvrir les voleurs. Voici, en effet, ce que je lis dans un livre assez rare et curieux, imprimé à Bâle en 1583[1] : « Ex oculo excusso sic fur cognoscetur. Primum leguntur septem Psalmi cum Letania; deinde formidabilis subsequitur oratio ad Deum Patrem et Christum, item exorcismus in furem ; hinc in medio ad oculi similitudinem vestigio figurae circularis nominibus barbaris notatae, figitur *clavis aeneus triangularis*, conditionibus certis consecratus, incutiturque *malleo cypressino* et dicitur : Justus es, Domine, et justa judicia tua. Tum fur ex clamore prodetur. » Les anciens peuples iraniens voyaient, dans la forme du cyprès, dont la pointe aiguë se dresse vers le ciel, le représentant végétal du feu générateur ; d'après le Livre des Rois, le cyprès était le premier arbre du paradis iranien. Zarathustra, qui le planta sur la terre, voyait dans le cyprès l'image d'Ahuramazda lui-même ; c'est pourquoi on le trouvait devant tous les temples consacrés au feu, dans la cour du palais royal, et au centre même des jardins de plaisance qui étaient censés reproduire, quoique faiblement, le souvenir du paradis perdu. De l'Asie, le cyprès passa à l'île de Chypre, qui tirait, dit-on, son nom des cyprès[2]. A Chypre, on adorait, sous le nom phoenicien de *beroth*, qui signifie cyprès, une déesse chthonienne. Cette croyance à une déesse personnifiée par un cyprès, était, paraît-il, assez répandue en Orient, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Goethe, qui fait mention du cyprès dans son *Divan :*

[1] J. Vieri, *De Praestigiis Daemonum.*
[2] Cf. Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere.*

Verzeihe, Meister, wie Du weisst
Dass ich mich oft vergesse,
Wenn sie das Auge nach sich reisst,
Die wandelnde Cypresse.
An der Cypresse reinsten, jungen Streben,
Allschöngewachsne, gleich erkenn' ich Dich.

Les Grecs connaissaient plusieurs légendes où une origine anthropogonique était attribuée au cyprès, ainsi qu'à un grand nombre d'autres plantes. Dans un de ces mythes, les cyprès, avant de devenir des arbres, auraient été les filles d'Étéocle. Emportées par les déesses dans une ronde sans fin, elles avaient été, de tourbillon en tourbillon, tomber dans un étang; Gaea eut pitié des jeunes filles, et les changea en cyprès. Une autre fable rapporte que Cyparissus soignait un cerf apprivoisé; un jour, par méprise, il le tua; il en conçut une douleur si grande, qu'il songea à s'ôter la vie; Apollon le transforma, à l'instant même, en cyprès. Une troisième légende suppose que ce Sylvanus, dieu de la végétation, que l'on voit souvent, dans les anciennes représentations, tenant à la main une branche de cyprès, — à quoi fait aussi allusion un vers de Virgile[1] :

Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum, —

avait aimé un enfant nommé Cyparissus, qui fut changé en cyprès.

Mais le cyprès est surtout honoré à cause de sa signification funéraire, en sa qualité d'arbre immortel, toujours verdoyant (*cupressus sempervirens*), parfumé, dont le bois, comme celui du cèdre, est incorruptible. L'arbre de la mort symbolisait en même temps l'immortalité. Tel est l'office du cèdre, dans le conte égyptien de Batou. Le cyprès planté sur les tombeaux, placé sur les bûchers et à la porte des maisons patriciennes en deuil (d'où le vers de Lucain (III, 442) :

Et non plebeios luctus testata, cupressus [2],

[1] *Georg*, I.

[2] Cependant, aux funérailles de Grisostome, dans le *Don Quijote de la Mancha* (I, 13), les pâtres aussi portent des couronnes de cyprès : « Veinte

consacré à Pluton, n'exprimait pas seulement la douleur des survivants et la tristesse de la mort, mais beaucoup plus l'espoir d'une résurrection; l'arbre vivant attestait, pour ainsi dire, la vie éternelle du trépassé (cf. *Érable*). A Salaparuta, en Sicile, écrit M. Pitré[1], le jour des Morts, les enfants jouent tout le jour avec des graines de cyprès. Ils détachent aussi des branches de cyprès et de romarin, et rentrent joyeusement avec elles dans les maisons. Cette joie ne peut signifier autre chose que la vie bienheureuse des trépassés, attestée par le cyprès et le romarin toujours verts. C'est ainsi que, d'après Pausanias (VIII), les Grecs gardaient vierges et intacts les cyprès qui poussaient sur le tombeau d'Alcmaeon, le fils d'Amphiaraüs, enseveli, disait-on, dans la Psophide. Ces cyprès, au dire de Pausanias, s'élevaient à une telle hauteur, qu'ils projetaient leur ombre sur la montagne voisine. Pausanias fait mention de plusieurs autres bois de cyprès, qui avaient un caractère sacré parmi les Grecs, par exemple ceux qui entouraient le temple de Bellérophon, la chapelle de la Vénus Mélanis, le tombeau de Laïs, près de Corinthe, le temple d'Esculape, et un bois touffu de cyprès où l'on voyait des statues d'Apollon, d'Hermès et de Rhéa. Diodore de Sicile, Platon, Solinus, parlent des bois de cyprès que l'on vénérait à Crète, près des ruines de la maison attribuée à Rhéa, et près de la caverne de Zeus; Solinus signale aussi le privilège des cyprès de Crète, de repousser dès qu'on les avait coupés[2]. Platon aurait désiré faire graver les lois sur bois de cyprès, parce qu'il le croyait plus durable que le bronze; l'antique idole de Véjovis, en bois de cyprès, au Capitole, aurait pu fournir une preuve à l'appui de cette opinion.

Les poètes latins, cependant, n'ont généralement vu dans le cyprès, qu'un arbre triste. Horace, qui se souciait fort peu

pastores, todos con pellicos de negra lana vestidos, y coronados con guirnaldas que a lo que despues pareció eran cual de tejo, y cual de *cipres*. Entre seis d'ellos traien unas andas cubiertas de mucha diversidad de flores y de ramos. »

[1] *Il giorno dei Morti*, Palermo, 1875.

[2] Cf. Meursius *Creta*, *Cyprus*, *Rhodus* (Amsterdam, 1675, p. 105).

de l'autre vie, et qui aimait, en revanche, beaucoup la vie mondaine, parle de ces arbres qui ornaient les tombeaux, et dont se couronnaient les prêtres de Pluton, avec une mauvaise humeur évidente :

> Nec harum, quas colis, arborum,
> Te praeter, invisam cupressum,
> Ulla brevem dominum sequetur.

Virgile en parle, sans doute, plus religieusement ; mais, cependant aussi, comme d'un arbre sombre (*atra*) et funèbre (*feralis*) ; Ovide de même. Les Grecs, de leur côté, couronnaient de cyprès leur tragique Melpomène. Dans les contes populaires, le cyprès joue ce même rôle d'arbre diabolique et funéraire. Le diable arrive à minuit pour enlever les trois cyprès confiés à la garde des trois frères. Ce conte se rattache sans doute au mythe hellénique qui consacrait à Pluton le cyprès. L'âme du trépassé passe dans les mains de Pluton en forme de cyprès. Il est donc naturel que le vieux Pluton, et le diable son successeur, s'emparent de ces arbres, et qu'ils choisissent l'heure la plus sombre de la nuit pour accomplir cette tâche. L'*atra cupressus* symbolise ici les ténèbres où Pluton et le diable règnent en maîtres. Dans Claudien [1], le cyprès est devenu un flambeau de la déesse Cérès, qui le jette dans le cratère de l'Etna, pour arrêter l'éruption de ce volcan et y emprisonner le dieu Vulcain lui-même.

Cytise. — C'est auprès d'un buisson de cytise que se mariaient autrefois les jeunes fiancés russes. De cette coutume païenne, contre laquelle les prêtres russes ont réagi depuis longtemps, on trouve encore quelques réminiscences dans les *bylines* ou légendes héroïques russes [2].

Darbha. — Synonyme indien de l'herbe sacrée *kuça* (cf.).

Delphinium Ajacis (*pied d'alouette*, en allemand *rittersporn*, en piémontais *crus d'cavajer*, croix de chevalier, etc., cfr. *Hyacinlhe*). Les habitants de l'île de Sala-

[1] *De raptu Proserpinae.*
[2] Cf. Rambaud, *La Russie épique*, p. 90.

mine racontaient qu'après la mort d'Ajax, on vit pousser une plante aux fleurs blanches et roses, sur lesquelles on remarquait les mêmes lettres funéraires qu'on lit, dit-on, sur le hyacinthe. Ovide[1] y fait allusion :

Expulit ipse cruor. Rubefactaque sanguine tellus
Purpureum viridi genuit de cespite florem,
Qui prius Oebalio fuerat de vulnere natus.
Litera communis mediis pueroque viroque
Inscripta est foliis; haec nominis, illa querelae.

DHATTÛRA. Le *datura* ou *la pomme épineuse*. — Parmi les nombreux synonymes indiens de cette plante qui se trouve dans le *Râg'anighan't'u* ou *Nighan't'urâg'a*, l'illustre professeur Roth me signale celui de *kitava* ou *joueur*, et me renvoie à ce passage de l'*Hortus Calcutt.* (p. 515) de Voigt : « Employé quelquefois comme un moyen magique par les voleurs et autres coquins pour priver leurs victimes de tout pouvoir de leur résister. » Je trouve un commentaire fort intéressant de ce passage dans la botanique indienne du médecin portugais De Horte (XVIe siècle) : « Lorsque les voleurs, y est-il dit, désirent voler quelqu'un, ils placent des fleurs de cette plante dans ses mets et les lui font avaler, parce que ceux qui en mangent perdent la tête; il leur vient une grande envie de rire et d'être généreux, en permettant que tout le monde les pille. Cette espèce de démence dure vingt-quatre heures. » On donne quelquefois à manger de cette plante, pour s'amuser en regardant ceux qui en ont goûté devenir presque fous et ivres. Johnston[2] : « Christophorus Acosta addit nonnullas meretrices adeo hoc medicamentum temperare nosse, ut ad certas easque quot velint horas, mentem adimant. » Le langage populaire indien et les poètes font, parfois, allusion à cette propriété étrange du *dhattûra*. Le *dhattûra* est encore appelé, en sanscrit, *unmatta*, c'est-à-dire ivre, fou, *unmattaka, madanaka, mohana*, c'est-à-

[1] *Metam.*, XIII, 394.
[2] *Thaumatograghia Naturalis*, d'après le portugais Acosta.

dire, qui fait devenir fou, *dhûrta*, c'est-à-dire trompeur. L'un des noms du dhattûra est aussi *çivaçekhara*, « ayant l'aigrette de Çiva ».

DHRUVA. — Dans l'Inde, on appelait au féminin « dhruvâ » la coupe du sacrifice, façonnée avec le bois de la *flacurtia sapida;* on appelait aussi *dhruvâ* l'*hedysarum gangeticum*. Dans le *Yaǵurveda noir*, nous trouvons que le mot *dhruva*, au masculin, représente le dieu Agni et l'un des huit Vasus, les seigneurs des régions célestes, et précisément (à ce qu'il paraît) celui qui préside à la région polaire, à la région du zénith, de l'étoile polaire. Ce Vasu est aussi nommé *Dhruvakshit*, celui qui commande au *Dhruva*, de même que *Dyu* et *Divaspati*, *Brahman* et *Brahmanaspati* ont été identifiés. Dans cette fonction de *Dhruvakshit*, le *Yaǵurveda* invite le Vasu à *consolider le ciel :* « *Dhruvakshid asy antarikshaṁ dṛinhu* (I. 2, 12); et il soutient le ciel, de même que Skambha, le tronc de l'arbre cosmogonique, du grand figuier primordial; on ne doit pas oublier que *dhruva* est aussi l'un des noms de la *ficus indica*.

DICTAME (*Origanum dictamnus* L.). — Les anciens avaient consacré cette herbe à la déesse Lucine, qui veillait aux accouchements; on la représentait souvent avec une couronne de dictame. L'herbe s'appelait aussi *Artemidesium*, *Eubolium*, *Labrum Veneris*. Les femmes grecques et romaines attribuaient à cette herbe des propriétés extraordinaires dans les accouchements qu'elle était censée faciliter. On raconte que, dans l'île de Crète, les chèvres blessées par une flèche cherchaient de suite le dictame et, en mangeant cette herbe, faisaient sortir la flèche de leur blessure. Chez Virgile[1], de même, Vénus guérit Ænée blessé avec le dictame (cf. *Centaurea*, *Gentiane*, etc.) :

> Dictamnum genitrix Cretaea carpit ab Ida,
> Puberibus caulem foliis et flore comantem
> Purpureo, non illa feris incognita capris
> Gramina, cum tergo volucres haesere sagittae.

[1] *Aen.*, XII, 412.

Plutarque[1] ajoute que les femmes de Crète en voyant comment, par le dictame, les chèvres faisaient sortir les flèches de leur corps, apprirent à en faire usage pour faciliter leurs accouchements[2].

DODECATHEON. — L'herbe des douze dieux; cf. *Bétoine*.

DONNA. — Je ne saurais indiquer le nom scientifique de cette herbe, à propos de laquelle on dit en Piémont que, si on la place dans une botte et qu'on chausse la botte avec les pieds nus, on chasse la fièvre.

DRACÈNA. — Humboldt, Berthelot, Schlacht, Mantegazza ont fait mention de cet arbre vénérable que les Guanches, depuis un nombre incalculable de siècles, adorent comme un arbre tout aussi sacré que l'était l'olivier pour les Athéniens, le platane pour les Lydiens, le chêne pour les Gaulois, la *ficus religiosa* pour les Indiens et le palmier pour les Arabes.

DRAGON. — Plusieurs herbes ont tiré leur nom du dragon, du serpent et de la couleuvre. Ces herbes ont des propriétés homéopathiques : à cause de la ressemblance qu'on a vue entre elles et les serpents, on a pensé qu'elles étaient des talismans puissants pour éloigner les serpents et pour en guérir les morsures. Macer Floridus[3] nous donne cette description de l'une de ces herbes :

Herba, Dragonteam Graecorum quam vocat usus
Haec eadem, vulgi lingua, *colubrina* vocatur,
Quod colubro similis maculoso cortice surgit;
Ex quibus antiquis expertum credimus esse,
Quod queat a simili colubrina venena fugare.
Quisquis se trita radice perunxerit ejus,
Tutus ab incursu serpentum dicitur esse.
Morsibus illarum cum vino sumpta medetur.

[1] *De Sol. Anim.*

[2] Cf. Antigonus Carystius, Mirab. XXXVI, et le scholiaste d'Euripide. Apulée, *De Virtutibus Herbarum*, attribue au dictame la propriété de tuer les serpents : « Tanta autem virtus est dictamni, ut non tantum interficiat, ubicumque fuerint, serpentes praesentia sui ; sed et si odor ejus a vento sublatus fuerit, ubicumque eos tetigerit, mox occidat. »

[3] *De Viribus Herbarum.*

Le médecin espagnol Monardes, au XVIe siècle, nous donne ces renseignements curieux sur l'herbe du dragon américain[1] :

« Io porto meco il frutto dell'arbore, onde cavano il sangue di Drago, il qual è cosa meravigliosa da vedere, perchè è come un animale. Io lo volsi vedere, e aprimmo una foglia, dove sta il seme et, aperta la foglia, apparve un Dragon fatto con tanto artificio, che parea vivo, col collo lungo, la bocca aperta, le spalle spinose, la coda lunga, e assiso sopra i suoi piedi, che certo non è alcun che lo miri, che non si meravigli di vedere la sua figura fatta con tanto artificio che parea avorio, che non è artefice così perfetto, che lo possa far meglio. Nel vederlo che io feci, mi vennero nel pensiero quelle tante opinioni e così varii pareri quanti hebbero circa di questo li antichi così Greci come Latini et Arabi, i quali dissero mille impertinentie, per mostrare d'insegnarne perchè si chiamasse sangue di drago, dicendo alcuni che si dice così, perchè, decollato un dragone, si coglie quel sangue, e si condisce con certe cose; perciò lo chiamano sangue di Drago. Alcuni altri dicono che è sangue di uno elephante, mescolato con altre cose. Altri, che è specie di minio. Molti, che è succo di siderite, herba molto piccola, che fa il succo molto verde. Alcuni, che è succo di una radice di un'herba, che si chiama Dragontea, e che perciò si chiama sangue di Drago. Ma il tempo, che è discopritor di tutte le cose, ne ha discoperto et insegnato ciò che sia sangue di Drago, e perchè si chiama così. Et è per lo frutto di quest'arboro, che manda fuori questa lagrima a modo di sangue, che è il frutto che dicemmo, il qual è un dragon formato, come lo puó produrre le natura, donde prese molto chiaramente l'arboro il nome. » On attribue naturellement à ce *sang de dragon*, par vertu *homéopathique*, la propriété d'arrêter le sang.

Durva (ou *dûrbâ*), nom sanscrit de l'*agrostis linearis*,

[1] *Delle cose che vengono portate dall' Indie Occidentali*, racc. e trattate dal Dr Nicc. Monardes, medico in Siviglia; traduction italienne. Venise, 1589.

d'après Wilson, et du *panicum dactylon* d'après Carey. Cette espèce de millet, tout aussi bien que le *kuça* (cf.), joue un rôle important et singulier dans les usages populaires indiens. Dans le *Rigveda*[1], on prie les maux de se disperser, c'est-à-dire de s'éloigner, comme la *dûrvâ*, dont les semences mûres tombent loin d'elle. Cette comparaison renferme peut-être une intention mythologique. Dans l'*Atharvaveda*, on prie la *dûrvâ*, qui pousse de l'eau (c'est-à-dire, dans les terrains marécageux), qui a cent racines et cent tiges, d'effacer cent péchés et de prolonger pour une centaine d'années l'existence de celui qui l'invoque. Le fait que cette herbe est la plus tendre, la plus fraîche, la plus substantielle nourriture du bétail, et sa beauté, ont pu suffire à la mettre en honneur; mais les Indiens pensaient en outre qu'une nymphe se cachait dans cette herbe. Dans le troisième acte du drame *Vikramorvaçî* de Kâlidâsa, la nymphe Urvâcî se montre à Pourouravas les cheveux ornés de cette herbe. Lorsqu'on célèbre dans l'Inde la fête du dieu Indra, le quatorzième jour du mois lunaire Bhadra, on chante, on danse et on offre quatorze différentes espèces de fruits au dieu; dans cette cérémonie, les dévots portent attachées à leur bras droit, des feuilles de *dûrvâ*; les dévotes qui, pendant cette fête, sont en majorité, à leur bras gauche. Dans les noces indiennes, les femmes lient ensemble le bras droit du fiancé et le bras gauche de la fiancée avec des feuilles de *dûrvâ* (en Russie, c'est le prêtre qui lie ensemble les mains des deux époux, en les couvrant avec son étole). D'après Açvalâyana et Nârâyana, dans le troisième mois de la grossesse de sa femme, le mari, pour obtenir un mâle, exprime sur la narine droite de la femme le jus de l'herbe *dûrvâ*. Dans l'âge védique (l'usage existe vraisemblablement encore dans certaines parties de l'Inde), lorsqu'on bâtissait une maison, avant de l'élever, aux quatre coins, sur les quatre pierres de la base on plaçait de la *dûrvâ*. Cette herbe figure aussi parmi les huit ingrédients

[1] X, 134.

qui composaient l'*arghya*, c'est-à-dire l'offrande symbolique de l'hospitalité indienne. (Quelques savants européens ont confondu la *dûrvâ* ou *dûrbâ* avec le *darbha;* or le *darbha* ou *kuça* n'est pas le *panicum dactylon*, ni l'*agrostis linearis*, mais la *poa cynosuroides*.) D'après une strophe du *Pan'c'atantra*, la *dûrvâ* serait née des poils de la vache, de même que le lotus bleu (*indîvaram*) de la fiente de vache. La feuille de la *dûrvâ* est tellement appréciée qu'elle est passée en proverbe; dans une strophe indienne[1], on dit que la feuille est l'ornement de la *dûrvâ*, de même que la fleur est l'ornement des arbres; l'indépendance, l'ornement de l'homme; l'époux, l'ornement de la femme. Cette feuille attire particulièrement les gazelles; la strophe précédente proclame heureuses les gazelles qui mangent l'herbe *dûrvâ*, car elles ne voient point le visage des hommes que la richesse a fait devenir fous.

Ébène. — D'après Pausanias (I), la statue d'Apollon Pythien, ainsi que les statues des dieux égyptiens, était en bois d'ébène. Pausanias raconte à ce propos avoir entendu dire, par un homme de Chypre très versé dans la connaissance des plantes, que l'ébène est une plante qui ne donne aucune feuille et aucun fruit, et qui se cache entièrement sous la terre, d'où les Aethiopiens, qui connaissent les endroits, viennent le tirer. Pour diminuer le blanc de l'œil, le livre de Sidrach[2] recommande l'ébène (*ybano*) pulvérisé, avec du charbon de limaçon brûlé.

Encens (*Thus*). — D'après Pline[3], trois cents familles[4] arabes seulement avaient le droit héréditaire de cultiver l'encens; ces familles avaient un caractère sacré. « Ce sont, dit-il, les seuls Arabes qui voient l'arbre de l'encens, et encore ne le voient-ils pas tous; on dit que c'est le privilège de trois mille familles seulement, qui le possèdent par droit

[1] Böhtlingk, *Ind. Spr.*, II, 2921.
[2] Cf. *Libro di Sidrach*, publié par Bartoli, p. 273.
[3] XII, 30.
[4] Le texte suivi par M. Littré donne MMM.

héréditaire; que pour cela, ces individus sont sacrés; que lorsqu'ils taillent ces arbres ou font la récolte ils ne se souillent ni par le commerce avec les femmes, ni en assistant à des funérailles[1], et que ces observances religieuses augmentent la quantité de la marchandise. L'encens qui est resté suspendu en forme de goutte arrondie, nous l'appelons mâle, bien qu'ordinairement on ne se serve pas de la dénomination de mâle là où il n'y a pas de femelle. On a voulu, par principe religieux, bannir une dénomination empruntée à l'autre sexe. Quelques-uns pensent qu'il est appelé mâle parce qu'il a l'apparence de testicules. On estime le plus mamelonné, forme qu'il prend quand une larme, venant à s'arrêter, est suivie d'une autre qui s'y mêle. Alexandre le Grand dans son enfance chargeant d'encens les autels avec prodigalité, son précepteur Léonidas lui avait dit d'attendre, pour implorer les dieux de cette manière, qu'il eût subjugué les pays producteurs de l'encens; ce prince, s'étant emparé de l'Arabie, lui envoya un navire chargé d'encens, et l'exhorta à implorer les dieux sans parcimonie. L'encens récolté est apporté à dos de chameau à Sabota, où une seule porte est ouverte pour cet usage. S'écarter de la route est un crime puni de mort par les lois. Là, les prêtres prélèvent, à la mesure, non au poids, la dîme en l'honneur du dieu, qu'ils nomment Sabis; il n'est pas permis d'en vendre auparavant; c'est avec cette dîme qu'on fait face aux dépenses publiques, car le dieu défraie généreusement les voyageurs pendant un certain nombre de journées de marche[2]. » D'après Arrien[3], l'encens

[1] Tous les textes donnent : « Nec ullo congressu feminarum, *funerumque*, quum incidant eas arbores, aut metant, pollui. » Je serais disposé à croire qu'ici il faut lire *puerorumque* au lieu de *funerumque*; c'est-à-dire qu'il n'était pas permis aux femmes et aux enfants, considérés comme impurs, de s'approcher de l'endroit où les hommes privilégiés cueillaient l'encens. De la même manière, nous lisons dans l'*Historia naturale e generale dell' Indie* (Occidentali) de Ramusio, que les sauvages des Antilles gardaient la chasteté pendant quelques jours avant d'aller recueillir l'or, et que Christophe Colomb ordonna à ses chrétiens de se confesser et de communier avant d'aller exploiter les mines d'or de Cimbao.

[2] Traduction de Littré.

[3] *Navigation.*

Sachalite pousse près d'un port de la mer Rouge, dans un endroit élevé, où il n'est gardé par personne, parce que les dieux eux-mêmes en ont soin, de manière que, sans l'autorisation du roi, on ne peut emporter l'encens ni en secret, ni publiquement, et si même on avait enlevé un seul grain d'encens, le navire sur lequel ce grain unique serait chargé n'aurait plus, par l'effet de la volonté des dieux, le pouvoir de s'éloigner du port. L'usage d'employer l'encens dans les sacrifices semble être très ancien; les Romains mêlaient l'encens avec le vin; Caton recommandait d'offrir, avant la moisson, l'encens avec le vin à Janus, à Jupiter et à Junon; il en est aussi question dans les *Actes des Frères Arvales*[1].

Épi. — Au mot *Grain,* nous verrons une partie des usages superstitieux qui se rattachent à l'épi; la *fête de la moisson* est aussi appelée *fête des épis*. L'*épi* et le *blé* ont, par conséquent, le même sort, ainsi que le même rôle mythologique. Je rappelle ici, qu'anciennement, l'on couronnait d'épis de blé, non pas seulement la déesse des blés, mais aussi les frères Arvales[2], et que, dans trois énigmes des Lettes, on appelle le ciel une pelisse d'épis, une couverture bleue remplie d'épis, une couverture sombre remplie d'épis blancs, c'est-à-dire d'étoiles. Chéruel[3] nous apprend que le duc de Bretagne François Ier, vers l'année 1450, créa l'ordre chevaleresque de l'Épi, représenté par un collier en argent composé d'épis et terminé par une hermine pendante attachée au collier avec deux chaînes; sur l'hermine étaient ces mots : « A ma vie; potius mori. » Il est assez curieux de retrouver dans l'Inde l'image qui a donné lieu à la parabole évangélique des épis vides qui s'élèvent et des épis remplis qui se plient. Dans une strophe indienne du *Saptaça-*

[1] Cf. Henzen, *Acta fratrum Arvalium*, p. 93.

[2] « Praeter praetextas coronas quoque sumpserunt *spiceas vittatas*, quæ inde ab anno 87, constanter commemorantur in Actis, easque insigne fuisse fratrum Arvalium. Masurius Sabinus (apud Gellium 7, 7, 6) testis est, cum sic scribit : (fratrum Arvalium) sacerdotii insigne est spicea corona et albae infulae. » Henzen, *Acta Fratrum Arvalium*, p. 28.

[3] *Dictionnaire des Institutions, Mœurs et Coutumes de la France.*

taka de Hâla (285), édité et traduit par le professeur Weber, nous lisons : « Les hommes nobles sont comme les pointes des arbres élevés qui se plient, lorsqu'ils sont chargés de fruits, tandis qu'ils se dressent (dans leur orgueil), lorsqu'ils sont vides ».

Érable (*acer*). — Cet arbre est l'objet d'un culte spécial en Allemagne. Autrefois, en Alsace, on attribuait à la chauve-souris la propriété de faire avorter les œufs de cigogne; dès qu'elle les avait touchés, ils étaient frappés de stérilité. Pour s'en préserver, la cigogne plaçait dans son nid quelques rameaux d'érable, et la seule puissance de cet arbre redouté en interdisait l'entrée au *vespertilio*. On plaçait aussi des branches d'érable au-dessus de l'entrée des maisons que l'on voulait soustraire aux visites de la chauve-souris[1]. Il existe, au sujet de l'érable, un conte hongrois d'un intérêt saisissant, qui vient de m'être communiqué par mon savant ami le comte Geza Kuun, et qui a donné lieu à un joli poème du regretté Michel Tompa. Quoique incomplet, ce conte contient une série de détails curieux, grâce auxquels il nous est permis d'établir un rapport plus évident, non pas seulement analogique, mais généalogique, entre les contes et mythes suivants : légende du roi Lear, conte de la Belle et la Bête; contes bibliques de Caïn et Abel, et de Joseph vendu par ses frères; légende de Romulus et Rémus; conte du roseau et de la colombe; légende indienne de Çakuntalâ; conte de Polydore changé en cornouiller; des deux frères se querellant pour une plume de paon; mythe d'Orphée; conte de la flûte magique; conte esthonien des fraises; conte piémontais des bottines rouges. Ces différents détails qui s'entrelacent s'expliquent par leur origine mythique commune. Voici donc le conte hongrois de l'Érable :

« Un roi avait trois filles. La plus jeune des trois était blonde, d'une beauté et d'une bonté incomparables (Cordélia). Un jeune pâtre qui paissait son troupeau sur la prairie du

[1] Cf. Gérard, *Les Mammifères de l'Alsace*, cité par Rolland, *Faune populaire de la France.*

château jouait tous les soirs de la flûte (Orphée), et la jeune princesse l'écoutait (Eurydice). Une nuit, le roi, la princesse et le pâtre eurent un mauvais songe : le roi vit en songe que sa couronne avait perdu ses diamants ; la jeune princesse qu'elle avait visité le tombeau de sa mère et qu'elle n'en était point revenue ; le pâtre que deux bêtes fauves avaient dévoré le plus bel agneau de son troupeau (histoire de Joseph). Après ce songe, le roi appela ses trois filles et leur annonça que la première des trois qui reviendrait à lui avec un panier de fraises (conte esthonien des fraises) serait sa fille bien-aimée qui hériterait de lui sa couronne et ses sept royaumes (Roi Lear). Les trois filles s'en allèrent de suite à la recherche des fraises, et se rendirent à une colline verdoyante. L'aînée des trois filles jeta ce cri : « Panier, remplis-toi, pour que je puisse recevoir la couronne de mon père. » Le panier resta vide. La seconde fille, à son tour, reprit : « Panier, remplis-toi pour que je puisse recevoir les sept royaumes de mon père. » Le panier resta vide. Après que les deux sœurs aux cheveux noirs (les deux moitiés de la nuit) eurent ainsi parlé, la cadette aux cheveux blonds (l'aurore, appelée dans le *Rigveda* la *fille du ciel*) dit avec tendresse : « Panier, remplis-toi, pour que je puisse devenir la fille bien-aimée de mon père. » A l'instant même, son panier se remplit de fraises. A cette vue, les deux sœurs envieuses, craignant de perdre la couronne royale et l'héritage paternel (Caïn), ôtèrent la vie à leur sœur cadette, et, l'ayant ensevelie sous un vieux érable, brisèrent le panier en se partageant entre elles les fraises. Revenues chez leur père, elles lui annoncèrent que leur sœur, s'étant trop avancée dans la forêt, avait été dévorée par une bête fauve (Joseph). Le père, à cette nouvelle, se couvrit la tête de cendres (Jacob) et cria : « Malheur ! J'ai perdu le diamant le plus précieux de ma couronne. » Le pâtre, à l'approche de la nouvelle lune, essaya de mettre la flûte à sa bouche pour en tirer des sons ; mais la flûte devint muette. En effet, pourquoi la flûte jouerait-elle encore, puisque la jeune princesse n'est plus là pour l'écouter ? puisque la bête fauve a dévoré le plus bel agneau de son troupeau ? Sur la pente de la col-

line verdoyante, du tronc du vieux érable, à l'arrivée de la troisième nuit, on vit sortir une nouvelle pousse, à l'endroit même où la jeune princesse avait été ensevelie. En passant par là, le pâtre vit la nouvelle pousse de l'érable et eut grande envie de s'en faire une nouvelle flûte. Dès qu'il eut approché cette flûte de ses lèvres (conte de Çakuntala, conte de Polydore, conte toscan du faux cornouiller, la flûte magique), la flûte enchantée chanta ainsi : « Joue, joue, mon cher; autrefois, j'étais la fille d'un roi; maintenant, je suis une pousse d'érable; une flûte faite avec une pousse d'érable. » Le pâtre apporta alors sa flûte au roi. Le roi, à son tour, l'approcha de ses lèvres, et la flûte reprit : « Joue, joue, mon père; autrefois, j'étais la fille d'un roi; maintenant, je suis une pousse d'érable, une flûte faite avec une pousse d'érable. » Les deux sœurs méchantes approchèrent, elles aussi, de leurs lèvres, la flûte magique, et l'instrument chanta ainsi : « Joue, joue, mon meurtrier; autrefois, j'étais la fille d'un roi; maintenant, je suis une pousse d'érable, une flûte faite avec une pousse d'érable. » Alors le roi, ayant maudit les deux filles, elles furent chassées très loin du château.

On devine ici que le conte est inachevé. Les détails analogues que nous connaissons par d'autres contes ajoutent la résurrection du jeune homme ou de la jeune fille que le frère ou la sœur avait tué par envie. L'érable joue donc ici le rôle à la fois funéraire et générateur attribué au cornouiller, au cèdre, au cyprès, etc.

Eupatoire (en italien, *erba giulia*; en allemand, *Kunigundkraut*). — En Italie et en Russie, on attribue à cette herbe de grandes vertus magiques; la décoction d'eupatoire est aussi censée chasser les fièvres et guérir les morsures des serpents.

Euphorbe. — D'après Girard de Rialle, dans la cour de chaque maison Bodo (dans l'Inde) s'élève un *sidj* sacré, espèce d'*euphorbe*, qui est à la fois le dieu pénate et le dieu national auquel on offre des prières et auquel on sacrifie des porcs (cf. *Tulasí*, *Basilic*).

FENOUIL (*Anoethum foeniculum*). — Une légende de la Grande Grèce attribuait le nom Sicyone (Sikyon) à un héros appelé *Sikyon*, personnification du *concombre*, que l'on disait fils de *Marathron*, personnification du *fenouil*. La signification infâme que l'on attribue au mot *finocchio*, dans le langage plébéien des Florentins, remonte probablement à une équivoque du langage latin sur le mot *foeniculum*, prononcé de même que *feniculum*. La mythologie, pour le moins, n'est aucunement responsable de ces débauches du langage populaire qui accusent des mœurs dégradantes. D'après Macer Floridus[1] :

Cum vino cunctis obstat haec herba venenis;
Hac morsa, serpens oculos caligine purgat,
Indeque compertum est humanis posse mederi
Illam luminibus, atque experiendo probatum.
— Urinas purgat et menstrua sumpta resolvit,
Vel si trita super pecten haec herba ligetur.
— Tradunt auctores *ejus juvenescere gustu*
Serpentes, et ob hoc *senibus prodesse putatur.*

FÈVE. — On pourrait faire tout un traité curieux, rien qu'en énonçant les opinions étranges émises par les érudits anciens et modernes sur les causes qui ont déterminé, dit-on, la déesse Cérès à exclure les fèves du nombre des dons faits à ses hôtes, et Orphée et Pythagore à se refuser cette espèce de nourriture. Les uns disent que Pythagore, dans la fève, voyait du sang, et, par conséquent un animal, une nourriture contraire à son régime végétarien. D'autres[2] ont cru découvrir dans la fève les organes mâles de la génération, ce qui explique le proverbe : *Deux pigeons avec une fève* « due piccioni ad una fava », qui, à l'origine, avait une signification bien différente de celle qui lui est restée. D'autres pensent, avec Cicéron[3], que la fève est impure, qu'elle gâte le sang, qu'elle fait enfler le ventre et qu'en

[1] *De Viribus Herbarum.*
[2] Cf. les *Dialogues* de Lucien.
[3] *De Divinatione.*

excitant la sensualité, elle cause de mauvais rêves[1]; c'est pourquoi, dit-on, le devin Amphiaraüs, pour y voir toujours clair, s'abstenait des fèves. « La fève, écrit M. Schœbel[2], a toujours paru impure; μὴ καθαρόν εἶναι, et les hallucinations d'Anne-Catherine Emmerich, qui vit, sous cette forme, pénétrer le Saint-Esprit dans les flancs de la Vierge, n'ont pas réussi, quoique préconisée par le clergé, à la rendre sainte. » D'autres causes, plus étranges encore, pour classer la fève parmi les légumes défendus, se trouvent indiquées dans un livre de Lilius Gregorius Gyraldi[3]. Entr'autres autorités, on y cite celle d'Origène, qui se fonde à son tour sur le chaldéen Zareta : « Zaretan ait Chaldaeum has afferre causas cur a fabis esset abstinendum : « Omnium, ait, quae in terra, consistunt, comparationem quamdam et principium *faba* habere videtur. Conjecturamque hanc ille afferebat, quod si macerata ad solem per aliquod temporis spacium dimittatur, seminis humani odorem contrahere. Clarius etiam profert exemplum, quod ea florente, una cum flore in olla circumlita si concludatur, humique obruatur, et post aliquot dies effodiatur, pudendi muliebris effigiem habere reperietur et mox etiam puerilis capitis. » Aulu-Gelle, d'après Aristoxène, prétend que Pythagore, par le mot fève, ne voulait point indiquer les fèves, mais les testicules, et que, dans le vers d'Empédocle, le mot devait avoir la même signification :

Ah miseri a *cyamo* miseri subducite dextras.

Dans la province de Lecce, pour indiquer ce geste indécent qui s'appelle en italien « squadrar le fiche », on dit « fare la fica e la fava ». Marcellus Virgilius interprétait le mot grec κυάμους par le mot latin *ova*. Diogène Laerce, qui attribue à Aristote un traité sur les fèves, nous apprend aussi qu'il les trouvait ressemblantes aux organes de la génération. Les

[1] Apomasaris, *Apotelesmata* (Francfort, 1577), nous apprend aussi qu'il est très mauvais de voir en songe des fèves, des pois chiches ou des lentilles.

[2] *Le Mythe de la femme et du serpent* (Paris, 1876).

[3] *Pythagorae Symbola* (Bâle, 1551, p. 102 et suiv.).

Égyptiens, chez lesquels la fève était l'objet d'un véritable culte, ne la mangeaient pas non plus, probablement pour la même raison, c'est-à-dire de peur de manger en elle la vie d'un homme, de manger une âme. On raconte que Pythagore, poursuivi par ses ennemis, fut rejoint et tué, seulement parce que, arrivé devant un champ de fèves, il n'osa pas le traverser de peur d'écraser des êtres animés[1], des âmes de trépassés qui étaient entrées provisoirement dans la vie végétale. La fève a gardé jusqu'à nos jours sa signification, phallique à la fois et funéraire. Gyraldi au XVIe siècle écrivait : « Existimant Magi mortuorum animas fabis inesse, quibus dum parentamus, fabas ipsas comesse moris sit. Quare, ut puto, hoc etiamnunc tempore, in defunctorum celebri die, fabas passim et esitamus ipsi et aliis impendimus ». De nos jours encore, à Acireale, à Palerme et ailleurs, le jour des morts, on mange des fèves et on en distribue aux pauvres. Dans la Haute Italie et en Russie, le jour des Rois (6 janvier, le jour de l'Épiphanie, mot dont à Florence et à Rome on a fait *la befana*, une sorcière censée représenter la saison de l'hiver, la nuit sombre de l'hiver qui s'en va), on mange un gâteau, dans lequel on place une fève noire et une fève blanche: la fève noire représente le roi, le mâle, la fève blanche, la reine, la femelle. Les deux personnes qui trouvent la fève sont prédestinées à s'unir, lorsque le hasard fait que la fève noire tombe en partage à un garçon et la fève blanche à une jeune fille[2]. Par ce seul exemple,

[1] Cf. la légende de la fuite de la Vierge trahie par les pois chiches, au mot *Genévrier*.

[2] M. Chéruel nous fournit d'amples renseignements sur l'usage des gâteaux aux fèves en France : « Il était d'usage, dit-il (*Dictionnaire historique des Institutions, Mœurs et Usages de la France*), depuis un temps immémorial, et par une tradition qui remontait jusqu'aux saturnales des Romains, de servir, la veille des Rois, un gâteau dans lequel on enfermait une fève qui désignait le roi du festin. Le gâteau des Rois se tirait en famille, et c'était une occasion de resserrer les affections domestiques, qui exercent une si heureuse influence sur les mœurs. » Les cérémonies qui s'observent en cette occasion avec une fidélité traditionnelle ont été décrites par Pasquier dans ses *Recherches de la France* (IV, 9) : « Le gâteau coupé en autant de parts qu'il y a de conviés, on met un petit enfant sous la table, lequel le maître interroge sous le nom de *Phèbe* (Phœbus ou Apollon),

on peut voir quelle étroite relation il y a, d'après la conception populaire, entre les rites funéraires et les rites phalliques.

La fève noire représente depuis bien des siècles le mâle, ainsi que la fève blanche la femelle; je le suppose, du moins, en lisant ce passage relatif au XIVe siècle, dans la *Storia della Repubblica di Firenze*, de Gino Capponi[1] : « Ogni maschio che si battezzava in San Giovanni, per

comme si ce fût un qui, en l'innocence de son âge, représentât un oracle d'Apollon. A cet interrogatoire, l'enfant répond d'un mot latin : *Domine* (seigneur, maître). Sur cela, le maître l'adjure de dire à qui il distribuera la portion du gâteau qu'il tient en sa main; l'enfant le nomme ainsi qu'il lui tombe en la pensée, sans acception de la dignité des personnes, jusqu'à ce que la part soit donnée où est la fève; celui qui l'a est réputé roi de la compagnie, encore qu'il soit moindre en autorité. Et, ce fait, chacun se déborde à boire, manger et danser. Tacite, au livre XIII de ses *Annales*, dit que, dans les fêtes consacrées à Saturne, on était d'usage de tirer au sort la royauté. Au moyen âge, les grands nommaient quelquefois le roi du festin, dont on s'amusait pendant le repas. L'auteur de la vie de Louis III, duc de Bourbon (mort en 1419), voulant montrer quelle était la piété de ce prince, remarque que, le jour des Rois, il faisait roi un enfant de huit ans, le plus pauvre que l'on trouvât en toute la ville. Il le revêtait des habits royaux, et lui donnait ses propres officiers pour le servir. Le lendemain, l'enfant mangeait alors à la table du duc; puis, venait son maître d'hôtel qui faisait la quête pour le pauvre roi. Le duc Louis de Bourbon lui donnait communément quarante livres, et tous les chevaliers de la cour chacun un franc, et les écuyers chacun un demi-franc. La somme montait à près de cent francs, que l'on donnait au père et à la mère pour que leur enfant fût élevé à l'école. On tirait le gâteau des Rois, même à la table de Louis XIV. C'est ce que prouvent les mémoires de Mme de Motteville : « Ce soir, dit-elle à l'année 1648, la reine nous fit l'honneur de nous faire apporter un gâteau, à Mme de Brégy, à ma sœur et à moi; nous le séparâmes avec elle, nous bûmes à sa santé avec de l'hippocras qu'elle nous fit apporter. » Un autre passage des mêmes mémoires atteste que, suivant un usage qui s'observe encore dans quelques provinces, on réservait pour la Vierge une part qu'on distribuait ensuite aux pauvres. « Pour divertir le roi, dit Mme de Motteville à l'année 1649, la reine voulut séparer un gâteau et nous fit l'honneur de nous y faire prendre part avec le roi et elle. Nous la fîmes la reine de la fève, parce que la fève s'était trouvée dans la *part de la Vierge*. Elle commanda qu'on nous apportât une bouteille d'hippocras, dont nous bûmes devant elle, et nous la forçâmes d'en boire un peu. Nous voulûmes satisfaire aux extravagantes folies de ce jour, et nous criâmes : *la reine boit!* » Et Chéruel : « Les gâteaux à fève n'étaient pas réservés exclusivement pour le jour des Rois. On en faisait lorsqu'on voulait donner aux repas une gaieté bruyante. Un poète du XIIIe siècle, racontant une partie de plaisir qu'il avait faite chez un seigneur qui leur donnait une généreuse hospitalité, parle d'un gâteau à fève pétri par la châtelaine : *Si nous fit un gastel à fève*. Les femmes récemment accouchées offraient, à leurs relevailles, un gâteau de cette espèce. »

[1] T. I, p. 220.

averne il novero, metteva una fava nera, e, per ogni femmina, una fava bianca. » La fève blanche était considérée comme inférieure. On sait qu'en Toscane, on vote encore avec des fèves ou de petites boules noires et blanches; les noires approuvent, les blanches rejettent, d'où le mot *imbiancare*, qui est devenu synonyme de condamner. En Toscane, le feu de la Saint-Jean est allumé dans un champ de fèves, pour qu'elles puissent mûrir plus vite. En Sicile, la veille de la Saint-Jean, on mange les fèves avec une certaine pompe, et on remercie saint Jean qui a obtenu du bon Dieu la grâce d'une récolte abondante. A Modica (en Sicile), le premier jour du mois d'octobre, la jeune fille amoureuse sème deux fèves dans le même pot. L'une doit la représenter, l'autre est à l'intention de l'objet de sa prédilection; si toutes les deux poussent avant la fête de saint Raphaël, leur mariage s'arrangera; si une seule des deux fèves pousse, il y aura trahison de part ou d'autre. En Sicile (Noto) et en Toscane (campagne de Florence), les jeunes filles qui désirent un mari apprennent leur sort par les fèves; voici comment : elles mettent dans un petit sac trois fèves, l'une entière, une autre sans l'œil, une troisième sans écorce, et elles les secouent; puis elles en tirent une : si elles ont la chance de tomber sur la fève entière, un mari riche et bien portant leur est garanti; si elles tombent sur la fève sans œil, leur mari sera infirme et gêné; si elles ont le malheur d'attraper la fève sans écorce, le seul mari qui se présentera pour les épouser sera un pauvre diable sans le sou. Dans les *Histoires de petite ville* du regretté Charles Deulin (Paris, 1875), il est question d'une fève tombée dans la cendre de la cheminée qui pousse et monte jusqu'au ciel; c'est en grimpant sur elle que Pipette arrive au paradis, à l'instar d'autres héros et héroïnes qui arrivèrent au ciel sur un pois, un haricot, un chou, une citrouille, etc. Les légumes, nous l'avons déjà remarqué à plusieurs reprises, ont presque tous une signification phallique et funéraire. Festus nous apprend que le Flamen ne pouvait ni toucher, ni nommer les fèves : « Fa-

bam nec tangere, nec nominare diali Flamini licet, quod ea putatur ad mortuos pertinere; nam et lemuralibus jacitur larvis et parentalibus adhibetur sacrificiis, et in flore ejus luctus litterae apparere videntur. » Les Lémures, c'est-à-dire les ombres vagabondes de ceux qui avaient mal vécu, d'après la superstition romaine, s'approchaient pendant la nuit des maisons et y jetaient des fèves; c'est à quoi fait allusion Ovide[1] :

Terque manus pura fontana proluit unda,
Vertitur et nigras accipit ore fabas,
Adversusque jacit; sed dum jacit, haec ego mitto,
His, inquit, redimo meque meosque fabis.

Albert le Grand[2] nous apprend enfin, qu'en mêlant de la chaux avec de l'eau de fèves à une certaine terre rouge, et en faisant du tout un emplâtre, on peut résister au feu, sans sentir aucune douleur.

FIGUIER. — Le figuier a été vénéré par l'antiquité comme un arbre anthropogonique, générateur et nourricier par excellence. La célèbre *ficus ruminalis* de Rome rappelle, à plusieurs égards, l'*açvattha* cosmogonique indien. Pline[3] nous donne sur ce figuier les renseignements suivants : « Colitur ficus arbor in foro ipso ac comitio Romae nata, sacra fulguribus ibi conditis. Magisque ob memoriam ejus quae nutrix fuit Romuli ac Remi conditoris appellata, quoniam sub ea inventa est lupa infantibus praebens *rumen* (ita enim vocabant *mammam*), miraculo ex aere juxta dicato, tamquam in comitium sponte transisset. » Tite Live aussi fait mention de ce figuier, et il ajoute qu'on l'appelait encore du nom de Romulus : « Romularem vocatam ferunt. » Tacite aussi, dans ses Annales[4], tenait encore compte du figuier, qui « Remi Romulique infantiam texerat. » De la *ruma* ou du *rumen*, la mamelle, tiraient, dit-on, leur nom le *Jupiter Ruminus*

[1] *Fast.*, V, 435.
[2] *De Mirabilibus Mundi.*
[3] XV, 18.
[4] XIII, 58.

et la *Diva Rumina*. La *figue*, dans le monde végétal, ainsi que le *cochon*, dans le monde animal, est un symbole de la génération et de la fécondité, et elle préside tout naturellement à la fondation d'une grande ville et d'un grand peuple. On façonnait aussi souvent les statues du dieu Priape avec le bois du figuier [1]. A Athènes, dans les fêtes Thargéliennes, les profanes étaient chassés avec des branches de figuier. « C'est surtout le figuier, dit M. Lenormant (dans le Dictionnaire des Antiquités grecques et latines, au mot *Bacchus*), qui occupe un rang important dans la symbolique dionysiaque comme dans celle du culte de Déméter. Il y avait, à Sparte, un Dionysos Sykitès. En Attique, les figues étaient au nombre des offrandes indispensables des Dionysies rustiques. C'est en bois de figuier que l'on fabriquait le phallus porté processionnellement dans les Dionysies, et l'on rattachait l'emploi rituel de ce bois à une circonstance de la légende de Prosymnus (Clem. Alex. *Pro rept.* III, 29). On lui attribuait, d'ailleurs, une vertu de purification toute spéciale; c'était sur un bûcher en bois de figuier que l'on brûlait les monstres (Macrob. *Sat.*, II, 16) et les livres impies (Lucien Alex., 47). Parmi les objets renfermés dans la cyste mystique, il y avait des verges de figuier, κράδαι. La figue passait pour le premier fruit cultivé qu'eussent mangé les hommes. » C'est sous un figuier qu'Adam se cache après avoir mangé le fruit défendu; la figue et la pomme d'Adam cachent le même fruit mythologique, c'est-à-dire le phallus. Dans les contes populaires, le paysan joue son tour au diable et se délivre de la mort sur un figuier. Dans ceux du Piémontais, au lieu du paysan, on voit sur le figuier le petit héros, le nain, Piccolino, qui trompe le loup (le monstre de la nuit) arrivé pour le dévorer. Grâce au figuier, le jeune héros se sauve.

La figue est l'aliment par excellence et, par extension, le premier nourricier, le premier générateur. Les proverbes populaires ont fait du figuier le symbole de la richesse.

[1] Cf. *Cyprès*.

Celui qui a des figues est riche; par conséquent, le proverbe espagnol : « Quando el villano está rico, ni tiene pariente, ni amigo » est l'équivalent du proverbe italien : « Quando il villano è solo sopra il fico, non ha parente alcun nè buon amico », parce qu'il mange à lui seul toutes les figues. Dans le langage populaire, la figue est aux fruits ce que la rose est aux fleurs. Le proverbe allemand dit que les figues ne poussent ni sur les ronces, ni sur les chardons[1]. D'après Galien, la figue était la meilleure nourriture pour engraisser. Il est possible que cette notion médicale ne soit autre chose que le résultat d'une équivoque. Si la figue et le phallus ont été identifiés chez les Grecs, rien d'étonnant qu'on ait attribué à la figue la même propriété nourricière et génératrice qu'au phallus.

Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de noter que les animaux et les arbres phalliques sont devenus des arbres sinistres, funéraires, diaboliques; nous avons tâché même de prouver comment l'arbre d'Adam a pu se transformer en arbre de la croix, en arbre maudit, en arbre de Judas. Nous voyons très souvent, dans les contes populaires, l'arbre phallique, le figuier, hanté avec prédilection par le diable, qui veut goûter l'ambroisie, le fruit doux, la volupté, par laquelle l'ancien dieu se sacrifie et un nouveau dieu repousse. En Sicile, le figuier, arbre phallique, et le noyer, arbre nuptial, sont devenus non seulement des arbres maudits, mais encore des instruments de malédiction. De même que les missionnaires catholiques italiens ont donné le nom de albero del diavolo (arbre du diable) à l'*açvattha* ou *pippala* ou arbre aux figues douces, de l'Inde, en Sicile on voit un diable dans chaque feuille de figuier et on dit :

Spiritu di *ficu*, e diavulu di *nuci*
Tanti pampini siti, tanti diavuli vi faciti.

En Sicile, on croit aussi que le figuier ne fleurit plus depuis

[1] *Man liest nicht Feigen vom Dornstrauch; auf Disteln wachsen keine Feigen.*

que Judas est allé s'y pendre. A Avola, écrit M. Bianca, existe cette superstition : on y pense qu'il n'est point prudent de se coucher à l'ombre du figuier dans les heures chaudes de l'été; celui qui veut courir cette chance, verra paraître devant lui une femme habillée en moine, qui, un couteau à la main, l'engagera à dire s'il veut le prendre par la pointe ou par le manche ; s'il répond par la pointe, il sera tué de suite; s'il dit par le manche, il aura toute sorte de bonnes fortunes. M. Bianca rappelle ici les *fauni ficarii*, espèce de démons ou spectres sauvages, mentionnés par Jérémie (LV, 6, 9). D'après M. Pitré, à Caltavuturo, dans la province de Palerme, on suspend au figuier des couronnes faites avec des branches de figuier sauvage, pour que les fruits puissent mûrir : *similia similibus;* on emploie le figuier sauvage, pour empêcher que le figuier qui porte des fruits lui ressemble.

L'invention du figuier est attribuée d'abord au dieu Bacchus, que l'on voit, parfois, couronné de feuilles de figuier. En Laconie, on adorait même un Dionysos *Sykitès* (du mot grec σῦκος, la figue); les premières figues étaient offertes au dieu. Les canéphores portaient aussi autour du cou des colliers de figues séchées. Pausanias [1] cite même une inscription qui aurait été gravée sur le tombeau de Phytale, et qui faisait mention de cet événement. Un troisième mythe rapporte que Syceus, poursuivi par Zeus, fut changé en figuier par Rhéa; un quatrième fait naître le figuier des amours d'Oxyle avec une hamadryade; un cinquième, le mythe de la ville de Cyrène, attribue au dieu Kronos l'invention du figuier. C'est pourquoi les habitants de Cyrène décoraient la statue du dieu avec des couronnes de figues. Le figuier était aussi consacré à Hermès, sans doute dans sa forme érotique, et à Junon, sans doute la Junon protectrice des mariages. En effet, dans les fêtes nuptiales, on portait des figues (symbole du phallus) dans une coupe mystique. Mais l'instrument de la

[1] I.

vie est, en même temps, sujet à la mort ; la figue et le phallus se multiplient et, cependant, ils sont eux-mêmes destinés à périr. Dans les fragments d'Hésiode, dès que le devin Mopsus, neveu de Tirésias, parvient à compter les figues sur le figuier qui se trouve devant Calchas, Calchas se meurt ; quiconque mange une figue sur le figuier acquiert une nouvelle force phallique, une nouvelle vie ; il devient semblable aux immortels ; mais le figuier lui-même est condamné à périr, et Calchas cesse de vivre aussitôt qu'un devin a mesuré par le nombre des figues de son arbre, les jours de sa propre vie. Dans un livre qui décrit les songes [1], je lis ce qui suit : « Ficus circa proprium tempus bonae sunt, et ex his albae nigris jucundiores. Verum extra tempus opportunum apparentes, calumnias et detractiones praedicunt ; σύκαζειν enim, quasi dicas ficare, veteres Graeci calumniari dicebant. Solis vero his qui sub dio operantur, albae serenitatem, nigrae tempestatem et imbrem significant, quandoquidem per has aliud nihil denuntiatur animae, quam qualis constitutio animae sit futura. »

D'après les croyances superstitieuses de la province de Lecce, si l'on voit en songe une grappe de raisin, on pleurera ; si l'on voit un serpent, on médira de vous ; si l'on voit des figues, on recevra des coups de bâton. Dans certains contes populaires, on voit parfois un pommier, parfois un figuier anthropogonique, dans lequel le jeune héros ou la jeune héroïne fut transformé par sorcellerie, frappant avec ses branches la sorcière chaque fois qu'elle s'approche pour cueillir les pommes et les figues. Nous lisons dans Pausanias [2] que, d'après un oracle, le dieu devait abandonner les Messéniens dans leur lutte contre les Spartiates, aussitôt qu'un bouc (*tragos*) aurait bu l'eau de la Néda. Alors les Messéniens éloignèrent de leur pays tous les boucs. Or, dans le pays des Messéniens, pousse le figuier sauvage qu'on appelle *tragos*. L'un de ces figuiers ayant poussé au bord de la Néda,

[1] Artemidori Daldiani, *De Somniorum Interpretatione*, I, 75.
[2] IV.

ses branches plongèrent dans l'eau de ce fleuve; l'oracle était accompli: le *tragos* avait bu l'eau de la Néda, et les Messéniens furent battus. » Voilà donc un exemple de plus de figuier, vu en songe, qui frappe. Nous avons déjà dit que les Romains entouraient d'une espèce de culte le figuier *ruminal;* mais, si on ne tient pas compte de ce culte spécial, le figuier était pour les Romains un arbre sinistre et impur. C'est ce que nous apprenons par les actes des Arvales, qui faisaient de grandes expiations lorsque le figuier, l'arbre impur, l'arbre phallique, poussait, par hasard, sur le toit du temple de la déesse Dia; alors on arrachait l'arbre, on détruisait le temple devenu impur : « Operis inchoandi causa, quod in fastigio aedis deae Diae ficus innata esset, eruendum et aedem reficiendam; operis perfecti causa, quod arboris eruendae et aedis refectae. »[1] Henzen pense, d'après Pline et autres, que la cause de cette destruction était que l'on craignait que le toit pût tomber; de même que l'on ne tue pas un malade de peur qu'il puisse mourir, il faut qu'il y ait eu une raison plus sérieuse et plus grave, pour amener la démolition de tout le temple sur le toit duquel le figuier avait poussé[2]. Il faut donc voir, dans l'apparition du figuier sur le temple que les Vestales desservaient, la présence d'un être impur au milieu de la pureté même. Le figuier, dans sa signification d'arbre phallique, d'arbre fécondateur, venait, sans doute, jeter le trouble dans le foyer de l'innocence. On devait donc absolument en éviter le contact. Telle, du moins, me semble avoir été la cause de ces premières expiations. Ensuite, certainement, on devint beaucoup plus sceptique, et on chercha à se rendre compte de la superstition ou à la justifier comme une pratique raisonnable, devenue nécessaire,

[1] Henzen, *Acta fratrum Arvalium,* p. 141.

[2] On ne saurait, en effet, deviner la cause de cette exception odieuse faite contre le seul figuier, tandis que les plantes grimpantes, le lierre, par exemple, auraient pu causer au temple un dommage beaucoup plus grand. Il devait, d'ailleurs, être très facile, aussitôt découvert, d'enlever le figuier sans qu'il fût nécessaire d'en venir de suite à une mesure aussi radicale que la démolition de tout le temple.

ou cause de sûreté publique, lorsqu'on ne préféra point s'en moquer plaisamment, ainsi qu'il arriva, d'après Quintilien, à Auguste : « On raconte qu'un jour une ambassade solennelle des habitants de Tarragone vint lui annoncer qu'il avait fait nn miracle; un figuier était né sur son autel. Il se contenta de répondre : « On voit bien que vous n'y brûlez guère d'encens [1]. » Mais tout le monde n'a pas l'esprit et le bon sens d'Auguste, et le peuple sicilien continue encore à craindre le figuier comme l'arbre infâme, comme l'arbre de Judas. A Modica, du moins, on connaît le moyen de s'en défendre. Car, si on pense, là aussi, que l'ombre du figuier est fatale à tous ceux qui s'endorment sous cet arbre, on sait de quelle manière on peut détruire les mauvais effets de cette imprudence; il suffit, pour en chasser le diable, de faire une petite coupure dans l'arbre et d'en avaler trois feuilles. Il y a aussi un moyen singulier de se délivrer des colliques par les figues; on n'a qu'à placer une figue sur un morceau de pain, en disant ces mots : « Veni u cani e si mancia lu pani [2]. » Un chant populaire barbare et ignoble de la Kabylie, recueilli par Hanoteau, rend la figue complice de l'infidélité meurtrière de la femme : « Salut, o figue violette (*ajenjar*); mon mari est vieux ; ses genoux sont sales ; Dieu le fasse périr sous la hache. Je pourrai jouer alors avec le premier que je rencontrerai. » Ainsi nous retrouvons, même chez les Kabyles, au figuier sa première, et, on peut dire, universelle signification phallique.

Fougère. — Les anciens attribuaient déjà à cette plante des propriétés médicales extraordinaires ; d'après Apulée [3], elle était un remède infaillible contre les blessures, la sciatique, l'hypocondrie et autres maladies. Mais la fougère est surtout une plante sacrée dans les croyances populaires celtiques, germaniques et slaves. J'emprunte à un livre de M. Brueyre [4] la note suivante : « La tradition relative à la

[1] Boissier, *la Religion romaine, d'Auguste aux Antonins*, I, 148.
[2] Le chien vient et mange le pain.
[3] *De Virtutibus Herbarum.*
[4] *Contes populaires de la Grande-Bretagne.*

semence de fougère est universellement répandue, et pendant le moyen âge, au temps où florissait la sorcellerie, on lui attribuait le pouvoir de résister à tous les charmes magiques. Les vertus de l'herbe d'or en Bretagne sont semblables; celui qui la touche de son pied entend aussitôt et distinctement le gazouillement des oiseaux. Le point difficile, il est vrai, est de se procurer ces merveilleuses herbes; l'époque la plus propice est, à ce qu'il paraît, la nuit de la Saint-Jean; mais il faut être pieds nus, en chemise et se trouver en état de grâce : « Je me souviens, dit Bovet, d'avoir entendu raconter par quelqu'un qui avait récolté de la graine de fougère que, pendant tout le temps de ses recherches, les esprits frôlaient continuellement ses oreilles et sifflaient comme des balles, lui renversant son chapeau et le heurtant par tout le corps; à la fin, quand il crut avoir récolté en quantité suffisante la bienheureuse semence, il ouvrit la boîte et la trouva vide. Le diable évidemment lui avait joué ce tour [1]. »

Dans le conte populaire anglais « Le Fairy devenu veuf », la jeune Jenny s'engage à servir pendant un an et un jour un roi magicien étranger, en appliquant un baiser sur la feuille de fougère qu'elle tient à la main. Dans le premier volume, nous avons déjà fait mention de l'*herbe qui égare*. Nous apprenons encore par Nork [2] qu'en Allemagne, l'herbe censée égarer les voyageurs qui ne la remarquent pas la nuit de la Saint-Jean, est la fougère. On prétend que, la nuit de la Saint-Jean, la fougère laisse tomber sa graine; celui qui la possède devient invisible; mais, si on passe devant elle sans la remarquer, on s'égare, même sur le chemin le plus connu. C'est pourquoi, dans la Thuringe, on appelle la fougère « Irrkraut ». Celui qui la voit au moment où elle fleurit ou pendant qu'elle laisse tomber sa graine, non seulement se rend invisible, mais, durant cette invisibilité, il apprend

[1] Cf. sur les vertus de la semence de fougère : Bretagne, *Chansons populaires de Luzel* : « Jeanne la sorcière ».

[2] *Sitten und Gebräuche der Deutschen*; Stuttgart, 1849, I, 603.

tous les secrets et obtient le don de la prophétie. Shakespeare, dans son « Henri IV », fait dire à l'un de ses personnages : « Nous avons cueilli la graine de fougère; dès lors nous sommes invisibles ». En Allemagne, on appelle aussi la fougère « Walpurgiskraut ». On prétend que, dans la *Walpurgisnacht*, les sorcières se servent de cette plante pour se rendre invisibles. En Lombardie existe encore, au sujet de la fougère, une croyance populaire qui se rattache, sans doute, aux superstitions germaniques. Les sorcières, dit-on, aiment particulièrement la fougère; elles en cueillent pour s'en frotter les mains, lorsque la grêle tombe, en la tournant du côté où la grêle paraît plus épaisse [1].

Dans un chant populaire bulgare (recueil de M. Dozon [2]), que l'on donne à apprendre pour exercer la mémoire, on lit : « J'ai semé de la fougère menue au bord du Danube, afin que la fougère fructifiât ; la fougère ne fructifia point ; j'allumai un grand feu, pour que le feu brûlât la fougère, pour que la fougère fructifiât, etc. » La princesse Marie Galitzin Prazorovskaïa me communique, au sujet de la fougère (*poporotnik*), la note suivante, qu'elle tient d'un paysan de la Grande-Russie : « La nuit de la Saint-Jean, avant minuit, avec une serviette blanche, une croix, l'Évangile, un verre d'eau et une montre, on va dans la forêt, à l'endroit où pousse la fougère. On trace avec la croix un grand cercle ; on étend la serviette, sur laquelle on place la croix, l'Évangile, le verre d'eau, et on regarde la montre : à l'heure de minuit, la fougère doit fleurir; on regarde attentivement; celui qui a la chance de voir cette floraison, voit en même temps une foule d'autres choses merveilleuses, par exemple, trois soleils, une lumière complète, qui dévoile tous les objets, même les plus cachés; on entend rire, on se sent appeler; devant de pareils spectacles, il ne faut pas s'effrayer : si on demeure tranquille, on

[1] Cf. Cherubini, *Superstizioni popolari dell' alto contado milanese* dans la *Rivista Europea* de Milan de l'année 1847.
[2] Paris, 1875.

apprendra tout ce qui arrive dans le monde et tout ce qui pourra encore arriver. »

Je trouve des renseignements analogues dans le livre déjà cité de Markevic'[1]. La fougère fleurit la nuit de la Saint-Jean, à minuit, et chasse tous les esprits immondes. La fougère fait pousser d'abord des boutons qui s'agitent, s'ouvrent et se changent en fleurs d'un rouge sombre. A minuit, la fleur s'ouvre entièrement et illumine tout ce qui l'entoure. Mais, à ce moment même, le démon la détache de la tige. Qui désire se procurer cette fleur doit se rendre à la forêt avant minuit et se placer près de la fougère, en traçant un cercle autour d'elle. Lorsque le diable s'approche et appelle, en feignant la voix d'un parent, de la fiancée, etc., il ne faut pas l'écouter, ni tourner la tête ; si on la tourne, elle restera tournée. Celui qui parvient à s'emparer de la fleur, n'a plus rien à craindre ; par elle, il pourra retrouver des trésors, devenir invisible, dominer sur la terre et sur l'eau, braver le diable. Pour trouver un trésor, on jette la fleur en l'air ; si elle tourne comme une étoile au-dessus du sol, jusqu'à ce qu'elle tombe perpendiculairement sur le même endroit, cela prouve que là se cache un trésor. Il n'y a pas de doute qu'ici la fougère joue le rôle de plante solaire, et qu'elle représente tout spécialement le soleil tournant sur lui-même au solstice d'été.

Fraise. — C'est pour des bottines rouges, ou pour des fraises, ou pour une feuille de paon, que le héros ou l'héroïne solaire se perd, dans la tradition populaire indo-européenne. La fraise est convoitée par le démon, et il s'en sert pour séduire les jeunes héros qu'il persécute. Pour des fraises, l'héroïne solaire risque souvent sa vie. La sorcière envoie la jeune fille lui chercher des fraises sous la neige ; dans cette entreprise, le plus souvent la jeune fille échoue. La fraise apparaît ici comme une personnification du printemps, de la saison verte, de la saison rouge, de la saison dorée ou

[1] *Obyc'ai povierya kuhnya i napitki Malorossian*; Kiev, 1860, p. 85.

de l'aurore. Selon que la recherche a lieu au commencement ou à la fin de l'hiver (ou de la nuit), l'héroïne trouvera ou elle ne trouvera pas les fraises; elle périra en chemin, ou bien elle s'emparera des jolies fraises, printanières ou matinales. La sorcière sait bien ce qu'elle fait lorsqu'elle envoie chercher des fraises au commencement de l'hiver ou de la nuit; elle est bien sûre que la recherche sera sans résultat.

Les fraises sont encore un symbole des petits enfants qui ont péri autrefois; on trouve dans leur couleur rouge le souvenir du sang versé dans un meurtre; c'est pourquoi les contes où les fraises jouent un rôle essentiel présentent des analogies frappantes avec les contes où le cornouiller verse du sang et dévoile le meurtrier du jeune héros métamorphosé en arbre. Dans un grand nombre de légendes germaniques et esthoniennes, on voit revenir le thème mythologique des fraises et presque toujours en relation avec les petits enfants. D'après une légende allemande citée par le professeur Mannhardt[1], avant la Saint-Jean, les mères qui ont perdu des enfants ont soin de ne pas manger de fraises, parce qu'elles pensent que les petits enfants montent au ciel, c'est-à-dire, au paradis, cachés dans les fraises. Si les mères en mangeaient, elles feraient du tort à la vierge Marie, à laquelle les fraises sont destinées et qui pourrait refuser l'entrée du paradis aux petits enfants dont les mères lui auraient volé des fraises. C'est avec des feuilles de fraisier que les rouges-gorges, d'après un chant populaire anglais, couvrent pieusement les petits enfants morts dans la forêt. La significaton du mythe est assez claire. La forêt représente soit la nuit, soit l'hiver. Le soir ou à la fin de l'automne, le soleil se cache dans la nuit ou dans l'hiver. La fraise disparaît avec le soleil et revient avec lui. La feuille la cache. La feuille du fraisier cache le petit héros ou la petite héroïne solaire qui s'égare et qui va mourir dans la forêt. Dans plusieurs légendes germaniques, il est question de fraises

[1] *Germanische Mythen.*

qui, par l'intervention d'une bonne fée ou de la madone, se changent en or. Le miracle n'étonne plus dès que l'on sait ce que les fraises représentent dans le monde mythologique.

FRÊNE. — Le frêne a été regardé par les anciens Hellènes, Romains et Scandinaves, comme un arbre sacré cosmogonique et d'abondance, comme un arbre bienheureux. Le nom même de μελία (*fraxinus ornus*) rappelle le miel, le *madhu*, l'ambroisie que l'on goûtait sur l'arbre *açvattha* du paradis indien, remplacé en Occident par le chêne et le frêne. Pline[1] attribuait sérieusement au frêne un pouvoir magique contre les serpents. Voici ses propres mots : « Procera haec ac teres, pennata et ipsa folio; multumque Homeri praeconio et Achillis hasta nobilitata. Contra serpentes vero, succo expresso ad potum, et imposita ulceribus, opifera, ac nihil aeque reperitur. Tantaque est vis, ut ne matutinas quidem occidentesve umbras, quamvis sint longissimae, serpens arboris ejus attingat, adeo ipsam procul fugat. Experta prodimus; si fronde ea gyro claudatur ignis et serpens, in ignem potius quam in fraxinum fugere serpentem. » Pline rapporte aussi, comme un fait intéressant, que le frêne fleurit avant que les serpents se montrent. Il est curieux de rapprocher de cette citation le passage suivant de l'*Ornithologie*[2] d'Aldrovandi : « *Peridexion*, inquiunt (c'est-à-dire Kiranides et Albert le Grand), arbor est in India, cujus fructus dulcis est, et gratus columbis, cujus gratia in hac arbore diversari solent. Hanc serpentes timent, adeo etiam ut umbram ejus fugiant. Nam si umbra arboris ad orientem vertatur, serpentes ad occidentem recedunt et e diverso. Itaque vi hujus arboris serpentes columbis nocere non possunt. Si qua autem forte aberraverit, serpentis flatu attracta, devoratur. Nam si gregatim degant, aut volitent, nec serpens nec ocypteros (id es sparverius), eas laedere potest vel audet. Hujus arboris folia aut cortex suffitu omne malum avertunt. » Il s'agit évi-

[1] XVI, 13.
[2] XV.

demment ici de l'arbre sacré hanté par les *kapotâs*, ou colombes, qui mangent les doux fruits du *pippala* védique.

Chez les Kabyles, au contraire, il paraît que le frêne a une réputation très inférieure à celle du chêne; on peut en juger par le passage qui suit : « C'en est fait des hommes qui guidaient les tribus; tout ce qui était intelligent est mort. Le *zen* (le chêne) et le frêne sont devenus égaux. Prenez le deuil, ô mâts des navires (qui sont faits avec le chêne). Ils disent que les intestins et la bonne viande sont des parties égales [1]. » Pour les Allemands aussi, malgré le rôle cosmogonique dévolu au frêne dans la tradition scandinave, le frêne a souvent une signification sinistre. L'*Askafroa* [2] n'était pas un esprit bienveillant; elle pouvait faire beaucoup de mal; et on la fléchissait par un sacrifice, le mercredi des cendres (*Aschermittwoch*), jour sinistre et funéraire. Notez ici une équivoque de langage entre l'ancien mot *Aska*, *Esche* (frêne) et le mot *Asche* (cendre) [3]. D'après Porta [4], les cendres du frêne et du genévrier enlèvent la lèpre. — La déesse Némésis ou Adrastée des Grecs est représentée parfois avec un bâton de frêne. Aux noces de Pélée et de Thétis, Chiron se montra avec une branche de frêne, dont il fit, dit-on, la lance de Pélée, qui devait devenir ensuite l'arme d'Achille.

G'AMBU (*Eugenia jambolana*). — Parmi les noms indiens de cette plante, les suivants me semblent remarquables : *meghavarn'â*, « couleur de nuage », *meghabhâ*, « semblable au nuage », appelé ainsi probablement d'après la couleur de ses fruits (d'où provient aussi son nom sanscrit de *nîlaphalâ*, c'est-à-dire *aux fruits noirs*), *râg'ârhâ* « digne des rois », *râg'aphalâ*, « fruit de rois » (à cause, sans doute, de la grandeur de ses fruits, d'où aussi son nom de *mahâphalâ* « aux grands fruits »). Le *g'ambû* est rangé au nombre des grands arbres cosmogoniques indiens. D'après le *Vishn'u-*

[1] Cf. Hanoteau, *Poésies populaires de la Kabylie.*
[2] Eschenfrau, *la Femme du frêne.*
[3] Cf. Mannhardt, *Baumkultus der Germanen.*
[4] *Phytognonomica.*

purâna, le continent *G'ambudvîpa* tire son nom de l'arbre *G'ambu*. Les fruits du *g'ambu* sont très gros, en effet; mais les fruits du *g'ambu* mythologique atteignent la grosseur d'un éléphant (cf. *Agneau*) ; lorsqu'ils sont mûrs, ils tombent sur la montagne, et du jus qui en sort, prend naissance la rivière G'ambu, dont on recherche par conséquent les eaux, nécessairement douées de propriétés salutaires ; on prétend qu'elles ne peuvent ni se gâter, ni se corrompre. Il paraît, d'après le *Dîrghâgama-Sûtra*, que les quatre points cardinaux n'étaient pas seulement représentés par les quatre éléphants qui soutenaient le monde, mais par quatre arbres d'une grandeur colossale. Les quatre arbres auraient été le *ghanta*, le *kadamba*, l'*ambala* et le *g'ambu*. Le *g'ambu* s'élevait, dit-on, au sud de la montagne Méru, dont le sommet était censé représenter le zénith (cf. *Ilpa*). Dans la forêt cosmogonique de l'Himalaya, le *g'ambu* atteint la hauteur de cent *yog'anas*, la largeur de trois cents yog'anas. De plus, il représente à lui seul tout l'univers, lorsque quatre grands fleuves, dont l'eau est inépuisable, et qu'on peut comparer aux quatre fleuves de la Mésopotamie biblique, viennent prendre leur source à ses pieds. « Il porte, dit M. Sénard (dans son excellent *Essai sur la légende de Bouddha*), durant tout le *kalpa* de la rénovation, un fruit immortel, semblable à l'or, grand comme le vase appelé *Mahâkala* ; ce fruit tombe dans les rivières, et ses pépins produisent des grains d'or qui sont entraînés à la mer, et que l'on retrouve parfois sur ses rivages. Cet or est d'une incalculable valeur, il n'a point dans le monde son pareil. »

Dans une strophe indienne qui fait partie du recueil du professeur Böhtlingk (II, 3998), l'abeille tombe dans le bec d'un perroquet, le prenant pour un bouton de *palâça* ; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le perroquet retient l'abeille : elle lui semble un fruit de *g'ambu*. On dirait que la strophe est partagée en deux parties, comme un dialogue : l'un des interlocuteurs débite un conte peu probable ; le se-

cond s'en moque, en ajoutant un nouveau détail encore plus extraordinaire, puisque l'abeille est toute petite, tandis que le *g'ambu* est un fruit colossal. Il paraît, d'après le *Saptaçataka* de Hâla, que les amoureux indiens se cachent souvent sous le feuillage de cet arbre; on y lit que la jeune épouse devient triste par jalousie lorsqu'elle voit arriver le jeune paysan, son mari, les oreilles ornées de feuilles de *g'ambu*.

G'ANGIDA. — Plante védique à laquelle on attribuait de grandes propriétés magiques et médicales. L'*Atharvaveda* (IX, 34, 35) en fait un Angiras, un protecteur par excellence, et le supplie de protéger tous les animaux, toutes les propriétés. Les dieux ont créé cette herbe (*oshadhi*) trois fois : Indra lui a donné mille yeux, et le pouvoir de chasser toutes les maladies et de tuer tous les monstres ; on la loue comme le meilleur des remèdes ; on la porte sur soi comme le plus précieux des talismans. Associée au chanvre, elle chasse particulièrement la maladie appelée *vishkandha* (le professeur Weber traduit *das Reissen*), le mauvais œil, la fièvre et les magies de toute espèce. Le docteur Grohmann pense que le *g'añgida* devait fournir une espèce d'huile comme le chanvre, et il ne croit pas impossible que l'huile de g'añgida ait été la même que l'huile de l'*iñguda* (cf.), c'est-à-dire de la *terminalia catappa*, employée par les pénitents contre les sorcelleries.

GENÊT (*Genista*). — D'après une légende sicilienne, le genêt aurait été maudit pour avoir fait du bruit dans le jardin de Gethsémane pendant que le Christ y priait, de manière que ses persécuteurs parvinssent à le surprendre ; le Christ aurait alors jeté au traître genêt cette malédiction : « Puisses-tu toujours faire beaucoup de bruit lorsqu'on te brûlera. » Une légende analogue se rapporte aussi aux pois chiches et au genévrier (cf.). Cependant, en Toscane, on fait souvent l'*infiorata* (jonchée de fleurs), le jour de la Fête-Dieu, avec des fleurs de genêt. D'après une tradition française, le roi saint Louis aurait fondé un ordre spécial de

chevalerie sous le nom de l'*ordre du genest*. « Les chevaliers du genest, écrit Chéruel, portaient un manteau de damas blanc avec un chaperon violet ; leur collier consistait en une chaîne ornée alternativement d'une fleur de genêt et d'une plaque d'or carrée, sur laquelle était une fleur de lis ; à cette chaîne était suspendue une croix d'or fleurdelisée avec ces mots : *Exaltat humiles*. Cent chevaliers de l'ordre du genest furent attachés à la garde du roi. »

Genévrier (*Juniperus Sabina* L.). — Cette plante est très vénérée en Italie, en Allemagne, en Esthonie et ailleurs, à cause de la propriété qu'on lui attribue de chasser tous les mauvais esprits. En Esthonie (cf. Grohmann, dans les *Indische Studien* du professeur Weber, IX, 415), on frappe sur tous les trous, sur toutes les fissures de la maison avec des branches de genévrier, de peur que les mauvais esprits s'y faufilent avec les maladies. Dès que les mauvais esprits s'approchent de la maison, et remarquent le genévrier, ils s'en éloignent. Dans la montagne de Pistoïa, pour expliquer l'usage de suspendre une branche de genévrier devant toutes les portes, on dit que les sorcières, en voyant le genévrier, sont poussées par une manie irrésistible, qui leur est propre, à en compter toutes les petites feuilles ; mais les feuilles sont si nombreuses, qu'elles se trompent dans le compte, s'impatientent et s'éloignent, de peur d'être surprises et reconnues. Il paraît qu'une croyance semblable existe aussi en Allemagne : Mannhardt, en effet (*Baumkultus der Germanen*), nous apprend que, dans le district de Waldeck, lorsque les enfants tombent malades, les parents apportent de la laine et du pain dans un bouquet de genévrier, en engageant les mauvais esprits à manger, à filer, et à oublier le petit enfant dont on craint qu'ils se soient trop occupés :

Ihr Hollen und Hollinen,
Hier bring ich euch was zu spinnen
Und was zu essen
Ihr sollt spinnen und essen,
Und meines kindes vergessen.

En Allemagne, on connaît même une *Frau Wachholder*, qui personnifie le genévrier et en est le génie. On l'invoque pour se faire rendre par les voleurs tout ce qu'ils ont volé, et voici par quel procédé : On se rend près d'un buisson de genévrier, on courbe jusqu'à terre l'une des branches, et on la maintient avec une pierre en appelant le voleur, qui ne peut pas manquer de se présenter et de rendre sa proie. Alors on laisse aller la branche, et on remet la pierre à sa place. J'ai déjà fait mention du *bâton*, ou verge qui arrête le voleur indien ; cf. aussi le mot *Chardon*. Le genévrier et le chardon sont peut-être censés arrêter les voleurs, en leur qualité de plantes épineuses, au milieu desquelles il n'est sans doute guère facile d'avancer. Que le genévrier arrête les fuyards, nous le savons par la légende italienne de la Madone ; seulement, en Italie, la Madone n'est pas trahie, mais, au contraire, couverte et sauvée par le genévrier. Dans la légende italienne, le genévrier (cf. *Saule* et *Pin*) rend à la sainte Vierge le même service qui a été rendu, d'après la légende allemande, à la sainte Valpurga par le blé, au milieu duquel un paysan la cache pendant qu'elle fuit ses persécuteurs.

En Toscane, la légende du genévrier m'a été racontée ainsi par une vieille femme fort âgée, de Signa : La Madone fuyait avec l'enfant Jésus, les soldats du roi Hérode la poursuivaient ; pendant qu'elle marchait, les genêts et les pois chiches claquaient, et, par ce bruit, allaient la trahir ; le lin se hérissa ; heureusement pour elle, la Madone arriva près d'un genévrier : alors cette plante hospitalière ouvrit ses branches comme des bras, et se referma sur elle, cachant ainsi la vierge avec l'enfant. Alors la Vierge lança sa malédiction aux genêts et aux pois chiches qui, depuis ce jour maudit, claquent toujours ; elle pardonna au lin sa faiblesse, elle donna sa bénédiction au genévrier, que l'on voit, par conséquence, suspendu dans presque toutes les étables italiennes le jour de Noël, de même qu'en Angleterre, en France, en Suisse on suspend le même jour des branches de houx.

Le genévrier, de même que le houx, est censé chasser des maisons et des étables toute sorte de sorcellerie, et spécialement éloigner des vaches et des chevaux les monstres qui parfois les hantent mystérieusement. C'est pourquoi nous lisons qu'en Allemagne, pour fortifier les chevaux, et pour les rendre plus souples, on leur administre, pendant trois dimanches de suite, avant que le soleil se lève, trois poignées de sel, et soixante-douze baies de genévrier. Je possède un petit livre qui est une rareté bibliographique, intitulé : *Curioso discorso intorno alla Cerimonia del Ginepro, aggiuntavi nel fine la dichiaratione del metter Ceppo e della Mancia solita darsi nel tempo del Natale*, di Amadeo Costa (Bologna, 1621). L'auteur cite d'abord l'usage de Bologne où, la veille de Noël, on distribue dans toutes les maisons des branches de genévrier, et il ajoute que tous les auteurs ont prouvé la toute-puissance du genévrier contre les serpents et les animaux venimeux qui, par leurs morsures, représentent les péchés; que le genévrier a fourni son bois à la croix du Sauveur, et protégé la fuite du prophète Élie; après quoi il arrive à cette conclusion : « Potevasi dire ancora che il *Ginepro* ha le medesime virtù che'l *Cedro*, l'uso del quale serviva nelle cose sacre, e di esso gli antichi soleano fare i simulachri degli Idoli loro, onde leggiamo che di Seleucia fu condotto a Roma un Apollo di Cedro. Si che conchiuderemo che questa ceremonia del Ginepro non ha del gentile, e non è punto superstitiosa, ma tutta con misterio, e pero dobbiamo tutti mostrarci pronti ad accendere et abrugiare il Ginepro, e nel gettarlo sul fuoco consideraremo che, essendo arbore odorifero, nell' abbrugiarsi rende odore ; e il suo fumo sale in alto, nel qual atto consideraremo che le nostre orationi deono ascendere et arrivare all' orecchio di Dio. »

En Toscane, on porte à l'église le genévrier pour le faire bénir seulement au dimanche des Palmiers. Berghaus nous apprend que, chez les Bachkirs, on garde dans les maisons les fruits du genévrier, pour chasser les mauvais esprits.

Dans la Vénétie on brûle le genévrier pour purifier l'air aux vers à soie. Porta, *Phytognonomica*, recommande les cendres du genévrier contre la lèpre. D'après Pline (XXIV), les Grecs et les Romains brûlaient parfois le genévrier au lieu d'encens et de romarin. Si l'on en croit Bochus, les poutres du temple de Diane à Sagonte, épargné par Hannibal, étaient en bois de genévrier.

GENTIANE (*Gentiana*). — Herbe à laquelle on attribue des propriétés magiques contre la peste. Steph. Beythe, dans son *Nomenclator stirpium pannonicus* (*Antverpiae*, 1583), la décrit ainsi : « *Gentiana* vulgo *cruciata* dicta: *Lásló Király füve*, hoc est *S. Ladislai herba*, a Ladislao Hungarico Rege. Universam Hungariam, hujus Regis tempore, peste quoque gravissima afflictam fuisse perhibent, eumdemque precibus a Deo obtinuisse ut quamcumque stirpem sagitta ab illo in altum emissa decidendo feriret, utile ad hanc luem curandam remedium esset; ea igitur in *cruciatam* decidente, plantam hanc deinde subditos a pestis contagio liberasse. » Le mythe est évident; la foudre est représentée ici par la flèche du roi Ladislas. La plante croisée, c'est-à-dire la plante frappée par la foudre, la plante qui représente la foudre, chasse la peste, c'est-à-dire le mauvais air, l'air corrompu, envoyé par les monstres cachés dans le nuage, auteurs de la peste. La même légende est rapportée avec quelques autres détails par Johnston (*Thaumatographia naturalis*, Amsterdam, 1670, p. 207) : « *Gentiana cruciata*, alias dicitur *S. Ladislai Regis herba*. Ferunt, tota Hungaria a Tartaris pulsum (on parle évidemment du roi Ladislas), fugisse in Daciae urbem Claudiopolim. Istic in familiaritatem divitis pervenit, compaterque ejus evasit. Ejus auxilio fugati iterum Tartari. In fuga nummos aureos, quos ex praeda collegerant, in Aradiensi abjecere campo remoram insequentibus. Petiit Rex a Deo ut in lapides mutarentur. Factum. Hinc ingens horum ibidem numerus. Afflicta paulo post saevissima peste Hungaria, obtinuit a Deo ut quam herbam sagitta in aerem emissa tangeret delapsa, reme-

dium illa esset malo. Cecidit in *cruciatam*, et ejus usu fugata e regione pestis. Haec ita dicuntur Camerar. Centur. 3 memorab. S. 23. » (Cf. *Centaure*.)

GIULIA. — La tradition populaire italienne lui attribue de grandes propriétés magiques. La même plante jouit d'une réputation égale en Russie et en Allemagne. Les Allemands l'appellent *Kunigundkraut* « herbe de sainte Kunegounde ». On l'a identifiée avec l'*Eupatorium Mesue*, avec l'*Achillea Ageratum* et avec l'*Artemisia Santonicum*, peut-être comme herbe vermifuge.

GLAND (cf. *Chêne*). — Quoique le chêne soit l'arbre sacré de Jupiter, il ne paraît pas que le roi des Dieux en ait beaucoup aimé les fruits, puisque les Grecs appelaient *Dios Bâlanos* (gland de Zeus) la châtaigne (cf.) et les Latins *Jovis glans*, *juglans* (gland de Jupiter) la noix (cf.).

GOLUBETZ. — Nom d'une plante marécageuse russe. On prétend en Russie que si l'on boit l'eau où cette herbe a été trempée, on est sûr que l'ours ne vous attaquera plus.

GOUET ou PIED DE VEAU (*arum*; en allemand, *Aronwurzel*). — D'après les croyances populaires de l'Allemagne occidentale, lorsque le gouet pousse bien, il réjouit les génies de la forêt.

GRAIN (blé). — Je renvoie le lecteur qui voudrait avoir des renseignements complets sur les traditions germaniques concernant le blé à la monographie savante du regretté docteur W. Mannhardt : *Die Korndämonen* (Berlin, 1868). Dans cet essai on peut aussi trouver des détails copieux sur un grand nombre d'usages et de traditions appartenant à des pays non germaniques. Je n'ajouterai donc ici qu'un très petit nombre de détails traditionnels qui ont pu échapper à l'investigation du savant mythologue allemand. Le mythe latin de Proserpine a son pendant indien dans le mythe de la naissance de Sîtâ, fille du roi *G'anaka*, le Fécondateur. Le mot *sîtâ* signifie *sillon* ; d'après le *Râmâyana*, *Sîtâ*, l'épouse de *Râma*, la fille de G'anaka, n'aurait point été conçue dans le sein d'une femme, mais elle serait issue du

sillon de la terre, ou *du milieu de l'autel* (*vedîmadhyât*), l'aurore au ciel, le printemps sur la terre. Le *Vishnupurâṇa* (I, 6) nous fait l'énumération de plusieurs espèces de blé, qui ont été l'objet de la création spéciale des Dieux ; entre autres, on fait mention du riz, de l'orge, du millet et du sésame. Dans les sacrifices, on employait naturellement plusieurs espèces de blé pour attirer sur la terre l'abondance de la récolte. Dans l'*Atharvaveda* (II, 8, 3, 4, 5), on peut lire des prières spéciales pour éloigner les maladies et les mauvaises herbes qui pourraient endommager l'orge et le sésame. Indra est le grand laboureur du ciel, qu'il féconde, et le seigneur des champs, ainsi que son frère germanique Thor gouverne les blés. C'est lui qui féconde la terre, en sa qualité de dieu de la foudre et de la pluie. Le professeur Weber nous a aussi décrit une cérémonie lustrale qui devait accompagner le sacrifice du blé dans l'âge védique. Le professeur Aldalbert Kuhn (*Indische Studien* I, 355) nous donne, d'après le *Vr'ihad Aranyaka* du *Yaǵurveda* (VI, 3, 13), le nom des dix espèces de blés ou légumes que l'on employait avec du lait, du miel et du beurre dans les anciens sacrifices indiens ; ces noms sont : *vrîhi* (le riz), *yava* (l'orge), *tila* (*sesamum orientale*), *mashâ* (espèce de haricot, *phaseolus râdiatus*) ; *aṇu* (panicum miliaceum), *priyañgu* (panicum italicum), *godhûma* (seigle), *masûra* (*ervum hirsutum* et *cicer lens*), *khalva* et *khalakula* (incertains).

Il paraît probable que l'usage de sacrifier avec des blés était antérieur à la dispersion des peuples aryens, puisqu'on le trouve également dans l'Inde védique, en Grèce et à Rome. De même la cérémonie de la *conferreatio* qui avait lieu dans les mariages romains existait déjà dans l'Inde védique, où l'on versait sur les deux mains unies des jeunes époux deux poignées de blé. Le même usage existe encore aujourd'hui chez les Parsis, dont le *maubad* verse toujours du riz et du froment sur les mains conjointes des jeunes mariés. Parmi les usages nuptiaux qui persistent dans l'Inde de

nos jours, on remarque celui-ci : après la première nuit, la mère du mari, avec toutes les dames de la parenté, s'approche de la jeune mariée et place sur sa tête une mesure de blé, présage évident de fécondité. Le mari s'approche à son tour et il prend de la tête de sa femme des poignées de blé pour le répandre autour de lui. Des usages pareils existent encore dans plusieurs endroits de l'Italie (en Sardaigne, par exemple et près de Lucques), conformément à l'ancien usage de Rome, où l'on portait du blé devant la jeune mariée.

M. Louis Rousselet (*Voyage dans l'Inde centrale*) mentionne deux autres usages de l'Inde, où le blé joue un rôle essentiel. Dans le Bhopal, à la fin de la saison des pluies, « le peuple a coutume de se réunir en groupes pittoresques sur les rives du lac et de lancer dans l'eau, comme offrande, des pots de terre, dans lesquels on a fait germer le blé. » En décrivant une noce de Gwalior, M. Rousselet nous apprend encore ce détail : « Tous ces prêtres hurlent comme des possédés, et de temps à autre s'arrêtent pour lancer vers le milieu de la salle où se tiennent les fiancés, une véritable grêle de grains de blé, de millet et de riz. » Avant de quitter l'Inde, il me faut encore mentionner ce blé miraculeux qui pousse, dit-on, près de l'Indus, au même endroit où fut brûlé jadis, après sa mort, ce bon roi bouddhique Çivika qui allait sacrifier, d'après la légende, sa vie pour un pigeon; Çivika, dans lequel on a voulu reconnaître l'une des incarnations de Bouddha. C'est pourquoi les pèlerins bouddhiques chinois du moyen âge visitaient l'endroit où Çivika avait vécu et où il était mort. Sur le même emplacement on vit pousser un blé que le soleil ne parvenait jamais à brûler; une seule graine de ce blé avait le privilège de rendre exempt de la fièvre et des effets de la chaleur l'heureux mortel qui parvenait à se la procurer.

Les Chinois aussi pensent que le froment est un don du ciel. (Cf. Bretschneider, *Chinese Recorder*, 1870.) C'est pourquoi, en Chine ainsi que dans l'Inde et en Europe, on donne une si grande importance à la cérémonie des semailles,

et on accompagne de prières et de sacrifices les principales fonctions agricoles qui se rattachent à la récolte des différents blés. Les Chinois pensent même qu'au ciel il y a une constellation spéciale pour les blés, composée de huit étoiles noires, dont chacune garde sous sa protection l'un des huit blés, et elle s'appelle *Pa-ku*, qui signifie précisément : *les huit grains* : « Cet astérisme (écrit M. Schlegel, *Uranographie chinoise*, p. 378) préside à l'abondance où à la disette des moissons. La première étoile de cet astérisme préside au riz, la seconde au millet *chou* (*Milium globosum*), la troisième à l'orge, la quatrième au froment, la cinquième aux grands pois (*Dolichos*), la sixième aux petits pois, la septième au maïs et la huitième au chanvre. Quand cet astérisme est clair, cela présage que les huit espèces de grain mûriront ; s'il est obscurci, cela présage qu'ils ne mûriront point. » Mais le plus souvent, dans les pays chauds, on doit craindre que la chaleur ne brûle les blés avant qu'ils donnent des fruits ; c'est ce qui est représenté, sans doute, dans le *Râmâyana*, par le mythe du singe héroïque, du puissant *Hanumant* (proprement celui qui est *fourni de la mâchoire*), dont la queue allumée brûle toute la ville ennemie de Lankâ. Ainsi le héros solaire biblique Samson, qui avec une mâchoire d'âne détruit les ennemis, détruit les moissons des mêmes ennemis impies, par les queues des renards allumées. Dans le conte biblique de Joseph gouverneur de l'Egypte nous voyons aussi se reproduire un myte solaire. Les sept vaches qui annoncent l'abondance et les sept vaches qui indiquent la stérilité semblent personnifier les deux grandes saisons de l'année, la saison féconde et la saison stérile. Il faut savoir, comme la fourmi de la fable, en été, épargner le blé pour l'hiver. C'est ce que Joseph a su faire en Egypte, après avoir été séduit par la femme de Putiphar. Ce conte biblique a une ressemblance frappante avec le roman égyptien des deux frères, Anpu et Batu. Les deux frères labourent la terre ; leur besogne achevée, Anpu envoie son frère cadet à la maison, y chercher le blé qui doit servir pour la

semence; Batur rencontre à la maison la femme d'Anpu qui le séduit ; il s'en éloigne, et on l'accuse auprès du frère comme séducteur. M. Lenormant compare ici le mythe de Cybèle qui persécute Atys insensible à sa passion ; Atys, de même que Batu, pour échapper à la persécution, se prive du phallus..

Sîtâ, l'épouse lumineuse de Râma, la fille de G'anaka, sauvée par le singe héroïque Hanumant, rappelle un peu la fille védique Apalâ que le dieu Indra aime. A l'approche de la nuit, la jeune fille devient laide, sombre, malade; c'est-à-dire, les ténèbres de la nuit enveloppent la lumière du jour. Pendant la nuit, Indra travaille à la délivrer de sa maladie, à refaire sa jeunesse et sa beauté. C'est de la nuit noire que l'on voit poindre le jour clair. On a observé, peut-être, que le blé pousse beaucoup mieux sur la terre noire que sur tout autre terrain ; cette observation n'a pas sans doute suffi, mais peut avoir contribué à faciliter la descente du mythe de Sîtâ du ciel à la terre. Un proverbe hongrois dit : *Le bon blé pousse sur la terre noire.* Rien de plus simple, sans doute, et de moins mythologique qu'une pareille remarque; mais le mythe commence à se dessiner lorsqu'on applique, ainsi qu'on le fait en Hongrie, le proverbe aux femmes brunes, que l'on croit plus sensuelles et plus fécondes que les autres. Cette application non plus, entendons-nous bien, cher lecteur, n'est certainement pas mythologique; mais elle doit cependant nous aider à comprendre par quel procédé idéal l'imagination populaire a pu enfanter dans l'Inde le beau mythe de Sîtâ, sur l'observation poétique de la terre labourée, fécondée et verdoyante.

Le langage poétique et figuré est une source presque inépuisable de mythes, ou, pour le moins, de matériaux mythologiques. Je vais encore en citer un exemple. Le peuple dit encore *vider le sac* au lieu de : *achever de parler.* L'image n'est pas élégante du tout; cependant, elle ne manque ni d'évidence ni de force. En vidant le sac, on finit souvent de compter; ne plus rien dire, se taire, est souvent

la même chose que mourir ; voilà, par quel probable détour d'esprit, ce bon curé dont parle le vieux Lavater (*De Spectris*, *Le muribus*, etc. Lyon, 1659, p. 86), pendant une peste qui faisait du ravage dans sa paroisse, voyait chaque nuit en songe ses paroissiens prédestinés à mourir le lendemain venir vider *un sac de blé* sur son lit. Cette analogie entre la mort et le sac de blé qui se vide est naturelle ; mais cette même analogie a pris la forme d'une hallucination d'abord, et puis d'une croyance surperstitieuse, par laquelle on a dû penser, dans la paroisse en question, qu'un sac de blé versé qui apparaît en songe est le présage certain de la mort de celui qui le verse. Théocrite (II) nous apprend que les Grecs dans leurs mystères consacraient le froment πίτυρα à l'Artémis infernale, pour attendrir Hadès. Cette croyance se rattache au mythe d'Adonis, dont le séjour auprès de Perséphone rappelle un peu l'exil de l'Indien Râma dans la forêt et la demeure de Sitâ dans l'île merveilleuse de Lankâ, séjour du roi des monstres. L'ancien scholiaste de Théocrite voyait déjà le froment sous la figure d'Adonis qui passe six mois avec Vénus sur la terre et six mois aux enfers avec Perséphone, sous la terre, comme le froment qui demeure une partie de l'année caché sous la terre et l'autre partie de l'année pousse hors du sillon et cherche le soleil. Mais, puisque le froment suit le sort du soleil, dans le mythe d'Adonis (ainsi que dans celui de Râma) on a vu le soleil fécondateur (*G'anaka*) qui fait germer le blé et puis se cache (ou est blessé par le sanglier, le monstre de l'hiver), pour reparaître au retour du printemps. Le soleil renouvelle chaque année, en été, le miracle du roi Midas, en changeant le blé en or, à tout ce qu'il touche donnant sa propre couleur ; le soleil n'a qu'à toucher la terre pour en faire sortir le blé et le vin.

Dans le *De Bello Troiano* attribué à Dictys de Crète (Paris, 1560), je lis ce qui suit : « Lætitia ex Aulide navigarunt, navesque eorum Anius rex et ejus filiæ (quibus a Baccho concessum fuit ut quidquid ipsæ tangerent, ver-

terent in vinum, triticum et oleum, unde dictæ sunt coenotropæ quia vertentes omnia in novas species cibariis expleverunt. » C'est le même miracle que nous voyons souvent reproduit par les saints du christianisme, lesquels, à l'imitation du Christ multiplicateur des pains, des poissons et du vin, procurent souvent aux hommes tombés dans la disette une nourriture miraculeuse. L'hiver, ainsi que la nuit, représente précisément cette disette, et l'été, ainsi que le jour, l'abondance. Le jour et l'été réparent les dommages de la nuit et de l'hiver, en transformant réellement les pierres en légumes et en pain, l'eau en vin, ainsi que ce bon *Gherardo*, protecteur de Monza, lequel au milieu d'une grande disette fit trouver un grenier rempli de blé et une rangée de tonneaux remplis de vin (cf. Zucchi, *Vita di San Gherardo*, Milan, 1613).

Il n'y a pas moyen d'expliquer, autrement que par un mythe agricole, les miracles de cette espèce. Ce mythe est si essentiel que les Hellènes avaient fait de la production annuelle du blé l'objet de leur culte spécial. « Quelle que puisse être, écrit M. Baudry (dans une note à l'édition française du livre de Georges Cox, *les Dieux et les héros*) l'explication qu'en fournira la mythologie comparative, il est certain que, pour les Grecs, le mythe de Perséphone ravie à sa mère par Hadès et finalement passant une saison sur la terre et une saison dessous, symbolisait le grain, la semence du blé et son sort pendant l'hiver et pendant l'été. La désolation de Dèmèter était la figure de l'hiver, temps où le grain est enfoui dans la terre, et la déesse, qui figurait la terre même, reprenait sa gaieté au printemps, à partir du moment où le grain commence à poindre à la surface du sol. On sait que ce mythe de Dèmèter et de Perséphone servait de sujet principal au drame religieux des mystères d'Eleusis, et qu'on y voyait même, dans la descente de Perséphone aux enfers et dans son retour, une figure non seulement du grain semé qui lève, mais de l'immortalité de l'âme. » M. Alfr. Rambaud (*Russie épique*, Paris, 1876), d'accord avec le professeur

Oreste Miller, compare avec *Triptolème* le *Mikoula Selianinovitch* (le fils du villageois), dont il est question dans un chant populaire russe : « Alors, est-il dit, le bon Mikoula cultivait, labourait ; du sillon il arrachait les pins et les sapins; il y faisait croître le seigle et l'emportait chez lui pour le faire moudre. » Mikoula, avec sa force prodigieuse, lance au ciel sa charrue que personne ne pouvait remuer et qui vient retomber sur un buisson de cytise (ce détail le rapproche du héros indien Râma, qui lui aussi, pour s'emparer de Sîtâ, la fille de G'anaka, née du sillon, remue et tend l'arc que personne ne pouvait soulever). Mikoula, laboureur du sillon, qui jette sa charrue au ciel; Râma, époux de la fille du sillon, qui tend l'arc au ciel; Indra qui, de sa charrue, laboure dans la nuit le corps noir, sombre, malade de Apâlâ et lui rend la santé, me semblent trois figures différentes du même mythe, à la fois phallique et agricole. M. Rambaud compare encore Mikoula avec ce prince Kola (Kola-Xais, le prince de la charrue) dont nous parle Hérodote (IV, 5) : « Suivant l'historien grec, Kolaxais était, dans les traditions scythiques, un des trois fils du premier homme. C'est pour lui que tomba du ciel une charrue d'or brûlant, sur laquelle nul autre que lui ne put porter la main. Peut-être aussi, ajoute M. Rambaud, le grand saint Nicolas (les paysans rusess prononcent Mikoula, en Gallicie *Miklos*) n'occupait-il un rang aussi élevé dans la vénération du mougik russe, que parce qu'il a pris la place du Sélianinovitch. Un conte populaire recueilli par Afanassieff nous montre saint Nicolas continuant à protéger l'agriculture. »

Les Chaldéens connaissaient un dieu des greniers appelé Sérakh, les Assyriens un dieu des moissons nommé Nirba. Pline (XVIII, 2) nous apprend que les Romains connaissaient une déesse des semences, nommée Seia, et une déesse des blés, appelée Segesta. Les rites des Arvales, ainsi que les mystères d'Eleusis, se fondaient spécialement sur le culte des blés : « Arvorum sacerdotes, dit Pline, Romulus in primis instituit, seque duodecimum fratrem appellavit in-

ter illos, ab Acca Laurentia nutrice sua, spicea corona quæ vitta alba colligaretur, in sacerdotio ei, pro religiosissimo insigni data, quæ prima apud Romanos fuit corona ; honosque is non nisi vita finitur, et exules etiam captosque comitatur. Numa instituit deos fruge colere et mola salsa supplicare, atque far torrere,... statuendo non esse purum ad rem divinam nisi tostum. » D'après Caton (*De Re Rustica*), avant la moisson, on devait sacrifier à la déesse Cérès la *porca præcidanea*, et au printemps, pour purifier les champs, sacrifier un porc, une brebis et un taureau. Les *Acta fratrum Arvalium* nous ont laissé la description de l'un de ces sacrifices : « Postea inde prætextati, capite velato, vitt(is) spiceis coronati, lucum adscenderunt, et per *illum* promag(istrum), agnam opimam imm(olarunt) et hostiæ litationem inspexer (unt), perfecto sacrif(ici)o, omnes ture et vino fecerunt, deinde reversi in ædem in mensa sacrum fecerunt (cf. Henzen, *Acta fratrum Arvalium*, p. 26). M. Henzen avait déjà donné cette explication : « Epulæ pro mensa prima habeantur, qua sublata, interposito spatio, dum paratur mensa secunda, veteres libare diis solebant, Itaque Arvales, inter mensas primam et alteram, non solum ture et vino fecerunt, sed diis quoque fruges libatas sacrificarunt. » Les Actes continuent ainsi leur description : « Et ante osteum restiteru(nt) et duo ad fruges petendas cum public(i)s desciderunt et reversi dextra dederunt, laeva receperunt, deinde alterutrum sibi redd(iderunt) et public(is) fruges tradider(unt), deinde in ædem intraver(unt) et ollas precati sunt, et osteis apertis per clivum jactaverunt, deinde subsellis marmoreis consed(erunt) et panes laureat(os) per public(os) partiti sunt. » Les sacrifices des Arvales à la déesse Dia duraient trois jours. Dans l'Inde des sacrifices semblables sont faits à la déesse Anumiti qui préside, dit-on, à la fertilité de la terre. De même qu'il fallait à Rome griller le blé pour l'offrir au dieu, dans l'Inde on faisait cuire pour la déesse huit espèces différentes de blé (cf. Râgendralâlamitra, *An imperial assemblage at Delhi*

three thousand years ago). Chez les Mardvas, en Russie, pour le jour de Pâques, on cuit un pain d'orge, et on le garde sur la table sans y toucher toute une semaine ; la semaine écoulée, on le cache jusqu'après les semailles ; alors on le donne à manger aux chevaux ; les chevaux, dit-on, se porteront mieux et la récolte sera bonne (cf. Wiedemann, *Grammatik der Ersa Mordwinischen Sprache*, Saint-Pétersbourg, 1865). M. Rolland (*Faune populaire de la France*) a observé cet usage à Lucy, dans la province de Metz : « Les garçons de ferme, le soir du mardi gras, après avoir fait ripaille, chantent : *Nos blés, nos blés qui sint aussi bien grainés, que nat'vent è a bien sole* (rassasiés). *Tiens, loup, val tè pâ*. Alors, celui qui prétend être le plus saoul, jette au milieu de la rue les os, les restes du souper. » Le *Grimoire du pape Honoré III* contient une longue imprécation contre les lapins qui viennent gâter les semences. Le jeune poète Jean Aicard, dans ses harmonieux *Poèmes de Provence*, nous apprend un usage provençal qui se rapporte à notre sujet :

Lorsque naquit en Lui la Parole nouvelle,
Le blé vert égayait la terre maternelle.
Or, dès la Sainte-Barbe, on fait (semé dans l'eau)
Lever pour la Noël un peu de blé nouveau ;
Sur des plats blancs on voit, humble, verdir cette herbe,
Gage mystérieux de la future gerbe.

A Mésagne, dans la province de Lecce (Italie méridionale), on prétend que, la nuit du troisième jour de mai, la grâce du Ciel tombe sur le blé sous la forme d'un petit insecte rouge, qui demeure dans le blé seulement pendant deux ou trois jours. Dans la vallée de Soana, en Piémont, chaque année, le dernier jour de février, les enfants vont courir les prés en chantant, en agitant des clochettes, et en jetant ce cri : « Mars, mars, arrive, et, pour une graine de froment, fais que nous en recevions cent. » A Venise, la veille de la Saint-Jean, on prend du froment et on le sème dans un pot ; puis on le cache dans un endroit où la lumière n'entre point ; après huit jours,

on le retire de sa cachette; le froment est déjà né: s'il est vert et s'il pousse bien, il annonce à la jeune fille un mari qui sera riche et beau; si le blé est jaune ou blanc, c'est un avertissement que le mari ne sera rien de bon. Naturellement, si le blé est mauvais, on l'arrache et on le jette; s'il pousse bien, non seulement on le laisse pousser, mais on l'entoure d'un ruban rouge pour que tout le monde apprenne le bonheur qui attend la jeune fille. Le docteur Pitré a découvert un usage sicilien semblable dans un manuscrit de Palerme du XVIe siècle, et il le retrouve encore vivant, sous des formes quelque peu variées, dans différents endroits de la Sicile. Dans l'île de Corse, avant le repas de noce, les femmes éloignent les hommes et les enfants et font asseoir la jeune mariée sur une mesure remplie de blé, après que chacune des femmes présentes en aura ôté une poignée pour la verser sur la tête de la mariée, tout en chantant la strophe qui suit :

Dio vi colmi d' ogni bene,
Figli maschi in quantità,
Senza duoli e senza pene,
Dio vi accordi lunga età,
Poi vi accolga in Paradiso,
L'un dall' altro mai diviso.

(Cf. ma *Storia comparata degli usi nuziali Indoeuropei.*) Encore deux détails assez curieux. En Allemagne, lorsqu'un cheval est fatigué, on place sur son dos des miettes de pain de seigle, et on est sûr de lui enlever ainsi la fatigue (cf. Jähns, *Ross und Reiter*, I, 112). Le baron Sigismond, dans son *Commentaire sur la Moscovie* (Ramusio), nous apprend, enfin, que près de la mer de Glace s'élève un écueil appelé Semes, contre lequel vont se briser les navires; pour se le rendre propice, les marins du moyen âge lui offraient de la farine de seigle ou d'orge mêlée avec du beurre.

Grenadier. — Arbre érotique et phallique par exellence. « Du sang d'Adgestis, écrit M. Lenormant, s'élève l'amandier, ou, suivant d'autres versions, le *grenadier*. Le nom

de *Rimmon* « grenade » était celui que recevait dans certaines parties de la Syrie, voisines de Damas, le dieu jeune, mourant pour ressusciter, ce qui semble indiquer l'existence d'une donnée pareille dans la forme spéciale que le mythe d'Adonis revêtait dans le culte des districts où on l'appelait *Rimmon*. » Le grand nombre de graines que le fruit du grenadier contient, l'a fait adopter, dans la symbolique populaire, comme le représentant de la fécondité, de la génération et de la richesse. Dans la forme de la grenade ouverte on croyait reconnaître celle de la *vulva*. C'est pourquoi Pausanias (II), après avoir dit que la déesse Héra tenait une grenade à la main, ajoute qu'il ne veut pas dévoiler le mystère qui se cache sous ce fruit symbolique; c'est pourquoi encore, d'après Cicéron (*In Vernem*), Proserpine ne voulut point quitter l'Enfer, après en avoir goûté. « Vetus est haec opinio, judices, quae constat ex antiquissimis Graecorum literis, atque monumentis, insulam Siciliam totam esse Cereri et Liberae consecratam. Hujus filia idcirco in Sicilia rapta fuit a Plutone et ad inferos delata, ut diximus, quae prorsus recuperari non potuit, quoniam apud Inferos mali punici grana gustaverat. » Oppien attribue au grenadier une origine légendaire. La légende qui suit est, avec celle de Myrrha, le développement le plus ancien que je connaisse du conte mythologique de la jeune fille persécutée par son propre père. Un homme, est-il dit, ayant perdu sa première femme, devint amoureux de sa fille *Side* (mot qui signifie *grenade*); pour échapper à la persécution, la jeune fille se tue; les Dieux ont pitié d'elle et la transforment en grenadier; son père fut changé en épervier; voilà pourquoi, selon Oppien, l'épervier ne s'arrête jamais sur le grenadier, qu'il évite constamment. Dans un conte indien du cycle du roi *Vikrâmâditya,* les parents d'une princesse font garder son jardin de manière que personne n'y puisse entrer; en même temps, ils font annoncer que celui qui entrera au jardin et emportera trois grenades sur lesquelles la princesse et ses servantes dorment, celui-là épousera la princesse. On prétend que le fruit donné par Ève

à Adam, et par Pâris à Vénus, n'était pas une pomme, mais une grenade, et qu'il faut presque toujours sous-entendre la grenade, lorsqu'il est fait mention d'une pomme dans les mythes et dans les usages populaires qui se rapportent au mariage. En Turquie (mais cet usage doit être d'origine hellénique), la jeune mariée jette à terre une grenade; elle aura autant d'enfants que l'on verra de graines sortir de la pomme frappée contre le sol. D'après Usener (*Italische Mythen*), en Dalmatie, le jeune prétendant, dans sa demande en mariage, en employant un langage figuré, fait des vœux pour pouvoir transplanter dans son propre jardin les belles fleurs rouges (du grenadier) qui se trouvent dans le jardin du beau-père; parfois, au lieu des fleurs rouges, il demande les pommes. Dans les chants populaires des provinces napolitaines, on voit la Madone, la Bonne Fée, la Belle Femme, la Jeune Fille aimée paraître devant saint Antonin et devant le jeune homme malade, avec une grenade à la main, et (on ajoute avec malice) avec deux pommes tendres sur le sein.

Seunu picciottu campai 'nnamuratu,
Amai 'na donna e nun la potti aviri,
E di la pena ni cascai malatu,
Idda lu sappi e mi vinni a vidiri;
'Ntra li manuzzi mi purtau un granatu,
'Ntra lu so pettu dui puma 'ntiniri.

Dans le langage des fleurs, la fleur du grenadier est censée représenter l'amour le plus ardent. En Sicile on cherche les trésors cachés avec des branches de grenadier, ainsi qu'à Lecce avec des branches de noisetier. Elles ne manquent jamais, dit-on, de les trouver, pourvu qu'elles soient maniées par des sorciers ou par des personnes qui connaissent les formules magiques. Pour les différentes significations qu'on attribue au grenadier et à la grenade que l'on pourrait voir en songe, cf. Artemid. Daldiani, *de Somniorum interpretatione* (I, 725) et Apomasaris, *Apotelesmata* (Francfort, 1577, p. 263). A cause du sang qui semble couler de la grenade, le

grenadier, ainsi que le cornouiller et le cerisier, a pris quelquefois une signification lugubre. On prétend que, le grenadier ayant été planté sur le tombeau d'Étéocle, à cause de cette circonstance, ses fruits versent encore du sang. D'après une autre version, le sang de la grenade proviendrait du suicide Ménoecée. Mais, le plus souvent, ce sang qui coule, ainsi que les nombreuses graines de la grenade, est un heureux indice de fécondité et d'abondance. Le grand nombre de ces graines a toujours dû être proverbial en Grèce. Hérodote rapporte que le roi Darius, ayant ouvert une grenade, ou lui demanda quelle chose il aurait désiré aussi abondante que les graines de cette pomme. Lorsque le roi Othon visita les Thermopyles, un vieillard lui présenta une grenade en lui souhaitant autant de bonnes années qu'il y avait de graines dans la pomme.

Guabana (ou *Guarabana*), fruit de l'Amérique Méridionale. D'après Pietro Martire (*Sommario dell' Indie Occidentali*, dans *Ramusio*), les morts vont en manger chaque nuit. Il est dit que le fruit a la grandeur d'un grand cabdré, qu'il est tendre et doux comme un melon et qu'il présente la forme d'un fruit de pin; serait-ce l'ananas?

Gui (cf. *Chêne*).

Gun'g'a, Gun'g'â (cf. *Citrouille*).

Hederich, nom allemand du faux raifort, espèce de rave sauvage, aux fleurs bleues. Work nous apprend que celui qui porte sur sa tête une couronne d'*hederich* obtient le privilège de reconnaître les sorcières. On entoure de cette couronne les vaches à leur première sortie de l'étable avant de les traire, pour éloigner d'elles le mauvais œil.

Hélianthe (cf. *Soleil* dans le premier vol.).

Héliotrope (cf. *Soleil* dans le premier vol.).

Hellébore. — On a assimilé avec le *veratrum album* (hellébore blanc) le *melampodium*, l'herbe que Mélampe aurait, dit-on, employée pour guérir la folie de la fille de Prétus. C'est pourquoi les anciens disaient qu'il fallait administrer l'hellébore aux fous. D'après Macer Floridus, l'hellébore

blanc préserve de l'avortement et guérit de la lèpre. Le récit de Pausanias (X) au sujet de l'hellébore a toutes les allures d'un conte. Les Cirrhéens assiégeaient la ville; Solon conseilla de jeter de l'hellébore dans l'eau du fleuve Pliste; les Cirrhéens, en buvant de cette eau, furent atteints d'une forte dyssenterie qui les força à abandonner le siège. Le médecin Piperno (*De Magicis Affectibus*, Naples, 1635) recommande l'hellébore avec accompagnement d'exorcismes, comme l'un des remèdes contre la surdité causée par quelque sorcellerie:

Obtusum faciat si auditum crassier humor,
Vel flatus sonet et surdastra sibilus aure,
Demone causatum cum Magi mente maligna,

« Dicat prius exorcista ter in aure : Christus Jesus vincit, Jesus Christus regnat, Jesus Christus imperat; exi tu, peracta confessione et sancta communione, celebrato Medico regimine et purgationibus scriptis cap. I et VI; non obliviscare uti *helleboro*, vel cucumere asinino, castoreo, sthyrace, raphano, isopo, iunipero, ireo, nitro, serpentaria, cyclamine, vermibus terrae, quibus vel fit oleum, vel extrahitur succus, vel extractum, vel pilulae prius benedictae. » En Toscane, l'*helleborus viridis* est appelé *erba nocca*; près de Pavie, simplement *erba*; ailleurs, *erba dragona*. Les paysans toscans qui tiennent encore aux anciennes croyances superstitieuses observent l'*erba nocca* comme un excellent *horoscope* pour l'agriculture. La récolte sera bonne si l'hellébore a quatre touffes, médiocre s'il en a trois, mauvaise s'il n'en a que deux.

Hermesias. — Ce n'était pas une herbe, mais un mélange composé de pomme de pin broyée, de miel, de myrrhe, de safran, de vin de palmier et de lait. D'après Pline, on recommandait l'usage de cette boisson à ceux qui désiraient engendrer de beaux enfants, bien portants et d'un bon naturel.

Hêtre (*Quercus fagus;* cf. *Chêne*). — D'après une tradition toujours vivante aux Pyrénées, un homme, au moment

même où le bon Dieu passait près de lui, murmurait et blasphémait; Dieu le changea immédiatement en ours. D'après une autre tradition (cf. Rolland, *Faune populaire de la France*), un homme, en battant le fer chaud sur l'enclume, en fit jaillir les étincelles jusqu'aux yeux du bon Dieu lui-même, qui ne manqua point de le maudire, le condamnant à devenir ours, avec la condition qu'il pourrait monter à son gré sur tous les arbres, à l'exception du hêtre. Devenu ours, l'homme songea alors à déraciner cet arbre :

Ous bos esta, et ous seras,
En tout arbre puyeras,
Sous qu'en hau nou pouderas.
Arringa lou que harey.

Avec cette légende qui fait du hêtre un arbre privilégié concorde le passage de Macrobe où le hêtre est rangé parmi les *felices arbores;* les coupes du sacrifice étaient faites en bois de hêtre. Marc Curion déclara une fois, par serment, que de tout le butin de guerre il ne s'était réservé que le *guttum faginum.* D'après Lucien, l'oracle de Dodone sortait non pas seulement des chênes mais aussi des hêtres sacrés.

Hieracium (*Piloselle, myosotis, hieracium pilosella*, le *nec'ui-viter* des Russes, *Mouse-ear* des Anglais, *oreja de raton* des Espagnols, *Vergissmeinnicht* des Allemands, *Nontiscordar di me* des Italiens), herbe dont la fleur a été maintes fois chantée par les poètes; une ballade italienne voit dans le myosotis l'âme d'une jeune noyée métamorphosée en fleur sur le rivage. Les médecins grecs appelaient la piloselle *hiérakion* (herbe sacrée), et ils croyaient que, par elle, on pouvait rendre la vue aux aveugles. Cette opinion était probablement fondée sur une équivoque. On sait que les Égyptiens représentaient le soleil sous forme de faucon, *hierakos,* à cause de sa longue vue. Le soleil éclaire tout, sait tout et voit tout. Les hymnes védiques l'appellent *Viçva veda*, les slaves *Vseveda.* L'herbe du faucon, l'herbe du

hierakos, le *hierakion*, est devenu à son tour, la plante qui donne la vue.

HIEROBOTANE (cf. *Verveine* et herbes *sacrées*).

HOUBLON. — En Russie, on couvre la tête de la jeune mariée de feuilles de houblon, en signe de joie, d'ivresse et d'abondance. D'après Karamsin (*Histoire de la Russie*, 6e vol.), cet usage existait déjà en Russie au XVe siècle. La feuille de houblon est devenue proverbiale chez les Russes, comme la feuille par excellence. En l'année 985, le roi Vladimir de Russie signa la paix avec les Bulgares, en promettant de la garder jusqu'au temps où la pierre surnagerait sur l'eau et la feuille de houblon coulerait au fond.

HOUX. — Depuis bien des siècles, en Angleterre, dans certaines parties de la France, en Suisse, à Bologne et ailleurs, la veille de Noël, on détache des branches de houx, et on les suspend dans les maisons et dans les étables, dans l'espoir d'éloigner tous les mauvais esprits et tous les sortilèges. Comme plante dont la feuille est épineuse, elle repousse et elle éloigne. Elle a donc les mêmes propriétés que le *genévrier* (cf.). Un chant de joie anglais qui remonte au moyen âge illustre cet usage :

Her commys holly, that is so gent,
To pleasse all men is his intent. Alleluia.
But lord and lady off this hall,
Who so ever ageynst holly call. Alleluia.
Who so ever ageynst holly do crye,
In a lepe shall he hang full hie. Alleluia.
Who so ever ageynst holly do syng,
He maye wepe and handy wryng. Alleluia.

HYACINTHE. — L'*hyacinthe*, consacré à la déesse chtonienne Déméter, était considéré chez les Grecs comme une fleur funéraire. Dans les fêtes en l'honneur de la déesse chtonienne, d'après Pausanias, on couronnait des enfants avec une fleur appelée *Kosmosandale*, dans laquelle Pausanias croyait pouvoir reconnaître l'hyacinthe. Dierbach reconnaît dans cette fleur le *gladiolus byzantinus*, et peut-être le *gla-*

diolus edulis de Burchell. Les anciens lui attribuaient une double origine mythologique. D'après les uns, on y voit encore écrit deux fois, le cri sinistre αἰ, αἰ, attribué au héros suicide de Salamine, Aïax, d'où le vers d'Ausone:

Et tragico scriptus gemitu Salaminius Aiax.

D'après d'autres anciens mythologues, Oebalos, un enfant aimé par Apollon, aurait été changé en hyacinthe. Ovide voit dans Hyacinthe un fils d'Oebalos et de la Muse Klio. Apollon jouait jadis avec son enfant bien-aimé aux dés. Zéphire jaloux détourna l'une des jetées du Dieu, qui alla frapper mortellement le bel Hyacinthe; Apollon eut pitié de lui et le changea en cette fleur qui porte son nom. Ovide (*Métamorph.* X, 210) nous représente ainsi cette transformation:

Ecce cruor, qui fusus humi signaverat herbam,
Desinit esse cruor; Tyrioque nitentior ostro
Flos oritur; formamque capit quam lilia, si non
Purpureus color huic, argenteus esset in illis.
Non satis hoc Phoebo est (is enim fuit auctor honoris);
Ipse suos gemitus foliis inscribit et *ai ai*
Flos habet inscriptum, funestaque litera ducta est.

A cause de cette lettre funéraire *ai*, qu'on interpréta peut-être par le mot grec *aei*, qui signifie *toujours*, on représenta aussi l'hyacinthe sur les tombeaux. Mais la même fleur est loin d'avoir une signification sinistre, lorsque nous la voyons sur la tête d'Apollon et des Muses.

Hypericum perfoliatum (cf. Herbes de la *Saint-Jean*). — Mme Coronedi-Berti nous apprend qu'à Bologne on n'appelle pas seulement l'hypericum « herbe de la Saint-Jean, » mais encore « chasse-diables. » La nuit de la Saint-Jean, il faut en porter sur soi pour éloigner toute sorcellerie. On en met aussi aux portes et aux fenêtres des maisons dans la même intention. La même propriété est attribuée au laurier épineux, *houx* (cf.) et au *genévrier* (cf.). A propos de cette herbe, à laquelle on attribue toutes sortes de vertus magiques, Johnston remarquait déjà (*Thaumatographia Na-*

turalis, p. 208, Amsterdam, 1670) : « Adeo illud odisse Daemones scribunt, ut ejus suffitu statim avolent. Supertitiosum puto. »

Hyssope. — Herbe sacrée, dont le culte est encore vivant dans la province de Palerme. Le jour de Saint-Marc (25 avril), écrit M. Pitré, à Alimena, les prêtres montent en procession sur la colline de Guisisana pour bénir d'en haut toutes les campagnes. A cette occasion, les femmes font dans ce même lieu une récolte abondante d'hyssope, qu'elles portent chez elles pour le garder dans leurs maisons et le partager avec leurs amies. L'hyssope est pour ces femmes un préservatif qui a la propriété d'éloigner de la maison le mauvais œil et toute autre influence magique.

Ilpa (cf. dans le premier vol. *Arbres cosmogoniques* et dans ce vol., le mot *Açvattha*).

Ingudî (*iñguda, iñgua*, *terminalia catappa*). — On la confond avec la *Nagelia putran'ǵîva* ou *ǵîvaputraka* (Roxb.), plante à laquelle on attribue dans le Bengale la propriété d'engendrer des enfants. On l'appelle aussi *tâpasataru* ou *munipâdapa*, « arbre de l'anachorète », parce que, avec une huile tirée des fruits écrasés de cette plante, les pénitents indiens préparent l'huile pour leurs lampes. Cf. à ce propos le premier acte du drame de Kâlidâsa: *Çakuntalâ*.

Iris (*odoratissima*). — On le plante en Grèce sur les tombeaux, peut-être à cause de son nom, en souvenir de la déesse Iris, qui était censée guider à leur séjour final les âmes des femmes trépassées, ainsi qu'Hermès guidait les âmes des hommes. Virgile nous l'apprend, lorsqu'il décrit la mort de Didon :

> Tunc Juno omnipotens, longum miserata laborem
> Difficilesque obitus, Irim demisit Olympo,
> Quae luctantem animam, nexosque resolveret artus.

Iris descend :

> . . . Iris croceis per coelum roscida pennis,
> Mille trahens varios adverso sole colores.

Ivan da Maria ou Bratki (*les petits frères*), est le nom donné en Russie à cette plante, dont les fleurs sont moitié jaunes, moitié violettes; l'une des couleurs représente Jean, l'autre Marie. On prétend en Russie que, si l'on sait comment il faut s'en servir, on parviendra à s'enfuir sur la plus méchante rosse comme si elle était le meilleur coursier du monde. Cela tient sans doute à quelque conte populaire, où l'on doit voir les petits frères, les deux amants, Jean et Marie, échapper au diable sorcier ou à la diablesse sorcière et se changer en la fleur qui porte leur nom. J'ai déjà expliqué, dans ma *Mythologie des animaux*, comment le cheval héroïque qui fait merveille a toujours une très pauvre apparence, de même que le héros avant d'accomplir ses grands exploits est souvent représenté comme un fameux imbécile; ainsi Brutus passe pour fou avant de délivrer la vieille Rome de ses tyrans.

Jasmin (en sanscrit *navamallikâ*). — Le jasmin fournit à la poésie orientale d'innombrables images. Dans le drame indien de Kâlidâsa, les cheveux d'or d'Urvaçî sont comparés à la fleur du jasmin jaune. Çakuntalâ, de même qu'Urvaçî, est comparée à la *navamallikâ*. Une strophe indienne (Böhtlingk, III, 4842) nous représente très vivement les propriétés enivrantes du jasmin : « Un jasmin en fleur sur la tête, du santal avec du safran sur le corps, une femme très chère et attrayante sur le corps, tout ceci est un reste du paradis céleste. » Cependant, si un jasmin pousse au cimetière, on doit l'éviter ainsi que la femme publique (Böhtlingk, I, 1458). Cf. *Attahâsaka*. Dans les *Allégories d'Aziz Eddin*, traduites par le regretté Garcin de Tassy, nous lisons : « Alors le jasmin proclama cette sentence avec l'éloquence expressive de son langage muet : *Le désespoir est une erreur* (l'auteur, écrivait Garcin de Tassy, joue ici sur le nom arabe du *jasmin* « yâs-min » qui se compose du mot *yâs* « désespoir » et *min* « mensonge »). Mon odeur pénétrante l'emporte sur le parfum des autres fleurs; aussi les amants me choisissent-ils pour m'offrir à leurs maîtresses. On me tire des trésors invisibles

de la divinité, et je ne me repose que dans les sortes de piéges que forment sur le sein les plis de la robe. »

JOUBARBE. —(*Jovis barba*, *erigeron*, *senecio ;* l'*aïzoon*, le *sempervivum tectorum*, en italien *sopravvivolo*, paraît être une plante semblable ; à cause de sa forme, en Sicile on l'appelle aussi *carciofo* « artichaut »). — Pline (XXV), à propos de l'*erigeron*, écrit ce qui suit : « Hanc si ferro circumscriptam effodiat aliquis, tangatque ea dentem et alternis ter despuat, ac reponat in eumdem locum, ita ut vivat herba, aiunt dentem eum postea non doliturum. » A Mesagne, dans la Terra d'Otranto, les jeunes filles, la veille de la Saint-Jean, tirent leur horoscope de la fleur de joubarbe (appelée *galera*). Elles cueillent autant de boutons qu'elles supposent ou espèrent avoir de prétendants, et appliquent à chaque bouton un nom de prétendant; le matin de la Saint-Jean elles vont voir si l'un des boutons a fleuri ; celui-là dira le nom du mari prédestiné. Un usage semblable existe en Sicile. En Toscane, on pile la joubarbe le premier vendredi après la naissance d'un enfant, et on lui donne à boire le jus de la fleur pressée, pour le préserver des convulsions et lui garantir une longue vie. Le médecin napolitain Piperno (*De Magicis effectibus*) prétendait, au XVIIe siècle, que la jourbarbe éloigne des enfants les fièvres qui sont l'effet de quelque sorcellerie. Le nom qu'elle porte en Toscane de *sopravvivolo* (les anciens l'appelaient aussi *ambrosia*), a, sans doute, contribué à entretenir ces croyances superstitieuses. Dans le livre attribué à Albert le Grand « De Mirabilibus Mundi » il est dit que celui qui se frotte les mains avec le jus de la joubarbe, devient insensible à la douleur, lorsqu'il prend dans ses mains du fer embrasé. En Allemagne, en Suède et en Angleterre on pense que la *jovis barba*, le *sempervivum tectorum* (*húlauk*, *houselock*) éloigne la foudre des maisons. (Cf. *Tonnerre;* on l'appelle aussi *Sedum Telephium*, en allemand *Donnerkraut*.)

JUCCA. — D'après Pietro Martire (*Sommario delle Indie Occidentali*, Ramusio), les petits génies de l'Amérique

appelés Tchemi, se montrent souvent sur les racines de *jucca*, avec lesquelles ils fabriquent une espèce de pain ou gâteau, appelé *cazabi*, et leurs propres idoles. (On écrit aussi *Yucca*.)

JUJUBIER. — Le jujubier nain est invoqué par la femme Kabyle contre son mari, de la manière suivante : « Salut, ô jujubier nain ! J'ai un mari auquel la barbe a poussé injustement ; lorsqu'il entre, je l'attache avec une corde ; puis je sors et vais me promener dans tout le village. Eût-il un troupeau de cent brebis, eût-il deux vaches et encore une jument, eût-il une paire de bœufs qui battraient cent meules de grains, tant que je serai dans sa maison avec tout cela, il n'économisera ni orge ni figues. »

JUSQUIAME. — (ὀσσκυάμος, *apium*), de deux espèces, la noire et la blanche ; d'après Pline, la noire était une plante sinistre ; on l'employait dans les repas funéraires ; on en entourait les tombeaux. On prétendait aussi qu'en mangeant de cette plante, on devenait stérile, que les enfants à la mamelle de la femme qui en avait mangé étaient pris de convulsions ; enfin, l'*apium* rendait stupide et fou. D'après Scribonius, la jusquiame s'appelait aussi *altercum*, parce que ceux qui en mangeaient perdaient la tête et se querellaient. D'après Plutarque on couronnait d'*apium* non seulement les morts et leurs tombeaux, mais aussi les vainqueurs aux jeux olympiques. Hercule lui-même est représenté avec une couronne d'*apium*. C'est à quoi fait allusion Macer Floridus, *De Viribus Herbarum :*

Est Apium dictum, quod apex hanc ferre solebat
Victoris, veterum fieret dum more triumphus.
Ipse sibi talem prior imposuisse coronam
Dicitur Alcides, morem tenuere sequentes.
Ast alii dictum credunt, quod apes vehementer
Illius soleant avide decerpere flores ;
Hanc herbam Selinon attica dicere lingua.

Le même Macer Floridus nous assure que la jusquiame est bonne contre toute espèce de morsure venimeuse :

Tota venenatis occurrit morsibus herba.

On prétendait que la jusquiame était née du sang de Cadmilos, et on défendait aux prêtres d'en manger les racines ; les chevaux d'Hèra cependant et, en général, tous les chevaux homériques en mangeaient. C'est pourquoi on recommande encore le jusquiame contre certaines maladies des chevaux. En sanscrit, on appelle l'*apium involucratum* « *ag'amodâ* », c'est-à-dire « joie des chèvres ». En Piémont, on en verse le jus sur une peau de lièvre, et on prétend que, par ce moyen, on peut faire accourir tous les lièvres. On dit aussi en Piémont que le chien enragé meurt, dès qu'il goûte de la jusquiame. Ceci tient peut-être au caractère funéraire que l'on attribue depuis l'antiquité à cette plante. Les anciens employaient ce proverbe « indiget apio » (il a besoin de jusquiame), pour indiquer un malade qui ne peut plus guérir, faisant allusion ainsi à la jusquiame qui devait bientôt orner son tombeau. En Piémont, on prétend aussi qu'une tasse d'argent, dès qu'on y verse de la jusquiame, se brise. D'après Nork, en Allemagne, la jusquiame est censée attirer la pluie. Le livre de *Virtutibus Herbarum*, attribué à Albert le Grand, appelle la jusquiame la sixième herbe de Jupiter, et il la recommande spécialement pour les maladies de foie, « quoniam Jupiter tenet hepar. » Contrairement à l'opinion des anciens qui donnaient à la jusquiame le nom d'*altercum*, Albert le Grand en fait une herbe sympathique : « Similiter confert volentibus multum coire. Est et utilis ut eam deferant secum volentes diligi a mulieribus. Facit enim deferentes laetos et delectabiles. »

Kadali. — Le nom sanscrit le plus usité de la *musa sapientum*, appelée aussi *bhânuphâla* ou *ansumatphalâ* « aux fruits lumineux », *ćaruphalâ* « aux fruits bien aimés », *râg'eshtâ* « désirée des rois », *vanalakshmî* « beauté de la forêt » ; on la nomme aussi, pour la grosseur de son tronc, « *ûrustambhâ* », pour la largeur de ses feuilles, *âyataćhadâ* (cf. tome I, arbre de *Buddha*).

Kadamba, arbre indien ; *Nauclea Kadamba*, l'un des arbres bouddhiques et cosmogoniques. Le *Dîrghâgama Sûtra*

cité par Beal, *A Catena of buddhist scriptures from the Chinese,* nous apprend qu'à l'est de la montagne *Sume*, se lève un grand roi des arbres, appelé *Kadamba* « in girth seven yog'anas, height a hundred yog'anas, and in spread fifty yog'anas. » L'arbre de Bouddha, écrit M. Sénart, *Essai sur la légende du Buddha*, « sort spontanément d'un noyau de Kadamba déposé dans le sol; en un moment, la terre se fend, une pousse paraît, et le géant se dresse, ombrageant une circonférence de trois cents coudées. Les fruits qu'il porte troublent l'esprit des adversaires du Buddha contre lesquels les Dévas déchaînent toutes les fureurs de la tempête. » La fleur du *kadamba*, couleur d'orange, qui s'ouvre au commencement de la saison des pluies, a le pouvoir de rappeler aux amoureux indiens l'ami ou l'amie absente, avec une force irrésistible; c'est à quoi fait allusion un couplet du Saptaçataka de Hâla traduit par le prof. Weber: « Freundinn, wie mich die Kadamba-Blüthen bedrücken, so (thun es) nicht alle die andern Blumen zusammen. Gewiss führt Kâma (le dieu de l'Amour) in diesen Tagen den Bogen mit (Kadamba-Zucker) Kugeln. »

KARAVÎRA, nom sanscrit du *nerium odorum* (cf. *Oleandre*).

KARÎRA, nom sanscrit de la *capparis aphylla*, Roxb. Un proverbe indien rend le printemps responsable du manque de feuilles sur le *Karîra*. « Si la plante Karîra n'a pas de feuilles, c'est la faute du printemps. »

KATAKA, plante indienne, *strychnos potatorum*. Elle est célébrée dans l'Inde à cause de la propriété qu'on lui attribue de purifier l'eau, le lait, etc. La saleté du liquide où l'on place le fruit du *Kataka* tombe au fond du pot. Dans le drame de Kâlidâsa *Malavikâgnimitra*, il est dit que l'ignorant se cultive par son commerce avec les savants, ainsi que l'eau sale se purifie par le *Kataka*. La confiance dans cette propriété du *Kataka* devait être si grande, que l'on pensait même qu'il suffisait de nommer le *Kataka* pour purifier l'eau. A cet égard, cependant, le Code de Manu se montre scep-

tique, puisqu'il y est dit, VII, 67: « Quoique le fruit du *Kataka* purifie l'eau, à le nommer seulement, l'eau ne devient pas pure »; c'est-à-dire: « la prière sans l'œuvre n'est d'aucune utilité. »

KAMPÎLA, plante indienne, *Crinum amar.*, employée dans certains rites védiques[1].

KAÇMARYA, plante indienne, *Gmelina arborea* Roxb. Dans les sacrifices d'animaux, le sacrificateur *adhvaryu*, d'après *Açvalâgana*, touchait la victime avec le bois du *Kâçmarya*.

KEÇARA, plante ornementale indienne, « mimusops elengi », la même que le *bakula* ou *vakula*. D'après Jones, la fleur du *keçara* orne particulièrement le jardin du paradis.

KETAKÎ, nom indien de la *Pandanus odoratissima*; parmi ses synonymes, nous signalons *svarṇapushpî* « aux fleurs d'or », *pusphin* « fleuri »; mais surtout *Çivâpriya* « qui n'est pas cher au dieu Çiva ». Le savant professeur Roth se demande à ce propos, dans une note qu'il a eu la bonté de me communiquer: « Warum ist sie dem Çiva verhasst? » Il se rappelle cependant avoir lui-même lu quelque part *Çivapriya* qui signifierait « cher à Çiva »; et peut-être ce qu'il prend pour une fausse lecture est la juste. La *Ketakî* est passée en proverbe dans l'Inde; une strophe indienne (Böhtlingk, *Indische Sprüche*, I, 1719) dit que celui qui possède des vertus les fait valoir, ainsi que la *Ketakî*, dont on voit les fleurs, même si on n'aperçoit pas les feuilles. Une autre strophe (du même recueil, I, 2083) nous apprend que l'abeille enivrée prend la Ketakî fleurs d'or pour une nymphée et, aveuglée par la volupté, y perd ses ailes. » Par son parfum, dit une troisième strophe, la *Ketakî* se fait pardonner tous ses autres défauts (elle est épineuse, stérile, courbée, elle pousse sur des terrains inabordables, etc.). Cf. le Supplément au *Saptaçataka* de Hâla par Weber, p. 34.

[1] Weber, *Kauç.* 27 : « Auf einem Kreuzweg, mit *kâmpîla* Splittern an den Gelenken bindend mit Halmbüscheln lässt er (ihn sich) waschen und begiesst (ihn). »

KHADIRA, arbre au bois très dur, employé dans le langage poétique indien comme le *robur etaes triplex circa pectus* d'Horace. C'est pourquoi, dans le *Rigveda*, III, 53, Indra, pour obtenir des forces, est engagé à se couvrir du bois *Khadira*.

KIMÇUKA, l'un des noms indiens de la *butea frondosa*. J'ajoute encore ici, au sujet de cette plante passée dans l'Inde en proverbe à cause de l'inutilité de ses fruits, deux strophes du *Râmayana* et du *Subhâshitarṇava* (cf. Böhtlingk, *Indische Sprüche*, I, 679; I, 191). Le premier dit que celui qui fait ses comptes sur un revenu, pleurera au temps de la récolte, ainsi que celui qui entreprend la culture du *Kimçuka*. Le second se demande: « Celui qui a faim, quel profit pourrait-il tirer du *Kimçuka*, même s'il le voit chargé de fruits? »

KOLUKA-TRAVA, espèce d'herbe russe qui pique. Mme Élise de Bésobrasoff m'écrivait au sujet de cette herbe ce qui suit: « On la cueille durant le carême de Saint-Pierre (ce carême commence huit jours après la Pentecôte et dure jusqu'an 29 juin, jour de la Saint-Pierre), et si on en parfume une flèche, on ne peut manquer le but qu'on vise. »

KONAR. — Nom d'un arbre générateur éranien duquel serait sortie, d'après le XVe chapitre du *Bundehesh*, la première étincelle.

KOUNALNITZA. — Ainsi se nomme en russe l'herbe de la Saint-Jean, du dieu slave *Kounala*, censé protecteur de la récolte. La veille de la Saint-Jean on en pare le plancher de la chambre du bain. A propos de cette herbe magique, voici ce que m'écrivait, il y a cinq ans, Mme Élise de Bésobrasoff : « Il y a une herbe aussi fine qu'une flèche, ayant de chaque côté neuf feuilles, et quatre couleurs, noire, verte, rouge et bleue. Cette herbe est très bienfaisante; celui qui l'a cueillie à la Saint-Jean et, une monnaie d'or ou d'argent nouée autour, la porte sur soi, ne craint ni le diable, ni les méchants hommes la nuit; dans un procès, il aura toujours raison contre ses adversaires, et il sera ami des tzars et des princes. La racine de cette plante est également

bienfaisante : si une femme n'a pas d'enfants, elle n'a qu'à la moudre et à la boire, elle aura des enfants et guérira des maléfices qui lui auront été jetés. On cueille l'herbe *kounalnitza* contre les sorciers qui, par leurs cris, effraient à l'aurore les faucheurs et les moissonneurs. »

Kovidara (*Bauhinia variegata*), l'un des arbres du paradis indien, dont le *Harivança* donne cette étymologie enfantine : « Il porte encore ce nom, parce que les créatures gnorantes, en le voyant, s'écrièrent : « Quel est cet arbre? (*Ko' pi dâru?*) »

Kuça, l'herbe sacrée védique espèce de verveine, qui, dans les rituels indiens, joue un rôle semblable à celui de la *durvâ* et de la *tulasî* (cf. ces deux noms). Parmi les synonymes du *kuça*, on distingue spécialement *darbha*, *barhis* (herbe par excellence), *sûc'yagra* « dont la pointe purifie », *yaǵn'abhûshana* « ornement du sacrifice », *dîrghapattra* « aux longues feuilles », *yâgn'iyapatraka* « dont les feuilles sont destinées au sacrifice », *vaǵra* « foudre », *tîkshno yaǵn'asya bhûsana* « ornement aigu du sacrifice », *sûc'imukha* « dont la bouche purifie » (c'est-à-dire, dont la pointe est employée pour nettoyer, purifier le beurre, l'ambroisie, etc.), *punyatrina* « herbe pure », etc. Cette plante est la *poa cynosuroides*, dont les feuilles aiguës servaient effectivement pour purifier les breuvages sacrés, et dont on faisait une espèce de tapis, sur lequel se plaçait le sacrificateur, On en couvrait aussi l'autel. Tels étaient les offices de la verveine dans les sacrifices romains. Dans les Vedâs, l'herbe *kuça* ou *darbha* est souvent invoquée comme un dieu. D'après l'*Atharvaveda*, elle est immortelle; elle ne vieillit pas; elle détruit les ennemis; Indra, le dieu de la foudre, en fait son arme.

Les rituels védiques nous fournissent des instructions sur ses divers emplois. Açvalâyana nous apprend que pour nettoyer le beurre on employait deux petites tiges de *kuça*, sans nœuds. De chaque main on en tenait une, avec le bout du pouce et du quatrième doigt, les second et troisième doigts

tendus en haut. On se tournait vers l'Orient et on invoquait Savitar, Vasu et les rayons du soleil. Dans le *novilunium* et dans le *plenilunium*, on jeûnait et on liait ensemble le *kuça* et le bois combustible. Lorsque, dans la troisième année, on coupait les cheveux à l'enfant, le père, placé au sud de la mère, tenait à la main 21 tiges de kuça; ces 21 tiges me semblent représenter les 21 Maruts ou vents; en effet, bientôt après suit une invocation au dieu du vent *Vâyu*. Le père, et, en son absence, un brahmane prend trois tiges à la fois et les fourre dans les cheveux de l'enfant sept fois, la pointe tournée vers le corps de l'enfant, en murmurant : « Herbe, protège-le! »

La maison védique devait être bâtie dans les endroits où le *kuça*, avec le *vîrina*, abonde; on parsemait de cette herbe toutes les fondations, en ayant soin d'extirper les plantes épineuses, telles que l'*apâmârga* (achyrantes aspera), le *çaka* (acacia Sirisha), le *tilvaka* (symplocos racemosa Roxb), le *parivyâdha* (calamus fasciculatus, pterospermum acerifolium).

Pour la lecture des livres sacrés, on devait aussi s'asseoir sur un terrain ou plancher jonché d'herbe *kuça*, qui donne refuge à Brahman lui-même. Enfin, lorsque l'on quittait l'école védique, on emportait, entre autres choses, comme souvenir et bon présage, des tiges de *kuça*. Dans la période brahmanique, on employait le *kuça*, invoquant le dieu Vishnu. Les anachorètes couvraient avec cette herbe, ou avec des peaux d'animaux, ou avec l'écorce de certains arbres, leur nudité. Ce purifiant était aussi employé dans les rites funéraires. (Cf. pour la description de l'emploi du *kuça* dans les sacrifices indiens les *Essays* de Colebrooke.)

Dans une légende du *Mahâbhârata*, livre I, de deux feuilles de *kuça* appliquées à deux fourmilières, tombe du sang. La jeune princesse Sukanyâ les tenait à la main. En voyant le corps d'un pénitent couvert de nids de fourmis blanches, elle crut qu'on pouvait en tirer du feu. Dès qu'elle vit le sang, elle s'effraya et accourut à son père, le roi

Saryâti, lequel, pour éloigner la malédiction du sage aux fourmis, décide de lui donner sa fille en mariage.

M. Sénart, après avoir comparé le *bereçman* iranien avec le *kuça* védique, nous explique le rôle de ce dernier dans la légende du Buddha. « Sous le nom de *barhis* et par là aussi lié étymologiquement au *bereçman*, le *kuça* sert à former pour le *védi* un tapis sacré sur lequel viennent s'asseoir Agni et tous les dieux; et l'importance rituelle en est si grande que le nom de *barhis* arrive parfois à désigner, d'une façon générale, le sacrifice. Est-il besoin d'ajouter que le *kuça*, le *kuçastarana*, ne doit ce rôle important qu'au symbolisme même du Soma, de tous les arbres du feu et du suc célestes, du *kushṭha* de l'*Atharvaveda?* Le *kushṭha* est voisin de l'arbre qui sert de siège et de demeure aux dieux; de même, sous l'arbre buddhique, le *kuça* sert de siège à *Çâkya*. On se rappelle le récit : *Çâkya*, au moment de s'approcher de l'arbre, rencontre un moissonneur qui porte des bottes de *kuça;* il en obtient aisément une poignée, et la dispose au pied de l'arbre pour s'en servir comme de tapis. Le Bodhisattva prend, à vrai dire, la peine d'expliquer que cette poignée d'herbe ne suffirait pas, à défaut d'un long exercice de toutes les perfections, pour lui assurer l'intelligence parfaite. D'après le récit singhalais, plus ingénu, le Bodhisattva savait que le *kuça* serait nécessaire, qu'il serait d'une grande utilité. » Dans certains récits (par exemple, *Foe-Koue-Ki*) ce sont les dieux en personne qui apportent le *kuça* au Bodhisattva. Il est curieux que dans plusieurs sources bouddhiques, la poignée de *kuça* subisse une métamorphose qui la rapproche d'un pas de la légende brahmanique. Nous y voyons que, dès que le Bodhisattva eut étendu son gazon sur la terre, instantanément cette herbe fut transformée en un trône de quatorze coudées de hauteur. Cette invention nouvelle peut, du reste, avoir été inspirée par le mur et la terrasse dont fut entouré l'arbre de Buddha-Gayâ après que la légende se fut localisée en cet endroit. — Une analogie frappante avec ce siège de *kuça*

nous conduit à une description légendaire qui, dans son ensemble, a pour nous ici un haut intérêt. Je veux parler du premier adhyâya de la Kaushitaki-brâhmana-Upanishad. Nous y retrouvons un trône appelé « l'Intelligence (*vic'akshanâ*) », où est assis Brahmâ sur un *paryan'ka* appelé « la splendeur infinie (*amitauǵas*). » Or, le siège en est fait de *somân'çavas*, dit le texte, c'est-à-dire, suivant *Çañkara*, des rayons de la lune (*somakiraṇaih*); mais M. Weber a déjà proposé hypothétiquement cette autre traduction « tiges de soma », qui, sérieusement appuyée par tout le symbolisme des autres parties, me paraît garantie d'une façon décisive par l'analogie du siège de Buddha. L'analogie ne réside pas seulement dans la dénomination comparable et en elle-même suffisamment caractéristique des deux trônes. Celui de Brahmâ est, comme le Bodhimanda, voisin d'un arbre fabuleux nommé Ilya (c'est l'orthographe que préfère M. Cowell, au lieu d'Ilpa). M. Weber l'assimile à Yggdrasill. Nous n'hésiterons pas davantage à lui comparer notre « arbre de Bodhi ».

KUSHTHA, arbre mythologique indien qui a été identifié par Wilson avec le *costus speciosus*, célébré à cause de la douceur de ses fruits; on l'appelle aussi *madhu*, c'est-à-dire « le doux »; il compte au nombre des arbres du ciel. Dans l'*Atharvaveda*, v. V, 4, 3, on lit ce qui suit:

> Açvattho devasadanas tritiyayâm ito divi
> Tatrâmr'itasya c'akshaṇam devâh' kushtham avaṇvata,

c'est-à-dire: L'*açvattha*, demeure des dieux au troisième ciel d'ici; là, les dieux ont approché le *kushtha* révélateur de l'ambroisie. » Le regretté professeur Kuhn traduisait ainsi ce passage: « Wo der Açvattha steht, der Göttersitz, im dritten Himmel, von hier aus, da gewannen die Götter den *kushtha*, der wie das amrita anzuschauen ist. » Dans l'*Atharvaveda*, on en fait un grand cas, comme d'un arbre magique, qui a la propriété de chasser la fièvre, le *takman* (d'où son nom védique de *takmanâçana*), le démon femelle *Yâtudhânî*. On lui donne en outre les noms de *naghamâra*, *naghâririsha*

(*Atharv.*, XIX). Il possède aussi des propriétés érotiques. L'*Atharvaveda* le considère comme *la première des plantes médicinales* (*uttamo' asy oshadhînâm*). A cause, sans doute, de son pouvoir vivifiant, on donne à son père le nom de Givala, à sa mère celui de Givalâ. On le représente comme un bon ami et compagnon du Soma, le dieu de l'ambroisie (Somasyâsi sakhâ hitah. Atharv., V, 4, 7). On le fait descendre de la montagne Himavant comme un dieu sauveur : « *Etu devas trâyamânah kushtho himavatas pari* (*Atharv.* XIX, 39, 1). Le même *Atharvaveda* l'identifie sans doute avec la lune, lorsqu'il dit que le *kushtha* pousse au moment où la nacelle d'or descend sur la pointe de la montagne Himavant. Cette nacelle d'or, dans laquelle les dieux, illuminés par l'arbre *kushtha*, vont retrouver l'ambroisie, nous rappelle le mythe d'Héraklès, qui sur sa nacelle traverse l'Océan, après avoir enlevé les pommes des Hespérides. La légende, indienne et biblique, du déluge semble aussi se rattacher à ce mythe ; ce rapprochement, en effet, n'a pas échappé à la pénétration du professeur Weber (Beiträge zur Vergleichende Sprachforschung, IV, 288), qui compare le *nâvaprabhran'çanam* de l'*Atharv.* avec le *Manor avasarpanam* brahmanique.

Laceron (en italien *cicerbita*). — Porta (*Phytognonomica*) nous offre cette description du *laceron :* « *Hyosirim*, vulgus *suillum cardum* appellat ex Plinio ; genus est sonchi spinosi, quod Itali *cicerbitam* vocant ; referunt florum calyces, antequam aperiantur, quamdam rostri porcini figuram : ob id ὕος ῥίς, hoc est suis nasus ; Ruellius rostrum porcinum eamdem herbam ab aliquibus nominari ait, et ab aliis leonis dentem. Plinius, in tubo similis, sed minor et tactu asperior ; vulneribus contusa præclare medetur, lac elicit ex Dioscoride, quæ omnia sus præstat. Aquilinam herbam vocant recentiores, cujus flores in caulium cacuminibus quatuor fundum inferiori parte cornicula sursum reflexa ut aquilæ rostrum videantur æmulari et inde aquilæ nomen inditum ; semen dragmæ pondere potum in vino cretico, addito

croci momento icteritiam sanare dicunt, dummodo ægri in lecto sudent; cerebrum aquilæ in cyathis vini tribus regio morbo resistit ex Plinio. » Dans Du Cange nous lisons encore que l'*aquilæ herba* est recommandable pour les yeux : « valens ad oculos. » Toutes ces instructions, au point de vue pratique, sont absolument inutiles et superflues ; mais elles ont cependant quelque valeur historique : elles nous montrent le rôle que la nomenclature des plantes a joué dans la médecine populaire ; et qui sait même combien de remèdes accueillis encore par la prétendue médecine scientifique n'ont d'autre fondement que ces synonymies populaires dues à des apparences grossières et purement accidentelles!

LAG'G'ALU. — Proprement *la honteuse*, l'un des noms indiens de la sensitive.

LAITUE (*Lactuca Sativa* L.). — La laitue était considérée dans l'antiquité comme une nourriture néfaste ; on en faisait grand usage dans les repas funéraires, spécialement en souvenir de la mort d'Adonis, fils de Myrrha, que la déesse Aphrodite avait caché sous des feuilles de laitue ; un sanglier, en mangeant des laitues, avait disait-on, blessé à mort le beau garçon. D'autres disent que le jeune homme caché par Vénus sous la laitue était Phaon de Lesbos et non pas Adonis. Dans les contes des frères Grimm, où il est fait mention du *Krautesel*, le jeune héros trouve de la salade ; il en mange et il devient un âne ; mais, grâce à une autre herbe, il retrouve sa première forme. Ainsi, dans Apulée, l'âne en mangeant des roses redevient homme. Dans une légende de Jacopo della Voragine, on voit paraître un démon au milieu des feuilles de laitue. Chez Nider, *Liber insignis de Maleficis*, nous trouvons ce récit : Simile videtur huic, quod primo Dialogorum refert B. Gregorius de quadam Dei famula in monasterio virginum, quæ hortum ibidem ingressa, *lactucam* conspiciens et concupiscens, quam, signo crucis benedicere oblita avide momordit, arrepta a Daemone cecidit, et vexabatur, quousque statim vocato beato ibidem patre Equitio, per eundem liberata est. » D'après le livre *De se-*

cretis mulierum attribué à Albert le Grand, par la laitue on peut juger si une jeune fille est encore vierge : « Accipe fructum lactucae et pone ante nares ejus ; si tunc est corrupta, statim mingit » (cf. *Lis*, *Mauve*). D'après les *Apotelesmata* d'Apomasaris (Francfort 1577), si on voit de la laitue en songe, c'est une annonce de malheur. D'après Ibicus, philosophe pythagoricien, la laitue appelée *eunuchion*, et par les femmes *astylida*, empêche la génération ; si des enfants naissent, elle en fait des imbéciles ; ceux qui s'en nourrissent deviennent impuissants. On raconte qu'Eubolus adressait des vifs reproches à sa femme, parce qu'elle lui servait dans les repas de la laitue, recommandée seulement pour les repas funéraires. Pythagore, pour la raison contraire, se nourrissait de préférence de laitue. — On prétend, d'après le médecin Apulée, que la *lactuca leporina* mise, sans qu'il le sache, sous le coussin d'un malade tourmenté par la fièvre, le guérira ; le même médecin, *De virtutibus Herbarum*, recommandait la laitue sauvage comme une médecine puissante : « Dicunt aquilam, quam in altum volare voluerit, prospicere rerum naturas, lactucæ sylvaticæ folium evellere, et succo ejus sibi oculos tingere, et maximam inde claritudinem accipere. Herbæ igitur lactucæ sylvaticæ succum cum vino optimo vetere et melle acapno, quod sine fumo collectum est, mixtum, in ampullam vitream condito, et eo utaris, summam medicinam experieris. »

Laurier. — Un chant de l'Andalousie donne, parmi tous les arbres, la couronne au laurier, et parmi les fleurs à l'œillet :

Entre los arboles todos,
Se señorea el laurel,
Entre las mujeres Ana,
Entre flores el clavel.

On sait que, pour les Grecs et les Romains, le laurier était un arbre sacré. Dans un dessin de Pompéi, on voit deux branches de laurier qui entourent un pot sous un temple gardé

par un griffon. D'après Sozomène, VI, 5, les prêtres aspergeaient le plus souvent ceux qui entraient dans le temple, avec des branches de laurier. « Sur un vase peint, écrit M. Lenormant (*Dictionnaire des antiquités grecques et latines*, s. v. Bacchus), un des centaures du thyase dionysiaque porte une grande branche d'un laurier sacré, d'où pendent des bandelettes, un petit tableau votif et un oiseau présenté en offrande. » Dans la campagne de Bologne, écrit Mme Coronedi-Berti, le laurier est employé pour prendre les augures sur la bonne ou la mauvaise récolte ; on brûle des feuilles de laurier : si en brûlant elles font du bruit, la récolte sera bonne ; en cas contraire, elle sera mauvaise. C'est tout à fait la superstition chantée par Tibulle (II, 5) :

Ut succensa sacris crepitat bene laurea flammis,
Omine quo felix et sacer annus eat,
At laurus bona signa dedit : gaudete coloni.

« Laurus, écrit Passerat, amica bonis geniis, longequo repellit nube cava tectos lemures. » En Sicile, m'écrit le docteur Pitré, les sorciers se couronnent de laurier ; le laurier, croit-on, préserve du tonnerre et de la foudre. A San Cataldo (dans la province de Caltanissetta) le laurier est vénéré comme un arbre sacré. Le 7 décembre de chaque année, les chefs qui dirigent la fête de la Madone, patronne de l'endroit, vont cueillir dans la campagne de grandes branches de laurier, presque des arbres entiers. Ils rentrent avec ce butin et ils le transportent dans la maison de l'un d'eux ; la foule se presse sous le balcon de cette maison ; du balcon on jette alors de petites branches de laurier ; le peuple se les dispute furieusement ; les personnes qui parviennent à s'en emparer ornent la leur avec des rubans, bandelettes, foulards, oranges, etc., et avec cette branche prennent part à la procession de l'après-midi, dans laquelle, au lieu de torches allumées, on ne voit que rameaux de laurier ; les prêtres aussi et les personnages qui prennent part à la procession portent leur branche de laurier. A Troina, province de Ca-

tane, la fête des lauriers semble remplacer celle des palmes ou des oliviers qui précède la semaine sainte. « Per la festa di San Silvestro, écrit M. Pitré, che ricorre in Troina nel mese di maggio, popolani de' vari quartieri del comune si riuniscono e montati sopra cavalcature si recano ad un bosco a raccogliere ciascuno un ramo d'alloro. Cosi forniti, a due a due tornano in Troina, vanno alla chiesa del Santo, giunti davanti la porta spiccano una frondicella del ramo e la gettano davanti di essa, indi fatta come una giravolta, tornano indietro sempre a cavallo col ramo in mano, gia benedetto. » Polydore Virgile, qui portait le laurier dans son écusson, célèbre ainsi, en copiant en grande partie Pline (XV, 30), la gloire de cet arbre (*De Rerum Inventoribus*, Lugduni, 1586, p. 232) : « Haec inquam, post hominum memoriam, *felicissima arbor est*, ad cujus comparationem platanus nihil; quippe non unam habet laurus dotem ; dicatur enim triumphis, quando triumphantes ea coronantur ; valet adversus fulmina : quare ante limina excubat. Quapropter ferunt Tiberium Caesarem, tonante coelo, consuevisse laurea uti corona. Item exornat domos, et idcirco Caesarum pontificumque olim janitrix erat : quin et pacifera, ut quam prætendi inter armatos hostes, quietis sit indicium ; Romanis præcipuæ lætitiæ victoriarumque nuntia ; addebatur lituis militumque lanceis, ac imperatorum fasces decorabat ; abdicat insuper ignes crepitu et detestatione quadam, et denique *Apollinis est arbor*. Quas ob res *tantum est huic semper honoris habitum, ut eam prophanis usibus pollui fas minime esset*, vel quod fortasse unius arborum latina lingua nomen viris imponatur, et cuius folium vocetur *Laurea*. Appellavi supra *nostram Laurum*, utpote quam nostræ Virgilianæ familiæ nomini sacram mei majores, una cum duobus lacertis, insigne gentis ratione non inani habuere.» Pline cite encore le présage de l'empire annoncé par une branche de laurier : « Sed et circa divum Augustum, écrit-il, eventa ejus digna memoratu. Namque Liviæ Drusillæ, quæ postea Augusta matrimonii nomen accepit, cum pacta esset illa Caesari,

gallinam conspicui candoris sedenti aquila ex alto abjecit in gremium illaesam. Intrepideque miranti accessit miraculum, quoniam teneret rostro laureum ramum onustum suis baccis. Conservari alitem et sobolem jussere auspices ramumque eum seri, ac rite custodiri. Quod factum est in villa Caesarum, fluvio Tiberi imposita, juxta nonum lapidem, Flaminea via, quæ ob id vocatur ad gallinas; mireque sylva provenit. Ex ea triumphans postea Cæsar laurum in manu tenuit, coronamque in capite gessit, ac deinde imperatores Cæsares cuncti. Traditusque mos est ramos quos tenuerunt serendi. Et durant sylvæ nominibus suis discretæ, fortasse ideo mutatis triumphalibus. »

Du temps de Pline existait encore sur l'Aventin un bois de lauriers, dont les branches étaient employées pour les expiations. Sur les bords de l'Euxin, au contraire, s'élevait, disait-on, un laurier de mauvais augure, à l'endroit où le roi Amycus, fils de Poseidon, avait été tué et enseveli. Les marins, les Argonautes, qui passant par là détachaient une branche de ce laurier, se querellaient aussitôt entre eux ; la querelle cessait dès qu'on jetait la branche. Nous connaissons déjà, d'après la superstition populaire, les herbes et les plantes qui produisent la discorde entre les hommes. Mais le plus souvent le laurier est propice. Dans la IIe Idylle de Théocrite, v. 41, la jeune fille abandonnée, pour rappeler peut-être auprès d'elle le traître fuyard, fait une conjuration, en brûlant du laurier[1]. Chez les Grecs, pour indiquer que l'on ne craignait aucun poison, aucun maléfice, on employait cette expression populaire : δαφνίνην φερῶ βακτηρίν (je porte un bâton de laurier). Nous apprenons par le *Lambros*, poème en grec moderne de Solomos, que, le samedi saint, en Grèce, on répand des feuilles de laurier sur le pavé de l'église. En Corse, on pare de guirlandes de laurier la porte de la maison où l'on célèbre une noce (cf. Provenzal, Serenata di un pastore di Zicavo, Livorno, 1874). A Rome, le 15 du

[1] Cf. Donati, *Volgarizzamento del Terzo idillio di Teocrito con alcune indagini sulla Fillomanzia degli antichi*. Perugia, 1878.

mois de mai, on célébrait anciennement la fête des marchands en l'honneur du dieu Mercure. Les marchands allaient à une fontaine commune y puiser de l'eau ; dans cette eau ils plongeaient une branche de laurier, et avec cette branche ils bénissaient toute leur marchandise. La bénédiction de Pâques qui se fait dans la semaine sainte, la bénédiction des palmiers et des oliviers, rappelle cet usage païen. Les Romains décoraient aussi du laurier, outre Apollon et Bacchus, la déesse Libertas, la déesse Salus, Esculape, Hercule, etc. Pausanias fait mention de quelques lauriers qui étaient en Grèce l'objet d'un culte spécial : entre autres, il remarque un laurier qui, d'après la tradition, poussa dans l'endroit où Oreste, après avoir répandu le sang de sa mère, fit ses expiations[1] ; un temple fait avec du bois enlevé au laurier même d'Apollon dans la vallée de Tempé ; la couronne de laurier qui ornait la tête du noble enfant de Thèbes désigné, dans les Daphnéphories, pour desservir le temple d'Apollon comme ministre, et offrir au dieu un trépied en bronze. Dans les jeux en l'honneur d'Apollon, le vainqueur recevait une couronne de lauriers. La branche de laurier donnait aux prophètes la faculté de voir ce qui était caché ; c'est ce que nous apprend l'hymne homérique à Apollon : le trépied de la pythonisse était aussi entouré de lauriers. A la fille prophétique de Tirésias, Manto, on a aussi donné le nom de *Daphné* (laurier) ; d'après Hésiode (*Théogonie*), les Muses aussi tiennent le laurier à la main. Les Arcadiens racontaient que Daphné était la fille du fleuve Ladon et de la Terre ; aimée et poursuivie par Apollon, elle fut changée par les dieux en laurier. On sait que le professeur Max Müller a déjà rapproché de ce mythe hellénique le mythe védique de la nymphe Urvâçî poursuivie par le prince Pururavas ; Max Müller vit dans Urvâçi une aurore et dans Pururavas le soleil : il supposa que l'un des noms anciens de l'aurore avait été *Dahanâ*, mot

[1] Ælien prétend qu'Apollon lui-même adopta la couronne de laurier, par expiation, après avoir répandu le sang du Python.

probable mais hypothétique auquel il identifia le mot *Daphné*.

Apollon lui-même est souvent représenté avec une couronne de lauriers, comme dieu qui purifie, qui illumine et qui triomphe ; l'arbre est considéré comme lumineux et il donne lui-même, comme le dieu, la lumière, c'est-à-dire la renommée, la gloire ; comme le soleil est le premier à voir et à faire voir dans le ciel, ainsi son arbre participe de ses facultés prophétiques ; c'est pourquoi Claudien appelle le laurier *venturi præscia laurus*. D'après Fulgentius, la feuille de laurier placée sous le coussin fait voir en songe des choses qui se réaliseront. Dionysios appelle le laurier μαντικὸν φυτόν (plante prophétique) ; Eustathius appelle les devins δαφνηφάγους. Les devins, en effet, ainsi que les prêtres d'Apollon, portaient une couronne de lauriers. Dans les fêtes déjà mentionnées que tous les neuf ans on célébrait à Thèbes en l'honneur d'Apollon, appelées *Daphnéphories*, le plus beau des garçons devait être le *daphnéphoros*. A Rome, à l'occasion d'une victoire, on liait la lettre qui portait la nouvelle avec de petites branches de laurier ; et on appelait la lettre : *litterae laureatae*. Le messager de la victoire portait une branche de laurier qu'on déposait dans le sein de Jupiter optimus maximus. D'après Plutarque, Scipion entra dans Carthage vaincue, tenant d'une main le sceptre, de l'autre une branche de laurier ; et on représentait souvent la Victoire elle-même couronnée de laurier ou de palmier. L'arrivée de Kréon, la tête couronnée de laurier, dans Sophocle, fait croire à Œdipe qu'il apporte de bonnes nouvelles. En Crète, d'après l'hymne homérique à Apollon, avant de promulguer les lois, on consultait le laurier prophétique, lequel aussi bien que du trépied, dictait ses oracles à Pythie :

Pythia, quae tripode ex Phoebi lauroque profatur,

chante Lucrèce, I. La pythonisse et les autres devins mangeaient même les feuilles du laurier, pour pouvoir prophé-

tiser, ce qui donna lieu aux figures poétiques de Tibulle, « *usque sacras innoxia lauros vescar*, » et de Juvénal « *quicumque... laurum... momordit*, » qui veut dire : « quiconque une fois a mordu à la poésie. »

LAVANDE. — On l'emploie dans le peuple de la Valdinievole, en Toscane, contre le mauvais œil jeté aux petits enfants. « L'erba lavandaia, m'écrit de Cozzile le professeur Giuliani, é buona a mandar via la malìa a' figlioli. Se ne piglia una bella brancata, si mette nel pajolo a bollire, e poi si rovescia il catino; se l'acqua vien torba, torba, quando si lava il bimbo, allora resta dismaliato, ma se l'acqua schiarisse, la malìa regna sempre. » Les femmes de la Kabylie attribuent à la lavande la propriété de les préserver des sévices conjugaux. Un chant populaire kabyle publié par M. Hanoteau invoque ainsi la lavande : « Salut, ô lavande! Les hommes t'ont nommée *lavande* (*amezzir*); moi, je t'appelle le *caïd vizir*. Je demande que mon mari ne me batte pas, ne puisse rien sur moi. »

LENTILLE. — Ainsi que presque tous les légumes, la lentille joue, dans la légende populaire, un rôle funéraire. Dans le livre d'Artemidorus Daldianus « *De Somniorum interpretatione*, I, 70, » nous lisons que la *lenticula luctum praesagit*, non pas seulement parce qu'elle offre une nourriture malsaine et indigeste, mais parce qu'on la proscrivait de toute fête et de tout sacrifice. Il paraît que, pour le peuple, cueillir des lentilles est une expression équivalente à mourir et être enseveli, si on en juge d'après un chant populaire de Scannagallo, qui fait allusion à la défaite de Piero Strozzi à Scannagallo, en l'année 1555 :

O Piero Strozzi, 'ndu sono i tuoi bravoni?
Al poggio delle Donne, in quei burroni.
O Piero Strozzi, 'ndu sono i tuoi soldati?
Al poggio delle Donne, in que' fossati.
O Piero Strozzi, 'ndu sono le tue genti?
Al poggio delle Donne, a *côr le lenti*.

LENTISQUE (*Pistacia Lentiscus L.*, le *Mastixbaum* des

Allemands). — Le lentisque, symbole de pureté et de virginité, était particulièrement cher à Dictymna, nymphe d'Artémis. A son exemple, les vierges helléniques aimaient à s'en parer. Encore à présent, dans l'île de Chio, où le lentisque pousse en abondance, on en mange la résine, pour se conserver une haleine pure. D'après Aristophane, le lentisque aurait aussi trouvé la protection de Bacchus, depuis que Penthée s'était caché sous cet arbus.

Licium (Cf. *Chêne-vert*). — Dans les *Dicta S. Aegidii*, chez Ducange), « Et signa praecipua excisa sunt ex arbore *Licii* prope eamdem cellam excrescente, sub qua saepius oranti Christus apparuit. » Il s'agit ici sans doute du *quercus ilex*. On sait qu'en italien l'*ilex* s'appelle *leccio*.

Lierre (*Hedera*). — Le lierre, qui embrasse, a été adopté comme symbole de l'amour et de l'amitié. L'amour cependant est quelquefois concupiscence; c'est pourquoi, dans une strophe indienne (cf. Böhtlingk, *Ind. Spr.*, III, 4670), après s'être demandé le nom du lierre de la vie mondaine (*bhavavallî*), le poète répond que ce lierre est la concupiscence (*trishnâ*); l'amour parfois est un incendie qui atteint et qui dessèche tout, ainsi que le lierre; voici donc ce qu'on lit dans la légende du Pandjab « *Hir et Ranjhan* », traduite par feu le professeur Garcin de Tassy : « Le vénérable schaïkh Saad et le vénérable schaïkh Mina ont écrit ceci dans le *Majma-i-Sulûk*, collection relative à la voie religieuse : « le mot *ischc* (amour) dérive de *iscloqua*, qui est le nom du lierre en arabe. Or, la propriété de cette plante, c'est de dessécher l'arbre auquel il s'attache, comme l'amour dévore le cœur de celui qui le ressent. »

D'après Plutarque, le prêtre de Zeus devait éviter la vigne pour ne pas devenir ivre, et toucher le lierre, lequel cependant était censé lui donner une sorte de fureur prophétique. La ressemblance des feuilles du lierre avec celles de la vigne, leur qualité commune de plantes grimpantes ont pu faire rapprocher le lierre et la vigne dans le mythe; seulement on a prétendu que le lierre neutralisa la vigne et préserva

de l'ivresse. C'est pourquoi, dit-on, on couronnait de lierre la tête et le thyrse de Bacchus. Mais ce thyrse a été déjà identifié avec la foudre. La foudre était l'arme victorieuse du dieu, et le tonnerre proclamait la volonté divine. Bacchus, couronné de lierre, était donc un dieu à la fois victorieux et prophétique. Par imitation, Alexandre se couronna de lierre après son expédition aux Indes. Lorsque Hostus Hostilius entra le premier à Fidène, comme symbole de force et de victoire, Romulus couronna son front de lierre.

Le lierre qu'on voit sur la porte des tavernes a la même signification que la branche de chêne. C'est une précaution pour rendre le vin innocent. Mais, à l'origine, cet usage superstitieux devait avoir un autre motif. Le chêne est l'arbre de Zeus; le lierre aussi lui est cher : symbole de force, sans doute, et de génération, il aide peut-être aussi le buveur de vin à dire la vérité, c'est-à-dire la prophétie. Chez les Lettes, on appelle le lierre *Pehrkones*, d'après le nom du dieu de la foudre *Pehrkon*. Chez les Allemands, pour invoquer la rosée, le lait du ciel, qui doit accroître le lait des herbes, on prend de l'eau bénite et on bénit l'étable; on y porte la *Gunrebe*, le lierre (*hedera terrestris)*, la *Meerlinse*, lentille de mer (*pancratium maritimum*) et du sel, et on dit : « Ich gib dir Gunreben, Merlinsen und Salz, gang ûf durch die Wolken und bring mir Schmalz, Milich und Molken. » Le regretté professeur Mannhardt, dans ses *Germanische Mythen* nous apprend que le lierre, à cause de sa couleur semblable à la foudre, était consacré au dieu de la foudre *Thunar* et offert au farfadet son messager. Lorsqu'en Allemagne on conduit pour la première fois les vaches au pâturage, on les trait avec une branche de lierre pliée en couronne; on prétend aussi que celui qui porte sur sa tête une couronne de lierre acquiert la faculté de reconnaître les sorcières.

« Le lierre, écrit M. Lenormant, dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et modernes*, était un des symboles primitifs de Dionysos, et ce dieu lui-même adoré

à *Ouharnae* sous le nom de *Kissos*, le lierre; ailleurs, Cissos est un compagnon de Dionysos. Aussi le lierre formait-il sa couronne aussi souvent que la vigne, d'où les épithètes de Κισσοκόμης, κισσοχαίτης, la première employée déjà dans les hymnes homériques. Chez les poètes latins, Bacchus est appelé *Corymbifer* aussi bien que *Racemifer*, par allusion aux fruits de lierre; c'est ce qu'on appelait κίττωσις. La fête dionysiaque de Phlionte était nommée κισσοτόμοι. Le convolvolus, σμῖλαξ, est appelé par Dioscoride κισσάμελος; à cause de la ressemblance qu'exprime ce nom, il était attribué à Bacchus comme la vigne et le lierre. » Chéruel, en nous apprenant l'usage français de suspendre le lierre à la porte des cabarets, ajoute qu'on le considérait aussi comme un symbole d'amour. Un chant anglais du moyen âge, que M. Zernial nous a fait connaître (*Thiere und Pflanzen in der Indogermanischen Volkspoesie*, Berlin, 1876), célèbre le lierre, *ivy* (allemand Epheu), comme le meilleur, le plus digne des arbres, celui dont on attend toutes les bénédictions.

The most worthye she is in towne;
He that seyth other, do amysse;
And worthy to bere the crowne;
Veni, coronaberis.
Ivy is soft and mek off speech,
Ageynst all balt she is blysse;
Well is he that may hyre rech.
Ivy is green, with coloure bright,
Off all treis best she is;
And that I preve well non be right.
Ivy beryth berys black;
God graunt us all his blysse
Fore there shall we nothing lack.
Veni, coronaberis.

On prétend que Kissos était le nom de Bacchus enfant, qui, abandonné par sa mère Sémélé, s'étant caché sous le lierre (cf. *Genévrier*, *Myrte*, etc.), lui aurait donné son propre nom. C'est comme symbole de volupté que, selon Eustache, le lierre était consacré à Bacchus. On sait que le thyrse de

Bacchus, entouré de lierre, représentait à la fois la foudre et le phallus ; par le thyrse, on peut mieux comprendre le rôle érotique prêté au lierre, même sans tenir compte de plante grimpante qui embrasse fort. Un autre mythe hellénique, dont la signification est peut-être phallique, fait de Kissos un fils de Bacchus, lequel, dansant devant le dieu son père, en mourut ; la déesse Gaea, la Terre, en eut pitié et le changea en lierre, plante qui porte son nom, Kissos. Les poètes indiens comparent souvent l'étreinte des bras des amoureux aux enlacements de la liane (*laṭâ*).

Lin. — L'antiquité indienne voyait au ciel, dans l'aube et dans l'aurore, une toile lumineuse et des tisserands ; l'épouse divine, l'aurore, tissait la chemise nuptiale, la robe de l'époux divin, le soleil. Les dieux s'habillaient d'une robe lumineuse, d'une robe blanche ou rouge, d'argent ou d'or. Les prêtres, sur la terre, ont adopté le même costume blanc dans l'Inde, en Égypte, en Asie Mineure, à Rome, dans les pays chrétiens ; en français, on appelle encore *aube* la chemise de lin du prêtre et des enfants de chœur. La Délia de Tibulle (I, 329), dans certains jours de fête, s'habillait, elle aussi, d'étoffe blanche :

> Ut mea votivas persolvens Delia voces
> Ante sacras lino tecta fores sedeat.

Le lin était tellement apprécié dans le nord que, jusqu'au XIIe siècle, dans l'île de Rugen, il tenait lieu de monnaie. « Apud Ranos, écrivait Helmold, I, 38, 7, cité par Hehn (*Kulturpflanzen u. Hausthiere*, Berlin, 1874), non habetur moneta, nec est in comparandis rebus consuetudo nummorum, sed quidquid in foro mercari volueris, panno lineo comparabis. » Güldenstädt, au siècle passé, trouvait encore un usage semblable au Caucase. Dans les contes populaires, il est souvent question de chemises ou de robes tissées avec une finesse si extraordinaire, que la plus ample peut être enfermée dans une noisette. Hérodote et Pline font mention d'un linge envoyé en Grèce par le roi Amasis, dont chaque fil était composé de

360 ou de 365 fils, évidente allusion aux jours de l'an. Dans la chanson populaire vénitienne du grillon et de la fourmi, le grillon file du lin; la fourmi lui en demande un fil, évidemment pour continuer à filer, les deux animaux figurant dans la mythologie zoologique deux saisons différentes.

Les fils du lin sont censés représenter les rayons du soleil et, d'après une superstition populaire sicilienne, les attirent. A Modica, en Sicile, écrit M. Amabile, pour chasser les maux de tête produits par l'insolation, on brûle, avec accompagnement d'imprécations, de l'étoupe de lin dans un verre où l'on a versé de l'eau; on place le verre sur un plat blanc, et le plat sur la tête du malade; on prétend que, de cette manière, on retire de la tête et on attire sur le lin toute la vertu du soleil. Dans la Valle Soana, en Piémont, on croit que voir en songe un linge plongé dans l'eau, est un avertissement de mort dans le courant de l'année. Le lin est symbole de vie, de végétation facile et abondante. C'est pourquoi, en Allemagne, lorsqu'un enfant grandit mal, ou qu'il ne marche point, la veille de la saint Jean on le place tout nu sur le gazon, et on sème du lin sur ce gazon et sur l'enfant même; dès que le lin commencera à pousser, l'enfant aussi doit commencer à pousser et à marcher; le même rite peut s'accomplir au printemps.

Lippa. — On employait, en Allemagne, la racine de cette plante pour faire pousser une belle queue aux chevaux. C'est ce que nous apprend Jähns, *Ross und Reiter*, I, 112 : « Nimm Rinden von der Coloquinten mit der Wurzel vom Kraut gemeiniglich *Lippa* genannt, koche es mit Wasser, bis es willig genug hat, dann den Schwanz oft damit gewaschen. »

Lis. — Le lis a reçu, en Occident, à peu près le même culte populaire que le *lotus* (cf.) en Orient. Les Grecs l'appelaient ἄνθος ἀνθέων, c'est-à-dire, *la fleur des fleurs;* les Latins *Junonia rosa*, en souvenir de la fable hellénique d'après laquelle Héraclès enfant, autorisé par son père Zeus, pendant que Héra dormait, aurait sucé le lait de sa mamelle,

pour pouvoir participer à son tour à la divine immortalité. Mais le lait était si copieux, et il le suça avec une telle véhémence, qu'une partie de ce lait tombant sur le sol forma, d'après les uns, la voie lactée; d'après les autres, la fleur de lis. A la vue de cette blancheur, la déesse Aphrodite, issue elle-même de la blanche écume de la mer, en conçut une vive jalousie, et, par dépit, fit pousser au milieu de la fleur candide un pistil énorme qui rappelle la verge de l'âne. C'est à quoi fait allusion Nicandre, dans ces vers que l'on cite d'après la traduction latine :

... at in floris medio turpe
Armamentum rudentis asini prominet, quod membrum dicitur.

Malgré ce scabreux détail de la légende, la déesse *Pudicitia* n'en porte pas moins une fleur de lis à la main; Junon, de même, et *Spes* sont représentées avec cette fleur, que l'on attribue aussi parfois à Vénus et aux Satyres, mais, sans doute, à cause du pistil honteux. De même, dans la légende catholique, tandis que l'on place le lis dans les mains de saint Louis de Gonzague, candide protecteur de la jeunesse, on l'attribue aussi à saint Antoine, protecteur des mariages. On prétend que le nom du fils des rois de France (*Reali di Francia*), *Fleur de lis*, est une corruption de *Fleur de Louis*, en souvenir, non pas du *lis*, mais de l'*iris* que le roi Louis VII aurait adopté. Porta, *Phytognonomica*, prétend que l'iris avec le lis « uteros emollit, mensesque provocat, unde uterum conceptui praeparat. » D'après Albert le Grand : *De Secretis Mulierum*, par le lis, on découvre si une jeune fille est encore vierge ou corrompue : « Nota, si vis experiri utrum virgo sit corrupta; pulverisa fortiter flores lilii crocei, qui sunt inter flores, et da ei comedere de illo pulvere; si est corrupta, statim mingit (cf. *Laitue*, *Mauve*); et d'après le *Libellus De Virtutibus Herbarum* attribué au même auteur, par le lis on ôtait le sommeil. « Nona herba a Chaldaeis *Ango*, a Graecis *Amala*, a Latinis *Lilium*. Si hanc herbam, Sole existente, in Leonis signo collegeris, et

cum lauri succo commiscueris, deinde sub fimo, tempore aliquo, succum illum posueris, fient vermes. De quibus si fiat pulvis, et ponatur circa collum alicujus, vel in vestimentis suis, nunquam dormiet, vel dormire poterit, quousque depositum fuerit. Et si praedictum sub fimo posueris et de vermibus inde nascentibus aliquem unxeris statim inducetur ad febrem. Et si praedictum ponatur in vase aliquo, ubi fit lac vaccae, et cooperiatur de pelle alicujus vaccae amittent, lac suum, et hoc maxime expertum est tempore nostro a quibusdam sortilatoribus. » On peut se demander maintenant si le lis qui revient si souvent sur les écussons, spécialement sur ceux des rois de France et de la ville de Florence, peut être considéré comme un symbole d'innocence, de candeur et de pureté; mais on devrait, en ce cas, s'expliquer le choix d'un tel symbole en des temps presque barbares, et on se trouverait fort embarrassé pour proposer une solution probable. Nous avons déjà dit que le lis occidental est le pendant du lotus oriental; et il n'est pas difficile, pour ce dernier, de prouver qu'il a été adopté comme un symbole de génération. Je suis donc très porté à croire que la ville de Florence et les rois de France, en choisissant le lis comme leur emblême, songeaient à la multiplication de leur peuple et à la succession non interrompue de leur race. Maintenant, après avoir proposé cette explication, nous pouvons suivre, dans le *Dictionnaire des Institutions, Mœurs et Coutumes de la France* de Chéruel, l'article qui concerne le lis : « Quelques-uns ont prétendu que les premiers Francs avaient choisi l'iris ou lis des marais, pour rappeler leur origine, parce qu'ils étaient sortis de pays marécageux. D'autres ont raconté que les soldats de Clovis s'en étaient fait des couronnes après la bataille de Tolbiac. Sonnini a cru reconnaître la fleur de lis héraldique parmi les peintures d'un temple de Dendérah, en Égypte. On a cru aussi retrouver la *fleur de lis* dans l'ornement qui termine le sceptre des anciens rois babyloniens et assyriens. Le P. Godefroy Henschenius, à l'occasion d'un sceau de Dagobert 1er, apposé à une charte donnée par ce prince en

faveur de l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, le 5 avril de la douzième année de son règne, qui correspond à l'année 635, dit que l'on y voyait trois sceptres liés ensemble, pour signifier les trois royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne que Dagobert avait réunis. De là, ce savant jésuite conclut qu'il est à présumer que la fleur de lis héraldique représente l'union de ces trois sceptres qui, liés ensemble, ressemblent à la plante nommée iris. Il est plus probable, ajoute Chéruel, que les fleurs de lis rappellent une ancienne arme offensive qui présentait au milieu un fer droit et pointu. On avait adapté aux deux côtés des pièces de fer en demi-croissant, et le tout était lié par une clavette qui formait ce qu'on appelait le pied de la *fleur de lis*. Dans un sceau de Lothaire, que Mabillon a publié dans son *Traité de Diplomatique*, Lothaire est représenté tenant en sa main droite un long bâton, au haut duquel on voit un fer de lance avec deux crochets; c'est déjà la fleur de lis héraldique grossièrement dessinée. Un sceau de Hugues Capet le montre avec une couronne dont les fleurons ressemblent à des *fleurs de lis*. »

Lolium (*ivraie*, en italien *zizzania*). — La mauvaise herbe qui se mêle avec le blé, passée en proverbe par l'Évangile. Comme elle se multiplie avec une grande facilité dans les champs, on a pensé qu'elle facilitait les couches, ce qui est enseigné par Macer Floridus :

> Parturiens mulier si se subfumiget illa,
> Asseritur citius ventris deponere pondus.

Dans les proverbes russes de Dal (Moscou 1862), cependant, on dit que Dieu est avec le blé, et le diable avec l'ivraie.

Lotus. — La fleur sacrée, par excellence, des Indiens et des Égyptiens. Osiris, de même que Brahma, est représenté sur un nymphéa. Creuzer dit que, pour les Égyptiens, le lotus est sacré, parce qu'il cache le secret des dieux. On appelait, en Égypte, la fleur du nymphéa l'épouse du Nil, parce que, lorsque

le Nil grossit, elle en couvre la surface. Les Égyptiens, de même que les Indiens, ont représenté la création du monde par l'eau sous forme d'un nymphéa qui surnage. Le *Lotus de la bonne loi* a pour objet de montrer l'étendue infinie de la création du lotus, dont toute partie contient un Buddha, avec ses assistants. M. Beal, citant l'*Avatamsaka Sûtra*, nous apprend que, dans le temps désigné pour le renouvellement du monde, se produit une grande mer qui se répand sur le grand Chiliocosme. Cette mer donne la vie à un lotus énorme, qui s'étend de tous les côtés sur la surface de l'Océan ; la lumière qui en sort se répand sur tout l'univers. Dans ce temps, Maheshwara et les Devâs de la région pure (suddhavâsadevâs), en regardant ce lotus, sont persuadés qu'au milieu du Kalpa dans lequel se manifeste un pareil prodige, un nouveau Buddha assurément verra le jour dans le monde. M. Béal, à propos de ce symbole buddhique, observe (*A Catena of Buddhist scriptures from the Chinese*) : « Son symbole est le *lotus*, surmonté d'un emblème qui lui est particulier (pour dire la vérité, le trident est un emblème particulier du dieu Çiva; mais le Buddha s'est approprié les attributs des trois divinités brahmaniques), généralement connu comme « trisulcus », c'est-à-dire trident. Ce symbole provient évidemment d'une forme antérieure, censée représenter le soleil avec une flamme, ou le ciel supérieur. On voulait, par là, figurer la succession des cieux, en traversant le ciel supérieur de la flamme pure. L'emblème solaire était appelé *Sûramani*, c'est-à-dire « perle du soleil » ; mais lorsque les *Svâbhâvikâs* adoptèrent le lotus comme leur symbole de génération spontanée, ils appelèrent cet ornement *Padma-mani* ou *perle du lotus*, et formulèrent leur croyance dans la sentence mystérieuse employée si souvent dans les ouvrages chinois et thibétains : « *Om! mani padme* », qui signifie : « Oh! la perle de la création est dans le lotus ! » Conformément aux principes de cette croyance, Jin-ch'au représente toute la création comme une succession de mondes par les lotus, dont l'un contient l'autre, jusqu'à ce que l'intelligence se perde dans

l'effort d'en multiplier les séries à l'infini. » Dans la *China Illustrata* du père Kircher (Amsterdam, 1687, p 141), nous trouvons ce récit, sans doute buddhique, au sujet du lotus : « Imago seu idolum *Pussae supra florem lothi aquatici* sedet, manibus mira digitorum contorsione, modestiam singularem una junctam gravitati prae se fert, e cujus dextro octo brachia, ex sinistro latere totidem prorumpunt, quorum manus singulae nescio quid mysticum, uti gladios et quas hallabardas vocant, libros, fructus, plantas, rotam, ornamenta, pyxidem, ampullam gestant; bonzii ejus originem sic describunt : ante generationes decem, ajunt, tres puellas sive Nymphas e coelo in fluvium lavatum descendisse, quarum nomina erant, Angela, Changela et Foecula; quo tempore supra vestem Foeculae in ripa apparuisse demissam, nescio unde allatam, vescicariam cum fructu suo corallino (quam ego verius *Heliocaccabum* aut *Lotum aquaticum* puto), quem uti illa conspexit, confestim arripuit et deglutit, unde factum ut aliis duabus coelum repetentibus, haec ex esu fructus gravida dimissa sit, donec eniteretur filiolum. » Cet enfant devient ensuite le maître du monde, et la déesse remonte au ciel duquel elle était descendue. M. Sénart, dans son excellent *Essai sur la légende du Buddha*, revient souvent, comme on le devine, sur la fleur de lotus. « Quand le Bodhisattva, dit-il, se montre, les ténèbres, la poussière, la fumée sont chassées du ciel. Un lotus miraculeux sort de terre; il s'y assied et, avec le regard divin, il embrasse d'un coup d'œil tous les mondes. Comparez ces lotus qui naissent sous ses pas (*Lal. Vist*, 96, 21). Les images hiératiques du Buddha le figurent ordinairement sur un lotus. » A propos du lotus prodigieux qui, la nuit de la conception de Çâkyamuni, sort de terre, M. Sénart ajoute : « Ce lotus n'est évidemment pas différent du lotus d'or, resplendissant comme le soleil, d'où sort Brahmâ, le créateur de toutes choses, qui contient en effet tout l'univers, d'où découle un liquide semblable à l'ambroisie, qui passe enfin pour la première manifestation de Vishnu. Il est, d'autre part, indubitable que

le *vyûha* est employé ici avec la même signification allégorique et mystique que le lotus. Le symbolisme du lotus repose indubitablement sur sa signification solaire. » Or, on se souvient que les derniers vers de l'hymne de l'*Atharvan* à Purusha parlent d'un vase d'or resplendissant, qui est au ciel, inondé de clartés; il a trois rais et un triple soutien; les neuf portes de la cité divine où il est enfermé achèvent de l'assimiler à ce « lotus à neuf portes, enveloppé dans les trois *gunas*, qualités de la mâyâ, dont parle un autre passage. » Mais nous avons vu que les qualités de Mâyâ paraissent aussi dans le *vyûha* du Bodhisattva, qui lui-même n'est point, au fond, différent du lotus et auquel s'appliquerait assez bien le nom de *Koça;* un enchaînement de faits, en même temps qu'il prouve la parfaite exactitude du commentaire de M. Weber sur les vers précités, nous montre le prototype évident de notre mystérieux *paribhoga*, demeure du Mahâpurusha des Buddhistes, dans ce *Koça* védique habité par un être vivant « qui n'est autre que Brâhmâ ou Purusha; il nous laisse clairement reconnaître dans la triple barrière qui l'entoure, l'image des trois gunas qui enserrent le lotus cosmique, identique de sa nature avec le vase céleste. » Dans l'*History of Nepal*, par Wright (Cambridge, 1877), nous lisons : « Dans le Satyayuga, Bipaswî Buddh arriva d'une ville inconnue nommée Bandhumatî, et ayant fixé son séjour sur la montagne, à l'ouest de Nâg-Hrad, vit dans l'étang une semence de lotus, au jour de la pleine lune, au mois de *chait*. Dans le même yuga, de la semence de lotus qui avait été observée poussa une fleur de lotus, au milieu de laquelle se montra Swayambhû en forme de lumière, au jour de la pleine lune, dans le mois des Açvins. » Cette légende nous montre la connexion intime entre les légendes buddhiques et brahmaniques. Le dieu Brahma est identifié avec le lotus, de même que Buddha. Dans la forme du lotus, on voyait le signe mystérieux *svastika*, lequel, à l'origine, devait avoir une signification phallique, ainsi que l'arbre de la croix. Dans l'*Amritanâda-Upanishad*, il est dit que le *yogin* doit s'as-

seoir à la manière du lotus ou d'après la forme du signe *svastika* (*padmakaṁ svastikaṁ vâpi*). J'ai déjà essayé de montrer dans mes *Letture sopra la Mitologia Vedica* que Brahma, à l'origine, n'était autre chose que le ciel. Si mon identification mythologique est fondée, il est naturel que Brahma soit produit par le *nelumbium speciosum*, par le nymphéa bleu, par le ciel. C'est ainsi que, dans le Rigveda (VI, 16, 13), il est dit que Atharvan tira le feu du *pushkara*, mot qui signifie à la fois le ciel et le lotus (cf. Grill, *Die Erzväter der Menschheit*, I, 24). Dans la *Chandogya-Upanishad* (X), on appelle le corps ville de Brahman, et le cœur une maison semblable à la fleur du lotus. A propos du dieu Brahman, le père Vincenzo Maria da Santa Caterina, dans son *Viaggio all' Indie Orientali* (III, 18), nous offre cette description : « On suppose que son habitation se trouve dans une mer de lait, sur une fleur, semblable à celles qui poussent dans les étangs, appelée *Camella* (le sanscrit *Kamala*), d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires, qui pousse à Temerapu, qui signifie l'ombilic de cet océan de douceur. A cette fleur, on attribue dix-huit noms, qui célèbrent ses différentes beautés. Dans cette fleur, on dit que Brahman dort six mois de suite chaque année, pour veiller les autres six mois. » Par cette représentation, Brahman semble s'identifier avec le soleil, et la fleur de lotus avec le ciel[1]. D'après le *Mahâbhârata* (XII, 12702 et suite), dans le *Çvetadvîpa* (proprement, *Ile blanche*, *Ile lumineuse*), se trouvent des hommes blancs et lumineux (des anges?) qui adorent Dieu; le dieu a mille pieds; ses adorateurs ont des corps qui brillent comme des diamants, des têtes qui ressemblent à des parasols, des pieds qui ressemblent à des fleurs de lotus. D'après une légende buddhique, le roi Pându aurait eu l'imprudence de faire brûler une dent de Buddha qui était vénérée chez les Kalingas, mais une fleur de lotus poussa au

[1] « Gli Indiani, écrit Pietro della Valle, narrano una favola di Brahma, nato da un di questi fiori, e poi dinnova in quello rientrato, in che consumò dieci mila anni. »

milieu de la flamme, et on retrouva la dent de Buddha placée sur la fleur. Buddha est le maître, le seigneur du monde; Brahman de même; cette qualité appartient, en outre, et on pourrait même ajouter tout spécialement, au dieu Vishnu. Le lotus personnifie donc *Vishnu*, tout aussi bien que Brahman et Buddha. On sait que Brahman sort du lotus qui naît sur l'ombilic du dieu Vishnu. La femme de Vishnu, la belle *Lakshmî*, la Vénus indienne, est aussi appelée *Padmavatî*, parce qu'on la représente assise sur une fleur de lotus; c'est en cette qualité spécialement qu'elle est vénérée chez les Djaïnâs. Dans une strophe indienne, traduite par le professeur Weber, supplément au *Saptaçataka*, de Hâla, on lit : « Als Lakshmî bei ('m Beginn) der wilden Lust den Brahman, der wilden Lust den Brahman auf der (aus Vishnu's) Nabel emporblühenden Lotusblume erblickt, deckt er schnell, schämig verwirrt, das rechte (Sonnenhafte) Auge Hari's zu. » Le professeur Weber explique : « und damit resp. die Sonne selbst, so dass nunmehr auch die nur bei Sonnenschein blühende Lotusblume sich schliesst, der in dieser ruhende Brahman somit eingehüllt ist, und Lakshmî sich nun ohne Zeugen der (*viparîta*) Lust mit Hari hingeben kann. » Dans le fragment de la *Bhagavatî*, éditée par le professeur Weber, en représentant *Mahâvîra* (Vishnu) seigneur et maître de l'univers, on dit que son haleine a le parfum du lotus, que son ombilic est semblable au lotus et s'ouvre dès que le soleil le touche; qu'il se repose et qu'il marche, non pas sur la terre, mais sur neuf lotus d'or, apportés par les dieux eux-mêmes. Il n'y a pas de louange, pas de caresse, que la rhétorique et la poétique indiennes n'aient données à la fleur de lotus, chère aux femmes malgré la vertu de calmer les sens que la croyance populaire indienne lui attribue. Dans le drame *Ratnavalî*, par exemple, Susamgatâ place des feuilles et des tiges de lotus sur la poitrine de Sâgarikâ, malade d'amour. La jeune fille cependant prie d'emporter le tout, puisqu'elle songe à un objet qu'elle ne pourra jamais atteindre.

Dans un manuscrit portugais intitulé *Botanica Malaba-*

rica : Virtudes de Varias Simples, qui fait partie des papiers de Paolino da san Bartolomeo, dans la bibliothèque *Vittorio Emmanuele* de Rome, je me rappelle avoir lu une recette où l'on recommande le lotus « *contra os sonhos venereos.* » Les Grecs aussi attribuaient au lotus le pouvoir de diminuer les forces génésiques. Dans une strophe gracieuse du *Saptaçataka*, de Hâla, on compare le visage et le sein d'une belle femme à un nymphéa placé sur deux vases. Presque toutes les parties du corps, les yeux, le visage, le sein, les mains, les pieds, ont été comparées par les poètes indiens au lotus. Dans le *Padmapurâna*, le roi qui lave les pieds des brahmanes dit poliment qu'ils ressemblent aux fleurs de lotus. Nous avons déjà vu des anges avec des pieds de lotus. Les fleurs de lotus qui se trouvent sous les pieds de Vishnu, d'après la *Praçnottaramâlâ*, soutiennent le dieu tout aussi bien que ses dévots ; ces fleurs sont le long navire (*dîrghâ nâukâ*) sur lequel le dévot naufragé dans l'océan de la vie aura la chance de se sauver. Le lotus est l'ami du soleil[1]. Lorsque la lune aux froids rayons disparaît, le lotus fleurit sur l'eau (cf. Böhtlingk, *Indische Sprüche,* II, 2322). Chacun, chante un autre poète, a ses amis : le soleil ouvre le lotus et ferme les fleurs de *Kâirava*. (Böhtl., *Ind. Spr.*, I, 1588.) Le canard, dit un proverbe indien, pendant la nuit, cherche des nymphéas et aperçoit les étoiles au fond de l'étang comme dans un miroir ; en voyant, à l'arrivée du jour, les blanches fleurs ouvertes, il se garde de les toucher, les prenant pour des étoiles (Böhtl., *Ind. Spr.*, III, 6897). Un amoureux indien s'écrie que, si la lune devenait un lac d'ambroisie, si ses taches semblaient être un groupe de nymphéas au milieu de ce lac, en s'y baignant, il pourrait espérer de se délivrer de la douleur causée par le feu du dieu de l'amour (Böhtl., *Ind. Spr.*, III, 6184). Lorsqu'au printemps, dit gracieusement un autre poète indien, le *Kokila*, qui craint le froid, commença à chanter

[1] Dans le quatrième acte de la *Mr'iććh*, on compare les fleurs des lotus rouges aux rayons du soleil qui se lève.

dans la forêt, les nymphées montèrent à la surface des eaux, pour l'écouter (Böhtl., *Ind. Spr.*, III, 5999). Le lotus est toujours beau, même lorsqu'il est posé sur un *çaivala* (*Blyxa octandra* (Böhtl., *Ind. Spr.*, III, 6896). Le monde sans lotus est misérable (Böhtl., *Ind. Spr.*, III, 6919). Ce n'est pas de l'eau, celle au milieu de laquelle ne poussent point de lotus ; ne sont point de ce lotus, ceux sur lesquels les abeilles ne vont point sucer le miel. (Böhtl., *Ind. Spr.*, II, 3250). La tige du lotus donne la mesure de la profondeur de l'eau, de même que la vertu d'un homme est l'indice de sa noblesse (Böhtl., *Ind. Spr.*, II, 2355). Pour indiquer quelque chose de mobile, on dit dans l'Inde : comme l'eau sur la feuille de lotus (Böhtl., *Ind. Spr.*, II, 3405, 3409). Un poète indien demande à sa bien-aimée si on ne vit jamais des fleurs pousser sur d'autres fleurs : sur le lotus de son visage (*ambuǵa*, le nymphéa blanc), ont poussé deux lotus (*indîvaradvayam*, un couple de lotus bleus), c'est-à-dire deux yeux bleus (Böhtl., *Ind. Spr.*, 1, 1846). Dans les sacrifices humains, dans l'Inde, on recueillait autrefois le sang sur un pétale de lotus ; on prescrivait cependant d'en verser seulement le quart de ce qu'un pétale de lotus peut en contenir ; de manière que le sacrifice humain se réduisait, en somme, à une petite saignée. (Cf. *The Indoos*, London, 1835, II, 39.)

On a beaucoup discuté sur le lotus homérique, et sur le pays des Lotophages. « La terre des Lotophages, écrit M. Baudry (dans une note au livre de M. Cox, *les Dieux* et *les Héros*), est, selon Hérodote (IV, 177), un pays bien réel. Ces peuples, dit-il, habitent le rivage de la mer qui est devant le pays des Gendanes (la côte à l'est de la petite Syrte, aujourd'hui le milieu de la côte de Tripoli de Barbarie). Ils ne vivent que des fruits de lotus. Ce fruit est à peu près de la grosseur de celui du lentisque et d'une douceur pareille à celle des dattes (on croit reconnaître dans cette plante le *Rhamnus lotus* de Linné, dont les naturels de ce pays font encore aujourd'hui leur nourriture habituelle). Voy. Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*. Les Lotopha-

ges en font aussi du vin. Mais, quand l'Odyssée ajoute que le lotus fait oublier la vie et ses peines, on entre en pleine mythologie, et cette croyance fait immédiatement songer aux eaux du Léthé, qui exerçaient la même action sur les morts. On peut conjecturer deux motifs de cette confusion entre le lotus et le Léthé : d'abord la ressemblance des mots, *Lotus*, *Léthé ;* puis la situation du pays des Lotophages, au fond des mers occidentales, où l'on plaçait aussi les îles des bienheureux. » J'ajoute encore ici une note judicieuse de M. Alexis Pierron au neuvième livre de son édition de l'*Odyssée :* « Je ne crois pas, dit-il, que le pays des Lotophages ait une réalité géographique quelconque. Mais rien n'empêche de le placer, comme on fait généralement, dans l'Afrique septentrionale. Ce qui est certain, c'est que ce pays, selon le poète, n'est pas très éloigné de celui des Cyclopes. Admettons que c'est la Libye proprement dite. Le nom du peuple signifie mangeurs de lotus. Je n'ai pas besoin de faire observer que le lotus dont ce peuple faisait sa nourriture n'a de commun que le nom avec l'herbe dont il a été question (IV, 603), qui n'est qu'une espèce de trèfle. D'ailleurs, on verra, vers 94, que c'était un fruit : ἄνθινον εἶδαρ, une nourriture fleurie, c'est-à-dire un fruit de couleur vermeille. Homère a dit Lotophages, et, bien que ce mot s'entende de lui-même, il répète, sous forme poétique, l'idée contenue dans le mot, et qui est celle d'un fruit servant de nourriture. Quelques-uns prenaient à la lettre l'expression ἄνθινον εἶδαρ, et y voyaient le lotus d'eau, ou nénuphar d'Égypte. Mais la graine du lotus d'eau, ni la pulpe de sa racine, ni aucun mets fourni par ce lotus, n'a jamais mérité le titre de fruit doux comme miel. Ce titre convient plus ou moins à la jujube, μελιηδέα καρπόν, le fruit doux comme miel. L'épithète n'est pas déplacée, s'il s'agit de la jujube. Mais les effets produits par le lotus disent assez que le fruit ainsi nommé par Homère est bien autre chose qu'une baie sucrée. Restons dans le merveilleux (cf. *Moly*), et ne cherchons point à savoir quel était le fruit qui faisait perdre le souvenir de la patrie (nous connaissons déjà l'*herbe qui*

égare, et certaines vertus magiques de la *fougère*). C'est le lotus d'Homère qui a fait donner à la jujube son nom grec; ce n'est pas la jujube qui a fourni à Homère son lotus. »

On prétend qu'une nymphe nommée Lotis[1], poursuivie par le dieu Priape, fut changée en lotus. D'autres racontent que la *nymphea alba* était une jeune fille amoureuse d'Héraclès, et morte de jalousie; on explique par cette légende le nom d'Héraclion, qui lui est aussi attribué. Pour les Grecs, le lotus était symbole de beauté et aussi d'éloquence, peut-être parce qu'il poussait, disait-on, dans les prairies de l'Hélicon. Les jeunes filles s'en tressaient des guirlandes. Dans l'Idylle XVIII, de Théocrite, on voit les jeunes filles composer une couronne de lotus à la princesse Hélène pour ses noces avec Ménélas. On voit aussi une fleur de lotus au dessus d'un génie ou dieu ailé sur un temple peint de Pompéi (cf. Roux, *Herculanum et Pompéi*, I). En Égypte, on trouve le lotus dans les parties sexuelles des momies de femmes; ceci peut indiquer régénération ou purification. Les artistes chrétiens ont parfois substitué le lotus au lis, et précisément dans les mains de la Vierge (cf. Creuzer, *Symb.*). D'après le *Kathâ-Sarit-Sagara*, dans l'Inde, on se servait du lotus, pour s'assurer de la chasteté des femmes; c'était, paraît-il, une épreuve infaillible.

Luminarea-Domnului (illumination du Seigneur). — Chez les Roumains, on appelle ainsi la molène (*verbascum*); d'après le professeur Hasdeu, le peuple roumain lui attribue des propriétés extraordinaires contre la toux, croyance qui concorde parfaitement avec la donnée de Pline : « Tanta huic vis est, ut jumentis etiam non tussientibus modo, sed ilia quoque trahentibus, auxilietur potu. »

Maïs. — On sait très bien que le *blé turc* a été introduit

[1] Il paraît cependant qu'il s'agit, non pas de la fleur, mais de l'arbre connu par les botanistes sous le nom de *Celtis australis;* et on ne peut songer qu'à un arbre lorsqu'il est question chez Pline (XVI, 44) de cet ancien *lotos* qui aurait vécu du temps de Romulus jusqu'à celui de César.

en Europe seulement depuis quelques siècles; il n'y a donc pas lieu de chercher des mythes anciens qui se rapportent à ce végétal. Mais le maïs, de même que la pomme de terre, le tabac et autres produits dont la culture européenne est postérieure à la découverte de l'Amérique, a donné lieu à une nouvelle hypostase du mythe. C'est ainsi qu'on a pu, en Calabre, faire entrer le maïs dans le conte populaire inédit qui va suivre : « Une mère avait sept filles, six tissaient: la septième les regardait sans rien faire. Le dimanche arrive; les six sœurs, avant de se rendre à l'église, lui donnent à garder jusqu'à leur retour sept pains qui sentent très bon. Elle les mange tous. Les sœurs se fâchent et font un grand tapage, qui attire dans la maison devenue, par ce bruit, une espèce de marché, un marchand. Celui-ci est mis au fait de ce qui se passe, mais on lui raconte toute chose à rebours; on lui donne à croire qu'elle file à elle seule pour sept; le marchand l'épouse de suite, et lui donne à filer tout le chanvre qui se trouve dans une chambre, puis s'absente de la maison. Un mois se passe, et la jeune femme n'a encore rien fait. Un jour, enfin, vers le lever du soleil, elle trempe son doigt dans le chaudron où cuit la fameuse *polenta* (bouillie faite avec la farine de maïs), l'approche de ses lèvres et essaye de filer debout, près de la fenêtre. Les fées passent par là et s'amusent beaucoup de ce jeu ; satisfaites, elles lui accordent le pouvoir de filer réellement avec la polenta, de façon que tout ce qu'elle file devient de l'or. » Comment ne pas voir, sous cette forme pourtant si récente, un ancien conte mythologique? une variante du mythe de Midas, qui changeait en or le blé, dès qu'il le touchait? La couleur jaune de la farine de maïs a remplacé le safran, le crocus que les poètes classiques grecs et latins attribuaient à l'aurore. Dans la vallée de Soana, en Piémont, la veille du 6 janvier, les jeunes filles jettent des grains de blé turc sur la pelle embrasée; et si elles en voient deux sauter ensemble hors de la pelle, elles sont persuadées qu'elles se marieront dans le courant de l'année. Pour le Niam-Niam, l'*épi de maïs* est le symbole de la propriété et

de la richesse. « Je dirai, écrit le docteur Schweinfurth, comment cette guerre nous fut déclarée à notre retour du sud. Près du sentier, sur la frontière même, et placés de manière à être vus de tous les passants, trois objets étaient suspendus à la branche d'un arbre : un épi de maïs, une plume de coq et une flèche; souvenir frappant du message hautain envoyé au roi de Perse, quand il voulut pénétrer au cœur de la Scythie. Nos guides comprirent, et nous expliquèrent aisément le sens de ces emblèmes. Cela signifie, nous dirent-ils, que celui d'entre nous qui touchera à un épi de maïs, ou qui prendra une volaille, tombera frappé d'une flèche. »

MALATÎ (*jasminum grandiflorum* L.). — Une strophe indienne (Böhtlingk, *Ind. Spr.*, I. 680) dit qu'une guirlande de *mâlatî*, quoique privée deparfum, égaye la vue. Cette comparaison est devenue un proverbe (cf. *Ketakî*).

MALIKA, nom indien d'une espèce de jasmin à fleurs doubles. Kalidâsa, dans le premier acte de la *Çakuntalâ*, nous représente la *mâlikâ* comme *la lumière de la forêt*, et l'épouse préférée du *sahakâra* (espèce de manguier). Au second acte, Çakuntalâ elle-même est comparée à la *mâlikâ;* de même que le pénitent Kanva à l'arbre du soleil (*arkopari*, *arkapushpa*, espèce de *Asclepias* ou *Calotropis gigantea*).

MANDARA, nom de l'un des cinq arbres cosmogoniques, ou d'abondance, du *svarga* ou ciel (Paradis) indien.

MANDRAGORE (*Atropa Mandragora* L.). — Plante magique et érotique par excellence, dont les sorcières, depuis l'antiquité, se servent spécialement dans leurs maléfices. Dans la montagne de Pistoia, on dit que l'*erba mandragola è la maestra della stregoneria*. En Allemagne, depuis le temps des Goths, le mot *alruna* signifie à la fois *mandragore* et *sorcière*. C'est ce que nous apprend Du Cange, au mot *Alrunae* (ou *alraunae*, *alrunnae*, *alirumnae* et *aliorumae*) : « Ita vocavere Gothi veteresque Germani Magas suas ; sed et *alrunae* nomen inditum fuisse *mandragorae* radicibus, quod praestantis usus in arte magica superstitiosis

esse viderentur, docet Joh. Loccenius in *Antiquit. Sue. Goth.* (Vide Grimmii, *Mythol.*) Hodie etiam a Germanis *alrunen* magas vocari constat. » On sait que Machiavel a intitulé *Mandragora* l'une de ses comédies, où l'on recommande l'emploi de cette herbe merveilleuse, pour féconder la femme stérile. Puisqu'on a soulevé dans ce dernier temps la question si Machiavel savait le grec, il serait curieux de rechercher s'il a eu connaissance de la comédie d'Alexis, intitulée : Μανδραγοριζομένη, où le jus de mandragore comme boisson fécondante joue un rôle essentiel (cf. Usener, *Italische Mythen*, dans le *Rheinisches Museum* de l'année 1875, et Meineke (*Com.*, 3, 446 et suiv.). « Ich mache noch besonders, ajoute le professeur Usener, aufmerksam auf den zoologischen Mythus des Physiologus; zur Zeugung begeben sich die Elephanten, Männchen und Weibchen gen Osten in die Nähe des Paradieses. Dort wächst ein Baum der heisst *Mandragoras*. Von dessen Frucht geniesst erst das Weibchen und veranlasst dann auch das Männchen davon zu nehmen; sofort begatten sie sich und es findet auch sogleich Empfängniss statt. » D'après cette légende, l'arbre du Paradis terrestre, l'arbre anthropogonique aurait évidemment été une *mandragore*. On croyait voir dans la forme de la plante, parfois un homme, parfois une femme « Occurrunt etiam, écrit Porta, *Phytognonomica*, plantae quas a simititudine aliqua primorum viscerum nostrorum, vel amantium animalium, vel insignis alicujns actionis *amatorias plantas* nominarunt. Quemadmodum *mandragora,* quod bifida radice esset, ac veluti duobus cruribus divaricata. Pythagora ἀνθρωπομόρφος dicta, idest quod humanum truncum et artus adumbret, duorum generum est, homigerum, foeminigerum, quod utriusque sexus clunes, quas disparitas ostentet, minor foemina ob imbecillitatem sexus. Ad Pythagorae nominilationem allusit Columella :

> Quamvis semihominis vesano gramine foeta
> Mandragorae pariat flores.

Ad amorem fuit olim maxime credita, et vocitata Circea,

a Circe magica inventa. » D'après Pline (XXV, 13), la mandragore homme était blanche, la mandragore femme, noire; on doit la déraciner avec la plus grande précaution, et avec la pointe de l'épée marquer trois cercles autour d'elle. « Cavent, dit Pline, effossuri contrarium ventum et tribus circulis ante gladio circumscribunt, postea fodiunt ad occasum. » Parfois, pour l'arracher, on employait un chien [1]; sans ces précautions, croyait-on, l'arracheur de mandragore eût couru le plus grand danger. C'est bien, sans doute, de la mandragore, sous le nom de *baaras*, ou plutôt d'une mandragore fabuleuse, qu'il s'agit dans cette description de Johnston, *Thaumatografia naturalis* (Amsterdam, 1670) : « De *Baaras* scripsit Josephus : In valle, inquit, qua civitas a parte septentrionali cingitur, quidam lacus Baaras appellatur, ubi radix, eodem nomine, gignitur quae flammae quidem adsimilis est colore, circa vesperam vero veluti jubar fulgurans. Accedentibus eam et evellere cupientibus facilis non est, sed refugit, nec prius manet quam si quis urinam muliebrem vel menstruum sanguinem super eam fuderit. Quin etiam tunc, si quis eam tetigerit, mors certa est, nisi forte illam ipsam radicem ferat de manu pendentem. Capitur alio modo sine periculo, qui talis est : totam eam circumfodiunt, ita ut minimum ex radice terra sit conditum; deinde ab ea religant canem, illoque sequi eum a quo religatus cupiente, radix quidem facillime evellitur; canis vero continuo moritur, tanquam ejus vice a quo tollenda erat traditus. Nullus enim postea accipientibus metus; fabella esse videtur, nisi alius subit sensus. » Cette dernière remarque judicieuse doit nous persuader qu'il s'agit évidemment d'une plante imaginaire. Mais l'opinion que la mandragore rendait fécondes les femmes jugées

[1] Cet usage existe encore près de Chieti, dans les Abruzzes. On y croit que si un homme déracine la mandragore, il en meurt; les paysans lient un chien par la queue à la plante si dangereuse : le maître appelle alors le chien qui court à l'appel; il déracine la plante et bientôt il succombe. (D'après une communication du professeur Saraceni de Chieti.) Dans la montagne de Pistoia, au lieu d'un chien on emploie un bâton de chêne attaché par une corde.

stériles se répandit tellement, et la plante réelle que l'on donnait pour la mandragore merveilleuse lui ressemblait si peu, que les charlatans du moyen âge songèrent à en fabriquer pour l'usage des superstitieux. Un médecin toscan du XVIe siècle, Mattioli, a pris soin de nous en avertir. Dans son livre *De Plantis* (Francfort, 1586), après avoir dit que la racine de la mandragore est censée donner le pouvoir, à celui qui en boit la décoction, de prendre n'importe quelle forme à son gré, Mattioli ajoute : « Qui credunt *mandragoras* quae ab impostoribus circumferuntur humana forma esse legitimas, manifesto hallucinantur. » Le même, dans son commentaire au traité de Dioscoride, nous apprend par quelle ruse on parvenait à imiter la forme légendaire de la *mandragore* : « Sculpunt, dit-il, in his adhuc virentibus, tam virorum quam mulierum formas, infixis hordei et milii granis iis in locis ubi pilos exoriri volunt; deinde, facta scroba, tam diu tenui sabulo obruunt, quousque grana illa radices emittunt; id quod fiet viginti ad summum dierum spacio. Eruunt eas demum et adnatas e granis radices accutissimo cultello scindunt, aptantque ita ut capillos, barbam et coeteris corporis pilos referant. »

De même que, en Allemagne, la mandragore *alrauna* est devenue une sorcière, en France, sous le nom de *Mandagloire*, ou *Main de gloire* ou *Maglore*, on en a fait une sorte de fée. La fée Maglore peut enrichir celui qui la cultive un peu. A cette croyance se rattache la superstition mentionnée par Chéruel (*Dictionnaire historique des mœurs et coutumes de la France,* d'après le *Journal d'un bourgeois de Paris* rédigé au XVe siècle) : « En ce temps, dit l'auteur anonyme, frère Richard cordelier fit ardre plusieurs *madagfoires* (mandragores) que maintes sottes gens gardoient et avoient si grant foi en cette ordure, que pour vrai ils croyoient fermement que, tant comme ils l'avoient, pourvu qu'il fut en beaux drapeaux de soie ou de lin enveloppé, jamais ils ne seroient pauvres. » Cette superstition, ajoute Chéruel, durait encore au XVIIIe siècle : « Il y a long-

temps, disait Sainte-Palaye, qu'il règne en France une superstition presque générale au sujet des *mandragoles;* il en reste encore quelque chose parmi les paysans. Comme je demandais un jour à un paysan pourquoi il cueillait du gui, il me dit qu'au pied des chênes qui portaient du gui il y avait une *main de gloire* (c'est-à-dire en leur langage une *mandragore*); qu'elle était aussi avant dans la terre que le gui était élevé sur l'arbre; que c'était une espèce de taupe; que celui qui la trouvait était obligé de lui donner de quoi la nourrir, soit du pain, de la viande, ou toute autre chose, et que ce qu'il lui avait donné une fois, il était obligé de le lui donner tous les jours et en même quantité, sans quoi elle faisait mourir ceux qui y manquaient. Deux hommes de son pays, qu'il me nomma, en étaient morts, disait-il, mais en récompense cette *main de gloire* rendait au double le lendemain ce qu'on lui avait donné la veille. Si elle avait reçu aujourd'hui pour un écu de nourriture, celui qui le lui avait donné en trouvait deux le lendemain, et ainsi de toute autre chose; tel paysan, qu'il me nomma encore et qui était devenu fort riche, avait trouvé, à ce qu'on croyait, ajouta-t-il, une de ces *mains de gloire.* »

Dans la montagne de Pistoia, on croit voir la forme de la main de l'homme dans la feuille de la mandragore, et des visages humains dans les racines. Johnston, ci-dessus cité, affirme qu'il est prouvé que la mandragore a une vertu narcotique; et il cite l'autorité du docteur Lemnius, du XVIe siècle, *In expl. herb. biblic.*, cap. 2 : « Cum enim semel atque iterum speciosum ac amabilem ejus fructum negligentius in Museo collocasset, somnolentia premebatur ; redibat alacritas, amoto. Idem Libycis accidit in bello contra Carthaginienses. Vinum enim in doliis corrupit Hamilcar Lybicisque id praedae loco cessit. Epotum omnes somno oppressit, victoriam Carthaginiensibus tradidit. » (Cf. Frohmann, *De Fascinatione*, p. 666 et suiv.; et dans ce volume le mot *Môly.*)

MAN'G'USHAKA, arbre cosmogonique qui pousse dans le pa-

radis buddhique. Il produit à lui seul toutes les fleurs de la terre et des eaux; c'est l'eau de l'Anavatapta qui l'arrose; il est couvert de pierres précieuses; les Pratyekabuddhâs vont méditer sous cet arbre merveilleux.

MANGUIER (sanscrit *âmra*, *sahakara*). — Les poètes indiens célèbrent à l'envi la beauté de cet arbre et la suavité de ses fruits. Une strophe indienne (Böhtlingk, *Ind. Spr.*, III, 6987) dit que seulement « qui est bon peut décrire l'ambroisie des bons; ainsi le seul *kokila* peut goûter du *çûta* (manguier) nouvellement poussé. » Ici il s'agit sans doute de la fleur, de cette fleur invoquée dans le sixième acte de la Çakuntalâ, pour que, ayant été offerte au dieu de l'amour Kâmadeva, il en fasse une flèche d'amour, une de ses cinq flèches. Dans une autre strophe indienne (Böhtlingk, *Ind. Spr.*, III, 7415) on invite le *kokila* à rester près des manguiers, les seuls arbres dignes d'écouter son beau chant, au lieu d'aller chanter inutilement sur les pauvres *karîras* sans feuille (*capparis aphylla*) du désert. Le manguier a ses légendes dans l'Inde. Dans les voyages de Fah-hian et de Sung-yun, pèlerins buddhiques, traduits du chinois en anglais par M. Beal, il est question d'un jardin *âmravana* (bois de manguiers) que *Amradârikâ* aurait présenté à Buddha, pour qu'il pût s'en servir comme d'un lieu de repos. M. Beal, à propos d'Amradârikâ, une courtisane, une espèce de Magdeleine buddhique, ajoute ce qui suit : « Elle est la fille de l'*âmra* ou manguier. Au sujet de la naissance miraculeuse de cette fille de l'arbre, existent deux fables », mais il ne les raconte point. Dans le conte indien de Sûryâ Bai, déjà cité par M. Cox (*Mythology of the Arian Nations*, II, 304) et qui est une variante du conte de Çakuntalâ, la fille du soleil, persécutée par la mauvaise femme, la sorcière, est plongée dans un étang où elle devient un lotus d'or; le roi devient amoureux de cette fleur; la mauvaise femme la brûle; de ses cendres naît un manguier; le roi devient amoureux, d'abord de la fleur, puis du fruit, qui doit être gardé pour lui : ce fruit, lorsqu'il est mûr, tombe, et il en sort la fille du soleil,

que le roi, après l'avoir perdue et oubliée, reconnaît de nouveau comme son épouse.

Dans l'introduction au premier volume, j'ai fait allusion au jeu de prestidigitation des charlatans indiens, qui font en une heure pousser, croître, fleurir et mûrir son fruit tout un manguier. M. Garrett confirme le fait, qu'il ne s'explique point : « The apparent production and growth of a mango tree (écrit-il dans le supplément de son *Classical Dictionary of India*, Madras, 1873), is a performance so cleverly executed as to excite the astonishment of those who have been most determined to discover how the illusion is effected. » J'apprends cependant que l'ancien voyageur français Tavernier n'a pas été dupe de ce manège habile; de la fenêtre d'une chambre supérieure il avait pu observer comment le jeu se faisait, et comment aussi le sorcier payait de son propre sang une partie du jeu. Mais il paraît que certains magiciens indiens auraient encore renchéri sur ces merveilles, si on en juge par une description du *Pan'ćadandaćhattraprabandha* traduit par le professeur Weber. D'après cette description, comme il arrive souvent dans les contes, non seulement les sorciers de Gauda auraient fait pousser en une heure tout un manguier couvert de fleurs et de fruits mûrs, mais tout un jardin, rempli de toutes sortes de plantes, de fleurs, de fruits, y compris le bourdonnement des abeilles et le chant des oiseaux; une véritable féerie; mais il s'agit d'un conte, et la féerie s'y trouve à sa place.

MARGUERITE (*pâquerette*). — Sa Majesté la gracieuse reine d'Italie pourrait composer un chapitre charmant sur les digressions plus ou moins originales que les poètes italiens ont accumulées sur son nom. La marguerite est une perle, la marguerite est une fleur; cette perle qui brille au ciel, cette fleur qui sourit sur le sol d'Italie, a donné lieu à tout un jeu d'imagination, quelquefois gracieux, souvent grotesque et, à la longue, je suppose, fatigant pour l'auguste souveraine elle-même qui en est l'objet. Les pâquerettes prêtent excessivement à l'idylle; mais il ne faut pas abuser de l'idylle.

Dans la marguerite, on a vu une fleur prophétique; en l'effeuillant, les amoureux veulent deviner s'ils sont aimés, et même combien ils sont aimés. Les poètes italiens sont allés plus loin ; et, puisqu'on demande aussi à la marguerite si on vivra, et comment, et combien on vivra, on a tiré l'horoscope sur la vie, sur le sort de l'Italie, par la fleur royale qui brille comme une étoile du Quirinal; et on en a fait l'étoile de la patrie. La marguerite italienne blanche et rose, est entièrement propice. Son horoscope est toujours favorable. En Allemagne (Saxe) et en Hollande, existe au contraire une « marguerite noire », une « mauvaise marguerite », dont on a fait un mauvais génie.

MARJOLAINE (*Origanum majorana* L. ; l'*amarakos* des Grecs). — Les Grecs racontaient qu'autrefois Amaracus était un garçon au service du roi de Chypre; en apportant un vase qui contenait des parfums il le laissa tomber; il s'en effraya tellement, qu'il demeura sans connaissance et fut changé en une herbe odorante, nommée d'abord *sampsuchon* et puis *amarakos* ou *amarakon*. Les Grecs et les Latins couronnaient de marjolaine les jeunes époux. « O Hyménée », s'écrie le poète Catulle,

Cinge tempora floribus
Suaveolentis amaraci.

Virgile nous montre Vénus transportant Ascanius dans les bois Idaliens,

ubi mollis amaracus illum
Floribus et dulci aspirans complectitur umbra.

D'après une note d'Elpis Melaina (Mme Schwarz) à un chant de noces crétois, la marjolaine est le symbole de « l'honneur ». D'après les *Hieroglyphica selecta* Hori Apollinis (1599, p. 158), la marjoraine éloigne les fourmis : « Formicarum absentiam ac discessum volentes significare, origanum inter sacras sculpturas pingunt. Hoc, si quidem eo in loco conditum unde formicae prodeunt, eas fugat. » C'est sans doute à titre d'herbe de l'honneur, que la marjolaine paraît encore

douée du pouvoir d'éloigner les séducteurs. Le docteur Pitré nous a fait connaître un conte populaire de Marsala, où il s'agit d'un compère qui veut séduire, en l'absence du mari, sa commère et lui envoie un melon. La commère ouvre le melon et y trouve la tête de saint Jean, protecteur des compères et des commères, entourée de l'herbe *cajulidda*, dont les feuilles et l'odeur rappellent parfaitement la marjolaine. La commère s'en effraie, et lorsque le compère se présente dans l'espoir d'obtenir ses faveurs, elle lui répond simplement : « *San Giuvanni è chinu* (plein) *di cajulidda* » ; cela est passé en proverbe chez les commères, qui par ce mot se délivrent des importunités des compères.

MARRUBIUM. — On reconnaît le *marrubium plicatum* dans cette herbe dédiée par les Égyptiens à leur dieu Horus, et que les prêtres appelaient même *le sperme de Horus*, ou le *sang du taureau* et l'*œil de l'étoile*; les Latins le nommaient *prassium*, les Grecs *linostrophon* et *asterion* (le *Gotthülf* ou *Helfenkraut* des Allemands). Walafridus Strabo, dans son *Hortulus*, recommande le *marrubium* comme un contrepoison magique :

Si quando infensae quaesita venena novercae
Potibus immiscent dapibusve aconita dolosis
Tristia confundunt, extemplo sumpta salubris
Potio marrubii suspecta pericula pressat.

MAUVE. — L. G. Gyraldi comprend la mauve au nombre des plantes symboliques de Pythagore; les Grecs et les Latins ont également observé sa tendance à suivre la direction du soleil : « *Molochen*, écrit Gyraldi, cum sole circumagi cum Graeci tradunt, tum suo carmine Modestus Columella cecinit :

Et moloche prono sequitur quae vertice solem.

Pline, en citant Xénocrate, attribue une puissance aphrodisiaque à la semence de la mauve. Macer Floridus, *De Viribus Herbarum*, ajoute :

Dixerunt *Malvam* veteres quod *molliat alvum*.
. . . . . venerem stimulare refertur
Haec eadem, femori si lino adnexa geratur.
In lana nigra tectam si gesserit illam
Femina, mammarum dicunt occurrere morbis;
Scripsit abortivam Thebana Olympias illam,
Si resolutus adeps miscebitur anseris illi
Et sic subdabitur, veluti pessaria vulvae.

Le Libellus *De secretis mulierum*, attribué à Albert le Grand, va plus loin, et recommande la mauve comme un moyen sûr pour juger si une jeune fille est encore vierge : « Fac eam mingere super quandam herbam quae vulgo dicitur *malva* de mane; si sit sicca, tunc est corrupta. » (Cf. *Lis*, *Laitue*).

Mélèze (*larix*). — Castrén, cité par M. Girard de Rialle, rapporte qu'un bouquet de sept mélèzes constitue pour les Ostiakes un bois sacré; chaque passant doit y laisser une flèche; on y suspendait autrefois une grande quantité de pelleteries; mais, comme ces offrandes étaient souvent dérobées par les étrangers, les Ostiakes se décidèrent à couper un tronçon d'un de ces mélèzes et à le transporter dans un endroit caché où ils purent lui faire leurs dévotions sans crainte de sacrilège. « Nous trouvons, continue M. Girard de Rialle, le même culte du mélèze à Bérézof, où un arbre de cette essence, de cinquante pieds de haut et si vieux que seul le sommet avait encore des feuilles, avait reçu les hommages des Ostiakes. Ce qui l'avait surtout désigné à leur piété, c'était sa conformation singulière : à six pieds au-dessus du sol, il se séparait en deux troncs qui se rejoignaient un peu plus haut, et c'était dans cette niche que les dévots plaçaient leurs offrandes. » D'après une tradition tyrolienne, la *Salgfräulein*, habillée de blanc, va chanter sous un vieux larix.

Melia azadirachta. — A propos de cette herbe, voici ce qu'on lit dans le *Journey through the Mysore* de Buchanan : « Once in two or three years, the Coramas (tribu indienne du Dekhan) of a village, make a collection among themselves, and purchase a brass pot, *in which they put five branches of the Melia azadirachta*, and a cocoa-nut. This is covered

wit flowers, and sprinkled with sandal wood water. It is kept in a small temporary sheed for three days, during which time the people feast and drink, sacrificing lambs and fowls to Marima, the danghter of Siva. At the end of the three days, they throw the pot into the water. » Par ce rite, on espérait peut-être faciliter la conception et l'heureuse délivrance des femmes.

MELON. — Selon les croyances des Arabes, ce fruit se trouve au paradis, où il signifie que Dieu est un et qu'Ali est un véritable prophète. C'est ce que nous apprend le petit livre *Arabia*, composé par les deux Maronites Gabriel et Jean (Amstelodami, 1633, p. 12) : « Inter cætera esum cucurbitarum suadebat (Ben Sidi Ali), sed *melongenarum*[1] cibus supra omnia ei placebat, qui, teste eodem, quem modo laudavimus, authore, hominum sagacia aut imbecilla ingenia ex multo aut exiguo in edendis melongenis amore dimetiebatur, impudenterque hanc fruticem in paradiso deliciarum se vidisse affirmabat, nam cum semel vi esset carcere detentus (inquit Ben Sidi Ali) Gabriel Angelus de coelo descendens illum in deliciarum hortum, quem *Gennet elenaam* vocant, transtulit, ubi inter coeteras fruticem hanc vidit, poscentique ab Angelo causam propter quam ibi esset consita, respondit, quia Dei unitatem inter coeteras plantas ac te verum esse prophetam confessa est. » Le voyageur romain Sebastiani, du XVIIe siècle, arrivé au mont Carmel, en terre sainte, observa dans un champ des melons devenus comme des pierres, par la malédiction de saint Élie : « Nella sommità del Monte, sopra il Convento è un larghissimo campo, nel quale si trovano veri Meloni impietriti (come dicono) per maleditione di S. Elia, quando il Padrone, per non dargliene pur uno, gli disse ch'eran Pietre, ed egli gli rispose che sarebbero tali. Ne ho veduti e spezzati alcuni, e trovatili veramente meravigliosi » (*Prima spedizione all' Indie Orientali*, Roma, 1666.) A cause de leurs nombreuses semences, le melon et le melon d'eau ont

[1] *Melongena*, en italien *melanzana*, est plus particulièrement l'*aubergine*; mais ici il paraît qu'il s'agit de melons.

été considérés aussi comme des symboles de la génération; et, comme il arrive souvent dans le langage populaire que ce qui sert à représenter la puissance génératrice exprime en même temps la bêtise, — la courge, la citrouille et le melon, fruits qui se multiplient avec une grande facilité à cause de leurs nombreuses semences, ont donné lieu à d'autres significations moins flatteuses : dans la langue italienne, de *zucca* on a fait *zuccone* « tête vide, imbécile » ; aux mots *citrouille* et *citriuolo* se rattache l'italien *citrullo* « sot » ; de même, on dit *mellone* de quelqu'un qui est bête, et *mellonaggine* d'une grande bêtise. Nous avons vu, dans la mythologie zoologique, les animaux les plus sensuels passer aussi pour les plus bêtes ; l'âne surtout a subi les conséquences funestes d'une pareille transition de langage.

On ne sait pas s'il s'agit du concombre ou du melon d'eau (en Toscane *cocomero;* le nom du concombre est *citriuolo*), lorsque Porta recommande, pour enlever la fièvre aux enfants, de placer tout autour des petits malades une rangée *cucumerorum*, qui attireront sur eux-mêmes toute la chaleur de la fièvre. Le melon d'eau joue un certain rôle, à vrai dire quelque peu forcé, dans un conte populaire inédit toscan qui court près des sources du Tibre. Le voici, en résumé : « Il y avait jadis trois pauvres sœurs qui tissaient. Le roi passe par là, et entend de la rue l'une des sœurs qui disait : « Si je pouvais épouser « le cuisinier du roi, je mangerais bien » ; la seconde disait : « Je me contenterais du boulanger du roi, pour manger du pain « blanc » ; la cadette ajoute : « Si le fils du roi m'épousait, je « lui ferais trois enfants, avec des cheveux d'or et des dents « d'argent. » Les trois noces se font immédiatement. Les deux sœurs aînées (comme dans le mythe de Psyché, dans le conte de *la Belle et la Bête*, et dans la légende de Lear) envient leur cadette et se mettent d'accord pour la perdre. Le jeune roi part pour la guerre ; la jeune reine accouche d'un premier enfant aux cheveux d'or, avec les dents d'argent ; on le lui enlève, et on écrit au jeune roi que la reine est accouchée d'un chat mort. La seconde fois, on remplace l'enfant par un

morceau de bois; la troisième, à une petite fille ravissante, on substitue un serpent. Le jeune roi se fâche; il ordonne d'enfermer la reine dans une prison étroite comme une tombe, et de lui donner à boire de l'eau sale. Les trois enfants sont jetés à la mer dans une boîte. Un jardinier qui allait puiser de l'eau pour arroser son jardin trouve la boîte et l'emporte; les enfants sont élevés au milieu du jardin et deviennent des jardiniers. Un jour passe par là une bonne petite vieille; elle loue beaucoup le jardin, en regrettant cependant trois choses qui y manquent : l'eau qui danse, l'arbre qui joue, le petit oiseau qui parle. Les deux garçons partent à la recherche de ces trois choses merveilleuses. Chemin faisant, ils rencontrent le roi tout triste qui va à la chasse pour se distraire. Le roi les observe avec curiosité; il parle avec eux; les enfants l'embrassent et l'engagent à les visiter dans leur jardin, et ils continuent leur chemin. Ils rencontrent de nouveau la bonne petite vieille qui leur indique l'endroit où se trouve l'eau qui danse, en les prévenant cependant de ne pas se retourner après avoir puisé l'eau, pour ne pas devenir des statues de pierre. La seconde fois les enfants vont cueillir une feuille de l'arbre qui joue, feuille qui, en tombant dans leur jardin, deviendra en une seule nuit « un arbre qui joue ». La seconde fois encore ils rencontrent le roi et la bonne petite vieille. Enfin ils vont à la recherche du petit oiseau qui parle; ils rencontrent de nouveau le roi, qu'ils engagent à dîner chez eux pour le lendemain, et la petite vieille qui leur apprend la manière d'attraper le petit oiseau qui parle, qui se trouve déjà sur l'arbre qui joue. Il faudra lui jeter un lacet; l'oiseau le prendra pour de la nourriture, et ainsi attrapé, il volera sur l'épaule du frère cadet. Le lendemain le roi vient dîner. Le petit oiseau qui parle, placé sur l'épaule du frère cadet, lui dit d'aller cueillir un *melon d'eau* dans le jardin et de l'apporter au roi, pour qu'il le partage. Le roi coupe le melon; au lieu de semences il y trouve une masse de pierreries : « Comment, s'écria-t-il, « est-il possible qu'un melon d'eau produise des pierres pré-

« cieuses. — Et comment, repartit l'oiseau, est-il donc possible « qu'une femme accouche d'un chat, d'un morceau de bois et « d'un serpent? Voici tes propres enfants; va donc délivrer « la pauvre reine qui est innocente; l'envie des deux sœurs a « été la cause de tout le mal. » Le roi fut très ému; il accourut auprès de sa femme, en lui demandant pardon de l'avoir fait tant souffrir, et il ordonna des fêtes de réjouissances; mais, en même temps, il ordonna de livrer au feu les deux méchantes sœurs envieuses. » (Voir, dans les *Mille et une nuits* de Galland, une histoire tout à fait semblable, pour le sujet et les détails, sauf le melon : *Les deux sœurs jalouses de leur cadette.*)

Mémoire. — Parmi les moyens les plus propres à aider la mémoire, un moine espagnol, missionnaire dans l'Inde, recommandait au voyageur napolitain du XVIIe siècle, Gemelli-Carreri, le fruit de la *Caggiuiera*, dit *Caggius*. Rien qu'en aspirant le parfum de ce fruit, le moine apprenait par cœur tous ses sermons.

Menthe. — Les Français l'appellent *menthe de Nostre Dame*, les Allemands *Unser Frauen Müntz*, Pietro De Crescenzi, *herba sanctæ Mariæ*. Dans la *Naturale et generale Historia dell'Indie Occidentali* (Ramusio) on lit : « L'*herba buona*, che in alcune parti chiamano *herba santa*, e in molte altre *menta*. » Dans les *Allégories d'Azz Eddin*, traduites par Garcin de Tassy, la menthe semble jouer, au contraire, un assez vilain rôle. Le basilic en parle ainsi au jasmin : « Tu auras peut-être entendu dire qu'il existe un délateur (la menthe) parmi les êtres de mon espèce; mais, je t'en prie, ne lui fais pas de reproches; il ne répand que sa propre odeur; il ne divulgue qu'un secret qui le regarde; il ne dévoile enfin que ce qu'il peut découvrir. » Quelle allusion peut contenir cette allégorie? Est-il possible que la vieille équivoque latine entre les mots *mentha* et *mentula* se soit répétée dans une langue orientale? Quant à la première, elle est certaine, et les poètes pornographiques italiens en ont bien abusé. Il faut sans doute encore songer à cette équivoque, pour

comprendre l'origine de la superstition sicilienne de Caltavuturo, dans la province de Palerme; on y croit que si la femme dans ses mois s'approche de la menthe, la plante périra; autrefois, au lieu de *menta*, on entendait probablement *mentula* : d'où la croyance qui, autrement, serait inintelligible.

La *mentha rotundifolia* L., la *mentha Sylvestris* L., le *sisymbrium* des anciens servaient à faire des couronnes pour les jeunes mariées : *Corona Veneris*. Le professeur Saraceni m'écrit de Chieti dans les Abruzzes, à propos de la menthe : « Gli innamorati se ne regalano le ciocche per ricordo; si dice :

Ecco la menta
Se si ama di cuore non rallenta. »

Ici, le mot ne me semble avoir aucun sens érotique; l'usage précité dérive plutôt d'une ressemblance fortuite entre *menta* et *rammentare*, c'est-à-dire, se souvenir. Je ne saurais dire à quoi tient cette autre superstition des Abruzzes : Les femmes de la campagne, en rencontrant sur leur chemin la petite menthe (*mentuccia*), doivent en froisser une feuille entre leurs doigts pour être sûres que Jésus-Christ les assistera le jour de leur mort; c'est pourquoi elles disent :

Chi scontra la mintuccia e non l'addora (odora)
Non vede Gesù Cristo quando muore. (Cf. *Mirte*.)

Tel est le nombre des vertus que le peuple attribue à la menthe, que Walafridus Strabo, dans son *Hortulus*, déclarait hyperboliquement que leur nombre est infini :

Sed si qui vires, species et nomina Menthae
Ad plenum memorare potest, sciat ille, necesse est,
Aut quot Erythreo volitent in gurgite pisces,
Lemnius aut altum quot in aera Mulciber ire
Scintillas vastis videat fornacibus Aetnae.

Apulée, *De Virtutibus Herbarum*, indique le rite qu'il

faut suivre pour cueillir la menthe : « Herba mentha contrita et imposita ulcera siccat. Lege eam mense Augusto, mane primo priusquam sol exeat, mundus, ad omnia sic dicens : Te precor, herba *hedyosmos*, per eum qui nasci te jussit, venias ad me hilaris cum tuis virtutibus et effectu tuo, et ea mihi praestes quae fide a te posco » ; et, pour cueillir le *mentastrum* : « Herbam mentastrum tolle mundus, in linteolo mundo habeto, et quando in pane coctogranum frumenti integrum inveneris, simul cum herba ponito, et preceris septem stellas, id est, Solem, Lunam, Martem, Mercurium, Jovem, Venerem, Saturnum, et sub pulvino pone, ut tibi per quietem ostendant in cujus stellae tutela sis. » Ovide raconte que Myntha était une nymphe aimée de Pluton, que Proserpine, par jalousie, aurait changée en menthe :

> Femineos artus in olentes vertere menthas
> Persephonæ licuit.

Millet. — D'après l'*Uranographie chinoise* de Schlegel, le millet, non seulement a donné son nom à la constellation *Tien-tsi* « millet du ciel », composée de cinq étoiles rouges, mais, en tant que constellation, il préside à la récolte de tous les blés. « Sa clarté et sa grandeur, dit Schlegel à propos de la constellation, présagent une récolte abondante; mais, quand il est invisible, cela présage que les hommes s'entre-dévoreront (de faim). On le considère comme la résidence du dieu des céréales. » D'après Pline (XXII, 13), le médecin Dioclès appelait le millet « le miel des blés ». Plusieurs peuples anciens, y compris les Gaulois, les Sarmates, les Thraces, étaient μελινοφάγοι; c'est pourquoi on a appelé le millet *panicum*, comme le blé qui fournissait du pain. Le grain de millet est passé en proverbe pour indiquer une chose extrêmement petite; peut-être cette même signification est-elle fournie par l'étymologie; dans la langue russe, *malo* veut dire *petit*. C'est encore à cause de sa petitesse, que le millet indique misère si on le voit en songe. « Milium et panicum et zea paupertates et egestates significant, solisque his qui ex turba

rem et victum sibi comparant bona sunt » (Artemidori Daldiani, *De Somniorum interpretatione*).

MINDI. — Nom populaire que les Hindous donnent à la fleur de *lawsonia inermis*, l'*hinna* ou henné des Arabes. Avec le jus de cette plante, les femmes indiennes se teignent en jaune les ongles, les doigts de la main et la plante des pieds. A propos de la pierre miraculeuse, *Gâurî* ou *Parvatî*, citée dans le quatrième acte du drame de Kâlidâsa, *Vikramorvâçi*, on raconte qu'elle a reçu ce nom et sa couleur rouge depuis que l'épouse divine de Çiva la toucha de son pied teint avec le jus de *mindi*. M. Rousselet, dans son *Voyage dans l'Inde centrale*, en racontant la fin d'une réception auprès du roi de Gwalior, s'exprime ainsi : « La distribution de l'*utterpân*, qui clôt toujours les Durbars, se fait ici avec une certaine solennité. Chacun des assistants reçoit un mouchoir de mousseline, qu'il place sur la paume de sa main droite. Le Maharajah se lève alors et s'arrête devant chaque européen, inonde son mouchoir d'eau de rose, lui distribue quelques poignées de feuilles de betel, de noix d'arec et de cardamon et, enfin, lui passe autour du cou et des mains d'épaisses guirlandes de *mindis* (fleurs de henné). » Arrivé à Dutthiah, M. Rousselet vit la plante elle-même, et il nous en fait la description suivante : « On cultive beaucoup, dans les jardins qui entourent la ville, le *mindi* ou henné des Arabes. C'est un gracieux arbuste de deux ou trois mètres de hauteur; ses branches déliées, couvertes d'une écorce blanchâtre, portent d'abondantes petites feuilles oblongues d'un vert pâle ; les fleurs forment, aux extrémités des branches, de longues grappes d'un jaune tendre, exhalant une odeur suave. C'est avec ces fleurs que l'on tresse les guirlandes offertes aux voyageurs dans les cérémonies officielles. » L'onguent « que les femmes de presque toutes les races de l'Asie méridionale emploient pour se teindre, d'une couleur orange, la paume des mains, la plante des pieds et les ongles », est formé avec une poudre tirée des feuilles sèches du *mindi*.

MÔLY. — Herbe magique bienfaisante, qui passe pour une

invention d'Hermès. Elle joue un rôle essentiel dans l'Odyssée, où Odysseus l'oppose aux maléfices de la magicienne. Tous les anciens botanistes ont essayé d'identifier cette plante magique, mais avec le même insuccès, puisqu'il s'agit évidemment d'une fiction mythologique. Dodonaeus, Anguillara, Caesalpinus, ont vu dans l'herbe môly l'*allium magicum* L.; Matthioli et Clusius l'*allium subhirsutum* L.; Sprengel l'*allium nigrum* L.; Sibthorp, une plante inconnue à Linnée, qu'il appelle *allium Dioscoridis* (cf. *Ail*); Wedel, qui a écrit toute une dissertation sur le sujet, dit qu'il s'agit d'un *nymphéa* (cf. *Lotus*); cf. aussi : Siber, *De Moly* (*Schneeberg*, 1699); Triller, *De Moly Homerico* (*Lipsiae*, 1716). Son pouvoir magique est semblable à celui du *kuça* indien.

Mousse. — La bonne fée que les Allemands appellent *Mooswelbchen* (petite femme à la mousse), est représentée toute couverte de mousse. Elle vit dans le creux des arbres de la forêt, ou sur la mousse elle-même. Ces fées font quelquefois des présents superbes, surtout en habits, à leurs protégés. Elles filent avec la mousse, et en font des tissus splendides. (Cf. Mannhardt, *Baumkultus der Germanen*, I, 74 et suiv.)

Mun'g'a. — D'après *Açvalâyana*, la ceinture ou corde du brahmane, dans les premiers temps brahmaniques, devait être faite avec trois tiges de l'herbe *mun'ǵa;* parfois le *mun'ǵa* peut être remplacé par trois tiges de *kuça*, *açmantaka* et *bahvaǵa* (cf. Weber, *Indische Studien*, X, p. 23). C'est sur une couche de *mun'ǵa* que, d'après le *Vishnu-Purâna*, fut placé, aussitôt né, Budhas, fils de Târâ et de Somas, adopté comme fils par Br'ihaspati, à cause de sa grande beauté.

Murag'a (*Artocarpus integrifolia?*). — Dans le *Saptaçataka de Hâla*, édité et traduit par le professeur Weber, on dit quel'homme ignoble peut être agréable jusqu'à ce qu'il y trouve son intérêt; dès qu'il cesse d'avoir profit, il redevient insipide comme le fruit du *muraǵa*.

Murier (*Morus nigra* L.). — D'après les poètes anciens, il naît du sang de Pyrame et de Thisbé; cependant, dans le

livre des songes, il est censé annoncer une grande quantité d'enfants et toutes sortes de prospérités (cf. Artem. Daldiani, *De Somniorum interpretatione*, I, 75). A Gioiosa, en Sicile (province de Messine), le jour de la saint Nicolas, le saint bénit la mer et la campagne, et tout le peuple détache une branche de mûrier, que l'on garde après, pendant une année, comme une branche de bon augure. A Iserlohn, en Allemagne, les mères, pour détourner les petits enfants de manger des mûres, leur chantent que le diable s'en sert pour cirer ses bottes. Pline appelle le mûrier *sapientissima arborum*, parce qu'il tarde à se parer de feuilles, pour échapper au retour du froid, qui se produit le plus souvent lorsque le printemps commence. Porta, *Phytognonomica*, nous a laissé cette description du mûrier : « Mori fructus sanguineus est, vescentium labra et manus cruentant, et veluti sanguinae tabe polluunt; immaturus rufescit, et tunc praecipue sanguinem astringit, maturus nigrescit, et tunc solvit alvum; tunc praecipue sanguinem reprimit, quum illius praecipue similitudinem gerat. Mira produnt de eo; si priusquam in folia exeat, sinistra decerpi jubentur futura poma (ricinos Graeci vocant); hi terram si non attigere, sanguinem sistunt adalligati, sive ex vulnere fluat, sive ore, sive naribus, haemorrhoidis; ad hoc servantur repositi. Idem praestare et ramus dicitur, Luna plena defractus, incipiens fructum habere. Si terram non attigerit, privatim mulieribus adalligatus lacerto contra abundantiam mensium, ex Plinio. » On voit que ces notions de thérapeutique populaire sont fondées sur le principe homéopathique : *similia similibus ;* on a vu du sang dans le fruit du mûrier, il servira donc contre toute sorte d'hémorragie.

Murva. — Nom sanscrit de la *Sanseviera Zeylanica*. Dans le quatrième acte de l'*Uttaraćaritra*, le jeune prince Lava porte, comme emblème de sa condition de prince guerrier et de pénitent, une guirlande de *murvâ*. Manu, II, 42, 44, nous apprend que la couronne de *mûrvâ* est l'un des symboles de la caste des guerriers.

Myrobolane (*Emblica officinalis*, μυροβάλανος). — Dans le

Pan'ćadandaćhattraprabandha publié par le professeur Weber, la femme de Somaçarman frappe trois fois avec un bâton un arbre de mirobolane; l'arbre se soulève avec elle, et va la déposer sur la montagne d'or, à la ville d'or. Le nom sanscrit du myrobolane est *âmalaka* ou *âmalakî;* son fruit est très employé dans la médecine indienne; le *kâshthadhâtrîphala*, le *kshudrâmalaka* et le *kshudraǵâtîphala,* ne sont que des variétés du myrobolane. Pietro Martire, dans le *Sommario dell' Indie Occidentali* (Ramusio), nous fait connaître une légende cosmogonique américaine qui semble se rapporter au myrobolane. « Il principio dell'umana *generazione* dicono essere stato in questo modo. E' nell' isola una provincia della Cannana, dove è un grandissimo monte, a piè del quale sono due spelonche, una grande detta Caxibaxagua, l'altra minore Amaiauna; in queste spelonche dicono che habitavano tutti gli uomini, nè uscivan fuori perchè cosi dal Sole era stato lor comandato, non volendo da loro esser veduto; per questo avea posto alla guardia di dette spelonche uno tratto fuora chiamato Machochael; costui volendo conoscere quello che era per l'isola oltre a delle spelonche, si misse andare per essa, e non tornando presto, gli sopragiunse il Sole, qual veduta la sua inobedientia lo converti in un sasso, il quale ancora in quel luogo mostrano. Dicona ancora che molti di quelli uomini che eran in quelle spelonche, havendo grandissimo desiderio d'andar anchor loro a vedere piu oltre, una notte si partirono, e andati per l'isola non poteron cosi presto tornarsi indietro, di modo che, sopravenendo il sole, quale non era lecito loro guardare, furono transformati ancor loro in certi arbori, che sono in ogni canto per la detta isola, e fanno certi frutti come susine, che dapoi dalli Spagnuoli è stato pensato che sian *Mirabolani.* »

Myrrhe. — On sait l'histoire de Myrrha, amoureuse de son père Cinyrus. Honteuse de son inceste, Myrrha, mère d'Adonis, aïeule de Priape, supplia les dieux de la changer en quelque objet qui ne fût ni mort ni vivant. Elle devint l'arbuste qui produit la myrrhe.

MYRTE. — Dans les *Allégories* d'Azz Eddin, traduites par Garcin de Tassy, la rose dit que le myrte est « le prince des végétaux odorants ». M. Rousselet décrit ainsi la main d'un pénitent mendiant de Sunaghur : « fermée, entourée de courroies, elle avait été traversée par les ongles, qui, continuant leur croissance, se courbaient en griffe de l'autre côté de la paume ; enfin le creux formé par cette main, rempli de terre, servait de vase à un petit myrte sacré. » Mme Schwarz (*Elpis Melaina*) a trouvé en Grèce une superstition à laquelle nous avons déjà fait allusion au sujet de la menthe : c'est-à-dire qu'on ne doit point passer près du myrte odorant, sans en cueillir une touffe parufmée. Voici quelques vers d'un chant populaire de l'île de Crète (*Kreta-Bienen*, München, 1874), traduit par Elpis Melaina :

Wer da wandelt vorüber am Myrtenbaum
Und pflückt sich kein duftiges Reis,
Und wär er ein Mann und wär ein Held
Er ist nur ein trutziger Greis.

Peut-être on cueille du myrte pour la même raison que l'on cueille la menthe ; tant qu'on pense à en cueillir, on est puissant ; l'indifférence pour la menthe et pour le myrthe est un signe d'impuissance et de mort. La menthe ayant été identifiée avec la *mentula*, le myrte est symbolique de l'amour érotique. Dans les fêtes de Myrrha, cette mère incestueuse d'Adonis, les femmes mariées se couronnaient de myrte. C'est avec le myrte, et à défaut de myrte avec le buis, que les amoureux, en Toscane, font, pendant le carême, le jeu dit *del verde*, symbole de la saison verdoyante, pour se rappeler mutuellement leur amour. Dans l'*Enfer* de Virgile, les victimes de l'amour se cachent en des bouquets de myrtes :

Nec procul hinc partem fusi monstrantur in omnem
Lugentes campi, sic illos nomine dicunt.
Hic, quos durus amor crudeli tabe peredit,
Secreti celant calles et myrtea circum
Sylva tegit.

A Rome, il était défendu de placer le myrte sur l'autel de la *Bona Dea*, parce qu'il invitait aux jouissances matérielles. Dans les fêtes d'Eleusis, au contraire, tout le monde s'en couronnait. Cher à Hyménée, aux Grâces, à la muse Érato, le myrte était spécialement consacré à Vénus, la déesse de l'amour, parce que, dit-on, il était censé posséder la vertu, non pas seulement de faire naître l'amour, mais de l'entretenir. D'après le mythe hellénique, la nymphe Myrsiné ayant dépassé, en courant, son amie la déesse Pallas ou Athéné, la déesse irritée la fit mourir; sur son corps poussa le myrte, plante qu'ensuite aima Pallas elle-même, soit par souvenir de son triomphe sur sa rivale imprudente, soit par remords. Dans l'île de Cythère, dit-on, Vénus ayant honte un jour de sa nudité, se cacha derrière un myrte, et par reconnaissance, l'adopta ensuite comme sa plante bien-aimée. Dans ses fêtes, au commencement d'avril, on s'en parait; et les époux, ses protégés, en portaient des couronnes. Le même usage s'est répandu en Allemagne, où, près de Brême, l'épouse est, encore de nos jours, couronnée de myrte. Le myrte des couronnes nuptiales était la *myrtus latifolia* de Pline, que Caton appelait même *myrtus conjugula*. Lorsque les Romains combattirent pour garder les Sabines enlevées, ils portaient sur la tête des couronnes de myrte : « Ideo tunc lecta, dit Pline (XV, 29) en parlant du myrte, *quoniam conjunctioni et huic arbori praeest Venus.* » Pline ajoute que Romulus planta à Rome deux myrtes, l'un desquels devint bientôt cher aux patriciens, l'autre au peuple. Lorsqu'à Rome, les nobles triomphaient, le myrte plébéien se fanait; lorsque le peuple triomphait, c'était le myrte des patriciens qui se desséchait à son tour. Les piétons romains en voyage se procuraient un anneau de myrte comme un viatique heureux. Albert le Grand, *De Mirabilibus Mundi*, nous fait connaître une autre superstition de son temps : l'anneau de myrte devait servir contre les apostèmes : « Et dicitur quod si feceris annulum ex virga myrti recentis, et intromittas in ipsum annularem digitum, sedat apostem sub ascellis. » Après la vic-

toire, les anciens Romains se couronnaient seulement de myrte lorsqu'ils n'avaient pas répandu de sang dans la bataille ; Pline nous renseigne encore à ce sujet : « Bellicis quoque se rebus inseruit; triumphansque de Sabinis Posthumius Tubertus in consulatu (qui primus omnium ovans ingressus urbem est, quoniam rem leviter sine cruore gesserat), myrto Veneris victricis coronatus incessit, optabilemque arborem etiam hostibus fecit. Haec postea ovantium fuit corona, excepto M. Crasso, qui de fugitivis et Spartaco laurea coronatus cessit. Massurius autor est, curru quoque triumphantes myrtea corona usos. L. Piso tradit Papirium Nasonem, qui primus in monte albano triumphavit de Corsicis, myrto coronatum ludos Circenses spectare solitum. Marcus Valerius duabus coronis utebatur, laurea et myrtea. » J'ignore quelle signification pouvait avoir le myrte dont Harmodius et Aristogiton entourèrent leur épée, d'après deux vers de Callistrate en leur honneur :

Ἐν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω
Ὥσπερ Ἁρμόδιος κ' Ἀριστογείτων.

Il paraît que Pallas et Mars avaient adopté à leur tour le myrte. Dans un dessin de Pompéi, on voit un prêtre de Mars avec une couronne de myrte. On raconte qu'une jeune fille nommée Myrène, prêtresse de Vénus, pour avoir voulu épouser un garçon qu'elle aimait, fut changée en myrte, Nous avons dit cependant que les jeunes mariés et Vénus elle-même se couronnaient de myrte. A Temnos, dans l'Asie Mineure, on montrait une statue en bois de myrte, vouée par Pélops, pour remercier la déesse de son mariage avec Hippodamie. Après la mort d'Hippolyte, Phèdre piqua les feuilles d'un myrte qui poussait (d'après Pausanias, III) près de Trézènes, et, ensuite, elle s'y pendit. On dit qu'aujourd'hui même, si on place une feuille de myrte entre la lumière et l'œil, on peut y remarquer, en grand nombre, les piqûres d'épingle de l'infortunée Phèdre. Pausanias (I.) parle d'un myrte qui aurait servi d'asile à un lièvre par lequel la déesse Artemis, aurait

indiqué l'endroit où on devait bâtir une nouvelle ville. D'après les *Apotelesmata* d'Apomasaris (Francfort, 1577), le myrte vu en songe est rarement de bon augure : « Si quis domum suam praeter morem myrti foliis et thuris arboris et lauri conspersisse visus sibi fuerit, si pauper est, a sanctis hominibus opes adsequetur; si vir amplissimus hujusmodi somnium habuerit, quasi de re solita, statuat aliquam sibi calamitatem portendi. Si quis ramum habere myrti visus sibi fuerit, si rex est, cum indigna muliere rem habebit; sin autem, liberos nullos procreabit. Sin plebeius est, consimilem res eventum in ipsius uxore ac liberis habebit. »

Napatecutli. — Nom du dieu mexicain qui fait pousser les joncs et les roseaux. « Dicen (écrit Bern. de Sahagun, *Historia Universal de las cosas de Nueva España*) que este es el que inventó el arte de hacer esteras, y por eso lo adoran por Dios los de este oficio que hacen esteras, que aman petales. » On lui sacrifiait des victimes humaines; la victime, habillée à l'instar du dieu, allait, une branche de saule à la main et avec un vase plein d'eau, bénissant la foule. On le considérait comme une espèce de Jupiter Pluvius : « Tiene, dit le même auteur, una rodela a manera de ninfa, que es una yerba de agua, ancha como un plato grande, y en la mano derecha tiene un baculo florido; las flores son de papel. »

Narcisse. — Le mythe du jeune Narcisse est sans doute funéraire; il s'admirait dans l'eau d'une source et il fut changé en fleur. Sa fleur servit ensuite à couronner la tête des morts, des Furies, des Parques, de Pluton, de Dionysos. Artémidore prétend que les narcisses vus en songe annoncent malheur. Dans les contes populaires, le jeune héros ou la jeune héroïne se perd souvent, lorsqu'il s'arrête, comme le jeune Narcisse, près de l'eau; il tombe dans l'eau, où parfois il devient poisson, parfois roseau ou fleur. D'après Pausanias, IX, Narcisse se serait regardé dans l'eau, trompé par l'image de sa sœur bien-aimée, qu'il croyait y voir, au lieu de la sienne. La fable du cerf à la fontaine semble être en rapport avec le mythe de Narcisse; Eschyle, dans les *Eumé-*

nides, parle des *belles branches* de la fleur, ainsi que le cerf à la fontaine admire les belles branches qui ont poussé sur sa tête. La sœur de Narcisse pourrait très bien être la lune (Proserpine cueillait des narcisses lorsqu'elle fut enlevée par Pluton), que le soleil mourant, le soleil couchant, voit devant lui, ou dans le miroir de la mer nocturne où il ira se perdre. La couleur jaune de la fleur convient parfaitement au soleil; les branches du cerf et les branches du narcisse peuvent très bien avoir rappelé les longs rayons, les cornes du soleil couchant. Il est assez curieux de voir, dans les *Allégories* d'Azz Eddin traduites par feu Garcin de Tassy, le narcisse prendre une attitude modeste, en souvenir repentant de son ancienne et funeste vanité : « Je veux, par l'humilité de mes regards, confesser mes défauts, et, si je baisse la tête, c'est pour considérer le moment cruel de ma fin. » Dans la *Rose de Bakavali,* le narcisse (le soleil) continue peut-être encore à être amoureux de sa sœur (la lune), puisqu'il est dit qu'à la vue de la fée du ciel, « le narcisse, dont la fleur ressemble à l'œil, était dans une continuelle stupéfaction à la vue de ses yeux noirs et languissants. »

NASTURTIUM (italien : *nasturzio*, *crescione*; français : cresson). — La graine du cresson, d'après Macer Floridus, a une grande puissance contre les serpents :

> Fortius est herba semen; depellit abortum
> Haustum cum vino, ventrisque animalia pellit;
> Et sic serpentis dicunt obstare venenis;
> Solus odor positi carbonibus effugat illas.

On sait que l'odeur du cresson est très forte.

NEĆUI-VITER. — Le nom populaire russe du *Hieracium Pilosella* L. (Cf. Volkoff, dans les actes de la Société impériale géographique russe.) M. Markević (*Obićay, Povieria*, etc. *Malorossian*, Kiev, 1861) nous fournit les détails suivants à propos de cette plante magique et propice :

« Elle pousse l'hiver, sur le rivage des fleuves et des lacs. On la cueille du 13 décembre au 1er janvier, à l'heure de mi-

nuit. Ceux qui voient ne peuvent pas la trouver; seuls, les aveugles doivent la chercher; ils sentent la présence de cette herbe; dès qu'ils s'approchent, l'herbe leur blesse les yeux. Cette herbe est utile aux pécheurs, et pour la traversée des fleuves ».

NEPENTHES (cf. *Hyosciame*). — D'après le quatrième livre de l'*Odyssée*, il faisait oublier tous les maux, même la perte des parents; on peut croire que son nom, qui signifie « sans douleur » ou « détruisant la douleur », a donné lieu au mythe homérique. Le voyageur romain Pietro della Valle, qui visitait la Turquie, la Perse et l'Inde au commencement du XVIIe siècle, supposait que le *nepenthes* pouvait être le *café*. « Ardirei di sospettare, écrit-il, che potesse essere il Nepenthe di Omero, che Elena, secondo egli racconta ebbe già da Egitto, poichè per la via di Egitto a punto il Cahué qua (à Constantinople) si conduce; e così come quello era alleviamento d'ogni cura noiosa, questo ancora oggi quì serve alle genti per continuo trattenimento e passatempo, etc. »

NEPETA (italien : *nepitella*; français : *calament*). — D'après Macer Floridus, *De Virtutibus Herbarum*, cette herbe chasse les serpents :

> Serpentum morsus superaddito trita nocere
> Non sinit et pellit cum vino sumpta venena;
> Fumus de domibus serpentes effugat ejus.

NEPHTA. — Herbe magique, que le *Libellus De Virtutibus Herbarum*, attribué à Albert le Grand, recommande pour sa vertu génésique. *Nephta* n'est point un mot latin; serait-ce pour *nepeta?* « Sexta herba, dit le Libellus, a Chaldaeis vocatur Bieith, a Graecis Retus, (*retus* non plus ne semble point grec), a Latinis Nephta. Hanc herbam accipe, et misce cum lapide invento in nido upupae avis, et frices ventrem alicujus animalis, et impraegnabitur, et habebit foetum in suo genere nigerrimum. Et si eis ponatur ad nares, statim ad terram cadunt velut mortua. »

NICULA (*Barringtonia acutangula* Gaertn.). — Plante

indienne qui fleurit sur les rivages des fleuves après les pluies. Lorsqu'elle fleurit, les amants indiens sont avertis qu'il est temps d'aimer. Le *nicula* est donné, en dépit ou plutôt à cause de sa grande souplesse, comme exemple d'une constance inébranlable. Une strophe indienne, dans le recueil du professeur Böhtlingk (III, 6634), dit qu'il n'est pas toujours vrai que les qualités s'attachent aux objets par contagion puisque le *nicula*, quoique touché par l'eau, sur le rivage du fleuve, résiste par sa propre souplesse à la force du courant, qui ne parvient jamais à l'entraîner vers la mer. »

NIMVA ou NIMBA (cf. *Melia azadirachta*). — Plante indienne dont les fruits, dans le *Saptaçataka* de Hâla, sont comparés avec les hommes méchants, quoique riches; les corneilles, est-il dit, cherchent les fruits du *nimva;* de même les seules personnes viles et méchantes peuvent courtiser les riches qui ne valent rien. Dans le recueil des sentences indiennes du professeur Böhtlingk, le *nimba* n'est point épargné : « On ne peut pas faire un homme bon d'un homme méchant; même si on arrose ses racines avec du lait et du beurre, l'arbre du *nimba* ne donnera pas des fruits doux. » (*Ind. Spr.*, II, 3295). « Nimba, tes fruits sont tout à fait inutiles; aussitôt qu'ils mûrissent, voilà que les corneilles arrivent pour les détruire. » (*Ind. Spr.*, II, 3733.) « L'arbre du *nimba* accueille tout le monde avec le même fruit aigre et désagréable, soit qu'on le frappe avec une arme, soit qu'on l'arrose avec du miel et du beurre, soit qu'on l'entoure avec des guirlandes parfumées. » (*Ind. Spr.*, III, 5325.) Il y a, dans le même recueil, une strophe où l'on pourrait voir une intention de le réhabiliter quelque peu, si la pointe ironique ne le compromettait davantage : « Lorsqu'il est mûr, même le fruit du *nimba* a une certaine douceur. » (*Ind. Spr.*, III, 5684.) Dans les cérémonies funéraires indiennes, on a remarqué cet usage : « Après les funérailles, les parents se rendent à la maison du mort; mais avant d'entrer dans la maison, en signe de douleur, ils goûtent d'une feuille de *nimba*, dont le goût est très amer. (Cf. *The Hindoos*, London, 1835, II, 299.)

NOISETIER. — Le *noisetier* a joué et joue encore un grand rôle dans la superstition populaire. D'après la *Véritable Magie noire*, que l'on prétend traduite de l'hébreu par le magicien *Iroe-Grego*, et qui porte la date de Rome, 1750, la verge des magiciens devait être en bois de noisetier, et faite d'une tige vierge, nue et sans insertions de branches secondaires. D'après une légende judaïque citée par Nork, Ève coupable se cache dans un noisetier. M. de Simone, dans son essai intitulé : *Vita della terra d'Otranto*, inséré dans la *Rivista Europea*, nous apprend que sainte Agathe traverse chaque année la mer de Catane à Gallipoli, sur la coque d'une noisette en guise de nacelle. C'est sur une pareille nacelle qu'Hercule arrive en Italie, à son retour du jardin des Hespérides. Les bonnes fées de nos contes populaires taillent leurs carrosses dans des noisettes[1], et tissent ou font tisser des robes si fines, qu'elles peuvent tenir aisément dans une seule noisette. Quelle est maintenant cette noisette prodigieuse? D'après toutes les probabilités, la noisette est l'une des formes botaniques de la lune. C'est encore la lune qui découvre les trésors au milieu de la nuit, qui aide à découvrir le trésor caché; le noisetier a le même pouvoir. Nous apprenons, par les proverbes russes de Dal (*Paçlovitzj Russkavo naroda*, Moscou, 1862), que celui qui porte dans sa bourse une noisette double, deviendra riche. C'est pourquoi, dans la bourse de quelques paysans russes, l'on voit réellement des noisettes doubles. M. Muscogiuri m'écrit de Mesagne, dans la terre d'Otrante, que les prétendues sorcières de son pays attribuent des propriétés surnaturelles à la branche de noisetier. Lorsqu'elles vont à la recherche d'un prétendu trésor, elles arrivent à l'endroit mystérieux, avec une branche de noisetier à la main. On prétend que la pointe de la branche se tourne d'elle-même du côté où

[1] Dans *Roméo et Juliette*, de Shakspeare, Mercutio nous montre la reine des fées Mab arrivant la nuit sur un carrosse qui est une noisette, travaillée par le charpentier Écureuil qui, depuis un temps immémorial, fabrique des carrosses aux fées.

gît le trésor caché. (Cf. *Fougère.*) Dans un conte populaire vénitien, publié par M. Bernoni (Venise, 1875), trois frères se placent sous trois noisetiers, dont l'un est stérile et deux sont morts; dès que l'un des frères frappe le noisetier stérile, il en tombe une noisette si grande, qu'elle lui écrase un pied. D'après un conte anglais, traduit par M. Louis Brueyre, un médecin ordonne à Farquhar de se procurer une verge en noisetier semblable à la sienne. Farquhar reçoit aussi, avec l'ordre d'aller chercher la verge magique, une bouteille qu'il placera devant le trou de la demeure du serpent blanc, près du noisetier. Le serpent blanc entre dans la bouteille. On le fait cuire dans un pot en brûlant le noisetier; Farquhar veut en goûter; aussitôt qu'il porte un doigt à sa bouche, il acquiert soudainement la science universelle, et devient lui-même un médecin infaillible. Jähns (*Ross und Reiter,* Leipzig 1872, I) nous apprend que dans certaines étables allemandes on touche avec des branches de noisetier, pendant certaines processions du dimanche, au nom du Dieu, l'avoine destinée aux chevaux. D'après Mannhardt (*Germanische Mythen*), le noisetier était consacré au dieu Thor. Dans un conte siennois de Gentile Sermini, un médecin charlatan entreprend une expérience scabreuse sur une noisette, pour déclarer l'impuissance d'un mari. Dans les noces, on distribuait des noix et des noisettes, symbole probable de la génération; dans un conte populaire du Casentino, en Toscane, la jeune mariée (une nouvelle Pysché) retrouve son époux que la sorcière lui avait enlevé, par une noisette prodigieuse, don des fées. C'est pourquoi, en Allemagne, on les plaçait aussi dans les tombeaux, comme bon augure de régénération et d'immortalité. Dans les anciens tombeaux du Wurtemberg, on a trouvé des citrouilles et des noix, mais surtout beaucoup de noisettes. (Cf. Nork, *Sitte und Gebräuche der Deutschen*, 229.) Le même Nork, dans sa *Mythologie d. Volkssagen u. Volksmärchen* (Stuttgart, 1848, 153), nous apprend que, par des baguettes de noisetier, on force les sorcières à rendre aux animaux et aux plantes, la fécondité qu'elles leur avaient enlevée. En Bohême,

on vénère une chapelle élevée en honneur de la vierge Marie « im Haselstrauche », en souvenir d'un boucher auquel une statue de la Vierge, près d'un noisetier, avait parlé. Le boucher emporta la statue chez lui; mais, pendant la nuit, la statue retourna à sa place. La Vierge a fait souvent des tours pareils à ses dévots. On peut retrouver le même récit dans un livre publié à Bologne en l'année 1679, intitulé *Esempli de' miracoli della Vergine*. Par un contraste étrange, mais qui tient probablement à la signification phallique de la noisette, un proverbe hongrois dit que dans l'année où il y a beaucoup de noisettes, il y aura aussi beaucoup de femmes publiques. D'après Nork, en Westphalie, existe un proverbe pareil pour les noix : « Das Jahr, in welchem viele Nüsse wachsen, bringe auch viele Kinder der Liebe. » En Westphalie, on dit aussi « in die Haseln gehen », au lieu de « se livrer aux amourettes ».

Norg. — Génie sauvage qui habite le creux des arbres. On a supposé que le mot vient du français *ogre;* italien : *orco*. Dans le *Pentamerone*, l'*orco* est le gardien d'un jardin.

Noyer. — Il convient de faire une distinction mythologique entre la noix et le noyer : la noix est le plus souvent considérée comme propice, favorable aux mariages, à la génération, et symbole d'abondance; le noyer, au contraire, est craint comme un arbre sinistre, hanté avec prédilection par les sorcières. Philon, dans sa *Vie de Moyse* (traduite en français par Pierre Bellier, Paris, 1588), compare la vertu difficile à atteindre avec la noix; en parlant de la verge d'Aaron, il s'exprime ainsi : « Celle-là, comme une plante vertueuse, jetta miraculeusement de tous costez et fueilles et fruit, dont elle estoit si chargée et affaissée qu'elle panchoit en terre. C'estoient noix, qui avoient une nature différente des autres fruits ; par ce qu'en plusieurs, comme raisin, olive, pommes, la semence et ce qui est bon à manger est tout un, estant enfermé au-dedans et garni à l'entour de double rempart, d'une escorce fort espesse, et d'une coquille de bois, qui nous représente la parfaite vertu; car, comme en la noix, le

commencement et la fin sont tout un, prenant la semence pour le commencement, et le fruit pour la fin; aussi chasque vertu est commencement et fin : commencement, pour autant qu'elle n'est point produite d'autre puissance que d'elle-mesme, et fin parce que la vie de l'homme tend à elle naturellement. Outre cette raison-ci, on en allègue une autre, qui est bien plus claire : l'escorce de la noix est amère, et ce qui est dessouz tout à l'entour comme un rempart de bois, est rude et ferme; de là, avient que le fruit, qui est environné de ses deux remparts, n'est pas aisé à avoir. Par cette figure doncques nous estoit donné à entendre que l'âme qui s'exerce en la vertu doit endurer peine et travail. » Nous avons déjà vu que la double noisette porte bonheur; il en est de même pour la noix à trois coutures. A Cianciana, en Sicile, on croit que la noix à trois nœuds préserve celui qui la porte dans ses poches de la foudre et de toute sorte de sorcellerie; elle hâte les couches; elle facilite la victoire; elle emporte la fièvre. Le jeune marié romain jetait des noix sur son chemin, symbole évident de fécondité; en Piémont on dit encore : *Pan e nus vita da spus* (pain et noix, c'est la vie des époux). En Sicile, à Modica, on répand des noix et du blé sur le passage des jeunes mariés. D'après Scaliger, on jetait des noix, chez les Romains, comme en Allemagne on casse des vieux pots : « ne nuptae clamor audiretur ». En Grèce, les jeunes époux distribuent des noix et des amandes aux assistants. En Roumanie, les assistants à la cérémonie du mariage répandent encore des noix. Dans les noces des paysans lettes, on distribue des noix et des pains d'épices. La noix donc, par elle-même, malgré le dire d'Arthemidorus Daldianus (*De Somniorum Interpretatione*, I, 75), lequel nous apprend que la noix vue en songe porte malheur, a aussi une signification propice[1]; mais j'ai

[1] En contradiction avec cet usage romain est l'usage français des Landes, dont parle Chéruel (*Histoire des institutions, mœurs et coutumes de la France*) : « Dans les landes, le prétendant, accompagné de deux amis, se présente chez la jeune fille; on passe la nuit à boire, à manger et à raconter des histoires plus ou moins merveilleuses. Au point du jour, la jeune fille sert le dessert. S'il y a un plat de noix, c'est le signe que la demande est

déjà eu plusieurs fois l'occasion de signaler la relation intime entre les mythes phalliques et les mythes funéraires. La noix est, en même temps, un symbole de la mort et un symbole de la régénération perpétuelle. Casser la noix a dû être une image du langage phallique. Le poète et critique Uhland, pour s'expliquer la forme d'hirondelle et celle d'une noix rapportée par un faucon, sous laquelle parfois est représentée la déesse Iduna, observe que la noix figure le noyau, le germe, d'où repousse au printemps tout le monde des plantes.

D'après une légende slave du déluge qui rappelle un peu le voyage d'Héraclès poussant, au retour des Hespérides, sa nacelle vers l'Orient (ce que le soleil fait chaque nuit en traversant l'océan mystérieux des ombres, ou en allant aux Enfers comme Orphée), les personnes vertueuses qui échappent au déluge et repeuplent le monde se sauvent dans une coquille de noix. La noix ici semble être un véritable symbole de régénération, le noyau auquel la vie nouvelle doit se rattacher. C'est pourquoi aussi, en Belgique, le 29 septembre, à la Saint-Michel, jour funéraire, les jeunes filles prennent leurs augures pour le mariage, par les noix : « Les filles mêlent des noix évidées, mais soigneusement refermées, avec des noix pleines; puis, fermant les yeux, elles en prennent une au hasard. Celle qui en tire une pleine aura bientôt un mari; car c'est saint Michel qui donne les bons maris. » (Cf. Coremans, *l'Année de l'ancienne Belgique.*) D'après M. Louis Maggiulli, à Muro Leccese, dans la terre d'Otrante, on attribue la plus grande importance à la noix à trois nœuds, dont j'ai déjà fait mention plus haut. « Les petites femmes, m'écrit-il, en portent toujours dans leurs

rejetée. » Je trouve, en outre, dans l'*History of Nepal,* publiée par Wright (Cambridge), qu'au Nepal aussi on refuse le mari par une noix : « Every Newar-girl, while a child, is married to a *bél*-fruit, which, after the ceremony is thrown into some sacred river. When she arrives at puberty a husband is selected for her, but should the marriage prove unpleasant, she can divorce herself by the simple process of placing a betel-nut under her husbands sillow and walking off. »

poches, pour se garantir du mauvais œil; elle est toute-puissante, surtout dans les maladies; malheur adviendrait si on l'égarait ou si on la cassait pour en manger. La noix, et, sans doute, tout spécialement la noix à trois nœuds, est le *Deus ex machina* des contes populaires de cette partie de l'Italie. Il suffit d'en jeter une seule, pour faire paraître des plaines parsemées de rasoirs, des montagnes qui atteignent les étoiles, des mers sans bornes, etc. » Les Vénitiens aussi, affirment que la noix à trois nœuds, si on la garde sur soi, porte bonheur. Dans un conte populaire anglais, la mère de Tom Pouce place le jeune héros dans une coquille de noix, et le régale, pendant trois jours, auprès du feu, avec une noisette. Merveilleuse entre autres, d'après Bauhin, *De Plantis a Divis Sanctisve nomen habentibus* (Basileae, 1591), est la noix dite de Saint-Jean. Historia generalis plantarum, écrit-il, per insignem typographum Rouillum edita, lib. 3, c. 13, Tragus, lib. 3, c. 66, prodidit Vasoniae juglandem repertam esse, quae ante diem D. Ioanni sacrum, neque folia, neque nuces ostenderet, etc. Eiusmodi juglandes Ioannis Bauhinus, medicus perdoctus et rei herbariae peritissimus, circa Tigurum etiam se vidisse affirmat. Dalechampius, nuces. quae, antea velut aridae ac mortuae, pridie D. Ioannis festum diem repertae, germinant et folia mittunt in agro Lugdunensi, perquam multas reperiri asserit; eas vulgus appellat Noix de la S. Iehan. Audio reperiri in Burgundia eiusmodi juglandes. »

Non seulement la noisette, mais la noix aussi annonce parfois la richesse; dans certains contes populaires, c'est d'une noix que l'on voit sortir la bonne fée qui file de l'or et des perles. Les *Apomasaris Apotelesmata* (Francfort, 1577, p. 263) nous apprennent que les noix vues en songe annoncent la richesse : « Si quis visus sibi fuerit arbore nuce quassata fructum ejus abstulisse, divitias cum labore ab homine parco consequetur quas alter ille recens adquisivit. Si nuces in quodam loco visus sibi fuerit invenisse, si quantum invenerit ignorat, aurum thesauri veteris, promodo somnii,

reperiet. Sin modum cognitum habet, aurum proportione consequetur, cum tumultu. Si nucis lignum invenisse ac sustulisse visus sibi fuerit, rem utilem inveniet ex hereditate senis. » Dans la campagne de Bologne aussi, on fait le plus grand cas de la noix à trois coutures. Si l'on place l'une de ces noix sous la chaise d'une sorcière, elle ne pourra plus quitter la chaise et c'est, dit-on, le moyen infaillible pour découvrir les véritables sorcières. Mais on risque beaucoup, par cette expérience, que la sorcière ainsi découverte le plus souvent se venge et jette le mauvais œil sur l'auteur de ce jeu périlleux, de manière qu'il n'échappera point à la mort. Dans les environs de Bologne, certains paysans suspendent une noix à trois nœuds au cou de leurs enfants, dans l'espoir d'en éloigner le mauvais œil. D'après une légende judaïque, le fruit défendu du paradis terrestre était une noix. Dans le *Werther*, de Goethe, il est question de noyers plantés pour la naissance des enfants et d'un noyer que tout le village vénérait[1]. Le médecin Levinio Lennio, au XVIe siècle, dans son livre *Degli Occulti Miracoli*, (Venise, 1560, p. 130), nous donnait ces renseignements curieux sur les effets différents produits par la noix muscade, selon qu'elle était portée par un homme ou par une femme, considérée comme impure : « La noce moscada essendo portata adosso da un huomo, non solamente conserva la sua virtù, ma cresce e diventa più sugosa. Et essendo tra queste di maggior pregio quella ch'è più grave e più sugosa e col pungerla gitta fuori le lagrime dell'olio, non senza molta soavità d'odore, tutte queste virtù son conservate dal calore dell'uomo, anzi le fa più belle e più piene e più odorifere, massime essendo portate addosso da giovani sani e di buona complessione. La noce moscada essendo portata addosso dalla donna, diventa asciutta, leggera e s'intarla e piglia il color nero, e non solo fa questo, ma guasta l'herbe, corrompe i seminati, e macchia lo specchio dove ella si guarda. »

[1] En Sicile, au contraire, on croit que celui qui plante un noyer devra périr dès que le tronc de l'arbre deviendra aussi gros que sa tête.

D'après tous les renseignements qui précèdent, il est évident que la croyance populaire a le plus souvent attribué une signification propice à la noix. Même dans le cas où la noix annonce au prétendant le refus de la femme, cet usage doit avoir une origine phallique[1]. Mais l'arbre qui produit le fruit défendu, le fruit phallique, est un arbre sinistre et funéraire. Le noyer est devenu en Europe, et spécialement en Italie, l'arbre maudit par excellence. Les anciens croyaient aussi que le noyer était cher à Proserpine et à tous les dieux de l'enfer. En Allemagne aussi, le noyer ténébreux est opposé au chêne lumineux. A Rome, on prétend que l'église Santa Maria del Popolo a été bâtie par ordre de Paschal II, dans l'endroit où s'élevait auparavant un noyer, autour duquel des milliers de diables dansaient la nuit. Baronius parle d'un noyer qui existait encore de son temps à Constantinople, sur lequel on remarquait encore des traces du sang versé par le martyr Acathius, qui avait subi son supplice sur cet arbre. Près de Pescia, dans la Valdinievole, en Toscane, le professeur J. B. Giuliani a entendu parler d'un noyer où les sorcières vont dormir. Le peuple de l'endroit dit : *le streghe vogliono i noci* (les sorcières aiment les noyers).

Je ne sais pas en vertu de quelle croyance populaire, dans le moyen âge, on avait adopté la feuille de noyer pour les investitures : « Hoc donum cum folio nucis recepit » (*Tabular. S. Hilarii Pictav.*, Du Cange)[2]. Serait-ce, comme la verveine, un indice des confins de la propriété? L'huile de la noix, cependant, est sacrée. Près de Pont, dans le Canavais, en Piémont, les femmes du peuple assistent à la messe de Noël, avec des petites lampes à l'huile de noix,

[1] Pline (XV, 22), en parlant des *nuces juglandes*, « nuptialium Fescenniorum comites », ajoute que la forme de ces fruits explique leur office nuptial : « Honor his naturae peculiaris, gemino protectis operimento, pulvinati primum calycis, mox lignei putaminis; quae causa eas nuptiis fecit religiosas, tot modis foetu munito; quod est verosimilius quam quia cadendo tripudium sonivium faciant. »

[2] Dans la terre d'Otrante, on emploie la feuille de noyer pour guérir les poireaux. Il suffit, dit-on, de placer sous une pierre autant de feuilles que l'on a de poireaux, et la guérison est certaine.

que l'on doit éteindre à la fin de la messe; on garde soigneusement l'huile qui reste, pour se garantir des maux d'yeux. En Sicile, on lie le tronc du noyer, pour que l'arbre donne des fruits; dans la terre d'Otrante, on tailla de l'écorce du noyer, dans la nuit de Saint-Paul (25 janvier), pour s'assurer une bonne récolte de noix. On a trouvé un usage pareil dans le Frioul. A Bologne aussi, l'on pense que les sorcières se réunissent sous les noyers, spécialement dans la nuit de la Saint-Jean. Mais, entre tous les noyers, le plus célèbre, le plus maudit est, à coup sûr, le noyer dit de Bénévent.

J'ai demandé à un ami, le professeur Francesco Dellerba, qui habitait Bénévent, des renseignements sur l'existence de cet arbre des sorcières. Voici ce qu'il me répondit : « Je ne crois pas que dans la ville même de Bénévent existe encore quelque croyance superstitieuse qui se rapporte au noyer. J'ai questionné plusieurs fois les habitants du pays sur l'arbre des sorcières et sur le nom de Sabbat donné au fleuve qui traverse la ville; ils en savaient autant que moi. On répétait parfois le vieux récit du bossu Lambert, auquel les sorcières avec des scies de beurre, enlevèrent du dos sa bosse, pour la lui attacher sur la poitrine. Mais, en général, les habitants du pays évitent ce sujet de conversation; les peuples voisins, au contraire, aiment encore à s'amuser aux frais des habitants de la ville, et ils ne manquent jamais de qualifier de sorcière toute femme vieille et laide qu'ils rencontrent dans la ville de Bénévent. » Tous les renseignements que l'on peut désirer sur le noyer maudit de Bénévent, on les trouvera dans un petit livre du médecin Pierre Piperno, du XVIIe siècle, intitulé précisément : *De Nuce Maga Beneventana* (Naples, 1635). J'en tirerai les passages essentiels :

Une sorcière engage une femme « ad ludos Nucis Beneventanae », sous forme de « lauta convivia, venereaque gaudia » à condition qu'elle renonce au signe de la croix, qu'elle ne nomme plus ni le Christ, ni la Vierge, ni aucune chose sacrée.

La sorcière donne à la femme un onguent pour qu'elle puisse, à la quatrième heure de la nuit, oindre ses bras, ses jambes, sa poitrine, son bas-ventre et son derrière, et une certaine poudre qu'elle doit souffler au cou du mari, pour qu'il s'endorme d'un sommeil profond. La femme se repent d'avoir accepté ce pacte infernal, et proteste qu'elle voulait seulement plaisanter; la sorcière se fâche et couvre son corps d'une lèpre hideuse. La pauvre femme accourt chez le médecin Piperno, l'auteur même du livre, « dubitans de aliquo maleficio », qui déclare l'avoir soignée par la médecine, mais surtout par l'aide de Dieu. « Curata fuit lepra ratione divina et medica; inter haec persuasi offerenda vota ac preces S. Januario nostro Episcopo et concivi, impulsus miraculis leprae qua corripiebantur qui lascive dormitabant in suo cubiculo, in quo natus est Sanctus Beneventi. Tum dicendam orationem Leprosi (Matt., 8; Marc, I) : « Domine si velis, potes me mundare » ; quae, cum medicis etiam auxiliis fuit curata, tamen post annum expiravit eodem tempore. » L'histoire plaisante de Lambert est aussi rapportée *in extenso* par le docteur Piperno, qui avait l'air de la prendre au sérieux : La veille de Corpus Domini, « humida lucente Luna », Lambert, à deux milles de la ville, dans la plaine « prope flumen Sabbati », remarqua une foule d'hommes et de femmes qui sautaient et chantaient : « Vive le jeudi et le vendredi! » Croyant qu'il s'agissait de moissonneurs et de moissonneuses, il s'approcha et chanta à son tour : « Vive le sabbat et le dimanche! » Cette familiarité amusa beaucoup la compagnie; il fut attiré dans leur cercle, et précisément sous un grand noyer, où des tables, remplies des meilleurs mets, étaient préparées; Lambert fut le premier à s'asseoir, et aussitôt, le diable « a tergo, vi et arte indicibili, intenso sed momentaneo dolore miraque celeritate, montem illum morbosum, dislocatis spondilibus, super humeros adequans, ad pectus extulit. » Lambert stupéfié s'écria : « Oh Jésus et sainte Marie! » A ce cri, toutes les tables, les lumières, la compagnie, disparurent; Lambert toucha son dos et s'aperçut qu'il n'avait plus de

bosse; mais la bosse lui était passée par devant. Lambert arrive chez lui avec le chant du coq; sa femme, en lui cherchant sa bosse et en ne la trouvant point, a de la peine à le reconnaître; et les créanciers d'Altavilla, en voyant qu'il n'était plus bossu, ne reconnaissent plus en lui leur débiteur et le laissent en repos. — Ce conte plaisant est évidemment fondé sur le jeu des ombres; la bosse par derrière est l'ombre du soir, la bosse en avant, l'ombre du matin. La scie de beurre, qui tranche la bosse, est l'aube. A la pointe du jour, les dieux paraissent; en nommant Dieu, les démons se dispersent.

Un poète local, cité par Piperno, faisant un jeu de mots sur *noce* et *nocere,* conclut que le diable ne peut pas nuire aux habitants de la ville de Bénévent, précisément à cause de leur noyer :

De la famosa Noce il chiaro grido
Negli estremi paesi e nei vicini
È sparso sì, che l'abitante infido
Dicesi possessor de' suoi confini;
Quindi i popoli tristi, oppresso il nido
Del gran Plutone e de' suoi cittadini.
Per cotal noce, han privilegio tale
Che nuocer non li può schiera infernale.

D'après Piperno, le noyer de Bénévent « fere tote anno viridibus frondibus videbatur, fructusque suos abundantes piramidali figura, quatrangularibus lineis emittebat; a multis, non sine superstitione, affectabantur; vetulaeque exterae magni emere solebant, putantes esse contra terriculamenta nocturna, puerorum umbras, ad epilepticos motus gestas; nec non ad concipiendum masculinam prolem, retentis intra matricem nucleis. » Auprès du fleuve Sabbat, où s'élevait le noyer « sub infansto sydere plantata, ac a tenebrarum principe electa ad ruinam animarum », le patricien Octave Bilotta de Bénévent fit placer cette inscription :

OB LOCUM
IAM SUPERSTITIOSA NUCE ET MALEFICIIS
INFAMEM
STYGIORUM ALITUM STRYGUMQUE NIDUM
A DIVO BARBATO EPISCOPO BENEVENTANO
EXTINCTO SERPENTE LUSTRATUM ET EXPIATUM
ET OB SUPERSTITIONEM DEINDE REGERMINANTEM
DEI MUNERE ET EJUSDEM PRAESULIS BENEFICIO
TANDEM UNA CUM NUCE RADICITUS EXTIRPATAM
ANTISTITI OPTIME DE PATRIA MERITO
SEMPITERNAE MEMORIAE MONUMENTUM
OCTAVIUS BILOCTA P.

On indiquait aussi un endroit sur le rivage du fleuve, dit *ripa delle janare* (rivage des sorcières), où celles-ci s'ébattaient dans l'eau : « Imo, ajoute Piperno, in media nocte S. Pauli vel S. Joannis, quando steriles ibant in eo loco ad coeundum, concipiebant. » Ces sorcières enfantent des sorcières supérieures, *arcijanaras*, « quae privilegio, extra citationem, de die et nocte possunt venire ad nucem cum suis Ludovicis luxuriando, nemine vidente. » Dans un procès de sorcellerie, une prétendue sorcière avoua avoir choisi Bénévent pour sa demeure, après y avoir remarqué « viridem nucem cum pulchris fontibus ». D'après la légende de saint Barbatus, le patron de la ville de Bénévent, — au temps du duc Romuald, il y avait dans cette ville un prêtre nommé Barbatus doué du pouvoir de chasser les démons par ses prières. Dans ce temps, les habitants adoraient déjà un noyer, sur lequel on voyait l'image d'une vipère, « et in eadem arbore suspendentes corium *sumach* (*sovatto*), celerius equitabant, calcaribus cruentantes equos ut unus alterum posset praeire; atque in eorum cursu, retroversis manibus, jaculabantur, jaculatoque, particulam modicam ex eo comedebant et superstitiose accipiebant. » L'empereur Constance vient mettre le siège devant Bénévent; les citoyens se désespèrent; Barbatus les gourmande; il leur persuade que Dieu veut les

punir ainsi pour leurs péchés et leur idolâtrie, et les engage ainsi que Romuald, à se convertir au christianisme : le citoyens l'écoutent ; Barbatus est créé évêque de la ville « Tunc Barbatus, creatus Episc., ordinata publica rogation ad contaminatissimam arborem se contulit, repenteque sui manibus securim accipiens eam a radicibus incidit, et defo sam humo desuper terrae congeriem fecit, ut quis nec inditiu de ea postea valuerit reperire ; e radice tamen squamosus famosus horrendusque se extulit serpens Diabolus, cujus vis omnes aufugerunt, quem Sanctus per aquae benedictae a persionem mactavit et evanuit. » Mais le diable fit en sort qu'au lieu et place de l'ancien noyer, un autre apparût tou aussi élevé et tout aussi vert, pour les réunions démoniaques rendu visible par une force magique.

Piperno ajoute : « Est vero in descripto loco alia nux alta lata et cava in qua tres possuut abscondi homines, saepequ sub hac reperta ossa, ossiculaque carne recenter nudata, ce signa lamiarum conviviorum, ita ut multi suspicati sun hanc fortasse pro illa antiqua electam ac destinatam his tem poribus a tenebrarum Principe. » Mais Piperno lui-mêm observe que déjà au siècle précédent le noyer n'existait plus et que seulement les sorcières avaient le privilège de le voir « Etsi interrogata Violanta in processu Curiae quodam Illus tris. D. Card. Columnae, f. m. 1519, mense Junii, strigun de Terra Pontecorvi, quod falsum dicebat de nuce Beneven tano viridi cum frondibus, cum in dicto loco nunc non sit ali qua nux (eo tempore aberant), respondit id nescire, sed ben viderat nucem virentem amplam et frondosam prope fluvium et forte hoc est ex potentia diaboli, cum ipsa videbat, palpa batque. »

Piperno nous offre encore quelques autres détails intéres sants sur ce noyer prodigieux : « Ad Nucem Beneventi trans ferri in nocte Veneris (puta ad spernendum diem Passioni D. M. J. Chr.) eorum catenae ; et est haec congregatio capu aliarum ; possunt quoque de die praestigiose sub nuce, ve alio loco, libidines suo arbitrio ac cupiditate exercere ; sicut

evenisse cuidam D. Benedicto, ignito pro sua Armellina, refert Picus et Pindarus narrat. — Sed ad nucem non omnes striges voluntarie venire quaeunt, nisi conscriptae; aliae autem obtenta licentia, vel publicato edicto, aut citatione pro solemni die a suis Magistrellis. Arcilamiae vero, sine venia et citatione, privilegium habent suo velle adire, ut passa est Violanta. — Veniunt ad nucem lamiae citatae prius a Magistrello, et sunt illae quae abjurarunt Deum creatorem, etc. » Chaque sorcière a un amant « unum particularem daemonem dictum amorosum Ludovicum »; elles arrivent « ad ludos nucis; praeire primo solent lasciviae choreae, sonus, tripudia, etc. » Suit une description minutieuse d'un sabbat de sorcières, avec tous ses excès, que je passe, puisque le noyer n'y a plus d'autre importance que celle d'un arbre immense et mystérieux, qui abrite tous les scandales diaboliques.

A quelle conclusion arriverons-nous maintenant, après tous ces renseignements? Les mythes phalliques et les mythes démoniaques se touchent; le Serpent enveloppe l'arbre phallique; autour du noyer, l'arbre phallique, nous devions voir le diable. L'œuvre du diable s'accomplit la nuit; pendant la nuit le héros solaire descend aux enfers; la nuit est l'arbre ténébreux, le sombre noyer qui abrite la danse infernale. Mais pourquoi précisément est-on allé choisir le noyer de Bénévent, tandis que les noyers de Bénévent ont été en tous les temps pareils à tous les autres? Cette croyance n'a pu tirer son origine que d'une équivoque. Le noyer étant l'arbre ténébreux, l'arbre maudit, l'arbre diabolique, on a pensé que le plus sinistre entre tous devait être celui qui pousse sur le rivage d'un fleuve appelé Sabatus, et puisqu'un fleuve de ce nom passe près de Bénévent, on a envoyé les sorcières danser leur sabbat près de Bénévent.

Nrisinha-vana. — Au nord-ouest du Madhyadeça, on signale une région de ce nom. Il est incertain s'il s'agit ici d'une forêt consacrée à Nrisinha ou Narasinha (Vishnu, demi-homme et demi-lion, dans sa quatrième incarnation), ou d'une forêt habitée par un peuple sauvage nommé Nrisinha. La forêt

elle-même semble être composée d'arbres *Palâça*. (Cf. Weber, *Indische Studien*, IX, 62.)

NSTUK. — Pour le peuple, en Serbie, cette herbe est une panacée universelle, qui enlève tous les maux; mais, pour que son action bienfaisante s'exerce, il est nécessaire de l'employer en murmurant une certaine formule.

NYCTANTHES ARBOR TRISTIS L. — Espèce de jasmin qui fleurit la nuit; ses noms sanscrits sont *atyûhâ* (*excessivement pensive*) et *nîlikâ* (sombre, noire). Sa fleur ressemble à la fleur d'orange, mais son parfum est encore plus délicat et sa forme plus gracieuse. Un voyageur italien du XVIIe siècle, le missionnaire Vincenzo Maria da Santa Caterina, *Viaggio all' Indie Orientali*, 9, nous la décrit ainsi : « Il fiore diviso in cinque foglie bianche ha la gambetta gialla, che posta nell' acqua la tinge come il nostro zafferano e serve per il medesimo effetto. La pianta è mediocre, carica molto di foglie piccole, strette, lunghe, alquanto dure, aspre e scolorite, di notte stese, di giorno un poco incartocciate come quelle dell' olivo. Non apre li fiori che dopo l'occaso del sole, e li chiude con il risorgere del medesimo; però, se con l'aurora si cogliono e si ripongono ne' sotterranei, molte ore si conservano con le foglie spiegate. » Garcia da Horto nous apprend qu'à Goa, on l'appelait *parizataco*. C'est le sanscrit *pâriǵâtaka* ou *pâriǵâta* qui figure parmi les cinq arbres du paradis indien. Mais le *pâriǵâta*, d'après le dictionnaire de Saint-Pétersbourg, serait l'*Erythrina indica* L., ou l'*arbre du corail*. Le docteur portugais Garcia da Horto ajoute que l'arbre s'appelle *singadi* à Malacca. Le nom de *Pâriǵâtaka*, d'après le même auteur, lui serait venu à la suite d'un évènement tragique, dont voici la légende : « Un gouverneur nommé *Parizatacos* (*Pâriǵâtakas*), avait une fille très belle dont le soleil tomba amoureux. Mais bientôt après, il s'amouracha d'une autre, et la pauvre délaissée en conçut un tel désespoir que, de ses propres mains, elle se tua. Sur elle, poussa l'arbre Parizatacos, dont les fleurs ont le soleil en horreur, de manière qu'elles l'évitent toujours. » On ne peut

pas douter de l'origine mythologique de ce conte indien et de ses rapports avec les mythes de l'aurore et du soleil ; l'Indienne Urvâçî et la Daphné hellénique sont de la même famille que cette jeune fille changée en arbre après avoir été aimée par le soleil.

NYMPHÉA (cf. *Lotus*). — D'après les croyances populaires allemandes, les Ondines se cachent souvent sous la forme du nymphéa.

ŒIL-DE-CERF. — Nous lisons chez Porta (*Phytognonomica*) : « *Elaphoboscon*, vulgus *cervi oculum* vocat, ab oculi cervini similitudine : valet contra serpentes, quibus et cervus valet, cui hostes Natura dedit, et ob id *ophioctonos* vocatur. »

ŒILLET. — Dans le drame populaire italien, intitulé : Rappresentazione della *Conversione di Santa Maria Maddalena*, lorsque Lazare est près de mourir, maître Dino conseille de lui appliquer un emplâtre avec des œillets et de la menthe sauvage :

> Or togliete *garofani* e *mentastro*,
> E al cuore gli farete un po' d'empiastro.

En Italie, on a donné à l'œillet, à cause de son parfum, le même nom qu'au *giroflier*, l'arbre aux aromes qui pousse dans les îles Moluques. Mais, d'après les renseignements des voyageurs aux Moluques, on parlait d'un arbre privilégié qui poussait dans l'île de Makiar, gardé toujours par des soldats, et devant lequel tous les autres arbres de l'île s'inclinaient ; les princes de ces pays portent sur eux des clous de girofle comme talisman ; celui qui a le droit d'en porter le plus est un privilégié ; on en fait aussi hommage aux idoles du pays, pour se les rendre propices. On attribue la première culture de l'œillet au roi René ; maintenant l'œillet est la fleur bien-aimée de tous les paysans ; on suppose qu'il représente l'amour ardent. Dans la campagne, près de Bologne, cette fleur est particulièrement affectée au culte de saint Pierre ; ce saint la préfère à toutes les autres ; le 29 juin, c'est le jour des œillets,

ainsi que pour la fête de saint Louis de Gonzague on voit partout des lis.

Oignon. — D'après Athénée, ce légume était consacré à la déesse Latone, qui l'avait adopté, depuis qu'étant enceinte et ayant perdu l'appétit, un oignon le lui rendit. L'un de ses noms indiens est *ushna*, « le chaud ». Arthémidorus Daldianus, *De Somnorium interpretatione* (I, 69), prétend que l'oignon mangé en songe par une personne qui se porte bien, est de mauvais augure; mangé en grande quantité, en songe bien entendu, par un malade, c'est un indice de guérison. L'oignon faisant pleurer, « si quis multas cepas edere sibi videatur et forte aegrotet, convalescet. Si vero paucas, morietur. Qui enim moriuntur, parum lacrymantur. » D'après Pline (XIX, 101), les anciens Égyptiens prêtaient serment par l'ail et par l'oignon : « Allium cepasque inter Deos in jurejurando habet Aegyptus. » Juvénal (XV, 9) s'est moqué de ces dieux :

> O sanctas gentes, quibus haec nascuntur in hortis
> Numina.

Prudentius, de même, au nom du christianisme (*Contra Symm.*, II, 865) :

> Sunt qui quadriviis brevioribus ire parati
> Vilia Niliacis venerantur oluscula in hortis,
> Porrum et cæpe Deos imponere nubibus ausi
> Alliaque et Serapin coeli super astra locare.

Les prêtres, ainsi que les Pythagoriciens, s'abstenaient de l'oignon, non pas seulement parce qu'il pousse « decedente luna », mais aussi, sans doute, parce qu'il excite la sensualité. Que l'oignon dût être considéré comme une nourriture symbolique de la génération, nous serions portés à le présumer d'après l'usage nuptial des Thraces, mentionné par Athénée (IV, 131) : Iphicrates, en épousant la fille du roi Cotys, reçoit, parmi les autres cadeaux de noce, avec la jeune mariée, un pot de neige, un pot de lentilles et un pot d'oignons.

OKOLOCEV. — Herbe érotique chez les Serbes. (Cf. *Samdoka*).

OLÉANDRE (*Nerium oleander*). — En Toscane, on l'appelle *mazza di San Giuseppe* (bâton de saint Joseph), et les femmes du peuple prétendent que le bâton a commencé à fleurir dès que saint Joseph l'eut pris dans ses mains; la signification de cette légende est probablement phallique. Dans l'Inde, le *Karavîra* ou *nerium odorum* passe pour une fleur funéraire; c'est pourquoi, dans le drame *Mriċċhakatiká*, le jeune C'ârudatta place une couronne d'oléandre sur sa tête, en allant à la mort. En Italie aussi, l'oléandre a une signification sinistre et funéraire. A Venise, l'oléandre a donné lieu à tous ces proverbes superstitieux : « El leandro porta disgrazie ne le case. La xe la pianta de la mala sorte. Co' mor el leandro, vien tante disgrazie in famiglia. El fior de leandro, no se mete in testa, perchè el fa cascar i cavei (les cheveux), e el fa fermar i corsi (les mois) a le done. » En Toscane, on couvre souvent les morts avec des fleurs d'oléandre; en Sicile, l'usage était autrefois si répandu qu'il a même donné lieu au mot *allannarari*, qui signifie couvrir avec des fleurs d'oléandre, d'après le récit qui suit, de M. Amabile, *Canti populari del circondario di Modica* (1876) : « I morti, fra noi, nei tempi scorsi, venivano sparsi di fiori di oleandro; ma, cessato il costume, restó la parola; sicchè l'*allannaratu* è imprecazione non più compresa, ma comunissima in Chiaramonte :

> La vitti *allannarata* ni lu lietty,
> Avìa la parma e li manuzzi 'ncruci.

En sanscrit l'oléandre est appelée *açvaghna* « celui qui tue le cheval ». Le peuple italien l'appelle *ammazza-cavallo* ou *ammazza l'asino;* c'est bien pourquoi l'âne de Lucien et d'Apulée craint pour lui-même la présence de l'oléandre. Les Français l'appellent, du grec ῥοδοδάφνη, *laurier rose*. D'après Photius, sur le tombeau d'Amykus poussait un oléandre; celui qui en goûtait les fleurs était excité à la

lutte. Pline parle d'un miel du Pont que l'on ne vendait pas, parce que, tiré des fleurs d'oléandre, il était considéré comme vénéneux.

Olivier. — L'olivier joue un rôle essentiel dans les croyances populaires de l'Asie occidentale et de l'Europe méridionale. Dans la légende juive d'Abimelech, on lit cet apologue : « Les arbres un jour cherchaient un roi, ils s'adressèrent tout d'abord à l'olivier, qui refusa les honneurs de la royauté ; les arbres se tournèrent ensuite vers le figuier, vers la vigne et vers d'autres arbres qui refusèrent de même; la couronne de roi fut enfin offerte au chêne, qui l'accepta. » On prétendait, en Grèce, que, la massue d'Héraclès étant en bois d'olivier, elle prit racine et devint un arbre, dès qu'on la ficha dans le sol (des miracles pareils ont été produits par d'autres bâtons miraculeux; cf. *Chêne*, *Oléandre*). Dans les jeux olympiques, institués par Héraclès, celui qui remportait la victoire obtenait une couronne d'olivier. La massue de Polyphème était un tronc vert d'olivier; Odysseus en détache un long morceau qu'il aiguise, et s'en sert pour enlever au monstre son œil unique. Le même Odysseus raconte à Pénélope, dans l'Odyssée, qu'il a bâti et façonné son lit nuptial sur un beau tronc d'olivier, qui poussait au milieu de son enclos; cet olivier, transformé en un lit élégant, devint le centre de sa chambre nuptiale. Pythagore chantait, au son de la harpe, les vers d'Homère, comparant Euphorbe tombé sous les coups de Ménélas à un superbe olivier. Le bonnet des prêtres de Jupiter était surmonté d'une petite branche d'olivier, peut-être en l'honneur de Minerve, la fille de Jupiter, à laquelle était tout spécialement consacré l'olivier. Dans la tragédie d'Euripide, Créüse fait reconnaître son fils Ion, par les objets trouvés dans son panier, un collier, des voiles brodés et une branche verte d'olivier détachée du premier tronc immortel d'olivier qui poussait sur le rocher de Minerve. Athènes, la ville de Minerve, tenait en grand honneur l'olivier; c'est pourquoi, en souvenir de l'entreprise glorieuse de Thésée à l'île de Crète, chaque année on envoyait d'Athènes à Délos un na-

vire orné d'oliviers, avec des délégués chargés de célébrer des sacrifices en l'honneur d'Apollon. Les habitants d'Épidaure, d'après Hérodote, par ordre de l'oracle, firent venir d'Athènes le bois d'olivier qui devait servir pour les statues en l'honneur des deux vierges outragées, Dania et Augeria, qui s'étaient pendues de désespoir et, par leur mort, avaient réduit tout le pays à la stérilité; les Athéniens consentirent à laisser emporter leur bois d'olivier, à la condition que, de la ville d'Épidaure, on enverrait chaque année à Athènes des délégués chargés de célébrer des sacrifices en l'honneur de Minerve. Le sage Épiménide, en compensation des services rendus par ses conseils et par ses remèdes à la ville d'Athènes pendant la peste, ne demanda et n'emporta avec lui qu'une branche d'olivier. Hérodote raconte que Xerxès, avant son expédition en Grèce, rêva qu'il avait sur sa tête une couronne d'olivier, dont les branches retombaient jusqu'au sol, mais qu'un moment après, cette couronne avait disparu; que les Athéniens allèrent consulter l'oracle de Delphes, tenant à la main des branches d'olivier et lui demandant une réponse favorable au nom et par la grâce des oliviers, et que Tigrane en face de Xerxès [1] reprocha à Mardonius d'avoir poussé à la guerre contre un peuple qui, dans les jeux olympiques, se contentait d'une couronne d'olivier comme prix de la victoire, et qui ne combattait pas par amour du butin et de la richesse, mais seulement par amour de la vertu civique et de la gloire. On raconte même que, Miltiade ayant demandé pour unique récompense de la victoire de Marathon une branche de l'olivier sacré, cette récompense lui fut refusée par les démocrates, qui trouvaient la demande excessive, puisqu'il n'avait pas vaincu seul. Le plus sacré des oliviers d'Athènes poussait dans le temple de Minerve depuis les temps, disait-on, de la dispute entre Minerve et Neptune; il fut brûlé par Xerxès avec le temple; mais on prétend qu'il repoussa tout de suite après avoir été brûlé. Les anciens

[1] On raconte aussi qu'à l'arrivée de Xerxès à Laodicée, un platane se transforma en olivier, comme présage de la victoire des Grecs.

attribuaient à Héraclès l'introduction en Grèce de l'olivier sauvage [1] : Héraclès l'aurait rapporté du pays des Hyperboréens ; d'autres disent qu'Aristeus, fils d'Apollon et de Kyrène, aurait cultivé le premier olivier. Une tradition populaire hellénique attribue l'introduction de l'olivier dans l'Attique à la déesse Minerve qui, par consentement des dieux, ayant fait à l'Attique le don le plus précieux, obtint le privilège d'être vénérée comme la déesse protectrice de cette région. Les lois athéniennes punissaient très sévèrement ceux qui endommageaient les oliviers ; dans les guerres lacédémoniennes, les Spartiates qui saccageaient l'Attique épargnèrent les oliviers, par crainte de la vengeance des dieux ; il était aussi défendu de se servir du bois d'olivier pour le brûler. D'après un récit des Lesbiens, que rapporte Pausanias, les habitants de l'île de Céphalonie façonnaient en bois d'olivier l'image de leur dieu Bacchus. Le même Pausanias dit que les habitants d'Élée jonchaient leurs autels de fleurs d'olivier. Pline (XVI, 44) nous apprend que de son temps devait encore exister l'olivier auquel Argus attacha la malheureuse Io, changée en vache.

Dans la *Natalis Comitis Mythologia* (III), à propos des Euménides, on trouve ce renseignement, tiré de quelque auteur grec que je n'ai pu consulter : « Existimabatur vinum illis (aux Euménides) omnino non placere in sacrificiis, quare Œdipus, cum in illarum lucum accessisset, jubetur ab accolis ejus loci aquam e perenni fonte afferre, deinde pocula quaedam in hunc usum parata coronare, et labra et ansas lana juvenis agnae, ut scribit Theocritus in *Pharmaceutria*. Deinde, cum steterit ad orientem solem inferias effundere, mulsum neque vinum ullo pacto afferre ; sed post effusas inferias, jubetur *novem ramos oleae* ambabus manibus ter ad terram cum precibus deflectere et dejicere. »

L'olivier sauvage était aussi vénéré à Mégare : « Megaris, écrit Pline (XVI, 39), diu stetit *oleaster* in foro, cui viri

[1] Chez Pline (XVI, 44), on lit : « Olympiae oleaster, ex quo primus Hercules coronatus est, et nunc custoditur religiose. »

fortes affixerant arma, quae, cortice ambiente, aetas longa occultaverat. Fuitque arbor illa fatalis excidio urbis praemonitae oraculo, cum arbor arma peperisset, quod succisae accidit, ocreis galeisque intus repertis. » Ici, l'olivier nous apparaît comme un arbre prophétique, de même qu'il était un arbre lumineux, non pas seulement à cause des dieux qu'il représentait, mais encore de l'huile qu'on en tirait pour les lampes; c'est pourquoi Démosthène se vantait d'avoir consommé dans ses nuits plus d'huile que de vin. L'huile n'est pas moins sacrée que l'olivier. Sans parler de l'huile sainte que l'on administre aux chrétiens mourants, comme symbole de vie éternelle, on peut rappeler ici l'huile divine, dont les dieux et les héros de la Grèce aiment tant à se frotter, dans l'Odyssée homérique, pour préserver leur beauté immortelle, c'est-à-dire la lumière, dont l'olivier et l'huile sont l'emblème. Pour de plus amples renseignements sur le culte de l'olivier en Grèce, cf. le livre de Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere*, où toute l'érudition classique relative à la culture de l'arbre de Minerve chez les anciens Grecs et Romains me semble avoir été épuisée. Je n'ajouterai donc ici que les détails plus modernes, qui n'étaient point l'objet des recherches du savant auteur allemand.

Dans le groupe sculpté figurant la Trinité, qu'Abélard fit placer dans sa retraite, le saint Esprit était représenté avec une couronne d'olivier sur la tête (Rémusat, *Abélard*, I, 168). L'olivier est un symbole de paix pour les chrétiens; le dimanche des Rameaux, il remplace le palmier dans presque toute l'Europe méridionale et décore, en Sicile, la barque du pêcheur, les mulets ou les chevaux des charretiers ; les paysans vont planter la branche d'olivier au milieu de leurs champs ensemencés, dans l'espoir que cette bénédiction assurera la récolte. En Lombardie, pour garantir les champs de la grêle, le dimanche des Rameaux on jette dans le feu quelques feuilles de l'olivier bénit. Dans le poème italien de l'abbé Giuseppe Barbieri, intitulé *le Stagioni*, je trouve une allusion à cette superstition populaire :

Sul domestico altare ardon le faci,
E fumigando crepita l'*ulivo*.

Pendant l'orage, pour éloigner la foudre, le peuple vénitien place l'olivier sur la cheminée, en ajoutant une invocation à sainte Barbe et à saint Simon :

Santa Barbera e San Simon,
Liberéne da sto ton;
Liberéne da sta saeta,
Santa Barbara benedeta.

Dans la campagne de Chieti, dans les Abruzzes, le jour de saint Marc l'évangéliste, on va planter, au milieu des champs, une branche d'olivier, pour les préserver de l'orage. M. Muscogiuri m'apprend ce pronostic nuptial de la Terre d'Otrante : « La Domenica delle Palme, le contadine che hanno subito qualche rovescio amoroso, scrutano con ansia il futuro. Esse spiccano una foglia verde da un ramo benedetto d'olivo e l'adattano con cura sul carbone acceso. La foglia crepita, scoppia e va a cadere ad una certa distanza dal fuoco. Se la si trova rivolta in senso contrario a quello nel quale si è messa, allora si può aver fiducia di riacquistare l'amor perduto ; se la si trova poi nello stesso modo, non resta che la rassegnazione e le dolci reminiscenze di un affetto avvizzito. Durante la cerimonia si dicono alquante giaculatorie che non abbiamo potute sentire. » Le même usage existe en Ombrie, pour la veille de la fête des Rois, ou pour la Pasquella (petite Pâque). Les jeunes filles qui veulent apprendre si pendant l'année elles se marieront vont toutes nues [1] (ainsi du moins prétend-on qu'elles devraient aller pour que l'horoscope fût complet) cueillir une branche d'olivier vert. Elles en détachent une feuille, l'humectent avec de la salive et la jettent dans la cheminée, en prononçant ces mots :

Si me vuo' bene, salta salticchia,
Si me vuo' male sta fissa fissa.

[1] Pline parle de la vierge nue qui devait cracher trois fois avec le malade dont on voulait guérir les tumeurs en disant : « Negat Apollo pestem posse crescere, quam *nuda virgo* restinguat. »

Si la feuille saute trois fois, ou, pour le moins, se retourne, on trouvera un mari ; si la feuille brûle sans se mouvoir, tout espoir de mariage doit être abandonné. (Cf. dans l'*Atharvaveda*, VII, 38, l'herbe qui se réjouit devant celui qui doit arriver ; dans la haute Italie, lorsque le bois craque en brûlant et que la flamme crépite, on dit qu'un ami va arriver dans la maison.)

Dans la campagne d'Arpinum (Italie méridionale), les jeunes filles connaissent le degré d'amour de leurs fiancés à la couleur du ruban dont ils entourent la branche d'olivier qu'ils apportent de l'église à la bien-aimée, le dimanche des palmes. Cette branche ornée est une espèce de mai, de bâton de commandement (peut-être aussi un symbole phallique), offert à la fiancée. En effet, dans le *Cuento* de la *Suegra del diablo*, publié par Fernand Caballero, je trouve ce détail curieux : « Cuando los nuevos se iban a retirar à la camara nupcial, llamó la tia Holofernes a su hija y la dijo : Cuando estan Vds recogidos en su aposento, cierra bien todas las puertas y ventanas ; tapa todas las rendijas, y no dejes sin tapar sino unicamente el agujero de la llave. Toma en seguida *una rama de olivo bendito*, y ponte a pegar con ella a tu marido haste que yo te avise ; esta cerimonia es de cajon en todas las Bodas y *significa que en la alcoba manda la mujer.* » Dans un chant populaire de l'Ombrie, la belle-mère donne la bénédiction nuptiale à sa belle-fille au moyen d'une branche d'olivier :

Te benedico colla palma dell' ulìa,
Possi portà la pace a casa mia.

Je serais aussi tenté d'attribuer une origine phallique à la crainte superstitieuse du sel renversé ou de l'huile répandue. Le sel, dans le mythe, est la semence génératrice elle-même ; *salax* est l'homme sensuel. Par analogie, on a cru qu'en répandant du sel sur la terre, on arrêtait la génération ; Frédéric Barberousse, en semant du sel sur les ruines de Milan, croyait enlever à la ville tout espoir de renaissance. L'huile,

de même, ne peut être répandue impunément. D'après une variante allemande de la légende de la Croix, sur le tombeau d'Adam, premier homme et premier générateur, naquit un olivier; de cet olivier fut détachée la branche que la colombe apporta à Noé, le régénérateur du genre humain [1]; de ce même olivier fut tiré le bois qui devait servir à la croix du rédempteur, du sauveur, régénérateur spirituel du genre humain [2]. Ici, la signification phallique de l'olivier est évidente : l'huile est l'ambroisie de cet arbre phallique. Dans un cérémonial romain cité par Du Cange, nous trouvons indiqué cet usage romain du premier jour de l'an : « Mane surgunt duo pueri, *accipiunt ramos olivae et sal*, et intrant per domos; salutant domum : Gaudium et laetitia sit in hac domo ; tot filii, tot porcelli, tot agni, et de omnibus bonis optant; et, antequam sol oriatur, comedunt vel favum mellis, vel aliquid dulce, ut totus annus procedat eis dulcis, sine lite et labore magno. » Nous avons encore un indice de la signification phallique de l'olivier dans l'ancienne croyance qu'une femme publique, c'est-à-dire une femme qui n'accouche plus, rendait l'olivier stérile. De cette superstition, l'on trouve encore des traces dans le *Malleus Maleficarum* de Sprenger : « Etiam, ut Gulielmus in *De Universo* dicit, quod per experientiam habetur, si meretrix nititur plantare olivam, non efficitur fructifera; quae tamen per *castam* plantata, fructifera efficitur [3]. » Les sorcières, d'après la croyance populaire piémontaise, n'entraient point dans les maisons où l'on avait soin de garder la branche de l'olivier bénit. A Rome et en Toscane, le peuple qui croit au mauvais œil verse des gouttes d'huile dans l'eau, pour savoir si le mauvais œil a pris ou non. Les contes du moyen

[1] L'olivier symbolisait déjà la paix et la clémence avant que l'on connût en Europe la colombe biblique apportant la branche d'olivier. Irène, c'est-à-dire la Paix, était représentée avec une couronne d'olivier sur la tête et une branche d'olivier à la main.

[2] Dans le *Libro di Sidrach,* on lit une prophétie d'après laquelle pour la naissance du Christ aurait jailli de terre une fontaine d'huile.

[3] Pythagore défendait de nettoyer avec de l'huile l'endroit où l'on devait s'asseoir, sans doute à cause du caractère sacré qu'il attribuait à l'huile.

âge sont pleins de récits sur des huiles et des baumes fabuleux; Jean l'Africain, dans sa description de l'Afrique (Ramusio), parle d'un arbre unique, très difficile à aborder, qui produisait le baume et qui poussait au milieu d'une fontaine. M. Louis Léger (*Études slaves*, Paris, 1875) mentionne à son tour l'huile qui coule de certains crânes mystérieux dans une chapelle de Kiew; cette huile, « un mélange d'huile d'olive ou de palmier, cuite avec du vin rouge et des parfums », est employée pour l'onction sainte. Ici, l'hypocrisie humaine a évidemment abusé de la naïveté des croyants. Mais, lorsque le croyant védique et le prêtre catholique bénissent par l'onction sacrée tous les endroits par lesquels on suppose que la vie peut entrer dans le corps de l'homme ou en sortir, ils accomplissent un rite également solennel; l'huile devient alors à la fois, un créateur et un purificateur. L'olivier devient l'arbre de la vie par excellence, pour la même raison que, d'après les croyances orphiques, l'abeille, qui prépare la cire, était un symbole de la vie éternelle. La cire, par les cierges, crée la flamme, symbole de vie ; l'huile qui allume les lampes, maintient la lumière dans le monde, et par la lumière, la vie. L'arbre d'Athéné était parfaitement digne d'elle, puisque Athéné, comme la Daphné Delphique, comme l'Aurore védique, devait illuminer le monde.

Ombu (*Pircunia dioica*). — Nous trouvons dans le *Rio de la Plata* de Mantegazza la description de cet usage américain : « Quando la cicatrice ombelicale minaccia ammalarsi in un neonato, gli si appoggia il piedino su la corteccia di un *ombù* (*Pircunia dioica*) o di un *tala*, e si ritaglia poi dall' albero la parte che ne fu coperta. »

Oranger. — Dans les contes populaires piémontais, le royaume par excellence, le royaume riche, le merveilleux, qui devient parfois triste parce qu'un jeune prince ou une jeune princesse doit mourir, est souvent le *Portugal;* et en Piémont, on appelle toujours *portogallotti* les oranges. Le Portugal est la région la plus occidentale de l'Europe; dans le ciel, c'est à l'extrême occident, au coucher du soleil, que

le royaume des bienheureux, le paradis, fut placé. C'est aussi à l'extrême occident qu'Héraclès trouva le Jardin des Hespérides avec l'arbre aux pommes d'or. Eh bien ! de même que le Portugal, la région occidentale, le paradis et le jardin des Hespérides sont dans le mythe, le même pays ; l'orange, le *portogallotto* et la pomme des Hespérides sont, d'après le langage mythique, le même fruit. Les Grecs, comme les Piémontais, appellent les oranges πορτογαλεά, les Albanais *protokale*, les Kurdes mêmes *portoghal*. Comment s'explique-t-on une pareille dénomination? Est-ce que les oranges sont meilleures ou plus abondantes au Portugal qu'ailleurs? Non, mais c'est du Portugal que la culture de l'oranger a dû se propager en Europe. Le jésuite Le Comte, qui avait passé plusieurs années en Chine, dans la seconde édition de ses *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* (Paris, 1697, t. I, p. 173), nous fournit ce renseigement curieux : « On les nomme en France *oranges de la Chine*, parce que celles que nous vîmes pour la première fois en avaient été apportées. Le premier et unique oranger, duquel on dit qu'elles sont toutes venues, se conserve encore à Lisbonne dans la maison du comte Saint-Laurent; et c'est aux Portugais que nous sommes redevables d'un si excellent fruit. » Au temps de Perrault, les oranges étaient encore un fruit assez rare[1]; c'est pourquoi le prince offre à Cendrillon, et Cendrillon à ses sœurs, des oranges et des citrons. Dans ce siècle, où l'on devait encore considérer l'orange comme le meilleur des fruits, ont dû se former les proverbes vénitiens : *le prunier ne donne point d'oranges*, *le chêne ne donne point d'oranges*, que l'on peut comparer avec le proverbe sicilien : *lu ruvulu non po fari pira muscareddi*, et avec le proverbe espagnol : *No pidas al olmo la pera pues no la leva*. Malgré cependant les informations du jésuite Le Comte, les *mala-aurantia* (en italien, *melaranci*) auraient été apportées, d'après le mythe, en Italie par les trois Hespérides elles-mêmes, Aeglé, Arethusa

[1] Les oranges appelées *mandarines* n'ont été introduites en Sicile qu'au commencement de ce siècle.

Hyperthusa, guidées par Apollon, conduites par Poséidon et par les Tritons. (Conf. Ferrarius, *Hespérides*, Romae, MDCXLVI.) L'arbre aux pommes d'or des Hespérides, dans le mythe d'Héraclès, nous représente la rencontre du soleil couchant avec la lune. Heine aussi compare la lune à une orange :

Auf den Wolken ruht der Mond
Eine Riesenpomeranze,
Ueberstrahlt das graue Meer.

C'est grâce à la lune que le soleil mourant, égaré, aveugle, retrouve au milieu de la nuit sombre son chemin, la lumière et la vie; un chant populaire de l'Andalousie, publié par Caballero, nous apprend que la vierge Marie, en voyageant avec l'enfant Jésus et avec Joseph, arriva près d'un oranger gardé par un aveugle et lui demanda une seule orange pour le Sauveur :

Andamos mas adelante
Que hay un verdo naranjuez,
Y es un ciego que lo guarda,
Es un ciego que no ve.
— Ciego dame una naranja
Para callar a Manuel.
— Coja Usted las que Usted quiera,
Que toditas son de Usted.
— La Virgen como es tan buena
No ha cogido mas que tres.

Héraclès, de même, cueille trois pommes seulement, sur l'arbre des Hespérides. Après que la Vierge eut cueilli les trois oranges, elle en donna une à l'enfant Jésus, une autre à Joseph, et garda la troisième pour elle-même; alors l'aveugle qui gardait l'arbre aux oranges recouvra la vue. Le mythe est clair. L'aveugle, ici, est la nuit qui garde l'arbre des Hespérides, qui reçoit le soleil couchant et fait paraître la lune; dès que l'on a cueilli les fruits de l'arbre lunaire, la nuit disparaît, l'aveugle recouvre la vue, le soleil du matin, qui voit et fait voir, illumine de nouveau l'horizon.

En Sicile, c'est avec des branches d'oranger que l'on décore les images de la madone; à Avola, en Sicile, c'est le jour de Pâques, pour célébrer la résurrection du Sauveur et du soleil printanier, que l'on plante deux poteaux et qu'on les orne de branches d'oranger. On connaît l'usage nuptial des couronnes d'oranger; dans l'île de Crète, d'après *Elpis Melaina* (*Kreta-Bienen*, München, 1874), on arrose les époux avec de l'eau de fleur d'oranger. Dans l'île de Sardaigne, on attache des oranges aux cornes des bœufs qui conduisent le char nuptial. L'orange a remplacé ici la pomme d'or des noces mythologiques et héroïques.

Orge. — Un grand nombre des observations que nous avons faites à propos du *blé*, en général, à l'article *Grain*, s'applique aussi à l'orge. Nous ne réunirons donc ici que quelques notions indiennes qui se rapportent tout spécialement à l'orge. Le dieu Indra est appelé, dans le *Rigveda*, *durah yavasya* « celui qui ouvre le blé ou l'orge » ou « celui qui le répand ». Dans plusieurs cérémonies indiennes, pour la naissance d'un enfant, pour les noces, pour les funérailles et dans les divers sacrifices, on emploie l'orge. Dans l'*Atharvaveda* (VIII, 2), on prie le riz et l'orge donnés au mort, de lui être propices : *Civâu te stâm vrîhi-yavâu*[1]. Le professeur Ludwig a traduit de l'*Atharvaveda* une légende assez mystérieuse, où l'on voit le cheval (peut-être le cheval du sacrifice), aux pieds de bœuf, venant chercher du riz et de l'orge dans la maison de l'homme, du vieux Pratîpa, qui est, d'après le *Mahâbhârata*, un petit-neveu de Parîkshit, et d'après le *Kuntâpasûkta*, un fils de Pratisutvan :

Diese Stuten sprengen heran | zu Pratîpa prâtisutvana;
Eine drunter Harinnika : | Harinnikâ, was suchest du?—
— Meinen guten Sohn den goldenen; | wo hast du den beiseit getan
Wo um jene drei *çimçapâ*, | drei schlangen ringsherum
Sitzen, schwellend ihren kamm. « |— Da ist her ein hengst gekommen.

[1] On invoque aussi, dans le même *Atharvaveda*, le riz et l'orge pour qu'ils guérissent la consomption et pour qu'ils délivrent du mal : « Etau yakshmain vi bâdhete; etau mun'c'ato añhasas. »

An dem kot wird er erkannt, | wie, aus rinderkot » der rinder gang.
— Was suchst du in dem Menschenhause? — Reifen reis und reife gerste.
— Reis und gerste frassest du wie | die riesenschlange schafe;
(Aber) einen rosschweif hast du zwar | jedoch hufe des rindes,
Das ist eines falken ferse, | ein gesund obwol schmarotzend Glied.

L'orge est un symbole de richesse et d'abondance; on en souhaite un peu pour en obtenir beaucoup; c'est pourquoi le poète indien Bhartrihari a écrit ce qui suit : « Chaque pauvre ambitionne une poignée d'orge; dès qu'il devient riche, il ne fait pas plus de cas de toute la terre que d'un brin d'herbe. » Dans le conte populaire anglais de Tom Pouce, le jeune héros pousse les bœufs attachés à la charrue avec un simple brin de paille d'orge. Dans une danse populaire du Danemark, le jour de Noël, on chante ce qui suit, comme souhait d'une bonne récolte : « Sur notre parquet a sauté une poule avec ses petits; on les a coupés et on a amassé l'orge luisante. Tourne, tourne, tourne ! » L'orge est un symbole évident d'abondance; et qu'elle soit un symbole phallique, c'est ce que nous dit nettement Açvalâyana, au premier livre de son *Grihyasûtra :* Lorsque la femme védique est enceinte de trois mois, elle jeûne; après son jeûne, le mari s'approche d'elle et jette dans un pot de crème aigre deux haricots et un grain d'orge, en demandant à sa femme qui boit : Eh bien! que bois-tu? La femme, à laquelle, dans le creux de la main, le mari a versé trois fois de la crème aigre, répond trois fois, après avoir bu : « Je bois à la génération d'un mâle. » L'ancien commentateur Nârâyana déclare que les deux haricots et le grain d'orge représentent au complet les organes mâles de la génération.

Orme. — Les anciens appelaient l'orme l'arbre d'Oneiros ou de Morphée, ou des rêves : *Ulmus Somniorum.* Virgile a dit :

In medio ramos annosaque brachia pandit
Ulmus opaca, ingens, quam sedem Somnia vulgo
Vana tenere ferunt, foliisque sub omnibus haerent.

C'est, sans doute, d'après ce souvenir classique que Pé-

trarque, dans une *canzone* inédite, publiée en l'année 1874, à Turin, par Domenico Carbone, place l'orme dans la demeure du Sommeil :

Un olmo v' è che 'n fronde sogni piove
Da ciascun canto, e che confusamente
Di vero e di menzogna altrui ricopre [1].

L'orme est devenu ainsi, en quelque sorte, un arbre prophétique comme le chêne [2]. Sur la place des villages, on voit souvent un orme au lieu d'un chêne, et on rendait autrefois justice sous l'orme, tout aussi bien que sous le chêne.

Plusieurs villages et la ville d'Ulm tirent leur nom de l'orme. Cependant les anciens considéraient l'orme comme un arbre funéraire, à ce que l'on prétend, parce qu'il ne produit aucun fruit; mais, je suppose, à cause de sa longévité et de la facilité avec laquelle il se multiplie. On sait que, dans Catulle, l'orme représente le mari, et la vigne la femme [3]. Dans l'*Iliade*, c'est avec le tronc d'un orme qu'Achille bâtit le pont grâce auquel il échappa aux deux fleuves conjurés, le Xanthe et le Simoïs. Lorsqu'Achille tue le père d'Andromaque, il érige en son honneur un tombeau autour duquel les nymphes viennent planter des ormes. On raconte aussi qu'aux premiers accords de la lyre d'Orphée pleurant la mort d'Eurydice, poussa une forêt d'ormes. En Sicile, on lie parfois le

[1] L'orme est encore l'arbre des songes pour l'auteur de la satire française toute récente, intitulée : *Chant du départ de Gambetta,* où nous lisons :

Aujourd'hui,
Celui qui sommeillait sous l'orme,
En rêvant les plus beaux projets...

[2] Dans Pline (XVI, 57), nous le trouvons symbolisant la majesté et la prospérité du peuple romain : « Factum hoc populi romani Quiritibus ostentum Cimbricis bellis, Nuceriæ in luco Junonis, ulmo, postquam etiam cacumen amputatum erat, quoniam in aram ipsam procumbebat, restituta sponte ita ut protinus floreret; a quo deinde tempor majestas populi romani resurrexit, quae ante vastata cladibus fuerat. »

[3] Kâlidâsa fait du manguier (*sahakâra*) le mari d'une plante grimpante, la *navamallikâ* (espèce de jasmin). Lorsque la charmante Çakuntalâ se trouve près du jeune roi Dushyanta, son amie Anasûyâ murmure à son oreille : « Cette *navamallikâ* que tu appelles la lumière de la forêt est l'épouse, par son propre choix *(svayamvaravadhûh),* du manguier *sahakâra.* »

tronc du figuier avec des branches d'orme, parce que l'on croit ainsi empêcher les premières figues de tomber avant qu'elles soient mûres.

Orobanche. — Herbe aphrodisiaque et génésique, sur laquelle nous trouvons dans Porta, *Phytognonomica*, ces renseignements : « *Orobanche* est herba quam *cynomorion* appellavit antiquitas, a canini genitalis similitudine ; non mala neque inconcinna similitudine, si plantam contempletur aliquis, quae a radice surgens, nudo, glabro, singularique caule, in summo foliorum confert et inter ea emergentes habet flores simul et quasi in glomum collectis. Cyprii *thersitem* appellant, quod fere tota *thyrsus* sit, id est, plane scapus rectus, qua forma caninum genitale, in summo galericulo tectum, quis confitebitur. Sunt qui hanc *toram* vocant, quoniam certo constat, quum primum vaccae hanc herbam gustaverint tauros ab eis requiri. » On y voyait aussi une tête de taureau, et la forme d'une olive; on croyait que cette herbe avait des grandes vertus fécondantes.

Ortie. — L'ortie a, le plus souvent, dans les croyances populaires, une signification propice. Dans le gouvernement de Novgorod, en Russie, les enfants sautent par dessus les orties, comme ailleurs sur le feu, à la veille de la Saint-Jean, pour indiquer l'entrée du soleil dans la saison brûlante. Un proverbe hongrois dit que la foudre ne frappe point les orties, probablement en vertu de la même croyance par laquelle on invoque le diable contre le diable. Les orties et les roses d'or sont destinées à essuyer les larmes de l'amant orphelin de la jeune Marie, dans un chant mythique et solaire des Lettes, cité par Mannhardt : *Lettische Sonnenmythen :*

In die Kirche ging Maria,
Lud mich ein mit ihr zu gehn
Selber trug sie goldnen Gürtel,
Silbergürtel band sie mir um.
Sagte, als sie mich gegürtet :
« Vater hast du nicht, noch Mutter!
Als ich diese Worte hörte,
Flossen reichlich meine Thränen.

Seiden Tüchlein gab Maria
Mir, die Thränen abzutrocknen,
Als ich sie getrocknet hatte,
Warf ich's in den *Nesselbusch.* »
Geh'n vorbei die jungen Knaben,
Ziehen ehrfurchtsvoll die Mütze;
« Was erglänzt und blitzt so prächtig
Durch die grünen *Nesselbüsche?*
's ist Maria's Seidentüchlein
Mit des Waisenmägdlein's Thränen,
Und ich fragte : Lieb Maria,
Wo soll ich das Tüchlein waschen?
Lieb Maria sagte freundlich :
In dem goldenen Bach am Thale,
Und ich fragte : Lieb Maria,
Wo soll ich's dann aufbewahren?
Lieb Maria sagte freundlich :
Schliess' es in ein goldnen Kästlein,
Häng' daran neun goldne Schlösslein
Mit neun goldnen Schlüsselchen.

D'après le livre *De Virtutibus Herbarum*, attribué à Albert le Grand, l'ortie chasse la peur : « Hanc herbam tenens in manum cum millefolio, securus est ab omni metu et ab omni phantasmate. Et si id ponatur cum succo sempervivae et ungantur manus et residuum ponatur in aqua, et aquam intret ubi sunt pisces, ad manus ejus congregabuntur, et etiam ad piscellum. Et si extrahatur, statim resiliunt ad loca propria ubi erant prius. » Le véritable Albert le Grand connaissait déjà de son temps l'usage d'employer l'ortie pour faire des tissus : « Duas autem habet pelles (urtica), interiorem et exteriorem; et illae sunt, ex quibus est operatio, sicut ex lino et cannabo. Sed pannus urticae pruritum excitat, quod non facit lini vel cannabi. » Cette notion nous fait mieux comprendre la petite toile de soie mouillée de larmes que les orties doivent essuyer. Les orties elles-mêmes fournissent la petite toile de soie. En Toscane, lorsque la feuille du mûrier vient à manquer, on y supplée encore en donnant aux vers à soie la feuille d'ortie. Le mot allemand *Nessel*, qui signifie ortie, a été rapproché du gothique *nati*, de l'anglo-saxon *net*

et de l'allemand *Netz*. Victor von Hehn, dans son intéressant ouvrage, *Kulturpflanzen und Hausthiere*, s'étend sur le tissage de l'*urtica dioeca* par les femmes bachkires. Dans le Turkestan, on mêle souvent le fil d'ortie avec le fil de soie, et l'on en fabrique un tissu que l'on fait passer pour soie toute pure. La *Thaumatographia naturalis* de Johnston nous décrit un prodige concernant les orties : « Cum quidam remedium contra calculum instituere vellet, sub finem Autumni non paucas e terra urticas integras radicitus evulsit; ex evulsis lixivium cum aqua calida vulgari modo composuit, compositumque philtrando atque transcolando purificavit, ut ex illis tandem, secundum artis praecepta suamque pariter intentionem, educaret, accomodatum. At vero, cum in vasculo quodam terreo, praedictum lixivium, tota nocte, ut frigefieret, exposuisset, quo die subsequente, exhalationem ad salem extrahendum moliretur, casu quodam contigit, hac ipsa nocte, aerem ita infrigidatum fuisse, ut totum lixivium gelu nimio concretum fuerit. Cum igitur, summo mane, vas illud e fenestra amovere vellet, praeter suam vidit opinionem aquam lixivii congelatam, subindeque mille urticarum figuras, in illa cum radicibus foliis et truncis adeo perfecte descriptas et adumbratas, ut qui melius illas ad unguem expressisset figurassetque vix pictor ullus reperiretur. » D'après Mannhardt, *Germanische Mythen*, l'ortie était consacrée au dieu Thunar. Dans le Tyrol, lorsque l'orage éclate, on jette des orties sur le feu, pour éloigner tout danger, et spécialement la foudre. La graîne d'ortie, d'après les croyances germaniques, excite à la volupté et facilite les accouchements. Thunar était aussi un dieu du mariage pour les anciens Germains. Mannhardt ajoute ces renseignements curieux : « Si quis in urticas minxerit, libidine afficietur[1]; Paullini (*Zeitkürzende Lust*, 176) : Virginitatis probandae causa puellam in urticas etiam virides mingere jube, quae,

[1] Quelle pourrait être l'origine de l'expression française : *jeter le froc ou la soutane aux orties?* En Italien, le proverbe plébéien *pisciar sull'ortica* est un équivalent de *devenir sérieux*. Pourquoi?

amissa pudicitia, exarescent[1] (Ein schön neu erfundenes kunstbüchlein, darinnen 125 stück vor Menschen und Vieh). An einigen Orten schlägt man sich am Johannistage gegenseitig mit Brennesseln, die in Urin getaucht sind. Im Volkslied ist die Brennessel Symbol der Liebestrauer. Wenn man grüne taube Nesseln in den Urin des Kranken legt und sie nach 24 Stunden noch grün sind, so wird er gesund (*Buch der Geheimnisse*, Ilmenau, 1824). Gegen böse Träume hilft es, auf einem Schaffell schlafen und vor dem Zubettgehen einen Aufguss von Brennesselwurzeln trinken. » Par l'ortie, si on la cueille avant le lever du soleil, on chasse aussi, en Allemagne, les mauvais esprits du bétail, en prononçant ce quatrain :

Brennessel lass dir sagen,
Unsere Kuh hat (im Fuss) die Maden (böse Elbe);
Willst du sie nicht vertreiben,
So will ich dir den Kragen abreiben.

Dans le Canavais, en Piémont, on croit se sauvegarder de tout maléfice en portant de l'ortie sur soi. A Lugnacco, dans le Canavais, comme dans le Tyrol, à l'approche de l'orage, on jetait de l'ortie dans le feu, croyant ainsi éloigner par la fumée, les sorcières censées cause de la vapeur orageuse. Dans le Canavais, on donne aussi aux poules de l'ortie avec le son, dans la conviction que, par ce procédé, elles produiront beaucoup d'œufs. Macer Floridus (*De viribus herbarum*) recommande l'ortie comme un remède aphrodisiaque :

Si quadrupes quaecumque marem perferre recusat,
Urticae foliis illius vulva fricetur;
Sic naturalem calor excitat ille calorem.

Osirites ou Osiris. — Appelée aussi *cynocephalya*, parce que le dieu Osiris est représenté avec une tête de chien; on

[1] Serait-ce pour cette raison que dans *Hamlet*, de Shakspeare, la vierge Ophélie porte une couronne d'orties?

attribue à cette jolie plante plusieurs propriétés divines. On a cru reconnaître dans l'*Osirites* la *Linaria pyrenaica* de Candolle.

OUODANÉBÉ. — « Les Gallas du sud du Choa, dit Girard de Rialle, viennent de tous côtés en pèlerinage vers leur arbre saint, *Ouodanébé*, sur les bords de l'Haouach, et lui demandent richesses, santé, longue vie, etc. »

PAEDEROS. — Dans les sacrifices en honneur de Vénus, dans la grande Grèce, en brûlant les cuisses de la victime, on allumait aussi des feuilles de cet arbre, espèce de chêne.

PAIN. — Le plus grand nombre des usages et croyances populaires relatifs au pain se rapportent à l'orge et à toute espèce de grain. Je signalerai cependant ici quelques usages curieux : on verra que le pain est toujours considéré comme quelque chose de sacré; non pas seulement parce que, d'après les Luthériens et d'après l'expression évangélique, on voit encore dans le pain le corps de Jésus-Christ, ni parce que, dans les églises, on a souvent béni le pain et le vin; mais parce qu'on voit dans le pain réellement le plus précieux don de Dieu. Dans le *pain quotidien*, de la prière dominicale, on a même vu un symbole de la vie spirituelle, l'aliment de l'âme, la vie elle-même : ἄρτον ἐπιούσιον; et c'est ainsi qu'Abélard aimait à se le représenter. D'après nos croyances populaires, celui qui jette du pain, ou même des mies de pain, commet un grand péché contre Dieu, et qui lui portera malheur. A Venise, la veille de Noël, on rassemble toutes les mies de pain qui restent sur la table après le repas, pour les garder dans une petite boîte; on prétend que, même après des années, on les trouve encore toutes fraîches. Chez les Anglo-Saxons, le pain était employé comme l'un des instruments du jugement de Dieu. C'est ce que l'on appelait au moyen âge *panis conjuratus* : « Anglo-Saxonibus, ait Lombardus (chez Du Cange), erat in more positum panem certis quibusdam destinatisque sententiis consecratum reo gustandum offerre; habebant enim penitus insitam opinionem, non

posse quemquam, mali conscium, panem hoc modo dedicatum deglutire. *Offam judiciariam* dixerunt, etc. Hinc nostris loquendi formula manavit : « Que ce morceau de pain m'étrangle, si ce que je dis n'est vrai. » Sed cur *panis hordaceus* potius adhibitus fuerit quam alius, non comperi. Hanc porro divinationis aut sortis speciem videtur intellexisse Concilium Autissiodorense, ann. 578, can. 4, ubi « sortes de pane, et ligno vetantur ». Le pain était déjà, dans les temps anciens, un symbole de communion humaine; et c'est ainsi que l'on a cru pouvoir expliquer le *panem ne frangito* des Pythagoriciens [1]. En Russie, et dans tous les pays slaves, on reçoit l'hôte avec le pain et le sel; c'est l'*arghya* symbolique indien, où parmi les huit ingrédients de l'offre hospitalière, devait aussi entrer de l'orge. D'après Quinte Curce, lorsque Alexandre le Grand épousa Roxane, il fit apporter du pain, d'après l'usage macédonien, le partagea avec l'épée, et les deux époux en goûtèrent. Dans le rite nuptial slave, c'est la belle-mère qui accueille les deux époux sur le seuil de la maison avec le pain et le sel.

Palaça. — Ce mot sanscrit signifie proprement la feuille; mais il fut appliqué ensuite à la *butea frondosa*, ainsi que le nom *parna*, qui signifie aussi la feuille. L'arbre, à cause de son beau feuillage, et des ustensiles sacrés que l'on tirait de son bois, avait un culte spécial dans l'Inde. D'après le *Grihya-sûtra* d'Açvalâyana, le disciple en éducation chez son maître, plongeant une branche de *palâça* dans une cruche d'eau, et en arrosant trois fois l'emplacement sacré où il se trouvait, faisait cette invocation : « O glorieux, tu es glorieux; puisque tu es glorieux, permets-moi de devenir le fils d'un glorieux; de même que tu es le trésorier des dieux et du sacrifice, que je puisse devenir le trésorier des hommes et du Veda. » La *butea frondosa* a des fleurs rouges; les *bhikshus*, ou pénitents mendiants bouddhiques, s'habillent en rouge; c'est

[1] Dans les *Symp.*, de Plutarque, Lucius Tyrrhenus blâme les Pythagoriciens qui dans leurs soupers ne coupaient point le pain et le mangeaient en entier. (Cf. Gyraldi, *Pythagorae*, Symbola, Basilea, 1551, p. 122.)

pourquoi une strophe du *Saptaçataka* de Hâla dit que la terre brille au printemps grâce aux fleurs du palâça, comme si elle était couverte de *bhikshus*, prosternés dans l'adoration des pieds de Buddha. Le bâton du brâhmane devait être en bois de *palâça*. Dans le *Suparnâdhyâyah* (édité par Grube, Berlin, 1875), Indra se moque des anachorètes nains Valakhilyas, lesquels font naufrage dans un tout petit bourbier, en traînant péniblement une feuille de *palâça*. M. Rousselet, dans son *Voyage dans l'Inde centrale*, a observé cet arbre et nous le décrit ainsi : « Le *pâlas* (butea frondosa) est un bel arbre au tronc noueux, couronné d'un épais pavillon de feuilles veloutées d'un vert bleuâtre, d'où pendent d'énormes grappes flamboyantes. On tire de ces fleurs une grande teinture rouge, employée surtout pour colorer les poudres et liquides, dont il se fait une grande consommation pendant les fêtes de Holi : « Lorsque le Buddha approche de sa dernière heure, les fleurs du *palâça* versent du sang. » (Cf. Beal, *A Catena of Buddhist Scriptures from the Chinese.*)

Palmier. — Arbre lumineux symbolique du soleil et de la victoire, de la richesse et de la génération. D'après une légende publiée par l'*Indian Antiquary* de l'année 1872, le palmier du lac de Taroba, dans l'Inde centrale, n'était visible que le jour ; le soir il rentrait dans la terre. On raconte qu'un pèlerin imprudent monta un matin au sommet du palmier ; l'arbre s'éleva tellement au-dessus de la terre, que les rayons du soleil brûlèrent le pèlerin, et le palmier même s'évanouit en poussière. A l'endroit où s'élevait jadis le palmier fabuleux, on montre maintenant l'idole du génie du lac, appelé lui-même *Taroba*. Le mythe du palmier s'identifie, par le nom et par la signification, avec celui de l'oiseau solaire *Phoenix*. « In meridiano orbe, — écrit Pline (XIII), à propos des palmiers, — praecipuam obtinent nobilitatem *syagri*, proximamque *margarides*. Eae breves, candidæ, rotundae, acinis quam *balanis* similiores. Quare et nomen a margaritis accepere. Una earum arbor in Chora esse traditur, una et syagrorum. Mirumque de ea accepimus cum Phoenice ave,

quae putatur ex hujus palmae argumento nomen accepisse, iterum mori ac renasci ex seipsa (quod erat prius) pomis refertam. » Les Orphiques vénéraient spécialement le palmier comme un arbre immortel, qui ne vieillit point. C'est pourquoi, comme symbole de toute immortalité et spécialement de l'immortalité de la gloire, on en a fait l'insigne de la déesse Nikè ou Victoire, appelée aussi *Dea Palmaris*. Le palmier est aussi, tout naturellement, l'insigne de Nice, Nicea, la ville de la victoire. Dans l'Inde, comme chez les Arabes, le palmier est tenu pour un arbre divin ; le christianisme, à son tour, l'a sanctifié ; témoin cette légende, que l'*Histoire de la Nativité de Marie* a tirée des Évangiles apocryphes : « Et quand ils eurent fort cheminé, la vierge Marie fut lasse et avait grand chault pour le soleil et, en passant par ung grand désert, notre dame veit un arbre de palme beau et grand, dessouz lequel se voulut reposer en l'ombre, et quant ils y furent, Joseph la descendit de dessus l'asne ; quant elle fut descendue, elle regarda en haut, et veit l'arbre plein de pommes et dit : Joseph, je vouldroye bien avoir du fruict de cet arbre, car j'en mangeroye volontiers, et Joseph lui dit : Marie, ie me merveille comment vous avez désir de manger de ce fruict. Adonc Jésus-Christ, qui se séoit au giron de sa mère, dist à l'arbre de palme qu'il s'inclinast et qu'il laissast manger à sa mère de son fruict à son plaisir. Et tout incontinent s'inclina sur la vierge Marie, et elle prit de pommes ce qu'il lui pleut, et demoura cette palme encore inclinée vers elle, et quant Jésus-Christ veit qu'il ne se dressoit pas, il dist : Dresse-toi, palme, et l'arbre se dressa. » M. Pitré, en citant ce récit, qui est populaire en Sicile et en d'autres parties de l'Italie (par exemple, dans la campagne de Bologne), et qui se retrouve dans la *Chronique* de Martinus Polonus et dans l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène, ajoute que le Christ, après cet acte de dévouement du palmier, lui donna sa bénédiction, le choisit comme symbole de salut éternel pour les mourants, et déclara qu'il ferait son entrée triomphale à Jérusalem une palme à la main. En Sicile, on frappe à coups de

hache les arbres qui ne veulent point donner de fruits [1]. A ce propos, M. Bianca de Avola cite un passage de Ibn-El-Vardi, écrivain arabe de XIVe siècle, d'après la traduction que Haneraw en a faite dans son *Manuel biblique :* « La troisième maladie du palmier est la stérilité ; tu l'en guériras facilement de la manière suivante : muni d'une hache, tu approcheras de l'arbre et tu diras au compagnon qui est avec toi : Coupons cet arbre, puisqu'il est stérile. Alors ton compagnon dira : Ne le fais pas ; il portera certainement des fruits cette année. Mais tu insisteras et tu donneras à l'arbre un coup du revers de la hache ; l'autre retiendra ton bras et te dira : Au nom de Dieu ! ne le fais point ; il portera, certes, des fruits dans sa saison. Prends patience ; ne le coupe point avec précipitation ; s'il ne porte point de fruits cette année, alors tu le couperas. Ce procédé peut s'appliquer à d'autres arbres. » On se souvient ici de la parabole du figuier stérile dans l'évangile de saint Luc (XIII, 6) : « Un homme avait un figuier planté dans sa vigne, et venant pour y chercher du fruit, il n'y en trouva point. Alors, il dit à son vigneron : Il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier sans y en trouver : coupez-le donc ; pourquoi occupe-t-il la terre ? Le vigneron lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je laboure au pied et que j'y mette du fumier ; après cela, s'il porte du fruit, *à la bonne heure* ; sinon, vous le ferez couper. »

Le palmier est considéré comme l'un des grands arbres cosmogoniques et anthropogoniques ; dans la *Véritable magie noire*, attribuée à Salomon, et que l'on prétend traduite de l'hébreu par le magicien Iroe Grego, publiée avec la fausse date de Rome, 1750, on lit cette invocation : « Toi, Seigneur, qui as fait le ciel et la terre avec une palme. » Dans les *Fastes* d'Ovide (III, 31), Rhea Silvia voit en rêve Romulus et Rémus sous la forme de deux palmiers, dont l'un devait être un présage de la grandeur de Rome :

[1] En Allemagne, la veille de Noël, on frappe aussi les arbres fruitiers pour qu'ils donnent une récolte abondante.

Inde duae pariter, visu mirabile, palmae
Surgunt; ex illis altera major erat.
Et gravibus ramis totum protexerat orbem,
Contigeratque sua sidera summa coma.

On peut comparer ici la vigne qui poussa en songe sur le sein de Mandane, la fille d'Astyage, et qui couvrait toute l'Asie, et la couronne d'olivier vue en songe par Xerxès, dont les branches s'étendaient sur toute la terre (Hérodote, VII, 19).

A en croire Pline (XVI, 240), le palmier de Délos datait du temps d'Apollon lui-même, c'est-à-dire de l'âge cosmogonique. On prétend aussi que le palmier, ainsi que l'olivier, aurait été apporté en Grèce par Héraclès, à son retour des enfers. Le palmier étant, comme l'olivier, arbre lumineux, arbre solaire, il est naturel que le héros solaire, Héraclès, revenant le matin de son voyage dans la nuit, dans la région sombre et mystérieuse, ait apporté le palmier avec lui.

Le *Pentamerone*, de Basile, nous fait connaître un palmier merveilleux aux dattes d'or; les dattes du palmier solaire sont ses propres longs rayons d'or. Cette identification du palmier avec le soleil et avec les dieux solaires a pu, sans doute, contribuer pour beaucoup à établir le culte de la palme en Orient. Mais la grande utilité et beauté de cet arbre était propre à lui attirer toute l'admiration et même toute la vénération du peuple [1]. Il n'y a pas de louange que les poètes indiens, persans, arabes et hébreux, aient refusée au palmier. Le nom de la belle princesse *Thamar* signifie palmier; l'épouse du Cantique est comparée au palmier, et son sein aux dattes; Ulysse, dans l'Odyssée, admire la beauté du palmier d'Apollon, comme il va admirer le beauté de Nausikaa. Les jambes et les bras des belles femmes indiennes sont le plus souvent comparés aux tiges longues, rondes et élégantes du palmier. Il est aussi symbole de force et de résistance; dans la légende de Buddha et dans celle de Râma, pour expri-

[1] Sur le culte du palmier chez les Arabes, le professeur Salvator Cusa, arabiste sicilien, a publié une dissertation fort érudite.

mer le degré suprême de la force du héros, on dit que sa flèche a transpercé sept palmiers (*sapta tâlân vibhidya;* cf. *Râmatâpanîya Upanishad*, *Râmâyana*, I, et Sénart, *Essai sur la légende de Buddha*, p. 351). D'après Strabon (XVI, I, 14), un hymne persan, d'après Plutarque (*Symp.* VIII, 4, 5), un hymne babylonien, chantait les 360 bienfaits du palmier. Ce nombre exagéré se rapporte sans doute aux 360 jours de l'année, dont le soleil, palmier transfiguré, est le seigneur. Dans la *Thaumatographie* de Johnston (Amsterdam, 1670), je lis ce qui suit : « Pierius in Hieroglyph. *Symbolum anni* esse asserit, quod, per ortus Lunae singulos, singulos ramos progeneret, una omnium arborum. » La même explication se trouve dans les *Hori Apollinis Hieroglyphica Selecta* (Romae, 1599) : « Annum indicantes, palmam pingunt; quod arbor haec sola ex omnibus ad singulos lunae ortus singulos etiam annos expleatur. Mensem autem notantes, palmae ramum pingunt, aut Lunam deorsum inversam. » C'est par les feuilles de palmier que, dans l'Inde méridionale, le peuple invoquait ou chassait la pluie, du temps de notre voyageur Vincenzo Maria da Santa Caterina (XVIIe siècle). « Volendo ottener la pioggia (écrit-il dans son *Viaggio all'Indie Orientali*, III. 25), o farla desistere per beneficio delli loro culture, formano ne' campi con foglie di palme certi simulacri monstruosi, a' quali sacrificano, nel medesimo modo, molti galli o galline. » Le palmier (*tâla*) est passé en proverbe dans l'Inde, à cause de la facilité avec laquelle il prend racine; le *Mahâbhârata* (I, 5627) dit qu'un ennemi vil et méprisé prend racine *comme un palmier* (*tâlavat*). Ici, le palmier n'est pas certainement flatté. Dans le *Vishnu Purâna*, le jeune Bala Râma tue le monstre Dhenuka et en jette le cadavre au pied d'un palmier; les dattes tombent sur lui, dit-on, comme la pluie amenée par le vent tombe sur la terre. Dans un récit populaire vénitien, le maître d'un bateau voit, dès que la nuit tombe, entrer sur son bateau sept sorcières; il se cache pour voir; en une seule nuit, les sorcières amènent le bateau à la ville d'Alexandrie en Égypte; il descend et il

voit un grand arbre; il en détache une branche et il revient en hâte à sa cachette; les sorcières le ramènent dans la même nuit à Venise, où elles disparaissent avant que le coq chante. Le marin, à la pointe du jour, regarde sa branche, la voit couverte de dattes, et il se persuade qu'il a réellement été à Alexandrie, puisqu'on ne trouve des dattes que là. Nous avons ici une nouvelle version du voyage nocturne du héros solaire, dont le palmier est la personnification; c'est par la nuit, c'est-à-dire par la sorcière, que le héros parvient à se procurer ses dattes d'or. En Sicile, on chasse les sorcières à l'heure de midi, en découpant avec des ciseaux en acier trois feuilles de palmier et en ajoutant cette formule magique :

Chista parma sientu tagghiari,
E la tagghiu 'n campu e 'n via,
Cu voli mali a la casa mia.

PANCRATIUM MARITIMUM. — L'un des noms donnés à la chicorée; en Allemagne, on l'appelle aussi *Meerlinse*, et *Machtblume*, *Machtlilie*, *Kraftlilie* (fleur de la force, lis de la force). « Die erinnert (note le Dr Mannhardt, dans ses *Germanische Mythen*) an Thors Beinamen *Thrûdarâss*, Kraftgott. »

PAPYRUS (*Papyrus antiquorum*, *Cyperus Papyrus*, L.). — On prétend que le navire sur lequel Isis s'embarqua pour aller à la recherche des membres d'Osiris était construit avec des roseaux de papyrus, et que les crocodiles, par respect pour la déesse, n'osaient s'en approcher.

PARIÉTAIRE (*Parietaria officinalis*, L.). A Mesagne, dans la Terre d'Otrante, on pense que la pariétaire est un remède infaillible contre les maux d'yeux. On applique la feuille hérissée contre les paupières, et on les frotte jusqu'à ce que, dit-on, le sang coule sur les bottes, en invoquant sainte Lucie, qui se trouve toujours présente, on le prétend du moins, à cette cérémonie.

PARNA. (Cf. *Palâça*.)

PASSIFLORA, ou *fleur de la passion*. — Ainsi nommée

parce qu'on a cru, en France comme en Italie, y reconnaître les instruments de la passion de Jésus-Christ, et la croix elle-même. C'est pourquoi on vénère spécialement cette fleur.

PATALA (*Bignonia suaveolens*). — Lazzaro Papi, qui voyageait dans l'Inde méridionale à la fin du siècle passé, nous apprend que cette plante était consacrée tout spécialement au dieu Brahman. Ce nom cependant a été donné en sanscrit à Durgâ, la femme de Çiva, probablement à cause de la couleur de ses idoles qui rappelait la couleur des fleurs de la *bignonia* ou lignone. La fleur de *pâtalâ* est si éblouissante, qu'elle a donné lieu dans l'Inde à cette strophe : « Une fleur de pâtalâ au bois enivra si bien l'abeille, que celle-ci, même en voyant les autres fleurs, les prenait pour des fleurs de pâtalâ. » (Cf. Böhtlingk, *Ind. Spr.*, II, 4018.)

PAVITRA (l'herbe *purificatrice*; cf. *dûrvâ*, tulasî).— L'un des noms indiens de l'*ocimum sanctum*. L'une des cérémonies domestiques indiennes s'appelait *pavitrâropana*; la famille se recueillait, et invoquait la divinité en entourant chacun de ses doigts avec l'herbe purificatrice.

PAVOT. — Les Grecs représentaient *Hypnos*, le sommeil, la tête couronnée de pavots ou avec des pavots à la main; ils représentaient de même *Thanatos*, la mort, et *Nyx*, la nuit. Les effets somnifères du pavot sont trop connus, pour que de pareilles images aient besoin d'être expliquées. On raconte que Cérès, désespérée de l'enlèvement de sa fille, pour oublier sa grande douleur, s'endormit en mangeant des pavots. Le pavot, poussant d'ordinaire au milieu des moissons, devient aisément l'attribut de la déesse des blés; c'est pourquoi on voit Cérès, Ubertas et Bonus Eventus, couronnés de pavots. Dans une admirable peinture qui faisait partie du Panthéon de Pompéi, on voyait une prêtresse qui tenait des pavots et des épis dans ses mains. Les pavots et les épis se confondent. Ainsi, dans le cinquième livre d'Hérodote, les épis tiennent la place des pavots de Tarquin. Thrasybule, en tranchant les épis qui dépassent les autres, fait comprendre à Périandre, par un muet conseil, qu'il doit faire mourir les premiers

citoyens de Corinthe. L'épi et la tête de pavot ont été comparés à des têtes humaines. Non seulement on voyait dans la tête du pavot une tête humaine, mais une ville entière, avec ses murs crénelés. La grande quantité de ses graines a fait songer à toute une population. Gyraldi, dans ses *Pythagorae Symbola* (Bâle, 1551), écrit : « Papaver fertilitatis et urbis symbolum fuit. » Pausanias (II), nous parle d'une Vénus tenant d'une main une pomme et de l'autre un pavot.

Nos jeunes filles renouvellent encore parfois, avec la feuille de pavot et avec la feuille de rose, l'ancien jeu d'amour représenté par Théocrite (*Id.* I). « Le fanciulle greche, dit Zecchini (*Quadri della Grecia moderna*), per sapere se sieno amate, percuotono sulla loro mano una foglia di rosa; scoppietta? Ed eccole in festa. » La feuille de rose ou de pavot doit faire grand bruit sans se casser, lorsque l'amoureux ou l'amoureuse la frappe; si la feuille se déchire, ce n'est pas un bon signe. Julius Pollux (IX), nous apprend que l'on plaçait la feuille sur le cercle formé par les deux premiers doigts de la main, dont les pointes se touchaient. Les amoureux de la Grèce voyaient probablement dans le τηλέφυλλον un δηλέφυλον, un « espion d'amour ». De la Grèce, l'usage a dû passer à Rome et se répandre dans toute l'Italie, où il se conserve encore.

Pêcher. — D'après une superstition populaire sicilienne, celui qui a le goître et qui, la nuit de la saint Jean ou de l'Ascension, mange une pêche, en guérit sans faute, à condition que le pêcher à l'instant même périsse; on pense que le pêcher, en mourant, prend le goître sur lui, et en délivre celui qui a le malheur d'en être affligé. Dans la Lomelline (Haute-Italie), on cache soigneusement les feuilles du pêcher sous la terre, où elles pourrissent: elles aident à la guérison des boutons qui se forment sur les mains, dits poireaux.

Persée (*Perséa*, appelée aussi *Ximenia Ægyptiaca* et *Balanites Ægyptiaca*). — Plante consacrée à la déesse Isis, que l'on représente avec une couronne de persée dans la main. Aussi est-elle souvent figurée dans les monuments funéraires, comme symbole d'adieu et d'espérance, que l'on donnait aux

morts à l'heure du grand départ. La persée est aussi un attribut d'Harpocrate.

PERSIL. — Le *petit Persil*, ou *Prezzemolino*, est le nom du jeune héros, du nain merveilleux, dans un conte populaire toscan. En Piémont, on raconte l'histoire d'une princesse qui recommande à sa fille de manger du *persil* pour devenir belle. Dans les Abruzzes, on dit que le persil est *cher aux femmes*, parce que l'on croit qu'il fait grossir les seins et augmente le lait. A Modica, en Sicile, lorsqu'un enfant à la mamelle se sent suffoquer par un lait trop épais, les bonnes femmes accourent et lui fourrent dans le derrière du persil avec du tabac, en disant :

Putrusinu, putrusinieddu,
Squaggia lu latti dí stu carusieddu !
(Persil, petit persil, fais fondre le lait de ce petit enfant).

En même temps, elles doivent cracher trois fois. (Cf. Amabile, *Canti popolari del Circondario di Modica.*)

PEUPLIER (*Populus alba*). — Le peuple de l'Andalousie pense que le peuplier est le plus ancien des arbres : « Hemos averiguado, dit Caballero, que el *álamo* blanco fué el primer arbol que hizo el Creador, que por consiguiente es el mas viejo, i que por eso està como el Adam vegetal. » Peut-être cette croyance est-elle née, dans la langue espagnole, d'une équivoque entre les mots *alamo* (peuplier) et *Adamo*. Le peuplier semble, en tous cas, avoir occupé parfois dans le sud la place mythologique réservée dans le nord au *bouleau*, avec lequel il offre des ressemblances. Les anciens appelaient le peuplier, non pas seulement *populus graeca* et *populus alba*, mais encore, peuplier d'Hercule, parce que les prêtres d'Hercule se couronnaient de branches de peuplier ainsi que le dieu Hercule lui-même. On disait qu'Hercule, en revenant de son voyage aux Enfers, portait une couronne de peuplier.

L'arbre pousse dans des terrains humides, près des fleuves; Homère l'appelle *achéroïde;* d'où le caractère funéraire que

le peuplier, ainsi que le cyprès, avait dans l'antiquité. Dans les jeux funéraires des enfants de Rhodes, le vainqueur obtenait une couronne de peuplier, consacré spécialement aux Mânes. Quant au peuplier noir (*populus nigra*), dit le peuplier des Héliades, c'était aussi, de par l'origine qu'on lui attribuait, un arbre funéraire : les trois Héliades, les sœurs du héros solaire, de Phaeton, désespérées par la mort de leur frère tombé dans le fleuve, avaient été transformées en *populus nigra* par la miséricorde des dieux. Le *populus nigra* était spécialement consacré à la déesse Proserpine (cf. *Saule*).

Du peuplier on a fait un arbre prophétique, c'est-à-dire météorologique; sa feuille étant sombre d'un côté et blanche de l'autre, on a vu dans la partie sombre une figure de la nuit, et dans la partie claire, une figure du jour. On raconte qu'Hercule traversant les enfers avec une couronne de peuplier, la partie de la feuille tournée vers lui était restée claire; l'autre, tournée vers l'enfer, était devenue sombre et enfumée.

Nous avons déjà vu de nombreux exemples d'arbres funéraires devenus arbres générateurs; le peuplier est de ce nombre. Autrefois, dans la campagne de Bologne, à la naissance d'une fille, on plantait, si on le pouvait, jusqu'à mille peupliers; et on en prenait grand soin jusqu'au mariage de la jeune fille; alors on les coupait, et le prix de la vente était la dot de la mariée. Dans le nord, ce sont des bouleaux que l'on plante ainsi.

En Sicile, et précisément à Monterosso, près de Modica, il y a quelques années encore, la veille de la Saint-Jean, le peuple abattait le plus haut peuplier de l'endroit et le traînait par tout le village en criant : *Viva lu Santu travu!* (vive la sainte poutre!). Des douzaines de villageois montaient sur le tronc pendant qu'on le promenait, en battant le tambour et la grosse caisse. Autour de ce grand peuplier, symbolisant la plus grande ascension solaire et la chute qui la suit, la foule sautait et chantait ce quatrain :

Sanciuvanni, Sanciuvanni,
Acchianau la costa ranni,
L'acchianau senza rinari,
Corpa 'i cutieddu a li Sant 'Antuniari.

PHYLLIS. — On recommandait beaucoup cette herbe contre les serpents, par la seule raison qu'elle rappelait, par sa forme, la langue du cerf, ennemi des serpents, ou la langue du serpent. Porta écrit : « Phyllis Dioscoridis, vulgo *lingua cervina* dicitur, in oblongae linguae similitudine deficit, unde officinis *lingua cervina* quoque dicitur, sesquipalmaris, recta, etc. Dioscórides in vino potam serpentibus maxime adversari dixit, quod idem cervi carnes facere diximus..... Nomen *ophioglosson* vulgus herbariorum impertitur, a forma et figura serpentum linguae, quas refert.....; non parvae ad serpentum morsus commendationis. »

PILOSELLE (*Pilosella*; cf. *Saint-Jean*, 1er vol.). — En Souabe, le jour de l'Ascension, on place la piloselle et l'*auricula muris* au-dessus du bétail dans les étables, pour les préserver de la foudre. (Cf. Mannhardt, *Germanische Mythen.*)

PIMPRENELLE. — Herbe chère aux bonnes femmes. Porta (*Phytognomonica*) la recommande contre la morsure des serpents et contre la pierre; dans certains endroits du Piémont, on place la pimprenelle sur le ventre des femmes enceintes, dans l'espoir de faciliter les couches, et je suppose aussi que c'est avec la même intention que la belle-mère, en Corse, recevant la belle-fille sur le seuil de sa maison, lui présente la quenouille et le fuseau garnis de pimprenelle, en ajoutant cette strophe aimable et de bon augure :

Siate boi la ben venuta,
Cara sposa in questa casa;
Che boi siate bona e astuta,
Ne so' certa e persuasa;
Diu vi dia qui bona sorte
Longa vita e santa morte;
Ecce ormai la vossa rocca
Cu lu fusu e cu la lana;

Di accudi tuttu a boi tocca,
Ch' e' so becchia e pocu sana;
Ora entrate e Diu ci dia
Pace e gioia e cusí sia.

(Cf. Provenzal, *Serenata di in pastore di Zicavo*; Livorno, Zecchini, 1874.) Dans un livre d'astrologie spirite, intitulé *la Véritable magie noire* ou *le Secret des secrets*, attribué à Salomon, traduit, dit-on, de l'hébreu par le magicien Iroé Grego et publié avec la fausse date de Rome, 1750, on lit que « l'épée magique doit être trempée dans le sang d'une taupe et dans le jus de *pimprenelle* ». La pimprenelle semble enfin avoir eu un culte spécial chez le peuple hongrois, à en juger par les renseignements légendaires qui se trouvent dans le *Steph. Beythe Nomenclator stirpium Pannonicus*, Antverpiae, 1583, 1584 : « *Pimpinella*, germanica *Saxifraga*, *Châbairje*, i. e. Chabae emplastrum. Ferunt enim Chabam (Csaba) regem Hung. Attilae regis Hung. filium, ex Honorii Caesaris filia, minorem, post parentis mortem, de successione in Regno cum fratribus Ellaco et Divicione contendentem, ab Ostrogothis, Ardarico Gepidarum regi junctis, praelio commixto, victis ac trucidatis, solum ex eodem Chabam cum 15,000 viris, iis quidem omnibus aliqua in corporis parte sauciatis, incolumem evasisse ac superstitem remansisse; dicta autem illa herba vulneribus forte fortuna imposita, medelam allatam fuisse, indeque emplastrum Chabae deinceps appellationem suam accepisse. » Johnston, *Thaumatographia Naturalis* (Amsterdam, 1670, p. 222), ajoute : « *Pimpinella* Chabae Regis inventum est ; haec 15,000 Ungarorum sibi post praelia relicta sanavit. Clus. in *Nomencl. Pannon;* Solutam aqua calida febrim continuam sanare compertum est. Contra hydrophobiam tantam vim obtinere, ut quicumque eam aliquot diluculis, vel in acetariis, vel alio modo post demorsum usurpet, nihil incommodi sentiat, Fernelius reliquit. » On croit aussi, en Piémont, que la primprenelle ajoute à la beauté de la femme; un chant populaire du Canavais compare la pimprenelle à la beauté :

A fé la salata, ai va d'la *pampanela;*
A fé l'amour, ai va na fia bela.

(Point de salade sans la pimprenelle,
Point d'amour sans une belle demoiselle.)

PIN. — Arbre funéraire et phallique. Dans la forme de son fruit, on croyait reconnaître le membre viril. Nous avons déjà dit plusieurs fois que les arbres funéraires sont symboliques de l'immortalité, de la génération et de la vie éternelle. Le pin, comme le cyprès et le sapin, à cause de la solidité de leur bois et de leur feuillage toujours vert, figurait la perpétuité de la vie; ce symbole semblait donc convenir aux cérémonies funéraires, chez les peuples qui croyaient à l'immortalité de l'âme. Pline (XVI, 10) dit : « Picea feralis arbor et funebri indicio ad postes posita. » En Russie, lorsqu'on porte le cercueil au cimetière, on le couvre de branches de pin ou de sapin; Artémidore prétend que le pin vu en songe annonce la destruction.

Le pin était aussi appelé l'arbre de Cybèle. On raconte que Cybèle, après la mort d'Atys, se réfugia sous un pin, dans lequel elle croyait que son bien-aimé s'était transformé :

Et succincta comas, hirsutaque vertice pinus
Grata Deum matri, siquidem Cybeleius Atys
Exuit huc hominem, truncoque induruit illo.

Martial appelle les fruits du pin (*nuces pineae*) « fruits de Cybèle » :

Poma sumus Cybelae, procul hinc discede, viator,
Ne cadat in miserum nostra ruina caput.

On avait demandé à Zeus la résurrection d'Atys changé en pin; Zeus consentit seulement à ce que le pin fût toujours vert. La pomme de pin se voit souvent dans les mains d'Asclépias. Une inscription votive trouvée dans le temple de ce dieu nous apprend qu'un certain Julien, qui souffrait d'une maladie des poumons, en mangeant trois jours de suite, avec

du miel, des pignons déposés sur l'autel d'Esculape, fut sauvé et en remercia le dieu devant tout le monde. Meiners, dans ses *Briefe über die Schweiz* (Francfort, 1785), parle des amandes de la *Pinus Cembra* L., dont l'huile était de son temps spécialement recommandée contre les maladies du poumon. Pour prolonger la vie atteinte par la phthisie, on employait le fruit du pin, symbole non pas seulement d'une longue vie, mais d'une vie perpétuelle. Il n'est, d'ailleurs, nullement impossible que le jus des noix de *Pinus Cembra* L. puisse être de quelque soulagement dans les pulmonies.

La pomme de pin représentait sans doute le membre mutilé d'Atys, que Cybèle ou Rhéa recouvrit de sa robe. Plutarque, dans son livre sur Isis, nous apprend que dans les mystères de cette déesse, à Biblos, dans le temple de Baltis, la mère des dieux, on couvrait le pieu sacré (φαλλός, palus) avec le linge d'Isis. Ce fruit était consacré à Poséidon et à Bacchus, mais spécialement à ce dernier : « C'est surtout, écrit M. Lenormant dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et latines*, la pomme de pin, στρόβιλος, κῶνος, qui tient une place importante parmi les attributs de Dionysos, et qui souvent termine son thyrse (ainsi que la pomme). Gerhard la croit empruntée au culte phrygien; Émile Braun y voit un symbole de fécondité et de reproduction, un fruit de l'hiver[1]; peut-être son attribution à Bacchus est-elle venue simplement, comme l'ont pensé Chateaubriand et Welcker, de l'usage conservé par les Grecs modernes de faire infuser des pommes de pin dans les cuvées pour conserver le vin par le moyen de la résine. Dans les interprétations d'un myticisme alambiqué, chères aux Orphiques, la pomme de pin fut envisagée comme une image du cœur de Zagreus, déchiré par les Titans. » Dans les monuments assyriens, on trouve la pomme de pin offerte au dieu gardien de la vie. Une chanson populaire de la Roumanie citée par le sénateur Massarani dans son

[1] Dans les chants populaires de la Kabylie la pomme du pin semble un symbole phallique. « Salut, ô pomme de pin, dit une femme infidèle, le mari que j'ai ne me plaît pas; Dieu fasse qu'il me soulage aujourd'hui! »

Étude sur les peuples de la Roumanie, nous apprend que deux amoureux morts d'amour et ensevelis dans le même cimetière furent changés l'un en pin, l'autre en vigne, et qu'ils continuent ainsi à s'embrasser. En dépit de la légende de saint Martin, écrite par Sulpicius, qui représente le pin comme un arbre diabolique[1], le christianisme même l'a consacré. La ville d'Augsbourg, qui a pour enseigne une pomme de pin, est sous le patronage de sainte Afra; en Sicile, on croit reconnaître dans l'intérieur du fruit la forme d'une main, et précisément la main de Jésus bénissant le pin qui l'avait sauvé pendant sa fuite en Égypte (cf. *Genévrier* et *Palmier*). M. Pitré nous a communiqué cette légende : « Il pino si tiene in molta stima perchè fornisce l'incenso per le funzioni religiose e richiama a Gesù Bambino. Raccogli una pina, sgusciane il frutto e tagliane verticalmente il gheriglio. Se tu vi guardi bene dentro, vedrai qualche cosa che somiglia a una mano; è quella del Bambino in atto di benedire. E' da sapere che, nella Fuga in Egitto, la Sacra Famiglia non avendo ove adagiarsi, incontrato per via un Lupino (un lupin), vi si accostò. A quei tempi il Lupino, come il Tameriggio (*tamarix*), era un bell' albero e il frutto squisito assai. Il Lupino egoista si rifiutò ad accogliere sotto di sè i poveri fuggitivi, e strinse e raccolse i suoi larghi rami, sicchè essi rimasero allo scoperto e dovettero proseguire tra la stanchezza e il panico il doloroso viaggio; ma visto, indi a non molto, un pino, e sotto di esso ricoveratisi, il pino allargò i suoi bei rami ed amorosamente nascose nel suo frutto il Bambino. Da quel giorno in poi, ebbe il favore della mano del Bambinello e prosperò sempre, e il Lupino maledetto fu condannato a non sollevarsi una

[1] Item dum in vico quodam templum antiquissimum diruisset et arborem pineam, quae fano erat proxima, esset aggressus excidere, tum vero antistes loci illius ceteraque gentilium turba coepit obsistere. Et cum iidem illi, dum templum evertitur, imperante domino, acquievissent, succidi arborem non patiebantur. Ille quidem eos sedule commonere, nihil esse religionis in stipite, Dominum potius cui serviret ipse sequerentur, arborem illam excidi oportere, quia esset daemoni dedicata. » — Dans certains endroits de l'Allemagne, on transporte au pin certaines maladies dont on veut se délivrer.

spanna sulla terra e il suo frutto ad essere amaro quale oggi si trova. »

Le pin a encore fait d'autres miracles. A Ahorn, près de Cobourg, un vent effrayant envoyé par une sorcière avait fait plier le clocher de l'église; tout le monde, dans les villages d'alentour, s'en moquait; un pâtre, pour délivrer son village d'une pareille honte, attacha une grande corde à un pin que l'on montrait encore du temps de Nork (*Mythologie der Volkssagen und Volksmärchen*), et, à force d'invocations et imprécations magiques, parvint à redresser le clocher. Nork ajoute que, l'année 1300, à Krain, près d'un couvent de femmes, une statue de la madone cachée dans le tronc d'un pin, se fit entendre à un prêtre; c'est pourquoi, dans le voisinage, fut bâtie une église en l'honneur de la Vierge. Dans un chant populaire serbe, un enfant demande à voir ce qu'il y a sous l'écorce du pin; il voit alors dans le pin une jeune fille assise qui brille comme le soleil. Dans une tradition des sauvages de l'Amérique du Nord, citée par Mannhardt, *Lettische Sonnenmythen*, le soleil remplace le pin. « Bei den Dogrib-indianern, écrit-il, im fernsten Nordwesten Amerika's, pflanzte Chapewee, als er nach der grossen Fluth die Erde formte, ein Stück Holz auf, das zu einem *Fichtenbaum* wurde, der mit erstaunlicher Schnelligkeit wuchs, bis sein Gipfel den Himmel berührte. Ein Eichhörnchen lief diesen Baum hinauf und wurde von Chapewee verfolgt, bis er die Sterne erreichte, wo er eine schöne Ebene fand. Hier fing sich die Sonne in der Schlinge, die er für das Eichhörnchen legte. » Nous revenons donc ici à l'arbre lumineux, à l'arbre heureux, à l'arbre de bon augure, qui est devenu un arbre nuptial et anthropogonique ou symbolique de tout un peuple.

Le roi Crésus (Hérodote III) menace les habitants de Lampsaque, de détruire leur ville comme on tranche un pin lequel, une fois coupé, ne repousse plus; l'image était d'autant plus à propos, que la ville de Lampsaque autrefois, dit-on, s'appelait *Pityousa*, « endroit planté de pins ». Dans un dessein pompéien, on trouve, avec une couronne de pin, un

Amour champêtre; nous trouvons aussi les Faunes couronnés de pin dans Ovide[1]. Virgile appelle le pin *pronuba*, parce que les flambeaux des noces étaient en bois de pin. Dans l'hymne de Callimaque à Diane, et dans Longus, les vierges portent une couronne de pin; la pomme de pin non ouverte symbolisait la vierge. En Podolie, en Petite Russie, les gâteaux de noce sont ornés de petites branches de pin; au Japon, le pin semble être devenu un symbole de constance et de fidélité conjugales; M. Savio, dans son livre *Il Giappone* (Milan, 1875), nous décrit ainsi certains usages nuptiaux : « Les époux boivent, chacun à son tour, trois fois, trois petites tasses de *saké, devant un arbrisseau de pin*, l'image d'une grue, une tortue, et un groupe qui représente un vieux et une vieille devenus célèbres à travers les siècles, à cause du bonheur conjugal dont ils avaient joui pendant leur vie, nommés Takasago-no-gigi-babà. Le pin signifie la perpétuité du genre humain et la constance dans l'amour conjugal, puisqu'il se conserve toujours vert, même sous la neige; la grue représente le bonheur; la tortue est le symbole d'une longue vie, puisque l'on croit que cet animal peut atteindre l'âge de dix mille ans. Une fois terminée la cérémonie qui lie ensemble les deux époux, un chœur de jeunes filles, s'accompagnant avec le *sciamisen*, chante ce qui suit : « Les eaux des quatre océans sont tranquilles, et le pays est si calme que le vent n'ose pas même agiter les feuilles de ses arbres. Que les *ainoi* (espèce de pins qui poussent deux à deux, dans la province de Harima) puissent devenir l'emblème de votre union; alors nous vous verrons toujours unis dans ce royaume pacifique et bienheureux. »

Pippala (*Ficus religiosa;* cf. *Açvattha* et *Figuier;* parmi ses synonymes, on distingue *bodhi,* ou *bodhidru* « arbre de la sagesse », *vipra* « sage », *yâǵn'ika* « destiné aux sacrifices », *mañgalya* « heureux, propice », *çrîman* « glorieux », *guptapushpa, guhyapushpa* « dont la fleur est cachée »,

[1] Cornigerumque caput pinu praecinctus acuta,
Faunus in immensis qua tumet Ida jugis.

sevya « adorable », *satya* « véridique », *pavitraka* « purificateur », etc.).

Pivoine. — D'après Théophraste, il faut en cueillir les graines et la racine pendant la nuit, si on ne veut pas que le pic (*picus martius*), qui a une sympathie particulière, dit-on, pour cette plante, ne saute aux yeux de l'imprudent qui se risquerait à en cueillir pendant le jour. Apulée, *De Virtutibus herbarum,* dit que la pivoine est un remède puissant contre la folie : « Herba paeonia, si lunatico jacenti ligetur in collo, statim se levat sanus. Et si eam secum portaverit, nunquam ei hoc malum accidet. » Macer Floridus, *De Viribus Herbarum,* sur l'autorité des anciens, recommande la racine de la pivoine contre l'épilepsie des enfants :

Illius radix, pueris suspensa caducis,
Non modicum prodest, Galienus ut asserit auctor;
Quendam se puerum narrat vidisse caducum,
Aetas cujus erat annorum circiter octo;
Paeoniae puer hic radicem ferre solebat
Appensam collo; quadam vice decidit illa,
Moxque puer cecidit, solitoque more ligata
Protinus evasit; Galienus vero, probare
Rem plene cupiens, radicem denuo dempsit
De collo pueri : cecidit, viguitque resumpta;
Cognita vis herbae fuit huius sic manifeste.
Ipse Dioscorides cunctis ait esse caducis
Aptam, si bibitur vel si suspenditur illa.

Les enfants portaient souvent la racine de pivoine suspendue au cou comme talisman. D'après Pline, Paeon, le médecin des dieux, trouva le premier la plante qui, en son honneur, fut appelée *Paeonia*. Les montagnards de l'Ide ont donné à la racine le nom de *Daktylon*, en l'honneur, dit-on, des Kurètes et de Cybèle, déesse spécialement invoquée dans les maladies des petits enfants.

Plaksha (*Ficus infectoria* Willd.). — Nom d'un des plus grands arbres indiens, qui figure parmi les arbres du *Nirvâṇa* buddhique. L'*Harivansa* (269) l'appelle le *roi des*

arbres (*vanaspatînâm râǵânam*). On a aussi donné le nom de *plakshâ* à la *ficus religiosa* L. (Cf. *Çâla.*)

PLAKUN. — Herbe magique chez les Russes (*Salicaria com.*); on a soin de la cueillir le matin de la Saint-Jean, sans employer, pour la déraciner, ni couteau, ni aucun autre instrument offensif: il faut donc enlever la racine avec les mains; on lui attribue un grand pouvoir contre le mauvais œil, contre les sorcières, et spécialement contre le *domovoi*, le démon des étables. (Cf. Markevic, *Obyc'ai povierya kuhnya i napitki Malorossian*, Kiev, 1860, p. 85.) Dans la Grande Russie, l'on croit que si, de cette racine, on se taille une croix et qu'on la porte, tout le monde vous craindra comme le feu.

PLATANE (*Platanus orientalis* L.). — Arbre spécialement vénéré en Grèce, où Socrate jurait *par le platane*. On le croyait consacré au Génie. Les grands hommes d'Athènes se réunissaient pour converser sous les platanes; c'était aussi le refuge ordinaire en cas de pluie. C'est pourquoi Thémistocle reprochait orgueilleusement aux Athéniens de le traiter comme les platanes, sous le feuillage desquels on se sauvait dès que la pluie tombait. Europe se trouvait, dit-on, sous un platane, lorsque le divin taureau l'enleva. Pausanias croyait avoir vu encore en Arcadie, le platane que le roi Ménélas y avait planté avant de partir pour Troie. D'après Théophraste, ce platane aurait été planté par le roi Agamemnon, auquel on attribue aussi le platane de la source Castalienne. C'est sur les branches d'un platane, près de la même source, que le prêtre Calchas fit un signe qui devait être le présage des dix années du siège. D'après Hérodote et Élien, Xerxès, en traversant la Lydie, se prit d'une telle passion pour un platane, qu'il en fit orner les branches de colliers et de bracelets en or.

En Grèce, quand les amoureux se séparent, ils échangent, en gage de fidélité réciproque, les moitiés d'une feuille de platane; lorsqu'on se retrouve, chacun présente la sienne: il faut, en les rapprochant, reformer la feuille entière. (Cf., pour le jeu analogue des amoureux toscans, le mot

Myrte). Pourtant, dans un chant de l'île de Crète, recueilli par *Elpis Melaina* (*Kreta-Bienen*, München, 1874), un amoureux considère la feuille de platane comme un symbole de mobilité : « Je croyais, dit-il, que tu aimais le cyprès toujours vert; maintenant, au contraire, tu aimes un platane, qui perd vite ses feuilles. »

Poireau. — D'après Macer Floridus, on le recommandait contre les morsures de serpent (« datur his quos laeserit anguis »), peut-être simplement à cause de sa forme, qui offre quelque analogie avec celle du serpent. Le médecin Porta, qui voyait dans un poireau une image du phallus, lui attribue une vertu aphrodisiaque. Le pays de Galles a le poireau pour emblème, à cause du vert et du blanc, anciennes couleurs nationales celtiques. En Piémont, on appelait feuille de poireau le ruban vert de l'ordre de saint Maurice et Lazare.

Poirier. — Cet arbre a souvent pris un aspect sinistre devant l'imagination populaire, probablement à cause de son bois qui pourrit facilement et qui craque, ou peut-être des vers qui rongent la poire. Le *Chasseur bossu*, personnage démoniaque d'une légende suisse que l'on raconte entre Wildegg et Lupfig, joue de mauvais tours sur un poirier sauvage; il s'y pendit lui-même, et il y pendit les siens. L'évêque Amator, dit Girard de Rialle, fit arracher et brûler un poirier d'Auxerre, auquel tous les chasseurs des environs apportaient les têtes des bêtes qu'ils tuaient. Dans le département de l'Orne, pour chasser les mauvais esprits qui attaquent les pommes et les poires, on brûle la mousse du tronc et des branches, et on chante :

Taupes et mulots, sortez de mon enclos,
Ou je vous brûlerai la barbe et les os.
Bonjour, les rois, jusqu'à douze mois.
Douze mois passés, rois, revenez.
Charge, pommier; charge, poirier!
A chaque petite branchette,
Tout plein ma grande pouchette.

A Valenciennes, les enfants courent les rues avec des flambeaux, en criant :

Bour, peumes, poires,
Des cerises noires, etc.

D'après une légende de la Thuringe, citée par Mannhardt, (*Baumkultus der Germanen*, I, 146), une vache enflammée se changea d'abord en poirier, et ensuite en vieille femme. Cette légende figure trois saisons de l'année : l'été enflammé devient poirier en automne, et vieille femme, c'est-à-dire stérile, dans la saison d'hiver. (Pylus, croyant échapper à Héraclès, se transforme inutilement en un poirier.) Dans l'Argovie, en Suisse, lorsqu'un garçon est né, on plante un pommier; et pour une fille, un poirier. Le poirier est donc considéré comme inférieur au pommier, peut-être parce que son bois et son fruit se corrompent plus facilement, à cause de la carie qui les ronge. C'est pourquoi, en Allemagne, le peuple tourmenté par le mal de dents, s'en prend au poirier :

Birnblaum, ich klage dir;
Drei Würmer die stechen mir,
Der eine ist grau,
Der andere ist blau,
Der dritte ist rot,
Ich wollte wünschen sie wären alle drei todt.

Dans les proverbes populaires, l'ours paraît comme l'ami des poires; il s'en approprie la plus grande quantité, de manière que toute société faite avec l'ours pour le partage des poires devient trompeuse. Dans l'ancienne *Rappresentazione del Figliuol Prodigo*, un compagnon de l'enfant prodigue, dit déjà :

Già, disse l'orso, e' fia di molte pere :
El tempo pur lo fece poi mentire.

Le proverbe toscan de nos jours dit : « Chi divide le pere con l'orso, n'ha sempre men che parte. » Le proverbe des paysans espagnols a remplacé l'ours par le maître, et recommande de ne jamais partager avec lui des poires ni sérieu-

sement, ni par jeu. Les contes populaires piémontais, lorsqu'ils finissent par des noces, concluent par cette plaisanterie traditionnelle : « A l'an fait tante nosse e tanti spatüss, mi i jera daré de l'üss e a l'an gnanca dame na fetta d'prüss. » (Ils ont fait maintes noces et maintes réjouissances; je me trouvais derrière la porte, et je n'ai pas même reçu une tranche de poire. » La poire était souvent un symbole érotique chez les anciens; si on taillait des statues de Hera en bois de poirier, la poire était spécialement consacrée à Aphrodite. Columelle connaissait une espèce de poire que l'on appelait *pira venerea* (*la poire d'amour* française?). Un conte breton de Luzel fait mention d'un poirier aux poires d'or. Mais, en général, le poirier n'occupa pas beaucoup l'imagination populaire, qui l'a craint quelquefois, mais rarement en fit l'objet d'un culte. Un paysan sicilien, voyant qu'avec le bois d'un poirier stérile on allait façonner un crucifix, lui lança ce vers comique :

Pira 'un facisti e mraculi vôi fari?
(Tu n'as pas fait des poires et tu veux faire des miracles?)

Pois. — D'après Arthémidorus Daldianus, *De Somniorum interpretatione*, I, 70, « *Legumina omnia mala sunt, praeter pisum* ». D'après Mannhardt, dans la *Mythologie germanique*, le pois était consacré au dieu Thor; c'était le mets de prédilection de Thunar; et saint Nicolas, qui l'a remplacé en Souabe, s'habille avec la paille des pois. C'est d'un petit pois que, dans un grand nombre de contes populaires indo-européens, sort le petit nain qui deviendra un héros prodigieux, lequel montera au ciel et descendra aux enfers. Dans le mythe, le petit pois, comme le plus grand nombre des légumes, est le symbole de la lune. Apomasaris (*Apotelesmata*, Francfort, 1577) représente les pois comme de bon augure, vus en songe : « Pisum et sesamum ad opes et aurum interpretando referimus. Sesamum tamen nobilius, propter oleositatem suam. Si quis haec visus sibi fuerit accepisse, vel habuisse copiam horum aliquam, vel in domo sua

condidisse vel edisse, per monetariam auro potietur et opibus et gloria, pro copiae modo; et incrementum ei portendent. » Nous trouvons aussi les pois symbolisant la richesse et la fécondité dans l'*Uranographie chinoise* de Schlegel, où l'on peut lire cette page curieuse : « Nous lisons dans les *Mémoires sur les saisons* que, dans les États de Tsin et de Wei, les dames du palais mesuraient avec un fil de soie rouge l'ombre du soleil. Après le solstice d'hiver, l'ombre avait augmenté de l'épaisseur d'un fil. Durant la dynastie de Tang, les dames du palais mesuraient la longueur du soleil par leurs tapisseries. Après le solstice d'hiver, elles augmentaient chaque jour leur travail d'un fil, ce qui fit dire au poète Toufou : « En brodant avec des fils de cinq couleurs, elles aug- « mentent un faible fil. » Aujourd'hui, on place, la nuit du 7 de la septième lune, des tables sur le ciel couvert, sur lesquelles on dispose du vin, du hachis et les fruits de la saison. On répand de l'encens pour les astérismes *Bouvier* (Aquila) et *Tisseuse* (Lyra), et l'on prie pour la richesse, une longue vie et de la progéniture. On peut seulement prier pour un seul de ces biens, et non pour tous à la fois, et on peut espérer, pendant l'espace de trois ans, l'accomplissement de ses vœux. Ce vin s'appelle le *vin des étoiles brillantes*, et le hachis, le *hachis des cœurs unis*. Mais le souvenir que ces astérismes indiquaient primitivement l'époque des mariages ou la onzième heure, n'est pas encore perdu, ni oublié. Ainsi, on sème pendant la nuit du 7 de la septième lune, dans un pot de porcelaine, des *pois verts*, des *petits pois* et du *blé*, et quand les jets ont quelques pouces de longueur, on les lie ensemble avec un ruban de soie rouge et bleue. On appelle cela, planter (le principe) de la vie. »

Poivrier. — Dans une énigme vénitienne, les étoiles sont comparées à des grains de poivre :

Mi go un prà;
De *pevare* semenà;
Pevare nol xe;
Indovina cossa xé.

Dans le *Voyage de Vincenzo Maria da Santa Caterina* (IV, 3), il est question d'un poivre blanc, objet d'un culte spécial dans le Malabar : « Da Malavari è tenuto in stima grandissima, e li Gentili d'ordinario l'offrono a' loro Dei, si per la rarità come per la virtù salutifera e medicinale, che da quello sperimentano, riportandolo poi alli infermi. » Les anciens livres des songes prétendent que le poivre vu en songe est de mauvais augure et annonce des querelles dans la maison et dehors, et toutes sortes de déplaisirs.

Polypodium vulgare (la *Marie bregne*). — On prétend, en Allemagne, que cette herbe est née du lait que la déesse Freya et, après elle, la vierge Marie, ont laissé tomber sur la terre.

Pomme de terre. — Quoique introduites en Europe après la découverte de l'Amérique, les pommes de terre ont déjà donné lieu à quelques superstitions populaires fondées sur d'anciens mythes. En Allemagne, on prend des mesures contre le démon ou loup (*Kartoffelwolf*) des pommes de terre. On l'appelle aussi *Erdäpfelmann;* après avoir déterré les dernières pommes de terre, on dresse un mannequin et on se rend chez le maître, en prononçant ce quatrain :

Wir kommen hier mit dem Erdäpfelmann
Der sich im Feld nicht ernähren kann;
Es ist so kalt und ist so nass,
Er will haben Speck und Pfannkuchen satt.

Dans la fable du loup et du renard, certains conteurs ont remplacé la rave par la pomme de terre.

Pommier. — La pomme, ayant été considérée comme le fruit par excellence, s'est approprié le mot *pomum* en latin, qui est le nom générique du fruit (spécialement du fruit à pépins ou à graines, pomme, poire, coing, grenade, figue; le raisin faisait exception), comme *Pomona* est la déesse de tous les arbres fruitiers. Si bien que, avec le nom de *pomum*, la pomme a hérité de tous les mythes où les *poma* quelconques jouent un rôle. De là bien des confusions. Pomme d'Adam est l'équivalent de fruit d'Adam, et on discute encore

très oisivement si ce fruit, purement phallique, était une véritable pomme, ou une grenade, ou une orange, ou une figue, ou autre fruit pareil, riche en semences. Servius, dans son commentaire sur Virgile, nous explique qu'on appelait *mala* (pommes) les deux testicules de l'homme. La Vénus Uranie et la Vénus de Milo sont représentées avec une pomme dans la main (cf. Bernoulli, *Aphrodite*, Leipzig, 1874). En Serbie, lorsque la jeune fille reçoit la pomme de son amoureux, elle est engagée. Chez les Esclavons de la Hongrie, le fiancé, après avoir échangé l'anneau avec la fiancée, lui donne une pomme, symbole essentiel de tous les dons nuptiaux. Dans un chant populaire sicilien, un amoureux trompé par sa belle lui rappelle le temps où elle lui donnait la pomme d'amour :

Tu non ci pensi, leta maritata,
Quannu mi dasti lu pumu d'amuri.

Dans un fragment de *Sappho*, la vierge est comparée à une pomme qui est sur l'arbre; tant qu'elle reste sur l'arbre, tout le monde la désire; dès qu'elle en tombe, elle commence à pourrir et personne n'en veut plus. Les jeunes filles grecques invoquent sans cesse, avant le mariage, la pomme d'or (cf. Zecchini, *Quadri della Grecia Moderna*, Florence, 1876, toute la page 328). Dans un chant serbe, rapporté par Afanassieff, un serpent et un faucon habitent un pommier; le serpent veut faire tomber, *avec le feu de la vie*, les petits faucons. A Monte San Giuliano, en Sicile, d'après ce que m'écrit M. Pitré, le jour de Saint-Jean, chaque jeune fille jette, de la fenêtre de sa chambre, une pomme dans la rue, et reste à guetter pour voir qui la ramassera. Si c'est un homme, elle se mariera dans l'année; si c'est une femme, point de mariage pour toute une année; si on regarde la pomme sans y toucher, cela signifie que la jeune fille, en se mariant, deviendra bientôt veuve; si le premier passant est un prêtre, la jeune fille devra mourir vierge. Dans le Monténégro, la belle-mère offre une pomme à la jeune mariée, qui doit la jeter sur le toit de la maison de l'époux; si la pomme

tombe bien sur le toit, le mariage sera béni, c'est-à-dire, il y aura des enfants. Près de Tarente, dans l'Italie méridionale, écrit M. de Simone, au dîner de noce, lorsqu'on arrive aux pommes, « ad mala », chaque convive en prend une et, l'ayant entamée avec le couteau, place dans l'incision une monnaie d'argent; on offre le tout à la jeune mariée : celle-ci mord dans la pomme et retire la monnaie. Sur d'anciens tombeaux helléniques, on voit Éros représenté avec un panier, duquel tombent des pommes. La pomme est un évident symbole érotique, symbole de génération et à la fois d'immortalité. Dans le paradis des anciens, dans le jardin des Hespérides, on mangeait des pommes d'or ; on mange des pommes d'or dans le paradis des enfants chrétiens : dans le *Pseudogildas*, il est question d'une île mystérieuse où il n'y a ni voleur, ni ennemi, ni violence, ni brouillard, ni chaud, ni froid, où la paix règne, où il y a une floraison perpétuelle,

poma sub una
Fronde gerit *pomus*, habitant sine labe cruoris
Semper ibi juvenes cum virgine, nulla senectus,
Nullaque vis morbi, nullus dolor, omnia plena
Laetitiae.

D'après les croyances du peuple normand, les âmes des bienheureux s'abreuvent à des sources qui jaillissent au milieu d'une pommeraie dans cette île féerique d'Avalon, l'île des pommes, où la tradition anglaise fait dormir le roi Arthur. L'auteur de la *Vie de Merlin* décrit ainsi l'île d'Avalon :

Insula pomorum, quae Fortunata vocatur,
Ex re nomen habet, quia per se singula profert;
Non opus est illi sulcantibus arva colonis;
Omnis abest cultus, nisi quem natura ministrat.
Ultro foecundas segetes producit et uvas,
Nataque *poma* suis, praetonso germine, silvis;
Omnia gignit humus vice graminis ultro redundans;
Annis centenis aut ultra vivitur illic.

Dans un mystère dramatique persan, Mahomet rend son âme au moment même où il sent l'odeur de la pomme que l'ange lui a passée.

La déesse scandinave Idhuna s'identifie avec l'arbre de l'immortalité, qui est un pommier; c'est dans le jus de ces fruits, dans cette espèce d'ambroisie tirée de la pomme, que les dieux nordiques retrempent leur immortalité. Cet arbre, comme tous les pommiers miraculeux du mythe, de la légende, du conte populaire, était gardé par un serpent, ou un dragon, ou un gros ver, ou un chien, ou autre animal fabuleux. L'accord des traditions sémitiques et indo-européennes, sous ce rapport, est complet. Dans une légende polonaise, variante évidente de l'ancien mythe des Hespérides, le faucon prend la place du serpent; une jeune princesse, par une malédiction magique, est enfermée dans un château d'or placé sur une grande montagne de glace; devant le château, se trouve un pommier aux pommes d'or. Personne n'a pu parvenir à ce château. A moitié chemin, un faucon aveugle le cheval, de manière que le chevalier qui va pour délivrer la jeune princesse est renversé dans l'abîme. Un jeune héros prédestiné parvient enfin à tuer le faucon, et à cueillir les pommes d'or; il en donne au dragon qui veille à la porte, pénètre ainsi dans le château et délivre la jeune princesse.

Dans un chant populaire des enfants de l'Allemagne, on demande à la cigogne d'où elle vient; elle répond : *I min faders affilgärd* (de la pommeraie de mon père); la cigogne, d'après les croyances germaniques, est censée amener dans cette vie et emporter dans l'autre les petits enfants. En Souabe, les enfants demandent au scarabée, appelé « oiseau du soleil », de leur apporter des pommes de la maison de leur père : « Sonnevögele, flieg aus, flieg in meines Vaters Haus, komm bald wieder, bring mir *Aepfel* und Bire. » D'après une légende populaire du Hanovre, qui fait partie des *Nordische Sagen* de Kuhn, une jeune fille descend à l'enfer par un escalier qui se présente à ses yeux sous le pommier de la basse-cour de sa maison. Elle voit un jardin, où le soleil semble encore plus beau que sur la terre; les arbres sont en fleurs et chargés de fruits. La jeune fille remplit son tablier de pommes, qui deviennent d'or dès qu'elle revient sur la

terre. Nous avons ici, comme dans tous les contes analogues, une représentation évidente du voyage du soleil dans la nuit. Dans un chant populaire des Lettes (cf. Mannhardt, *Die lettischen Sonnenmythen*), le pommier représente évidemment un arbre solaire, une personnification du soleil. Le soleil perd d'abord sa pomme d'or et pleure ; on l'engage à s'endormir dans la pommeraie, et on lui fait espérer que, le lendemain, il retrouvera sa pomme d'or ; le soleil pleure ensuite, parce qu'il a perdu sa nacelle d'or : on le console en lui disant qu'il en aura une autre, moitié d'or, moitié d'argent. Quel commentaire plus éloquent du voyage d'Héraclès aux Hespérides ?

Bitterlich weint das Sonnchen
Im Apfelgarten.
Vom Apfelbaum ist gefallen
Der goldene Apfel.
Weine nicht, Sonnchen,
Gott macht einen andern,
Von Gold, von Erz,
Von Silberchen [1].
Stehe früh auf Sonnentochter,
Wasche weiss den Lindentisch,
Morgen früh kommen Gottes Söhne
Den goldenem Apfel zu wirbeln.
Schlafe, schlafe, Sonnchen,
Im Apfelgarten.
Voll sind deine Aeuglein
Mit Apfelbaumblüthen.
Einfuhr die Sonne
Zum Apfelgarten,
Neun Wagen zogen
Wohl hundert Rosse.
Schlummre, o Sonne,
Im Apfelgarten,
Die Augenlider
Voll Apfelblüthen.
Was weint die Sonne
So bitter traurig?

[1] Dans ces trois pommes de fer, d'argent, d'or, on peut reconnaître la nuit grise, l'aube, l'aurore.

Ins Meer versunken
Ein golden Boot ist!
Wein' nicht, o Sonne,
Gott baut ein neues,
Halb baut er's golden,
Und halb von Silber.

Ce chant mythologique ne nous laisse aucun doute sur l'identité du pommier avec le soleil; cette identité est encore confirmée par une énigme mythologique suédoise : « Notre mère a une couverture que personne ne peut plier; notre père a plus d'or qu'on n'en peut compter; notre frère a une pomme que personne ne peut mordre. » Et on explique : « Notre mère, c'est la terre; la couverture de la terre est le ciel; notre père, c'est Dieu le père céleste; les étoiles d'or sont innombrables; notre frère, c'est le sauveur céleste, dont la pomme est le soleil. »

Plusieurs chants populaires demandent à différents oiseaux des ailes pour voler jusqu'au pays où un jeune enfant joue avec des pommes d'or. Dans un chant populaire du Monténégro, le pacha épouse, sans doute par force, la petite sœur du soleil; la jeune fille s'élève de terre, jette au ciel trois pommes d'or; de ces trois pommes, comme si elles étaient des foudres, l'une retombe et frappe celui qui conduit la noce, l'autre, le cheval du pacha, la troisième, les six cents convives. Dans un chant roumain, publié par Marianescu, l'enfant Jésus, sur le sein de la sainte Vierge, s'agite, ne veut pas s'endormir et pleure; pour le calmer, la vierge lui donne *deux pommes;* l'enfant en jette une en haut, qui devient la lune; il jette l'autre, qui devient le soleil. Après cet exploit, la vierge Marie lui annonce et promet qu'il deviendra le Seigneur du Ciel. Dans le conte populaire anglais : « La bataille des oiseaux » (variante de la légende d'Héraclès qui, de retour des Hespérides, nettoie les étables d'Augias), le géant ordonne à son jeune disciple de nettoyer, en une seule nuit, son immense étable, « à ce point, qu'une pomme d'or puisse y rouler d'un bout à l'autre. » Il est clair que l'étable immense

est le ciel ; la nuit est l'étable ; le héros solaire, pendant la nuit, fait pénitence et nettoie l'étable, c'est-à-dire, chasse les ombres ; la pomme d'or est le soleil lui-même, qui roule d'un bout à l'autre du ciel. (Cf. pour différentes versions nordiques du conte mythologique de la pomme solaire : Brueyre, *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, et Cox (*Mythologie of the Arian Nations.*)

Lorsqu'on voit, dans les contes populaires ci-dessus, trois pommes d'or ou trois oranges, il faut songer à la représentation de trois moments de la vie solaire, à partir du soir pour arriver au matin (et, possiblement, dans quelque version, à partir du matin, pour arriver au soir). Dans les *Notti*, de Straparola, par la grâce de trois pommes que la sirène donne à la belle princesse, celle-ci obtient de voir son mari, Fortunio, d'abord jusqu'à la poitrine, puis jusqu'aux genoux, et enfin en entier. Indra, dans un hymne védique, guérit aussi, en trois périodes nocturnes, la sombre jeune fille Apalâ, tombée malade et devenue laide, jusqu'à ce qu'elle reparaisse resplendissante de beauté. Le dieu Apollon était représenté avec une pomme à la main ; comme symbole solaire, les mille trabans des rois de Perse portaient sur leurs bâtons des pommes d'or, d'où leur nom de *mélophores* « porteurs de la pomme ».

Pouliot (*Mentha pulegium*). — M. Pitré m'écrit que, dans la crèche de Noël, les enfants siciliens placent toujours le pouliot qui, à l'heure de minuit, lorsque l'enfant Jésus voit le jour, se met à fleurir (cf. *Houx*) ; on dit que le même prodige se renouvelle la nuit de la Saint-Jean. Dans l'*Hortulus*, de Walafridus Strabo, nous lisons, au aujet du *pulegium* :

> Hoc apud Indorum tanti constare peritos
> Fertur, apud Gallos quanti valet indica nigri
> Congeries piperis.

Macer Floridus, *De Viribus Herbarum*, le recommande beaucoup contre les morsures des serpents et contre le mauvais œil. A Belpasso, en Sicile, on offre le pouliot aux maris

et aux femmes qui se querellent entre eux, en ajoutant ces vers :

Chistu e' lu *puleju;*
A cu' avi la mugghieri tinta,
Lu maritu e' peyu.

A Salaparuta (Sicile), on lie les branches du figuier avec du pouliot, pour que les premières figues ne tombent point avant d'avoir atteint leur maturité.

PRIÇNIPARNÎ, proprement l'arbre *aux feuilles tachetées*; on l'a identifié avec l'*Hemionitis Cordifolia* Roxb.; le commentateur indien de Kâtyayana a vu en elle une *mâshaparnî* qui serait la *Glycine debilis* L. On invoquait, dans les temps védiques, cette plante comme une déesse : « La déesse Priçniparnî, lit-on dans l'*Atharvavéda*, nous apportait la santé »; d'après Suçruta (I, 377, 7), cité par le professeur Weber, on l'employait dans le septième mois avec du lait, contre le danger d'un avortement. L'Atharvavéda dit que *Priçniparnî* victorieuse tue le monstre Kanva qui mange le germe, chasse les monstres Kanvas, mangeurs de chair, qui s'attaquent au principe de la vie. On l'appelle aussi *atiguhâ*, c'est-à-dire « très cachée, très mystérieuse ».

PUTRADA, GARBHADATRÎ, PUTRADATRÎ, c'est-à-dire *qui donne des fils.* — Noms de différentes plantes indiennes auxquelles on attribue des propriétés spéciales pour faciliter la conception et la génération (cf. *Mandragore*); le dictionnaire de Böhtlingk et Roth identifia la *putrapradâ*, « celle qui donne des enfants », à une espèce de *solanum.*

PUTRAGÎVA ou PUTRAMGÎVA. — Proprement « celui qui fait vivre l'enfant », espèce de noyer indien, dont on suspend les noix en collier au cou de l'enfant, dans l'espoir qu'il vivra longtemps et en bonne santé. (On peut comparer ici le *sempervivum tectorum* et les usages italiens qui s'y rapportent.)

RAIPONCE (*Raphanus sativus* L.). — Racine funéraire et anthropogonique, probablement symbole du soleil mourant. Dans le temple d'Apollon, à Delphes, elle était considérée

comme la nourriture par excellence et apportée sur des plats en or. Dans une énigme populaire de Ferrare, on compare la raiponce à un compère qui est enseveli sous la terre :

Vagh int l' ort,
Trov me compar mort,
A ciap un cortell,
Agh taj al più bel.

(Je vais dans le potager; je trouve mon compère mort; je saisis un couteau; je coupe le plus beau.)

Voici un conte mythologique inédit de la Calabre, que je tiens de M. Saverio Maria Greco : « Une pauvre fille qui errait toute seule dans les champs, ayant déraciné une *raiponce*, voit un escalier, par lequel elle descend au palais des fées qui s'intéressent à elle. Elle demande à retourner chez sa mère. Elle l'obtient et raconte à sa mère que tous les soirs elle entend un bruit, sans voir personne. La mère l'engage à allumer une bougie et à regarder dans le miroir. Le second soir, la jeune fille ayant obéi, voit un jeune homme d'une superbe beauté, tenant un miroir sur sa poitrine. Le troisième soir, elle veut regarder de plus près ; une goutte de cire tombant sur le miroir l'obscurcit ; le jeune homme se réveille (comme dans la fable d'Amour et Psyché), et crie : *pars*. La jeune fille s'en va ; les fées lui donnent un peloton de fil, lui disant de monter sur la plus haute montagne, puis d'abandonner à lui-même le peloton, et de le suivre jusqu'à ce qu'il s'arrête. La jeune fille obéit. Elle arrive ainsi dans une ville toute triste et en deuil, à cause de l'absence de son prince. La reine, qui était à la fenêtre, voit passer la jeune fille et la fait monter ; la jeune fille accouche d'un bel enfant, et un bottier, qui travaille pendant la nuit, se met à chanter :

Dormi, dormi, figlio mio,
Se la mamma un dì sapesse
Che tu sei figlio mio,
In una culla d' oro ti addormirebbe
E dentro fasce d'or;
Dormi, dormi, figlio mio.

La reine demande à la jeune fille ce que cela peut signifier. La jeune fille lui apprend que le prétendu bottier est le prince lui-même, qui doit, par la volonté du destin, demeurer loin de son palais royal, jusqu'au jour où le soleil se lèvera sans que le prince s'en aperçoive. La reine ordonne alors de tuer tous les coqs, et de couvrir toutes les fenêtres avec un drap noir piqué de diamants, pour que le prince s'imagine qu'il fait nuit, même après le lever du soleil. Le prince, ainsi trompé, revint dans son pays, et épousa la jeune fille chère aux fées. »

D'après le livre *De mirabilibus mundi*, attribué à Albert le Grand, le jus de raiponce, mêlé avec d'autres substances, rend insensible au feu : « Experimentum mirabile quod facit homines ire in ignem sine laesione, vel portare ignem vel ferrum ignitum sine laesione in manu : Recipe foecem bismalvae, et albumen ovi, et semen psilli, et calcem et pulveriza, et confice cum illo albumine *succum raphani;* commisce; ex hac confectione illinias corpus tuum vel manum et dimitte siccari, et postea iterum illinias et post hoc poteris audacter sustinere ignem sine nocumento. »

Dans certains contes, la possession de la raiponce, comme celle des cerises, des fraises, des bottines rouges, suscite entre enfants des querelles qui vont parfois jusqu'au meurtre. C'est pourquoi, dans les anciens livres des songes, la raiponce, vue en rêve, est signe de querelle. (Cf. *Rave.*)

Rasrivtrava ; en russe, proprement *l'herbe qui ouvre.* — Plante qui rompt les chaînes, brise et ouvre les serrures ; vertu magique attribuée déjà à l'*eisenkraut*, à la *primula veris*, ou clef du printemps, à la fougère, au noisetier, au *rameau d'or* de Virgile (*Énéide*, VI, 136) :

Latet arbore opaca
Aureus et foliis et lento vimine ramus,
Junoni infernae dictus sacer. Hunc tegit omnis
Lucus, et obscuris claudunt convallibus umbrae.

Rave. — La rave, ainsi que la raiponce (cf.), a une signification funéraire. C'est pour une rave que le loup et le re-

nard se querellent (cf. *Avoine*). Dans les *Kindermährchen* des frères Grimm (n° 146), une rave pousse au fratricide. La rave, comme la raiponce, se change facilement dans la tradition populaire en une personne vivante. J'ai déjà remarqué ailleurs que certains proverbes, pris maintenant dans un sens ironique et négatif, étaient à l'origine de simples affirmations, ou, pour mieux dire, des énigmes. Tel est, par exemple, le proverbe italien : *Trar sangue da una rapa* (tirer du sang d'une rave). Dans les contes populaires, on verse précisément du sang à cause d'une rave ; la rave, ensuite, dans les mêmes contes, se ranime, pousse et devient un homme. Ainsi le proverbe, si on l'explique mythologiquement, a un sens très clair ; sans cela, on ne devinerait jamais pourquoi le langage populaire serait allé choisir précisément la rave, qui pourtant a du suc, comme terme de comparaison pour indiquer quelque chose de sec, dont on ne peut absolument rien tirer. Le proverbe, ayant perdu sa première forme énigmatique, a pris aussi une autre signification, assez grotesque, qui nous frappe maintenant, à cause précisément de son étrangeté. D'après une légende germanique, évidemment solaire, le diable nocturne, le génie de la montagne profite de l'absence du fiancé (le soleil), pour faire sa cour à une jeune princesse ; la princesse désire avoir des compagnes : le génie arrache des raves, qu'elle touche avec une verge magique et change en jeunes filles ; mais celles-ci demeurent jeunes, seulement autant que les raves conservent leur suc ; alors, le génie lui fournit d'autres raves fraîches ; elle en touche, avec sa verge, une qui devient abeille ; la princesse l'envoie comme messagère à son époux, pour lui apprendre qu'elle est prisonnière du génie : l'abeille ne revient pas ; elle en touche une seconde qui devient grillon, et dépêche le grillon auprès de son époux ; mais le grillon non plus ne revient pas ; elle en touche une troisième qui devient cigogne, la cigogne ramène l'époux. Alors, la princesse engage le génie à compter les raves ; pendant qu'il compte, — et de là est venu, dit-on, au génie de la montagne, le nom de *Rübezahl* (le compte des

raves), — la princesse touche de sa verge une rave et en fait un cheval. Sur ce cheval, les deux époux se sauvent.

Rheum ribes (groseillier). — D'après la légende cosmogonique iranienne rapportée dans le *Bundehesch*, le premier couple humain, *Maschia* et *Maschiâna*, sortit d'un grose il lier. Les deux groseilliers en formaient d'abord un seul. Plus tard seulement ils furent séparés. Dans ces deux plantes Ahuramazda versa une âme, et ainsi naquirent sur les groseilliers les deux premiers êtres humains. Chez les Phrygiens, on croyait que les Korybantes, qui passaient pour avoir été les premiers hommes, avaient d'abord été des arbres, étaient nés de l'arbre (δενδροφυεῖς).

Ricin, en sanscrit *Eraṇḍa*. — L'ample feuille de cette belle plante a été comparée dans l'Inde au large sein (peut-être pendant) d'une paysanne. « Dér *eraṇḍa* hier, dessen Blätter, durch die Ritzen des Zaunes gedrungen sind, zeigt den jungen Burschen gleichsam an : « hier im Hause wohnt « eine Bauersfrau, mit so vollem Busen. » (Weber, *Saptaçataka von Hâla*, 260.) Le professeur Weber ajoute ce qui suit : « Eranda, Ricinus communis, etc. Das tertium für den Vergleich des Verses liegt wohl darin, dass der Busen der im Hause wohnenden Frau ebenso alle Bande sprenge, wie die Blätter des eranda sich durch jede Ritze hindurchzwängen? » Dans Govardhana, 203, l'*halikavadhû* ou paysanne, gît et s'agite sur une feuille d'*eraṇḍa*.

Riz. — Le riz joue, dans les croyances populaires orientales, à peu près le même rôle que le blé dans la tradition européenne : il est essentiellement un symbole de vie, de génération, d'abondance. Girard de Rialle, parlant, dans sa *Mythologie comparée*, des Dayaks de Bornéo, fait cette remarque : « Pour eux, le *riz* a son esprit, ou son âme, son *samangat padi*, en l'honneur duquel ils font des cérémonies, dans le but de l'empêcher de partir et de ruiner ainsi la récolte ; » et, à propos des Karens de la Birmanie, il ajoute : « Ces Karens sont convaincus que chaque plante, comme toute autre chose, a son *là* ou *kelah*. » Le riz a son *là*, son âme personnelle, et

quand la récolte a mauvaise mine, on prononce une curieuse prière pour le rappeler : « Viens, ô *kelah du riz*, reviens! Viens vers la rizière, viens vers le riz! Viens du couchant, viens du levant, viens du bec de l'oiseau, de la bouche du singe, du gosier de l'éléphant! Viens de tous les greniers! O *kelah du riz*, reviens vers le riz! » Chez le même : « Dans le royaume de Siam, on offre du riz et des gâteaux aux arbres, avant de les abattre. Au Bengale, un grand pèlerinage a lieu vers un arbre *bela*, auquel on offre du riz, de l'argent, des victimes; l'influence aryenne, brahmanique, en a fait l'habitation d'un dieu inférieur; nul doute cependant qu'il n'y ait là les vestiges d'un culte fétichique à un grand arbre. » Le riz joue un grand rôle dans les cérémonies nuptiales de l'Inde. Le *Grihyasûtra* d'Açvalâyana nous apprend qu'après avoir fait faire trois tours à la mariée autour de l'autel, à chaque tour, on place du riz dans ses mains (cf. la cérémonie romaine dite *confarreatio*). On verse aussi du riz sur la tête des époux. Dans les noces des princes, au lieu de riz, on verse parfois des perles. Le quatrième jour des cérémonies nuptiales, les jeunes mariés, pour la première et unique fois de leur vie, mangent assis l'un à côté de l'autre, devant le même plat; le dernier jour, l'époux et l'épouse célèbrent ensemble le sacrifice du *soma*, pendant lequel ils jettent dans le feu du riz humecté avec du beurre. Lorsqu'on impose le nom à l'enfant nouveau-né, on le place sur un linge rempli de riz, et on le secoue ainsi. Pour la naissance d'un fils de brâhmane, dans l'Inde, le père, faisant d'abord retirer les femmes, place sur la tête de l'enfant du riz *akshata* teint en rouge; on croit, par cette cérémonie, éloigner de l'enfant le mauvais œil. On emploie aussi le riz pour découvrir les sorcières : « Another metod, écrit l'auteur de l'ouvrage *The Hindoos* (London, 1835, II, 24), is to envelope small portions of rice in cloths, marked as above (cf. *Çâla*), and to place the whole in a nest of white ants. Should the termites devour the rice in any of these mystic bags, the charge of sorcery is thereby established against the woman whose name it bears. » Dans

le *Voyage aux Indes Orientales* (III) du père Vincenzo Maria da Santa Caterina, nous lisons que, dans l'Inde, pour obtenir des enfants, et contre les maladies des femmes, on offrait du riz avec du safran. Les jeunes filles qui désirent un époux, promettent d'offrir aux dieux du riz cuit (allusion à l'usage nuptial rapporté ci-dessus). Dans la consécration indienne du *brahmaćârin* ou disciple brahmanique, le père du candidat portait dans ses mains une coupe remplie de riz; les assistants, après le bain, couvraient de riz le candidat. Açvalâyana dit que le disciple demandait l'aumône « pour apprendre les Védas ». Il obtenait, en aumône, du riz qu'il faisait cuire chez lui au coucher du soleil. Lorsque le riz était cuit, ajoute le commentateur Nârayana, le disciple disait à son maître : « La nourriture du pot (c'est-à-dire la soupe au riz) est prête. » Dans les sacrifices à Rudra, poursuit Açvalâyana, on jette dans le feu l'écorce du riz, les grains de riz les plus minces, la queue, la peau, la tête et les pieds de l'animal sacrifié. La victime était arrosée avec de l'eau de riz et d'orge. Dans les temps de jeûne et de pénitence, on arrosait et on bénissait des grains de riz ou d'orge, et on en faisait l'offrande à différentes divinités. Dans certaines cérémonies funéraires, pour apaiser les âmes des trépassés, on réservait aux corbeaux du riz et autres mets, et, dans les sacrifices, le reste de l'offrande (cf. le quatrième acte de la *Mṛićch'akatî*).

Le riz est l'objet d'un véritable culte dans l'Inde; on n'ose le toucher avant d'avoir fait ses ablutions. C'est le voyageur italien du XVIe siècle qui nous l'apprend : « Nè prima d'essersi lavati, gli Indiani toccano il riso, e, non potendo lavarsi, mangiano altro, ma riso no, considerandosi come un cibo sacro, un cibo benedetto; perciò nelle navigazioni lunghe, per le quali non possono gli Indiani scendere a terra e lavarsi, non mangiano riso. E le abluzioni sono la lor principal faccenda nel giorno e non le risparmiano; oltre alle private, hanno le pubbliche le quali si fanno negli stagni, con donazioni all'idolo, gettandosi nello stagno stesso oro, argento, pietre preziose che l'idolo ha quindi cura, partiti i penitenti e

i devoti di raccogliere. » Barthema a vu les cérémonies solennelles qui accompagnent, dans l'Inde, les semailles du riz; c'est au son d'une musique joyeuse que les prêtres, *uomini vestiti da diavoli*, dit notre voyageur, demandent aux dieux une heureuse récolte.

Schlegel (*Uranographie chinoise*) nous décrit une cérémonie agricole superstitieuse de la Chine, qui est, sans doute d'origine indienne. (Cf. *Semences.*) A Emui, pour la fête printanière du feu, « les prêtres de Tao font le tour du brasier, portant une corbeille remplie de sel et de riz, dont ils jettent de temps en temps une poignée sur le feu, pour conjurer les flammes et obtenir une année abondante. » Ici, le feu est un symbole du soleil : le riz aime l'humidité, et l'astre brûlant pourrait anéantir la récolte. Une légende du Japon nous fait voir qu'en ce pays la culture du riz est d'importation étrangère. « Dans les temps reculés, écrit M. Savio, dans son livre sur le Japon (Milan, 1875), les bonzes de Nikko, ainsi que les autres habitants, se nourrissaient seulement de racines et d'herbes, n'ayant autre chose pour se nourrir, lorsqu'un moine aperçut une souris qui allait déposer dans un coin des grains de riz et d'autres blés. Le bonze se demandait d'où la souris pouvait être arrivée, et il décida de la suivre; mais comment y parvenir? Il attrapa la souris; il attacha à l'un de ses petits pieds un fil, et tenant dans sa main l'autre bout du fil, il la laissa partir. Le bonze fut conduit ainsi dans un pays lointain et inconnu, appelé *Aschivo* (mot qui signifie, dit-on, pied et fil), où poussait le riz avec d'autres blés. Le bonze apprit ainsi à cultiver le riz ; l'heureuse découverte fut bénie, et la souris fut adorée comme un dieu, sous le nom de *Daikoku-sama*. Depuis ce jour-là, la souris est vénérée par tous les pauvres et son image renversée est suspendue comme un fétiche dans plusieurs maisons japonaises. »

Chez les Arabes, de même, le riz est une nourriture sacrée; il serait né d'une goutte de sueur de Mahomet, tombée du paradis : « Coeteras ciborum delicias, écrivent les auteurs

maronites (Gabriel Sionite e Jean Hesconite) du livre *Arabia* (Amstelodami, 1633), non agnoscunt praeter *oryzam*, quae in deliciis summopere apud illos est, tum quia ea terra nimis abundat, tum quia inepte Mohamedis sequaces confabulantur ortam esse ex ipsius Mohamedis sudore antequam mundo se se manifestaret, mundum infestaret pene dixerim, cum thronum Dei circuebat in paradiso. Deus enim conversus respexit eum, Mohamedes prae pudore sudavit, tergensque digito sudorem, sex extra paradisum guttas misit, ex quarum una rosa, ex altera oryza productae sunt; ex reliquis quatuor, quatuor Mohamedis socii nati sunt. » D'après les mêmes traditions arabes, le plat national, composé d'un mélange de riz avec d'autres ingrédients, appelé *Kuskussú*, aurait été révélé à Mahomet par l'ange Gabriel lui-même; Mahomet devait en manger chaque fois qu'il avait à combattre ou qu'il s'unissait avec une femme.

On peut encore citer ici un conte mythologique, ou plutôt un mythe de l'Afrique méridionale, concernant le riz. Il nous est révélé par le *Brief Account of Bushman Folk-lore*, du docteur Bleek : Une belle femme ayant mangé d'un certain riz bushman, appelé « œuf de fourmi », devint une lionne. Mais cette même lionne, lorsque la magie fut dissipée par la sœur cadette et par les frères de la belle femme qui avait mangé le riz enchanté, reprit son ancienne forme, et détesta le riz bushman; on dit qu'elle est l'épouse de l'étoile appelée Cœur de l'Aurore. Chez les Bushmen, doit exister un autre conte mythologique concernant leur riz, à en juger par ce titre indiqué par le docteur Bleek : « What the so called Bushman-rice does, when the star Altair comes out. »

Romarin. — Plante aromatique devenue funéraire. Son arome passait pour conserver le corps du trépassé, et son feuillage toujours vert semblait un gage d'immortalité. Dans le nord, ceux qui accompagnent le mort, portent souvent une branche de romarin. Dans la chanson de Marlborough, le tombeau du héros est entouré de cyprès et de romarin. Pour Orphelia, le romarin réveille le souvenir. « *There's rose-*

mary; that's for remembrance », dit la pauvre folle à Laertès, en lui donnant du romarin. Un proverbe sicilien dit que le romarin est réservé pour les morts :

Cc' è tant 'ervi all' orti
E cc' è la rosmarina pi li morti.

Un conte de fée sicilien nous apprend ce qui suit : Une reine stérile alla dans son jardin et, en regardant un romarin, se prit à l'envier à cause de ses branches nombreuses. Elle devint enceinte et accoucha d'un romarin, qu'elle arrosa quatre fois par jour avec du lait. Le roi d'Espagne, neveu de la reine, ayant volé le pot de romarin, l'arrosa avec du lait de chèvre. Un jour qu'il jouait de la flûte, il vit sortir du romarin une belle princesse, et il en tomba amoureux. Mais, obligé de partir pour la guerre, il recommanda le romarin au jardinier. Les sœurs du roi ayant trouvé la flûte se mirent à jouer ; la belle princesse sortit du romarin ; les sœurs du roi, tourmentées par la jalousie, la frappèrent. La belle princesse disparut; le romarin commença à dépérir; le jardinier, par crainte du roi, s'enfuit. A l'heure de minuit, il entend un dragon qui parle à sa femme et lui raconte l'histoire du romarin; le jardinier apprend, par leur entretien, que la plante reverdira si on l'arrose avec leur graisse (c'est par l'humidité, le gras de la nuit, que chaque jour renaît, dans le ciel oriental, la belle princesse Aurore); il tue le dragon et sa femme; de leur graisse il arrose le romarin ; ainsi le charme est vaincu : le roi revient et il épouse la belle *Rosamarina* (Rose de mer, *rhos marinum*, proprement rosée de la mer). On dit, en Sicile, que le romarin est cher aux fées ; et que les jeunes fées, changées en serpents, s'y cachent.

Au lieu de l'encens, trop coûteux, les anciens employaient souvent dans leurs cérémonies religieuses et spécialement funéraires, le romarin. On ornait de romarin les lares romains; et dans les fêtes paliliennes, on se servait du romarin comme d'un moyen de purification. Dans une recette du XVe siècle, publiée à Livourne (1868), par M. Chiarini, on

recommande les fleurs de romarin, la rue, la sauge, le coing, la marjolaine, le fenouil, etc., pour conserver la jeunesse. Dans la campagne de Bologne, on prétend que les fleurs de romarin, mises en contact avec la chair, et spécialement avec le cœur, donnent de la gaieté. Dans l'Andalousie, d'après Caballero, le *romarin* (ainsi que le *genévrier*, dans d'autres traditions) aurait donné asile à la vierge Marie, durant sa fuite en Égypte. Il se met, dit-on, en fleur le jour de la Passion, parce que la vierge Marie, sur le romarin, a étendu le linge et les habits de l'enfant Jésus ; et il porte bonheur aux familles qui en parfument la maison *en la noche buena* (dans le bonne nuit, la nuit de Noël ; cf. *Genévrier*). Dans l'Havelland, le pasteur reçoit des jeunes mariées, pour leur noce, une tasse de bière, une bougie et une branche de romarin entourée de fils de soie rouge. A Hildesheim, le vendredi-saint, on frappe les femmes avec du romarin ou avec des branches de sapin, en leur demandant un cadeau. D'après une note d'Elpis Melaina à un chant nuptial crétois, le romarin serait, pour les habitants de l'île de Crète, le symbole de la sincérité.

Rose. — La rose doit bien moins à la mythologie qu'à sa propre beauté et à son titre mérité de *reine des fleurs*, sa gloire et sa popularité. L'histoire de la rose exigerait, à elle seule, un livre, comme elle a donné lieu à des poèmes et à des romans. Ici, je ne fournirai que des contributions mythologiques et légendaires, laissant de côté toutes les louanges, qui ne tiennent point au mythe, des poètes de tous les pays, depuis les poètes lyriques persans, depuis Salomon, qui voit une rose dans l'épouse du Cantique et Sapho et Anacréon, jusqu'à la charmante comparaison de Malherbe. Ces louanges imagées des poètes ont sans doute popularisé le culte de la rose[1] ; mais elles ne sont point sorties de la tradition populaire, de même qu'elles n'ont eu presque aucune influence sur elle. Mais lorsque la rose, dans le *Roman de la rose*, de

[1] Pour Rückert, par exemple, le Soleil est « Eine goldne Ros' im Blau », et pour Heine « die Rose des Himmels, die feuerglühende ».

Lorris, devient le prix de l'amour et du courage[1], lorsque, dans le roman d'Apulée, l'âne redevient homme en mangeant des roses, lorsque tous les poètes se trouvent d'accord pour nous représenter l'aurore comme une jeune fille qui répand des roses (Homère l'appelle ῥοδοδάκτυλος, *aux doigts de rose*[2]), nous devons considérer toutes ces images et tous ces récits comme mythologiques.

Dans le roman hindoustani *Gul o Sanaubar* (*Rose et Cyprès*, traduit par Garcin de Tassy), pour obtenir la main de la princesse, il faut savoir répondre à cette question : « Qu'a fait Gul (Rose) à Sanaubar (cyprès)? » Si l'on ne parvient pas à la résoudre, on perd la tête. Le jeune prince Almâs arrive dans la ville de Vâcâf, au Caucase, pour apprendre le grand secret; on lui dit que Sanaubar est le nom du roi de ce pays, que Gul est le nom de sa femme, et que le roi a ordonné de faire mourir tout voyageur qui prononcera le nom de Gul et s'informera d'elle. Gul était une femme infidèle, fille du roi des fées; le roi Sanaubar la tient prisonnière, et la traite fort mal. Toutes les nuits, sans y manquer, la reine Gul, revêtue de ses habits royaux, va à l'écurie, monte un des chevaux particuliers du roi, va se promener chez les nègres, ses amis, puis, vers la fin de la nuit, elle revient, remet le cheval à l'écurie et rentre au palais ; à la fin, le roi Sanaubar surprend l'intrigue et châtie la femme infidèle et ses nègres. Gul semble ici représenter l'aurore du soir, que l'on figure souvent, dans le mythe, belle, mais perfide et malfaisante, qui trahit son époux, le soleil, et s'abandonne, comme Médée,

[1] Le sujet du *Roman de la rose* a été résumé au XVIe siècle par un sonnet de Baïf, dans les deux dernières strophes :

L'amant dans le verger, pour loyer des traverses
Qu'il passe constamment, souffrant peines diverses,
  Cueil du rosier fleuri le bouton précieux.
Sire, c'est le sujet du *Roman de la rose,*
Ou d'amours épineux la poursuite est enclose:
  La rose c'est d'amour le guerdon précieux.

[2] Dans le conte de Perrault, *les Fées,* ainsi que dans d'autres contes, lorsque la jeune fille ouvre la bouche pour parler ou pour rire, il lui sort de la bouche des roses et des perles.

à des œuvres diaboliques. L'aurore du matin, au contraire, est une déesse, une fée, une jeune fille secourable, bienfaisante, qui illumine et donne la lumière à tout le monde; telle est aussi la rose, dans le conte hindoustani intitulé *la Rose de Bakawali* (traduit aussi par feu Garcin de Tassy): « On fit venir, est-il dit, de grands médecins, aussi habiles qu'Avicenne et comparables même au Messie, lesquels s'accordèrent à déclarer que le seul remède à la cécité du roi, c'était la rose de Bakavali; la vertu de cette rose était telle, que, non seulement elle pourrait guérir le roi, mais même un aveugle-né. Les fils du roi vont à sa recherche; la belle sirène Lakka (la lune) dit à Taj-ulmuluk : « Sache que *la rose dont tu parles se trouve dans la région du soleil*[1], et qu'un oiseau même ne pourrait y parvenir. Bakawali est fille du roi des fées; cette rose se trouve dans son jardin. Dans le jardin, il y avait un bassin, dont les bords étaient enrichis de diamants, et qui était plein d'eau de rose. On avait adapté aux espèces de rigoles qui l'entouraient des tuyaux garnis de perles de la plus belle eau. Au centre du bassin s'élevait une fleur épanouie, extrêmement belle et d'une excellente odeur. Taj-ulmuluk comprit sans peine que c'était la rose de Bakawali. Sans hésiter, il ôte ses vêtements, entre dans le bassin et va cueillir la rose de son désir. Revenu sur le bord, il s'habille de nouveau, et serre la fleur dans sa ceinture. Par le frottement de la rose merveilleuse, les yeux du roi aveugle deviennent « lumineux comme des étoiles », et Bakawali, devenue femme « au corps de rose », sur son passage fait pousser des fleurs. »

Ici, le mythe solaire me semble trop évident pour avoir besoin d'être expliqué. L'étang de Bakawali était rempli d'eau de rose. On raconte que Nurmahal, la sultane bien-aimée de Jehangir, se baignait aussi dans un pareil étang; le soleil donnant sur cet étang, la partie huileuse de l'eau de rose dans laquelle la belle sultane se baignait se condensa

[1] Le même récit dit que *le soleil* est une *rose rouge*.

sous l'action de ses rayons, et ainsi se forma, dit-on, la véritable essence de roses, que les parfumeurs ont ensuite essayé d'imiter artificiellement. C'est sans doute avec l'huile de roses divine que, dans Homère, Aphrodite parfume le cadavre d'Hector. Dans le livre *De Virtutibus herbarum*, attribué à Albert le Grand, on prétend qu'un grain de rose, si on le mêle avec un grain de moutarde, un pied de belette, de l'huile d'olive et du soufre « et de hoc ungatur domus, sole lucente », toute la maison s'illuminera comme si elle était enflammée. L'une des trois Grâces, en Grèce, tenait une rose à la main; les Grâces étaient les compagnes de Vénus; et Vénus elle-même avait, disait-on, donné naissance à la rose, quand de son pied blessé sortirent quelques gouttes de sang. Selon d'autres légendes helléniques, les roses étaient blanches d'abord, et c'est du sang de Vénus qu'elles ont pris leur couleur actuelle (allusion au passage de la lumière blanche *Alba*, à la lumière rose *Aurore*[1].

« Les fleurs, écrit M. Lenormant, au mot *Bacchus* (*Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*), sont aussi du domaine de Dionysos et, en particulier, la rose lui appartient autant qu'à Aphrodite. Dans un des plus beaux fragments de ses dithyrambes, Pindare invite à se couronner de roses en son honneur, et, sur un mosaïque du Vatican, il respire le parfum de cette fleur. Mais il semble que c'était surtout dans le culte du Sabazius thrace que la rose était un symbole capital. Une des principales fêtes des Thiases dionysiaques de la région voisine de Pangée, sous la domination romaine, s'appelait *Rosalia*. Dans la même contrée, la légende plaçait les fameux jardins de roses de Midas (l'emplacement actuel des roses de Bulgarie), personnage en rapport étroit avec ceux du cycle de Bacchus, et la rose y est le type constant des monnaies de la ville de Trazilus. »

Nous retrouvons l'aurore représentée sous la forme d'une guirlande de roses aimée par le soleil, d'un jardin de roses,

[1] On raconte aussi que les roses doivent leur couleur au sang d'Adonis, tué par le sanglier.

de rosiers, dans les chants mythologiques des Lettes, publiés par Mannhardt (*Die Lettischen Sonnenmythen*) :

Was hast den ganzen Sommer
Denn gethan, du liebe Sonne?
Einen Kranz von Rosen flocht ich
Um den jungen Gerstenacker.

— Wo soll ich, meine Mutter,
Mir meine Kleidchen trocknen,
Austrocknen sie im Winde?
Mein Töchterlein, im Garten,
In dem neun Röslein wachsen.

— Und ich fragte : Lieb Maria,
Wo soll ich das Tüchlein waschen?
Lieb' Maria sagte freundlich :
In dem goldnen Rosengarten.

— Sage mir doch, liebe Maria,
Wo soll trocknen meinen Rock ich?
Häng ihn, Knabe, in den Garten,
Wo neun Rosenstöcke blühen. (Cf. *Pommier*.)

— Ich säte eine schöne Rose
In den weissen Sandberg.
Sie wuchs auf lang, gross,
Bis zum Himmel hinauf.

An den Rosenzweizen stig ich zum Himmel hinauf,
Dort sah ich Gottes Sohn
Sein Rösschen sattelnd.
« Guten Morgen, guten Morgen, Gottes Sohn,
Hast du gesehen Vater und Mutter?

Vater und Mutter sind in Deutschland,
Sie trinken der Sonnentochter Hochzeit,
Die Sonne selbst bereitet die Aussteuer,
Den Rand des Fichtenwaldes vergoldend.

— O Zemina (la déesse de la terre), Blumenspenderin,
Wo pflanz' ich das Rosenzweiglein?

Pflanz' es dort aufs hohe Berglein
An dem Meere, an dem Haffe.
Aus dem Rosenstöcklein

Ward ein grosses Bäumlein,
Aeste trieb's bis in die Wolken
Steigen werd' ich in die Wolken
An des Rosenstockes Zweigen.
Und ich traf den jungen Knaben
Auf dem Gottesrösslein.

Cette insistance de la poésie populaire des Lettes sur la même image nous persuade entièrement que la rose mythologique est, le plus souvent, l'aurore, et parfois le soleil. J'ai déjà plusieurs fois remarqué que les mythes de l'aurore et ceux du printemps se correspondent; et, puisque le printemps est la saison des fleurs, rien d'étonnant que chez les Slovènes, les Serbes, les Petits-Russiens, les Roumains, les roses aient fourni le nom (*rusalija*) donné à la fête du printemps (Miklosich rapporte aussi au mot latin *rosa* le nom de la fée champêtre et ondine printanière, *russalka*); que la madone chrétienne qui a remplacé, dans le culte, l'ancienne Vénus (la déesse Aurore et la déesse du printemps), ait adopté comme sien le mois des roses, mai, et que la fête printanière de la Pentecôte, qui tombe au mois de mai, s'appelle *Pascha rosata*, *Pâques de rose* (d'où l'ancien usage des papes, de donner, en ce jour, aux princes les plus pieux une rose en or); enfin, que la guirlande (originairement formée peut-être avec les fruits rouges de l'églantier, *rosa canina*) sur laquelle les femmes pieuses comptent leurs prières à la madone, s'appelle *rosaire*.

Dans la *Rappresentazione di San Tommaso*, la rose est le symbole de la virginité : saint Thomas bénit l'épouse; un fruit de la terre (*frutto di terra*) pousse sur la main de l'épouse; les deux époux en mangent et le trouvent suave; mais ils en restent endormis : l'épouse alors a un songe qu'elle décrit ainsi :

Vidi una pianta in ciel maravigliosa
Qual sopra ogni cosa felice assurge;
Questa a ciascun di noi dava una rosa,
La cui bellezza mai trapassa o fugge.

L'époux a eu le même songe. Saint Thomas se montre et loue leur chasteté ; alors, ils demandent le baptême. Dans les fêtes nuptiales, la rose a joué un grand rôle ; elle figure au nombre des cinq fleurs que lance Kâma, l'Amour indien.

Les filles de joie avaient, à Rome, leur fête, le 23 avril; dans ce jour, consacré à la Vénus Erycina, elles se montraient parées, comme Vénus, de roses et de myrthe. Est-ce par une réminiscence de cet usage païen, qu'au moyen âge l'on condamnait, dans certains endroits, les femmes publiques, les jeunes filles déshonorées, les juifs, à porter une rose comme signe distinctif? Dans les grands repas romains et grecs, les convives portaient des couronnes de rose : on croyait ainsi se garantir de l'ivresse ; quelquefois, par suite de la même superstition, on ornait de roses la tasse dans laquelle on buvait. La rose, symbole de lumière, d'amour, de volupté, devint aussi, comme il est arrivé pour le plus grand nombre des plantes érotiques, un symbole funéraire. Adonis, l'amant de Vénus, est aussi une figure de la mort. Nous avons déjà fait allusion au mythe de la rose née du sang d'Adonis (les Arabes la font naître d'une goutte de sueur de Mahomet). C'est pourquoi on plante de préférence des rosiers et des cyprès sur les tombeaux, et c'est pourquoi encore, dans les légendes persanes, la rose et le cyprès se trouvent entre eux dans une relation si intime. D'après une légende irlandaise, un malade voit passer, devant les vitres de sa fenêtre, un rosier : c'était un avertissement de mort. La chanson populaire vénitienne chante *la fleur de Rosettina*, *morte d'amour*. D'après les *Deutsche Sagen* de Wolf, un moine du XIIe siècle, Iosbert, étant mort en adoration de la vierge Marie, en l'honneur de laquelle chaque jour il récitait cinq psaumes, de sa bouche, de ses deux yeux et de ses deux oreilles poussèrent cinq roses. L'évêque arriva pour en cueillir une et la placer sur l'autel; les quatre autres à l'instant même se fanèrent (l'un des privilèges des dieux de l'Inde est que les fleurs sur leurs têtes ne se fanent jamais).

La *rosa canina* (églantier) passe, en Allemagne, pour sinistre et diabolique. Müllenhoff a entendu, dans le Schleswig, une légende où le diable, tombé du ciel, essaye de se faire, pour y remonter, une échelle avec les épines de l'églantier. Dieu ne permit point à l'églantier de s'élever, mais seulement de s'étendre; alors, par dépit, le diable abaissa vers la terre la pointe des épines. D'autres prétendent que l'églantier a reçu cette malédiction depuis le temps que Judas s'y pendit, c'est pourquoi ses graines sont encore appelées *Judasbeeren* (les baies de Judas). — On doit aussi mentionner ici la prétendue *rose de Jéricho*, qui n'est rien moins qu'une rose; son nom scientifique est *anastatica hierocuntica*. On l'appelle, à Bologne, *rose de la madone*, et les femmes du peuple lui attribuent la propriété de faciliter les couches; cette fleur météorologique, lorsqu'il fait humide, étend ses branches; lorsqu'il fait sec, elle les retire comme une boule. Même si la plante est desséchée, et si on la place dans l'eau tiède, elle étend de nouveau ses petites branches. On fait cette expérience lorsque le moment de l'accouchement approche, et on croit que la délivrance aura lieu au moment même où la fleur aura tout à fait étendu ses branches. En Allemagne, on appelle la rose de Jéricho « Maria's Hand » (main de Marie), parce que la madone, comme la Vénus Genitrix, comme la Diana Lucina, est devenue, dans les croyances populaires chrétiennes, une charitable sage-femme dont la main procure aux femmes en couche une plus prompte délivrance. Ne pouvant s'expliquer autrement le phénomène de cet admirable hygromètre végétal, on songea à un miracle, et à la main toute-puissante de la sainte Vierge.

Roseau. — Il joue un grand rôle dans les contes populaires, rôle à la fois funéraire et anthropogonique. Un conte populaire de la Petite-Russie en fait une plante diabolique. Dans les comptes rendus de Tchubinski sur les travaux de l'expédition ethnographico-statistique russe dans la Petite-Russie (année 1872), nous trouvons ce récit curieux : « Le roseau

appartient au diable, lequel y a fixé sa demeure, et cela du temps même et par la libéralité de Jésus-Christ. Un jour, ayant rencontré le Sauveur, il le pria de lui donner en partage le blé sarrazin et l'avoine, puisque, après avoir aidé le bon Dieu à créer le monde, il n'avait reçu pour lui-même aucune propriété. Le Sauveur le contenta, et le diable en fut si ravi qu'il s'échappa en sautillant, sans même remercier son bienfaiteur. Le loup le rencontra, et lui demanda, le voyant si joyeux : Pourquoi sautilles-tu ? Cette interpellation du loup effraya le diable qui, dans sa confusion, au lieu de répondre : Dieu m'a donné le blé sarrazin et l'avoine, dit : Je saute ainsi parce que Dieu m'a donné le roseau et le laceron (cf.). On dit que, même maintenant, le diable ne se rappelle pas encore le présent que Dieu lui a fait, et croit n'avoir reçu que le roseau et le laceron. A propos du laceron, semé, à ce que l'on prétend, par le diable, au lieu de l'avoine, on raconte qu'une fois le diable pria le bon Dieu de lui faire un présent. Dieu répondit : Qu'est-ce que je puis te donner? Ne pouvant te donner ni le seigle, ni l'orge, ni le millet, je te donnerai l'avoine. Le diable s'éloigna tout joyeux, en criant : Avoine, avoine! Alors saint Pierre et saint Paul demandèrent à Dieu : Seigneur, pourquoi as-tu livré l'avoine au diable? — Comment pourrais-je faire, maintenant, puisque je la lui ai livrée? — Eh bien ! répondit Paul, je vais la lui reprendre. — Comment feras-tu? — Ceci me regarde, ajouta Paul. — Eh bien ! va. Saint Paul dépassa le diable, se cacha sous le pont par où le diable devait passer en criant : Avoine! avoine! Saint Paul poussa un hurlement. Le diable s'arrêta. Pourquoi m'as-tu effrayé? fit le diable. Dieu m'a donné une plante, et maintenant je ne puis m'en rappeler le nom. — Du seigle, peut-être? — Non pas. — Du froment? — Non plus. — Serait-ce du laceron? — C'est ça, c'est ça, répartit le diable, et il s'enfuit en criant : Laceron, laceron! »

Caton, dans son *De Re Rustica*, nous rapporte un usage des paysans romains : ceux-ci, lorsqu'ils avaient une jambe ou un bras cassé, fendaient un roseau et l'appliquaient, avec

certaines précautions, sur la partie blessée; l'opération était accompagnée d'anciennes formules en dialecte rustique, telles que la suivante :

Huat, hanat huat,
Ista pista sista,
Damiabo damnaustra!

que M. Rubieri (*Storia della Poesia popolare italiana*) croit pouvoir interpréter ainsi :

Coeat, canna coeat,
Istam pestem siste,
Da mea bona, damna subtrahe.

Le roseau étant une plante qui se plaît dans les marais et dans les endroits humides, lorsque, à l'approche de la nuit, le jeune héros ou la jeune héroïne solaire tombe dans l'eau, il devient souvent un cornouiller sauvage ou un roseau; du roseau comme du cornouiller on fait une flûte qui chante l'aventure et la mort du héros. Quelquefois on ouvre le roseau, et il en sort une colombe qui parle, jusqu'à ce qu'elle reprenne sa forme de beau prince ou de belle princesse.

Rudraksha. — Proprement *œil de Rudra* (Çiva), ou larme de Rudra, nom donné dans l'Inde au fruit de l'*eleocarpus*, dont on composait des rosaires, en usage spécialement chez les adorateurs du dieu Çiva. On raconte que, pendant la guerre des dieux avec les Asurâs, ou démons, Çiva brûla trois villes; mais il s'affligea grandement, et il pleura beaucoup quand la nouvelle lui vint qu'il en avait aussi brûlé les habitants; de ses larmes tombées sur la terre naquirent ces plantes grimpantes, dont les fruits sont appelés *rudrâkshas*.

Rue. — Herbe chère aux femmes, qui lui attribuent toutes sortes de vertus magiques. Dans la *Thaumatographia naturalis*, de Johnston, on lit : « Ruta libidinem in viris extinguit, auget in foeminis. » A Bologne, on dit qu'il faut, pour qu'elle pousse bien, l'ensemencer avec des injures (comme

le basilic, avec lequel la rue, dans la superstition populaire, présente de nombreuses analogies). On croit qu'elle facilite les couches, et qu'elle est toute-puissante pour éloigner les serpents. On prétend que la belette (dès le temps d'Aristote, *Histoire des animaux*, IX, 6), avant de combattre les serpents, va se frotter contre cette plante redoutée des reptiles. Le médecin Piperno, *De Magicis affectibus* (Napoli, 1625), recommande spécialement la rue contre l'épilepsie et contre le vertige. Il suffisait de la suspendre au cou, en prononçant une formule de renonciation au diable, et en invoquant Jésus. Piperno la présente aussi comme le meilleur remède contre le mutisme causé par quelque enchantement. Dans l'Asie-Mineure, on donnait à la rue le nom homérique de *môly*. Les paysans de Montferrat l'appellent *erba alegra*, et la considèrent comme toute-puissante contre l'hypocondrie. A Venise, la rue dans une maison passe pour un gage de bonheur, mais elle doit être réservée pour les seules personnes de la famille : avec elle, s'en va la bonne fortune de la maison. Lorsqu'on ne peut se procurer la plante, on tâche, du moins, d'en avoir un brin, et on le fourre entre la chaussette et la jambe. Apulée, *De Virtutibus Herbarum*, recommandait, « ad profluvium mulieris », cette pratique superstitieuse : « Herbam rutam circumscribe auro et argento et ebore, et sublatam eam alligabis *infra talum.* » Dans les Abruzzes, la rue fournit un talisman contre les sorcières. On coud des feuilles de rue avec d'autres ingrédients, dans une petite bourse que l'on porte cachée sur la poitrine. On préfère les feuilles sur lesquelles le papillon a déposé ses œufs. En frottant le plancher de la maison avec la rue, on est sûr d'en chasser les sorcières. En Toscane, les bonnes femmes recommandent la rue contre le mauvais œil. Macer Floridus, *De Viribus Herbarum*, écrivait de même :

Cruda comesta recens oculos caligine curat.

Il ajoute que Mithridate, roi de Pont, employait la rue pour se garantir du poison :

Obstat pota mero vel cruda comesta venenis.
Hoc Metridates rex Ponti saepe probavit,
Qui Rutae foliis viginti cum sale pauco
Et magnis nucibus binis caricisque duabus
Jeiunus vesci consurgens mane solebat,
Armatusque cibo tali, quascumque veneno
Quilibet insidias sibi tenderet, haud metuebat.

Un proverbe de la terre d'Otrante dit que la rue guérit tous les maux :

La ruta
Ogni male stuta.

SABINE. — A Bologne, on l'appelle « plante damnée, cyprès des magiciens », à cause du grand emploi qu'autrefois en faisaient les sorciers. On lui attribuait des pouvoirs extraordinaires pour faire avorter les femmes enceintes auxquelles on voulait du mal.

SAINFOIN. — (Cf. *Trèfle*).

SAIVALA ou mieux ÇAIVALA (*Blyxa octandra; Vallisneria*). — Plante aquatique indienne qui pousse dans les étangs, et dont les branches, qui s'enlacent, sont comparées, dans le *Çriñgâra-Tilaka*, à une tresse de cheveux.

SALA, ou mieux ÇALA (*Shorea robusta; Vatica robusta*). — On l'emploie beaucoup dans la construction des maisons indiennes. Avec les branches du *çâla*, on prétend pouvoir découvrir les sorcières dans les villages de l'Inde. Voici comment on s'y prend : on inscrit sur des branches de *çâla* le nom de toutes les femmes du village qui ont plus de douze ans, on trempe ces branches dans l'eau, et on les y laisse pendant quatre heures et demie. Après ce temps, si l'une des branches se flétrit, c'est une preuve que la femme dont le nom est inscrit sur l'écorce est une sorcière (cf. *the Hindoos*, London, 1835, II, 23, et les mots *Riz*, *Sénevé*). Le *çâla* joue un assez grand rôle dans la légende de Buddha. C'est en tenant à la main une branche de *çâla*, que la mère de Buddha enfante le prince divin (cf. Beal, *Travels of Fahhian and Sung-yun*). Mayâ fait un rêve où elle se voit

enlevée, écrit M. Sénart (la légende de Buddha), sur un sommet de l'Himavat, par les quatre Mahârâdjas, dont les femmes la baignent dans une eau divine, à l'ombre d'un *çâla* haut de cent yodjanas. C'est à l'ombre du *çâla* que Buddha passe sa dernière nuit, près de Kuçinagara, avant d'entrer dans le *nirvâṇa* « sous une pluie de fleurs, dont les arbres (des *çâlas*) qui l'abritent couvrent son corps vénéré ». « He Buddha (écrit M. Gerson da Cunha, *Life and System of Gautama Buddha*, London, 1875), then retired to Kuçinagara and entered a grove of sâl-trees (*shorea robusta*); there, during the night he received a gilt of food, from an artizan named Chanda and was seized with illness. At early down next day, as he turned on to his right side with his head to the north, the sâl-trees bending down to form a canopy over his body, he ceased to breathe. »

SALMALI, ÇALMALÎ (*Salmalia Malabarica; Bombax heptaphyllum*). — Arbre indien aux fleurs rouges (d'où ses noms de *raktapushpadha*, *ramyapushpa*, solide, fort, durable, et encore *bahuvîrya*, *dîrghadruma*, *dîrghadru*). On raconte (*Mahâbhârata*, XIII, 5847) que Pitâmâha, le grand Père créateur, après avoir créé le monde, se reposa sous l'arbre *çalmalî*, dont le vent ne parvient pas à remuer les feuilles. (L'un des noms sanscrits de la *çalmalî* est aussi *sthûlaphala*). Cf. *Bodhidruma*. — Dans le code de Yadjnavalkya (III, 3, 222) la *çâlmalî*, à cause de ses grandes et fortes épines (d'où son nom de *kaṇṭakadruma*, « arbre des épines »), figure parmi les arbres de supplices de l'enfer, ce qui nous explique le nom de *yamadruma* « arbre de Yama » (le dieu de l'enfer), donné à la *çâlmalî*. — Une strophe indienne (Böhtlingk, *Indische Sprüche*, III, 7359), reproche à la *çalmalî* de s'élever en faisant de loin étalage de ses fleurs rouges, pour ne rien offrir au voyageur affamé qui s'approche dans l'espoir d'y trouver des fruits.

SAMI, ÇAMÎ (*Acacia suma*); d'après le dictionnaire de Saint-Pétersbourg, *Prosopis spicigera* Lin., ou *Mimosa suma* Roxb.). — Nom d'une espèce d'acacia, au bois très dur,

que les anciens Indiens employaient pour produire le feu. Parmi ses noms propices indiens, on peut citer les suivants : *Çivâ*, *Içana*, *Çañkara*, *Lakshmî*, *Mangalyâ* (heureuse), *Pâpanâçinî* (qui tue le mal), *Tapanatanayâ* (productrice du feu), *Ishtâ*, *Çubhakarî* (qui produit le beau, le splendide, c'est-à-dire le feu), *Subhadrâ* (très heureuse), *Surabhi* (bien parfumée), *Medhyâ* (sacrificale), etc. Une étymologie indienne, assez naïve et enfantine, jouant sur le suffixe *sam*, dit que l'*acacia suma* s'appelle ainsi parce qu'il renferme, il *contient* la chaleur. (*Yaçcâbhyantara-saṁbhṛitôshmavikṛitiḥ proktaḥ çamî sa drumo ;* cf. Böhtlingk, *Indische Sprüche*, II, 4599.) Dans le *Raghuvaṇça*, III, 9, il est dit que la *çamî* contient du feu (*çamî abhyantara-lîna-pâvakâ ;* cf. aussi Manu, VIII, 247). On l'appelle aussi *agnigarbhâ*, c'est-à-dire « dont le feu est l'enfant », « qui enfante le feu ». Dans l'*Harivaṇça*, 13,931, 13,942, on appelle le feu « çamîgarbha », « enfant de la çamî ». Le nom de *çamîgarbha* est aussi donné à l'*açvattha*, parce que c'était avec un bâton d'açvattha considéré comme un mâle, comme un phallus, introduit dans le trou de la çamî, considérée comme femelle ou matrice, ou frotté contre elle, dure et résistante, qu'on produisait le feu dans les temps védiques. La légende dit que Pururavas, un Prométhée indien, produisit le feu en appliquant un bois contre l'autre, c'est à-dire le *pramantha*, ou bâton agitateur d'*açvattha*, contre l'*âranî* d'acacia. La légende pouranique, identifiant la *çamî* avec le principe femelle, représenté par la déesse Pârvatî, la femme de Çiva, lequel fonctionnait dans la génération comme principe mâle, raconte que la déesse Pârvatî, agitée un jour par la passion de l'amour, se frotta légèrement contre le bois de *çamî*, et, par ce simple frottement, en fit sortir du feu, le feu du sacrifice. Dans les noces indiennes, lorsqu'on accomplit le sacrifice, les deux époux prennent, dans les mains, du riz, symbole d'abondance ou de richesse, et des feuilles de çamî, symbole de génération ; alors, la jeune mariée dit : « Je viens de la famille de mon père dans la vôtre ;

maintenant, ma vie et tout ce qui est de moi vous appartient. » Açvalâyana, dans son *Ghṛihyasûtra*, nous apprend que, lorsqu'on bâtissait une maison dans l'Inde, comme souhait de prospérité, on bénissait l'endroit en l'arrosant avec une branche de *çamî* trempée dans l'eau sacrée. De même, on arrosait avec une branche de *çamî* l'endroit où l'on célébrait des funérailles. Dans le midi de l'Europe, on a arrosé de même les maisons, les étables, les temples, avec des branches bénites de palmier, d'olivier, de genévrier et d'autres arbres propices. Nous apprenons encore par *Açvalâyana* que, lorsqu'on coupe la première fois les cheveux à l'enfant de trois ans, on place à côté de lui une coupe avec des feuilles de *çamî*, sans doute pour que ses cheveux repoussent comme les feuilles de l'acacia. Cet usage peut aussi nous aider à nous rendre compte des noms de *keçahantṛiphalâ*, *keçahṛitphalâ*, *keçatantṛiphalâ*, *keçamanthanî*.

Sanguine. — Nom italien de la *cornus sanguinea*, le cornouiller sauvage ; cf. Cornouiller ; en Lombardie, à cause du poison, ou sang, ou suc qu'on en tire, on l'appelle arbre des sorcières.

Santal. — A cause de sa beauté et de son parfum, l'arbre du *santal* (en sanscrit *ćandana sirium myrtifolium*) a beaucoup occupé les poètes indiens. D'après le *Hi-Shai Sûtra* chinois, cité par M. Beal (*A Catena of Buddhist Scripture from the Chinese*), le chariot du soleil est fait en or et en bois de santal ; parmi les arbres du paradis buddhique, d'après le *Kathâsaritsâgara*, figure aussi le *ćandanapâdapa* (l'arbre de santal). En parlant de cet arbre du paradis, notre voyageur Vincenzo Maria da Santa Caterina (*Viaggio nell' Indie Orientali*, III, 29) s'exprimait ainsi : « Fra li arbori che arricchiscono li Giardini del Paradiso, dopo la Colparaquin (*kalpavṛiksha*), che dona ad ognuno ciò che più gli aggrada, le migliori sono quelle di Sandalo, quali riferiscono spirare tale fragranza e soavità si vigorosa che, dove quell' odore giunge, li serpenti perdono il veleno, e si cangiano l' altre piante nella specie delle proprie. » Mais l'au-

teur de l'*Hitopadeça* ne semblait pas être de cet avis, lorsqu'il critiquait ainsi l'arbre santal : « La racine est infestée par les serpents, les fleurs par les abeilles, les branches par les singes, le sommet par les ours; bref, il n'y a pas d'endroit dans l'arbre ćandana qui ne soit pas sali par quelque chose de très impur. » (Cf. Böhtlingh, *Ind. Sprüche*, III, 4929, où il est dit cependant que la cime est occupée par les oiseaux.) Le *Raghuvança* et le septième acte du drame *Çakuntalâ* font aussi allusion au petit serpent noir qui demeure au pied de l'arbre ćandana, lequel semble ainsi avoir payé assez cher l'honneur de fournir ses parfums au paradis et à la poitrine d'Indra (on dit qu'Indra se frotte la poitrine avec du ćandana doré, c'est pourquoi sa poitrine est dorée, et la guirlande qui tombe sur la poitrine du dieu, à cause de ce contact, devient de la même couleur), et son bois au chariot du soleil. Les proverbes indiens citent le ćandana comme un bienfaiteur, puisque, même lorsqu'on lui fait du mal, lorsqu'on l'abat, il continue, par son parfum, à faire du bien. (Cf. *Subkashitârnava*, cité par Muir, *Religions and Moral Sentiments from sanskrit Writers*, et Böhtlingk, *Ind. Sprüche*, I, 401.) Son bois donne de la chaleur (Böhtl., *Ind. Spr.*, III, 5278); par son parfum, il parfume tous les autres arbres du Malabar, excepté le bambou (vança), qui est vide (cf. I, 1754, Böhtl., *Ind. Spr.*, III, 5441); ceux qui lisent beaucoup de livres sans les comprendre font comme l'âne qui porte indifféremment le santal ou tout autre bois (Böhtl., *Ind. Spr.*, 5096); sur la terre, il y a beaucoup d'arbrisseaux, peu de santals qui s'élèvent (Böhtl., *Ind. Spr.*, II, 2928). Tout le monde l'arrose, parce que tout le monde est intéressé à voir prospérer un arbre aussi précieux que le santal.

Sapin. — Le *sapin*, dans les traditions populaires des peuples du Nord, joue à peu près le même rôle anthropogonique que le *pin* (cf.) dans les traditions populaires des peuples du Sud, et un rôle analogue à celui du *bouleau* (cf.) et à celui du *chêne* (cf.). C'est sur le sommet d'un sapin que, dans un conte populaire anglais, « la Bataille des oiseaux »

(Voir Brueyre, *Contes populaires de la Grande-Bretagne*), le jeune prince va, par ordre du géant, chercher les œufs de la pie ; sa fiancée, « qui sent la respiration de son père lui brûler le dos » (l'aurore suivie par le soleil), avec ses doigts a marqué les degrés de l'échelle sur le tronc du sapin, et, grâce à cette échelle, le jeune prince peut atteindre à la fois les œufs de la pie et sa fiancée ; il reconnaît celle-ci au doigt qui lui manque : c'est ainsi que l'aurore est sans pied, que la reine Berthe a un pied défectueux, et d'autres héroïnes légendaires la main coupée ou une main d'or.

Dans l'Allemagne du Nord, les jeunes mariés portent souvent à la main des branches de sapin avec des bougies allumées, qui nous font ressouvenir des *faces* romaines. A Weimar et en Courlande, on plante des sapins devant la maison où la noce a lieu. En Silésie, on en suspend derrière la porte des étables, pour que les vaches prospèrent. Dans la Silésie autrichienne, c'est sur le sapin que l'on coupe le bâton symbolique du premier mai. Dans le Harz, la veille de la Saint-Jean, on orne de fleurs et d'œufs colorés des sapins ou plutôt des branches de sapin qu'on fiche en terre, et on danse autour de ces arbres en chantant, pour faire allusion au soleil qui tourne dans le solstice d'été : « Die Jungfer hat sich umgedreht. » En Suède, en Danemark, en Russie, en maints endroits de l'Allemagne, on emploie le sapin pour l'arbre de Noël. De même que dans plusieurs pays de l'Allemagne, la nuit de Noël, on frappe les arbres pour qu'ils portent des fruits, de même à Hildesheim, en Hanovre, dans la *Fastnacht*, on demande des cadeaux aux femmes en les frappant avec des branches de sapin ou de romarin : un moyen, sans doute, de leur souhaiter des enfants. Tilemann, *Commentatio hist. moralis*, fait allusion à cet usage superstitieux et barbare : « Nec minus poena aliqua arbitraria severiori animadverti posse videtur in eos, qui uti in locis aliquibus praesertim inferioris Germaniae vulgo ac plebeiis mos est, tempore quadragesimali im *Fastnacht*, mulieres sibi obviam factas inhonesto joco, interdum denudatis posterioribus, virgis vel

etiam herba aliqua pungente feriunt, cum non solum foeminis, quae saepius hunc jocum male ferunt, haud levem iniuriam infligant, sed scandalum etiam praebeant vel ipsa turpi hac detectione, vel quod sanctissimas Christi plagas, eo tempore, ob peccata nostra toleratas, deludere ac in jocum convertere ab aliis videri possint. » On traite par là évidemment comme sorcière la saison froide et sombre, la nuit, de laquelle, en la frappant, on fait jaillir la lumière et la vie ; on blesse la nature, pour qu'elle devienne féconde.

Dans l'Allemagne du Nord, lorsqu'on mène pour la première fois les vaches au pâturage, souvent la dernière vache « die bunte Kuh » est ornée de petites branches de sapin ; c'est sans doute une manière de leur souhaiter un pâturage propice à leur fécondité. Le sapin, dans le Nord, est le roi de la forêt ; c'est pourquoi, en Suisse et dans le Tyrol, on représente le génie de la forêt, avec un sapin déraciné dans la main. Ce génie habite de préférence les sapins et surtout les vieux sapins ; lorsqu'on coupe un de ces arbres, il en souffre, et il supplie de le laisser vivre. On respecte tout particulièrement les vieux sapins, ainsi que les vieux chênes et les vieux bouleaux, lorsqu'ils sont isolés. Voici ce que Mlle Tatiana Lwoff m'écrivait, il y a quelques années, de Tarszok, dans le gouvernement de Twer, en Russie : « Un sapin immense, isolé, qui a essuyé plusieurs coups de foudre, qui doit avoir vécu plusieurs centaines d'années, à en juger par le tronc dépouillé d'écorce et les branches privées de feuillage, vient de tomber à la suite d'un coup de vent. Les paysans du voisinage ont vendu cet immense tronc et n'ont pas voulu profiter de cet argent; ils l'ont donné à une église. » (Pour de plus amples informations sur les croyances nordiques qui se rapportent au sapin, cf. Mannhardt, *Baumkultus der Germanen*.)

Sardea. — L'herbe qui provoque le rire appelé sardonique, c'est-à-dire une contraction de la bouche, un rire amer accompagné d'une grimace, n'a pas encore été déterminée jusqu'ici d'une manière bien claire. M. Mimant a cru

pouvoir y reconnaître le *sium latifolium*, la barbe à larges feuilles. Pausanias signale déjà cette herbe et le rire nerveux qu'elle provoque, rire qui pouvait entraîner la mort ; Salluste, qui la place dans l'île de Sardaigne, à cause de son nom, sans doute, en parle comme d'une herbe semblable au céleri : « Agresti apio similis. » Mais, d'après toutes les vraisemblances, il s'agit plutôt ici d'une herbe fabuleuse, qui tient à quelque mythe phénicien passé dans l'île de Sardaigne.

Saros, — d'après Pollux, serait en grec le nom du *balai;* c'est ainsi que l'on peut s'expliquer (cf. *Gyraldi Pythagorea Symbola*, Basileæ 1551), le proverbe grec : μὴ σάρον ὑπὲρ βαίνειν (ne pas passer par dessus le balai). Parmi les usages nuptiaux italiens, j'ai remarqué celui-ci : la belle-mère met le balai en travers de la porte de la maison ; si la jeune mariée, en entrant, le relève et se met à balayer, c'est signe qu'elle réglera bien le ménage ; si elle passe par-dessus, on craint qu'elle ne soit désordonnée. (Cf. mon livre : *Storia comparata degli usi Nuziali.*) Dans la campagne toscane, j'ai remarqué un autre usage superstitieux. Pour découvrir une sorcière, on met un balai en travers de la porte de l'église : si la femme est soupçonnée à tort, elle jette de côté le balai, ou passe outre ; si elle est une véritable sorcière, elle se met à cheval sur le balai et y reste. Le balai est le cheval des sorcières ; c'est à cheval sur un balai, dit-on, qu'elles accourent faire leur sabbat autour du noyer de Benevento.

Satureia. — Herbe aphrodisiaque, herbe des *Satyres*. Macer Floridus, *De Viribus Herbarum*, dit que la femme enceinte ne doit pas y toucher, si elle ne veut pas avoir une fausse couche ; c'est, sous forme d'allégorie empruntée à un monde végétal imaginaire, un avertissement d'avoir à modérer ses plaisirs, car cette plante :

> mire venerem solet ... movere,
> Si largo potu viridis vel sicca bibatur ;
> Quod si cum vino mel jungitur et piper illi,
> Non modicum veneris succendere dicitur ignem.

SATYRION. — « On lui attribue (écrit le docteur Vernette, *Génération de l'homme*, Londres, 1779, 1,239) tant de vertu qu'il y en a qui pensent que pour s'exciter puissamment à l'amour il ne faut qu'en tenir dans les deux mains, pendant l'action même. »

SAUGE (*Salvia*). — On lui attribue des grandes propriétés magiques : « βοτανομάντεια, écrit Peucerus (*De praecipuis generibus divinationum*, Witteberoae, 1580, p. 243), ex salviae foliis, ut συκομάντεια ex ficuum foliis, consignatis eorum nominibus qui quaerunt et integra quæstione, *praesagit occulta et futura* hoc modo : Collocantur folia sub apertum coelum, cumque, ob levitatem et mobilitatem, quaedam disiecta ventis defluant aut avolent, quaedam remaneant, sed suis excussa locis aut perturbata, aut conversa in oppositum, *haec quae relinquuntur divinationi adhibentur*; quod enim, digestis illis in ordinem et coaptatis, emergit, oraculi vice assumitur. » Dans un traité de médecine populaire, attribué à Aldobrandino de Sienne, publié à Livourne par O. Targioni Tozzetti (1872), on recommande d'appliquer de la sauge au corps de l'enfant nouveau-né, après lui avoir coupé le cordon ombilical : « Sappiate che sì tosto come il fanciullo è nato, sì vi conviene inviluppare in *rose* peste mescolate con *salvia*; e conviensi il belicionchio (l'ombilic) tagliare da lungi 4 dita e porvi suso polvere di sangue di dragone e sarcococola (sarcocolle), comino (cf. *Cumin*) e mirra e un drappo di lino molle in olio d'uliva, e questo è secondo l'insegniamenti di molti filosofi; ma più sicura cosa è di prendere un filo sottile, e legarli con esso il detto bellicione, e poi appresso porrevi suso drappi molli in olio e lasciarveli in fino a 4 dì e cadrassene. E poi, quand' elli sara' caduto, sì vi si vuole porre suso *salvia* mescolata con polvere sottile di *costo* e di *sommaco* e di *fieno greco* e d'*origano*; e di ciò potete salare tutto il corpo, salvo il naso e la bocca. » On dit aussi, en Piémont, que si l'on place de la sauge dans une fiole de verre et qu'on la cache sous le fumier, il poussera un animal par le sang duquel on fait perdre connaissance aux chiens. Les petites femmes

pensent que dans chaque feuille de sauge, tant soit peu large, se cache un petit crapaud. On peut comparer à ce propos une information presque identique, qui se trouve dans le livre *De Virtutibus Herbarum* attribué à Albert le Grand : « Duodecima herba a Chaldaeis *Colorio* vel *Coloricon*; a Graecis *Clamor*, a Latinis *Salvia* communiter est nuncupata. *Haec autem herba putrefacta sub fimo in vase vitreo pocreat quemdam vermem vel avem*, habentem caudam in modu merulae, de cuius sanguine si tangatur aliquis in pectore, emittet sensum per quindenam et plus. Et si praedictus serpens comburatur et ponatur cinis in igne, statim fiet *ysitis* (*sic*) tonitrui horribilis. Et si praedictus pulvis ponatur in lampade et accendatur, videbitur quod tota domus serpentibus repleatur. » D'autres détails, non moins curieux, on peut rencontrer dans le libellus Alberti Magni, *De secretis mulierum* « Si spermatizaret caltus, est-il dit, super *salviam* et aliquis comederet de *salvia*, tunc ex illo spermate generarentur catti in ventre viri, qui catti per vomitum essent expellendi. » Le même auteur ajoute : « Si mulier biberit *salviam* coctam per tres dies, tunc non concipiet in uno anno (quia salvia est frigida). » Macer Floridus, *De Viribus herbarum*, dit à propos de la sauge :

Pellit abortivum, lotiumque et menstrua purgat.

Porta, *Phytognonomica*, au contraire, attribue à la *sauge* la propriété de ramener la chaleur aux parties inanimées du corps. « *Salviae* foliorum, dit-il, squalor cinereus, pellensque facies, arenti et marcescenti similis, qualis in torridis collibus enatae, occasio fuit ἐλελίσφακον nominandi, quasi sole afflatam, aut tabefactam dicas : medetur sphacelo demortuis partibus, quibus calorem nativum, roburque insitum revocat, qua pollet, familiari facultate. »

Saule. — Arbre solaire et funéraire. Il joue un grand rôle dans les rites funéraires des Chinois : « L'époque de l'été, écrit Schlegel dans son *Uranographie chinoise*, était celle des cérémonies et des pompes funèbres, et, conséquemment,

nous trouvons cette partie du ciel, qui l'annonçait primitivement, couverte de symboles relatifs à la mort, tant du soleil estival, que des humains. Le premier de ces symboles est la feuille de *saule*, composée des étoiles δ, ε, ξ, ω, θ, ρ, η, σ de l'Hydre, qui se levaient alors les soirs du mois de mai ou de la première lune de l'été, époque de ces repas funèbres. Nous allons voir maintenant quel rapport cette feuille de saule a avec le repas et sacrifice commun de l'été, par l'analyse du caractère même de Lieou. Ce caractère, dans ses formes antiques, nous dit le *Dictionnaire impérial* de Khang-hi, représentait, soit un *arbre* à côté de deux *portes*, ou bien un *arbre* à côté d'une *porte battante*. Le caractère indique donc une espèce d'arbre qu'on plantait ou plaçait près des portes des maisons; ce qui avait lieu en effet. Nous lisons dans les *Mémoires sur les saisons du King-thsou*, que la population rurale, quand elle se tournait vers le soleil pour lui offrir le sacrifice à la porte des maisons, fichait premièrement une *branche de saule* à côté de la porte; dans la direction vers laquelle cette branche s'inclinait, on apprêtait le repas, consistant en vin et en viandes séchées, tandis qu'on plantait les bâtonnets à manger dans du gruau de pois, comme offrande de sacrifice. On prenait *une branche de saule*, parce que cet arbre, extrêmement vigoureux, supportant toutes les péripéties qui font mourir les autres arbres, *était, en Chine, dès la plus haute antiquité, l'emblème de l'immortalité et de l'éternité*. Le saule *Lieou*, dit le *Pi-ya*, est un arbre flexible et fin, qui croît facilement. Il appartient à la même famille que le saule *Yang*. Qu'on le plante de travers, à l'envers, ou retourné le haut en bas, il croît également bien. En sacrifiant donc un saule au soleil, à l'époque de son règne, on symbolisait, par l'offrande de cet arbre indestructible, la force de cet astre. C'est ce qui explique aussi les noms donnés au saule en Chine, dont le premier est *Lieou* ou l'*arbre des portes*, et le second *Yang*, caractère composé de la clef des arbres et de *yang*, ancienne forme du caractère Yang, « Lumière ou Soleil ». Les deux caractères *yang-lieou*

signifient donc : « arbre consacré au Soleil, qu'on plante à côté des portes, quand on lui offre un sacrifice », ou, plus brièvement, « arbre solaire des portes. » On le consacra au soleil, non seulement parce qu'il reste vert pendant l'hiver, comme le *tset'eng* (Wisteria chinensis), et qu'il ne perd pas même ses feuilles pendant cette époque de l'année, mais parce qu'il donne des fleurs pourprées qui couvrent la terre entière, vers la fin du printemps et le commencement de l'été, c'est-à-dire, pendant le règne du soleil. Encore aujourd'hui, en Chine, on décore, au solstice d'été, les portes des maisons avec des feuilles de *saule*. Dans les provinces où le saule ne se trouve point, on le remplace par des branches de *sapin*, arbre qui est également un emblème de longévité et d'immortalité. En Emoui, dans la province de Fou-kien, on nomme ces branches *grappes de sapin*. De la Chine (ajoute M. Schlegel, mais en se trompant), cette coutume s'est introduite en Europe, et, il y a un siècle, l'usage existait à Londres d'allumer pendant la nuit de Saint-Jean des feux de joie, et de décorer les portes des maisons de branches vertes de bouleau, de grand fenouil, de fleurs de millepertuis, de pourpier sauvage, de lis blanc, etc. Le *saule* étant le symbole de l'immortalité, on s'en servait dans les cérémonies funèbres, et on couvrait le cercueil de branches de saule, déjà à l'époque des Tchéou, onze siècles avant notre ère ; non, comme le pense Tsin-tchô, afin de cacher le cercueil aux yeux, mais à cause du symbolisme de l'éternité et de l'immortalité exprimé par ces feuilles de saule, et comme une consolation pour les survivants sur la destinée ultérieure du défunt. Cette coutume ne s'est pas encore perdue aujourd'hui, car on porte toujours derrière le cercueil chinois une branche de *saule* ou de *bambou*, à laquelle sont attachées des banderoles, et qu'on nomme Lieou-tsing, *bannière de saule*, ou Tchou-tsing, *bannière de bambou*. De là aussi, le nom de *saule* donné au corbillard entier. La signification de cet astérisme est donc maintenant parfaitement claire. On lui donna le nom de *saule*, parce que, à l'occasion du grand repas en commun de

l'été, on plantait des *saules* près des portes du temple des ancêtres. Aussi préside-t-il, non seulement aux arbres et plantes, mais aussi aux repas, etc. Nous lisons, dans les *Notices littéraires* de King-loung, que c'était la coutume (des empereurs de la dynastie) de Tang, de se purifier par un bain, au jour Changki (premier jour du troisième mois qui porte le nom de *Ki*), et d'offrir à leurs courtisans des *branches de saule* liées ensemble, avec ces mots : « Portez-les afin d'éviter les miasmes empoisonnés et les pestilences » ; car on attribuait au *saule* des propriétés merveilleuses ; entre autres, celle que le jus de feuilles de saule bouillies dans de l'eau, mêlé avec du sel, serait un remède excellent pour guérir toute espèce d'ulcère malin. »

Cette longue notice de M. Schlegel nous édifie tout à fait sur le caractère à la fois solaire et funéraire du saule, ainsi que du plus grand nombre des plantes toujours vertes. Dans le nord spécialement, le saule, à cause de la ressemblance des feuilles, a remplacé l'olivier de l'Europe méridionale, ainsi que celui-ci, dans la tradition, a remplacé le palmier arabe et égyptien, et surtout la *palma dactylifera*, dont la feuille est longue. Le héros solaire Jason, dans son voyage vers le nord et vers l'orient, à la conquête de la toison d'or, passe par la prairie de Circe plantée de *saules* funéraires, aux sommets desquels on voyait des cadavres suspendus ; car, en Colchide, dit-on, on ne brûlait point les morts, mais on les enfermait dans des peaux de bœuf et on les suspendait aux arbres, sans doute dans l'espoir que, par la vertu de l'arbre, ils repousseraient dans une vie nouvelle. La toison d'or, que cherchait Jason, était aussi suspendue à un arbre. Dans une énigme russe, le soleil avec ses rayons est représenté comme un coq perché sur un *saule*, dont les plumes tombent jusqu'à terre. Dans un chant mythologique des Lettes, le fils de Dieu regarde la fille du Soleil, qui se lave, cachée derrière une haie de saules dorés. (Cf. Mannhardt, *Lettische Sonnenmythen*.) Pausanias (X) parle d'un bois consacré à Proserpine, planté de peupliers au sombre feuil-

lage (*populus nigra*) et de saules. Le Thrace Orphée, le mystérieux voyageur dans la région funéraire, dans la région infernale, était, d'après le même Pausanias, représenté une branche de saule à la main.

Pour les Grecs et les Latins, qui connaissaient l'olivier, le saule n'avait pas un grand prix; on l'appelait *coronamentum rusticorum* (cf. Paschalius, p. 41). Mais il est probable qu'avant l'introduction de l'olivier, il fut lui-même l'objet d'un culte. On peut le supposer si l'on songe que le dieu Saturne, qui représente les temps les plus reculés, avait adopté le saule comme son arbre. Dans les Thesmophories, cependant, les femmes allaient s'asseoir sur toute sorte d'herbes capables d'éteindre les désirs amoureux, et on prétend que le saule (cf. *Agnuscastus*) était l'une des plantes spécialement recherchées; on en faisait donc un symbole de la chasteté, et par là, de la stérilité qui en était la conséquence. Mais cet usage tout particulier était en contradiction avec la notion du saule conçu comme arbre de Saturne; peut-être on voyait aussi, essentiellement, dans le saule, l'arbre qui lie, l'arbre qui empêche. Le saule pleureur (*salix babylonica*), consacré à la déesse Juno, et spécialement à la Juno Fluonia, est, d'après la *Botanologia medica* de Zorn, le meilleur moyen pour arrêter toute hémorragie, et pour empêcher une fausse couche [1]. Dans le *Malleus Maleficarum* de Sprenger, je trouve un détail qui confirme cette ancienne croyance populaire : « Et etiam ibi in partibus Sueviæ plurimum practicatur, quod prima die Maii, ante ortum Solis, mulieres villanae exeunt et ex sylvis vel arboribus deferunt ramos de salicibus aut alias frondes et, ad modum circuli plectentes, in introitu stabuli suspendunt, asserentes quod per integrum annum jumenta cuncta illaesa a Maleficis remanent et praeservantur. » Sprenger, qui se montre toujours très difficile au

[1] Une légende chrétienne (cf. Palmier) nous apprend que le saule pleureur replie ses branches vers la terre depuis qu'il a servi à cacher la Vierge et l'enfant Jésus dans leur fuite en Égypte. Dans une autre légende, ce saule pleure depuis le jour que les verges ont frappé Jésus.

sujet des usages superstitieux, excuse celui-ci et des semblables, parce qu'on les accompagne de prières chrétiennes. A Brie (Ile-de-France), la veille de la Saint-Jean, on brûle un mannequin d'osier. A Luchon, le même jour, on jette des serpents sur un énorme saule orné, préparé avec des branches de différents saules, et on le brûle, en chantant et en dansant autour de l'arbre. En Russie et en Allemagne, le dimanche des Rameaux, l'olivier du sud est presque partout remplacé par le saule. Pour les croyances populaires germaniques qui se rapportent au saule, cf. Mannhardt, *Baumkultus der Germanen*, où ce sujet me semble avoir été épuisé.

Scilla. — Oignon marin (*Scilla maritima* L.), consacré au dieu Typhon en Égypte. A Péluse, il y avait même un temple en son honneur; les momies des femmes égyptiennes la tiennent souvent à la main, symbole probable de génération perpétuelle. On la plantait sur les tombeaux; on la suspendait dans les maisons, pour en éloigner les mauvais esprits. En Arcadie, dans la fête du dieu Pan, on jetait l'oignon marin sur la statue du dieu.

Scolymon, chez les Grecs; *Scolymus* chez les Latins : plante aphrodisiaque. — Elle fleurit, dit Porta (*Phytognonomica*, Naples, 1588), dans le temps « quo mulieres libidinis avidissimae et viri ad coitum pigerrimi ». Porta ajoute cette explication : « Aestate, quia viri ad venerem languidiores, herbae nascuntur venerem adjuvantes. *Scolymon venerem* stimulat in vino, Hesiodo et Alcinoo testibus, qui, florente ea, cicadas acerrimi cantus esse, et mulieres libidinis avidissimas, virosque in coitum pigerrimos scripsere, veluti providentia Naturae, hoc adjumento valentissimo, ex Plinio. »

Scorsonère. — On appelle ainsi cette herbe, parce qu'elle est censée guérir la morsure d'une espèce de serpents, le lourdaud, appelé *scorzone* dans certaines parties de l'Italie, et encore à cause de ses racines entortillées comme un serpent *scorzone* : « Nullo antidoto, écrit Porta, *Phytognono-*

mica, illius veneno occurri potest, quam huius radicis succo ; eoque perlitae manus impune serpentem tractare possunt ; quin et qui eam praesumpserit, frustra a serpente iciuntur. » On dit aussi que si, après avoir mangé la racine de cette herbe, on veut, par jeu, donner son bras à mordre au scorzone, cette morsure ne produit aucun effet.

SCROPHULARIA AQUATICA. — Dans le Montferrat, on lui attribue de telles propriétés contre la scrofule, que l'on croit s'en guérir, rien qu'en portant dans ses poches une racine de cette plante.

SEIGLE. — (Cf. *Grain.*)

SÉNEVÉ. — L'un des noms sanscrits du sénevé (*Sinapis racemosa* Roxb.) est *asurî* ou *âsurî*, « la diablesse, la sorcière ». Par les grains de moutarde (ainsi que par les grains de *sésame* et de *riz*), et les branches du çâla, on découvre les sorcières. On allume des lampes pendant la nuit ; on remplit d'eau différentes coupes, et on y verse, goutte par goutte, l'huile des semences de moutarde (cf. *Olivier*), en prononçant le nom de chaque femme qui est dans le village ; si pendant cette cérémonie, lorsqu'on prononce le nom de telle ou telle autre femme, on remarque dans l'eau l'ombre d'une femme, ce sera un indice certain que telle femme est une sorcière. (Cf. *The Hindoos*, London, 1835, II, 24.) Comme le sésame, par la facilité avec laquelle il se multiplie, le grain de moutarde est devenu, dans l'Inde, symbole de génération. Lorsque, dans la *Rose de Bakawali*, roman mythologique hindoustani, le roi de Ceylan détruit le temple dans lequel la nymphe Bakawali, par la malédiction d'Indra, est enfermée, condamnée à être de marbre, pendant douze ans, au-dessous de son ombilic, « un agriculteur laboure l'emplacement du temple de Bakawali, et y sème de la graine de moutarde. Taj-ulmuluk allait s'y promener de temps en temps, pour se distraire de ses ennuis par la vue de cette moutarde, qui ne tarda pas à pousser. Lorsqu'elle fut en fleur, le prince alla deux fois par jour voir ses progrès, et il récita ce quatrain : « O fleurs, expliquez-moi comment votre couleur peut

produire sur moi l'odeur de l'amour. Vous sortez de la terre, c'est pour cela que je vous demande si vous n'avez pas quelque nouvelle à me donner de mon jardin. » La moutarde mûrit, le jardinier la récolta, la mit au pressoir, la fit bouillir, et en tira l'huile. Conformément à l'usage des agriculteurs, il en goûta d'abord, lui et sa femme, et Dieu permit que celle-ci, qui était stérile, devînt aussitôt enceinte. Neuf mois après, elle mit au monde une fille (Bakawali), belle comme une fée. » La graine de moutarde, ainsi que la graine de sésame, étant infiniment petite, peut devenir infinie; c'est pourquoi l'Évangile même s'en sert comme d'un terme de comparaison. C'est cette comparaison évangélique qui a motivé le récit qui suit, dans le *Milione*, de Marco Polo : « Imperò che del 1225, stando in Baldach detto Califa, non pensava mai altro ogni giorno, se non con che modo e forma potesse far convertire alla sua legge gli Christiani habitanti nel suo paese, o vero non volendo, di farli morire. Et dimandando sopra di ciò il consiglio de' Savii, fu trovato un punto della scrittura dell' Evangelio che dice così : Se alcuno Cristiano havesse tanta fede quanto è un grano di senapa, porgendo i suoi preghi alla Divina Maestà, faria muovere i monti dal suo luogo; del qual punto rallegrandosi, non credendo per alcun modo questo essere mai possibile, mandò a chiamare tutti i Cristiani Nestorini e Iacopiti che habitavano in Baldach, ch' erano in gran quantità, e disse loro : È vero tutto quello che 'l testo del vostro Evangelio dice? » A cui risposero : è vero. Disse loro il Califa : ecco che, s'egli è vero, quì si proverà la vostra fede. Certamente, se tra voi tutti non è almanco uno, il qual sia fedele verso il suo signore in così poco di fede, quanto è un grano di senapa, allora vi riputarò iniqui, reprobi e infidelissimi. Per il che vi assegno dieci giorni, fra le quali o che voi, per virtù del vostro Dio, farete muovere i monti quì astanti, o vero torrete la legge di Macometto, nostro Propheta e sarete salvi, o vero non volendo, farovvi tutti crudelmente morire. » La suite de la légende semble se rattacher au mythe du cyclope Polyphème, qui secoue l'Etna; un bot-

tier monocule, qui a la foi, accomplit le miracle de mettre en mouvement une montagne.

SERPOLET. — Macer Floridus, *De Viribus Herbarum*, recommande cette herbe contre toute morsure d'animal venimeux ; de sorte que les moissonneurs qui s'endorment à la belle étoile, peuvent être sûrs qu'aucun animal ne viendra les blesser, s'ils ont mangé du serpolet.

SÉSAME (en sanscrit, TILA). D'après le *Brahmapurâṇa*, le sésame aurait été créé par Yama, dieu de la mort, après des longues pénitences. Cette légende a été probablement imaginée, après coup, pour commenter l'usage indien, d'employer le sésame spécialement dans les cérémonies funéraires et expiatoires, comme un purificateur et un symbole de l'immortalité. Le sésame devait représenter le principe de la vie. D'après le *Gr'ihyasûtra* d'Açvalâyana, dans les cérémonies funéraires, en l'honneur des trépassés, dans les trois vases du sacrifice, où l'on a déjà mis du *Kuça* et de l'eau bénite, on verse des grains de sésame, en y ajoutant cette prière : « Tu es le sésame, consacré au dieu Soma, créé par les dieux, pendant le Gosava (sacrifice en honneur de la vache cosmogonique), apporté par les anciens dans le sacrifice; réjouis les trépassés, ces mondes et nous. » Dans l'Inde, on célèbre encore une fête annuelle en l'honneur du héros Bhishma, chanté par le *Mahâbhârata*, espèce de cérémonie expiatoire. Pourquoi Bhishma, plutôt qu'un autre héros? Il faut se rappeler que Bhishma est mort sans enfants; d'après le *Mahâbhârata* (cf. l'épisode de Çakuntalâ), le fils en naissant délivre son père de l'enfer, *Put;* c'est pourquoi, dit-on, il fut appelé Puttra. Le fils est libérateur; il paye les dettes du père; il expie, par sa naissance, les fautes de son père et de ses ancêtres. Bhishma n'avait pas d'enfants qui pussent le sauver en naissant, ni célébrer pour son âme des cérémonies expiatoires. Alors on décida l'institution d'une fête annuelle pour l'âme de Bhishma, qui ressemble beaucoup à notre jour des Morts, dans lequel on prie pour la délivrance de toutes les âmes du purgatoire. Les quatre castes indiennes

doivent toutes en ce jour prier pour Bhishma; et en priant pour lui, non seulement elles font œuvre de piété, mais elles se procurent un grand avantage, parce que cette cérémonie est censée délivrer ceux qui l'accomplissent de tous les péchés commis pendant l'année qui s'est écoulée. La cérémonie s'accomplit le huitième jour de la lune (c'est pourquoi elle s'appelle *Bhishmâshṭamî*), et on offre de l'eau, du sésame et du riz. « Si un brahmane ou un homme d'une autre caste, enseigne le législateur Dhavala, cité par Raghunandana, oublie de faire cette offrande, tout le mérite de ses bonnes actions pendant une année est perdu. » Le sésame, avec le riz et avec le miel, entrait aussi dans la composition de certains gâteaux funéraires appelés *piṇḍâs*, offerts aux Mânes, dans les cérémonies *çraddhâs*, mais mangés par les assistants, qui s'appelaient en conséquence *sapiṇḍâs*.

L'offrande funéraire, divisée en six temps, est dite *shaṭṭiladânam* (l'offrande des six sésames). La première opération, appelée *tilodvartî*, consistait sans doute à ôter le sésame de l'eau dans laquelle on l'avait lavé [1]; la seconde (*tilastrayî*), à étendre le sésame (Garrett, *Classical Dictionary of India*, *Supplément*), pour en former une pâte dont on se frottait le corps: la troisième (*tilahomî*), à placer le sésame humecté de beurre sur le feu du sacrifice (*homa*); la quatrième (*tilaprada*), à offrir le sésame aux trépassés; la cinquième (*tilabhug*), à manger de ce sésame; la sixième (*tilavâpî*), à jeter ce qui restait, sans doute pour les corbeaux. (Cf. *Riz*. Pour les six dénominations que je viens de mentionner, cf. le texte cité par le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, au mot *Shaṭṭilan;* je crois, cependant, que le mot est *shaṭṭilam*, adjectif neutre, qui concorde avec *dânam*.) Par cette cérémonie expiatoire, les Indiens espèrent obtenir de grands bénéfices, c'est-à-dire se délivrer du péché, de la misère et de tout malheur, et s'assurer une place dans le ciel d'Indra pour un

[1] Garrett explique qu'on se lavait dans l'eau où il y avait du sésame S'il a assisté à la cérémonie, son autorité est précieuse; s'il a interprété un texte, je crois que l'interprétation que j'adopte est plus naturelle et préférable.

millier d'années. Dans les funérailles indiennes, lorsque le corps du trépassé a été brûlé, les assistants se baignent dans la rivière voisine et laissent sur le rivage deux poignées de sésame, sans doute comme viatique, ou nourriture pour le voyage funéraire, et symbole de vie éternelle offert au trépassé. Dans le premier acte du drame de Kâlidasa, *Çakuntalâ*, la jeune fille de l'anachorète, se sentant mourir d'amour pour le roi Dushyanta, prie ses amies d'avoir pitié d'elle; autrement, elles devront bientôt verser sur elle de l'eau avec des grains de sésame.

Le sésame revient souvent dans les proverbes indiens. Ainsi le pauvre, qui ne peut se dire vraiment homme, est comparé au sésame sauvage (ainsi qu'à certaine mauvaise herbe appelée *orge aux corneilles*; cf. Böhtlingk, *Indische Sprüche*, III, 5090). Une strophe blâme le voisinage du sésame avec la fleur de *çampaka* : il en gagne le parfum, mais il perd son propre goût (*Ind. Spr.*, II, 2562). D'après *Cânakya* (*Ind. Spr.*, II, 2561), mieux vaut, tout petit qu'il est, un demi-grain de sésame (*tilârdham*) qui nous appartient, qu'une nourriture copieuse dans la maison d'autrui. » Le sésame joue aussi un certain rôle dans les contes populaires : « Sésame, ouvre-toi », est la formule magique d'Ali-Baba. Dans ce petit grain, par magie, se cachent des mondes et tous les secrets de la sorcellerie. Dans les *Pythagorea Symbola*, de Gyraldi (Bâle, 155, p. 134), nous lisons ce qui suit : « De nubentibus dici vulgo solebat : — Sesamum aut hordeum sere, aut projicie : cum foecunditatem et multiplicem generationem ac foetum significare volebant. Sunt enim hujusmodi semina multae foecunditatis; et, ut Graeci dicunt πολυγονία. Sed quod de sesamo dicimus, aliqui ex ea placentam fieri solitam in nuptiis, eadem ratione tradunt. »

Sferracavallo (cf. *Cheval*). — En Italie, ce nom est donné à une plante qu'on croit capable de déferrer les chevaux (on dit, en France, *arrête-bœuf*). D'après les alchimistes, cette herbe, qu'ils appelaient *Lunaria minor*, servait à tirer l'argent véritable du vif argent (*mercure*).

Mattioli en donne cette description (*De Plantis*, Francfort, 1586) : « Caules habet angulosos striatosque, ramulis numerosis refertos, semen e siliquis prodit lunatum, bicorne. »

Shôlôa. — Plante médicinale de l'Afrique méridionale, employée chez les Bushmen comme talisman. Avant le combat, on se frotte les mains avec du *shô-lôä*; on en frictionne aussi le guerrier mortellement blessé, pour le rappeler à la vie. Lorsqu'on arrache cette plante, il faut, si l'on ne veut courir un grand danger, replanter sur l'heure une partie de la racine, pour qu'elle repousse. Un homme, dit-on, qui, ignorant cette circonstance, était allé arracher du sho-lôä, fut trouvé entouré de serpents, muet et sans mouvement; on chassa les serpents en repiquant une partie de la racine. On dit que les femmes craignent la racine toute fraîche; c'est pourquoi, avant de l'introduire dans la maison, on la fait sécher dans une bourse.

Sirisha, nom sanscrit d'une espèce d'acacia (*Acacia Sirissa* Buch.). — Arbre sinistre, comme, en général, les arbres épineux. Dans la *Vetalapanéavinçatî*, on lit qu'un démon occupait un cadavre suspendu à un *çirisha* et que le corps changeait de place, s'en allait, revenait, au gré de son démon.

Sîtaphala (fruit de Sitâ). — Nom donné aux fruits sauvages qui poussent dans l'endroit où la légende a placé l'ermitage de Râma et Sîtâ, sur le Citrakuta. (Cf. Garrett, *Classical Dictionary of India*, au mot *Citrakuta*.)

Sium ninsi. — Nom scientifique d'une plante qui pousse sur les côtes méridionales de l'Adriatique; on la vendait autrefois dans la Terre d'Otrante à un prix élevé : sa racine était censée prolonger la vie.

Smilax. — Le smilax a été identifié avec le *safran* (crocus). « Similis est hederae, dit Pline (XVI, 25), infausta omnibus sacris et coronis, quum sit lugubris; virgine eius nominis, propter amorem juvenis Croci, mutata in hunc fruticem. Id vulgus ignorans, plerumque festa sua polluit, hederam existimando; sicut in poetis, aut Libero Patre aut Sileno,

quod omnino nescit quibus coronentur. » On l'attribua aussi sans doute au dieu Bacchus, à cause de la confusion qui pouvait naître entre le nom de κισσάμελος que Dioscoride lui donne et le mot κισσὸς « le lierre », consacré spécialement au dieu Bacchus. Porta et Mattioli, sur l'autorité des anciens, nous apprennent encore que le smilax est un antidote puissant, à ce point que, si on le trempe dans le vin, et qu'on donne à boire de ce vin aux enfants nouveau-nés, aucun poison n'aura plus de prise sur eux pendant toute leur vie. A Modica, en Sicile, on frotte de smilax (*smilax*, *crocus sativus* L., safran) la tête des enfants; sans quoi l'on croit que leurs cheveux ne pousseraient point. (On doit penser à des cheveux blonds.) D'après un mythe hellénique, le *crocus* serait né du sang de l'enfant Crocus, frappé d'un dé par Hermès, *avec lequel il jouait aux dés*. L'un des noms sanscrits du safran est *asṛiǵ*, qui signifie *sang*. L'aurore est souvent appelée, par les poètes classiques, à cause de sa couleur, *crocea*. Les anciens ornaient aussi souvent des fleurs du smilax, le lit nuptial. Pour les nombreux passages des auteurs classiques qui font mention du *crocus*, cf. le livre de Hehn, *Kulturpflanzen*, etc.

Solanum. — Il donne un sommeil irrésistible. « Cum Sueno Norvegorum rex (Johnston, *Thaumatographia Naturalis*, Amstelodami, 1670, p. 227) Duncanum regem Scotiae in oppido Bettha obsideret, evocato hic Maccabaeo consobrino, clanculum de deditione agere coepit, commeatu promisso. Hector Boet. 22. *Scot. Hist.* : Receperunt conditionem Dani, et una commeatum; quem cum degustassent, tum alto oppressi sunt sopore (*solano* enim vinum et cerevisia infecta erant), ut a Maccabeo opprimerentur. Decem, dona hostium suspecta habentes, sobrii fuere; qui etiam regem Suenonem veluti exanimem, piscaria scapha, ad Thai detulere ostia, inde domum. »

Soma (cf. *Herbes*). — Je dois à l'amabilité du savant professeur Roth, cette note précieuse sur la *somavallî*, ou *yaǵnavallî*, ou *yaǵnanetar*, la plante d'où l'on tirait la liqueur

enivrante offerte aux dieux dans les sacrifices indiens : « Diese Pflanze ist von allen Botanikern bezeichnet als Sarcostemma acidum (S. brevistigma oder Asclepias acida). Sie hat keine Blätter und enthält reichlichen Milchsaft. Ob aber die Pflanze des Veda dieselbe gewesen sei, das ist nicht ohne weiteres anzunehmen. Man müsste erst wissen ob dieses Sarcostemma auch am Fuss des Himâlaya wächst. Nach den Angaben der Floren scheint sie nur in südlichen Strichen vorzukommen (Coromandel, Bombay Presidency, Kocky Hills about Loonee, the barren parts of the plain between Dowlatabad and the Godavery, the Kamatkee and Katriy Ghauts, throughout the Deccan, Isle of Perim, Bengal [Serampore, but very rarely]). » Cependant la tradition indienne fait de la plante du *soma* une plante du nord. Comment s'expliquer cette contradiction? A quelle plante actuelle de l'Inde septentrionale pourrait-on appliquer la description que l'on fait de la plante védique du sacrifice? Le *Çatapatha Brahmana* dit que la plante du soma fut enlevée et apportée par un faucon; on pourrait l'identifier avec l'*Indrahasta*, l'*Indrasurâ* (vitex negundo); mais on trouverait bien dans le negundo toutes les qualités attribuées à la plante du soma védique. Quant au *soma* employé actuellement dans l'Inde, les informations que nous tirons du *Classical Dictionary of India* de Garrett sont loin d'être satisfaisantes : « The soma of the Veda, écrit Garrett, is no longer known in India. Dr Haug says that *the plant at present used by the sacrificial priests of the Dekhan is not the soma of the Vedas, but appears to belong to the same order. It grows on hills in the neighbourhood of Poona, to the height of about four or five feet, and forms a kind of bush, consisting of a certain number of shoots, all coming from the same root; their stem is solid like wood, the bark greyish, they are without leaves, the sap appears whitish, has a very stringent taste, is bitter but not sour; il is a very nasty drink, but has some intoxicating effet.* (*Ait. Br.* vol. II, p. 489.) The ceremonial writers allow the plant *pûtika* (Gui-

landina Bonduc) to be used as a substitute for the *soma*. The Parsees of Bombay use the branches of a particular tree, obtained from Persia in a dried state. » On peut donc conclure que l'on ne sait positivement rien sur la plante qui servait aux anciens sacrifices védiques; qu'il est probable que cette plante a changé plusieurs fois, pendant les émigrations des Aryens du nord vers le sud; et qu'il n'est pas nécessaire de se représenter aux sacrifices symboliques de la terre, aucune boisson surnaturelle, aucune boisson délicieuse. Le soma de la terre n'était que symbolique du soma du ciel. Lorsqu'on feint de boire ou de donner à boire à Indra, dans le sacrifice, il n'est pas nécesssaire que la boisson soit réellement enivrante; il suffit que, par cette feinte, on engage Indra à boire au ciel l'eau de la force, le véritable *soma*, la véritable ambroisie, l'eau divine, cachée parfois dans le nuage, parfois dans les ondes de lumière douce et suave, que verse le grand Soma, le grand Indu, la lune, l'arbre dont la tige est longue, sombre, sans feuille, ainsi que la tige du *soma*, dont on recommande de tirer la liqueur du sacrifice. Soma est, comme la lune, le roi des herbes, le roi des plantes, dans la grande forêt remplie d'animaux sauvages qui s'appelle la nuit, ou la saison sombre et humide. C'est dans la nuit, et dans l'automne et l'hiver, que le héros solaire va puiser des forces nouvelles; la lune est la bonne fée qui indique la source magique, qui fournit la boisson merveilleuse, qui rend tout-puissant le divin voyageur nocturne. Après avoir bu à cette source, à cet *amṛita*, après avoir vécu pendant la nuit, pendant la saison humide, sous la protection de la lune, Indra et le héros solaire vont combattre le monstre, et remportent la victoire. Tout effort pour localiser sur la terre le roi mythique des végétaux me semble stérile. *Soma* enivre réellement les dieux au ciel, en renouvelant sans fin le triomphe de la lumière; le sacrifice terrestre du soma n'est qu'une pâle, naïve et grotesque reproduction de ce miracle divin; de même qu'en Grèce, au lieu de statues, on offrait à Héraclès de petits Héraclès de pâte, de même aussi

peut-être, dans les temps védiques et postérieurs, en chantant les louanges du soma divin, on présentait aux dieux pour la forme quelque breuvage économique, que personne ne buvait, non pas seulement parce qu'il était réservé aux immortels, mais très probablement aussi parce qu'aucun mortel n'en aurait voulu. Dans l'histoire des sacrifices, on trouverait un grand nombre de substitutions de ce genre.

Son-trava (*Herbe du songe*; on appelle ainsi, dans la Petite-Russie, la *pulsatilla patens*). — On dit que la fleur de cette plante, qui s'ouvre au mois d'avril, placée sous le coussin où l'on s'endort, fait rêver ce qui devra s'accomplir. (Cf. Rogovic', *Opit Slovarya Narodnih nazvanii jugozapadnoi Rossie*, etc., Kiev, 1874; et Markevic', *Obićai, povieria*, etc. *Malorossian*, Kiev, 1860, p. 86.)

Sorbier (*Sorbus terminalis*). — D'après les anciennes croyances scandinaves, le sorbier était consacré au dieu Thor. Dans la Scandinavie et en Écosse, on l'emploie pour chasser les sorcières. En Allemagne, on le suspend aux maisons et dans les étables, pour empêcher l'entrée du dragon qui vole. Le bâton avec lequel on tourne le beurre, en Allemagne, pour que l'opération réussisse, doit être en bois de sorbier. Adalbert Kuhn (*Herabkunft des Feuers*, p. 202, 203), rappelle ici le bâton védique d'*açvattha*, producteur du feu, et générateur. Le 1er mai, en Westphalie, on coupe la première branche de sorbier sur laquelle est tombé un rayon de soleil, et avec cette branche on frappe la vache « welche gequient werden soll ». (Cf. Mannhardt, *Germanische Mythen*.) En Suède, on frappe le jeune bétail, lorsqu'on lui donne un nom; cet usage est aussi passé en Esthonie. Le bâton des pâtres esthoniens est fait en bois de sorbier, et on lui attribue de grandes propriétés magiques. Chez les Finnois, le sorbier est l'arbre par excellence. Le *Kalevala* parle d'une nymphe du sorbier (*Pihlajatar*), protectrice du bétail. Le pâtre plante au milieu du champ son bâton de sorbier et murmure des prières pour le salut du troupeau. La branche de sorbier est le symbole de la

foudre, laquelle, d'après la légende védique, aurait apporté le feu sur la terre, en le communiquant à certains arbres privilégiés sur lesquels elle tomba, non pas pour les détruire, mais pour s'y cacher. Le sorbier magique, arbre générateur et fécondateur, est aussi devenu, dans les superstitions scandinaves et germaniques, un arbre funéraire, comme le *cornouillier*. Le docteur Mannhardt (cf. *Baumkultus der Germanen*, p. 40) cite une légende islandaise, d'après laquelle, à Mödruffel, à Eyjafiörde, on montrerait un sorbier né sur le corps de deux jeunes gens qui, bien qu'innocents, avaient été condamnés à mort.

Sucre. — La plantation et la culture du roseau à sucre a donné lieu, dans l'Inde, à des cérémonies superstitieuses. Dans les *Asiatic Researches* (IV, 345), on trouve de curieuses indications à ce sujet. « It being usual with the husbandmen to reserve as plants for the next, it frequently happens that, after the fields are planted, *there still remain several superflous canes*. Whenever this happens, the husbandman repairs to the spot on the 11th of June; and *having sacrificed to the Nagbele, the tutelar deity of the cane*, immediately kindley a fire, and carefully consumes the whole. » On croit que, si un seul roseau à sucre refleurit à l'arrière-saison et donne des semences, un grand malheur va arriver, qui pèsera sur la maison, sur les enfants, sur la propriété; cette fleur tardive de la canne à sucre est considérée comme funéraire. Si donc un paysan voit, par malheur, refleurir une vieille canne à sucre, il doit tout de suite, enlever la fleur et l'enterrer sans apprendre à son maître cette malheureuse circonstance; seulement ainsi, on peut encore écarter les conséquences fâcheuses du mauvais présage.

Sureau. — Le sureau joue un grand rôle dans les superstitions germaniques; mais aussi dans l'antiquité classique, on lui attribuait des pouvoirs magiques. En Allemagne, au Danemark et en France, on le supplie encore avant de s'en servir : « Lorsque les habitants du canton de Labru-

guière, écrit De Nore (*Coutumes, mythes et traditions des provinces de France*), ont un animal malade de quelque plaie envahie par les *vers*, ils se rendent dans la campagne auprès d'un pied de *yèble* « sambucus ebulus » et, tordant une poignée de cette plante dans leurs mains, ils lui font un grand salut et lui adressent les paroles suivantes en patois : « Adiù siès, monsu l'aoûssier, sé né trases pas lous bers de moun berbenier, vous coupi la cambo, maï lou pey! » ce qui veut dire : « Bonjour, monsieur le yèble ; si vous ne sortez pas les vers de l'endroit où ils sont, je vous coupe la jambe et le pied. » Cette menace effectuée, la guérison est assurée, ou peu s'en faut. » Eh bien, nous trouvons déjà quelque chose de semblable chez Apulée, *De Virtutibus Herbarum* : « Herbam ebulum tene; et, antequam succidas eam, ter novies, (ainsi vingt-sept fois, autant de fois qu'il y a de jours dans un mois lunaire), dices : « Omnia mala bestiae canto » utque eam ferro quam acutissimo secundum terram trifariam praecidito, et id faciens, de eo cogitato cui medeberis, reversus ita ne respicias, post tergum et ipsam herbam contritam morsui apponito, statim sanabitur. » Chez le même : « Ad splenis dolorem : Herbae ebuli radicem siccatam et in pulverem mollissimum redactam, ex vini cyathis quatuor, pulveris cochlearia tria, in limine stans, bibat, et ebulum semper secum habeat, sine ferro lectum. » Par Adrovandi (*Ornithologia*, XIV), nous apprenons que les pâtres coupent le sureau pour en faire des flûtes, dans un endroit où l'on ne puisse entendre la voix du coq, je suppose, pour que la flûte ne donne pas un son aussi enroué que le chant du coq. En Sicile, on croit que la tige de sureau frappe à mort les serpents et éloigne les voleurs, bien mieux que toute autre baguette. M. Pitré m'écrit, à propos des branches de sureau, ce qui suit : « Nel festino di Santa Rosalia in Palermo soleano, fino a pochi anni fa, sovraccaricarsi i ragazzi del volgo legandosene attorno al capo e alla vita, in segno di gioia e di trionfo. Essi voleano cosi emulare i barberi del palio; onde si attaccavano pure alle tempie sonagli e campanelluccie. I vicoli di tutta la città

continuano per detta solennità ad adornarsi con canne verdi, sì per gioia e sì per appendervi lampioncini di carta a colore. Non sarà inutile a questo proposito il ricordo di due fatti, cioè che la canna verde liga i serpi velenosi, e li fa morire; mentre pur battendoli con nodosi bastoni non si riesce a tanto; ragione per cui, andando d'estate pei campi, o pe' monti, si tiene un bastone di canna verde; e che la canna secca, piantata ai limiti d'un terreno, rende *avilatu*, cioè intangibile, quel limite, e sacra la proprietà, vero Dio Termine de' nostri contadini. »

Dans le Tyrol on a pour le sureau un tel respect, qu'en passant devant lui, on ôte son chapeau. On pense peut-être que la flûte magique, la flûte enchantée de la tradition populaire, est faite avec le bois de cet arbre, consacré, dans la mythologie du nord, au dieu Thunar, au dieu du tonnerre. Un chant populaire russe nous apprend que les sureaux éloignent les mauvais esprits, par compassion envers les hommes, et qu'ils promettent une longue vie. En Allemagne, on a recours au sureau contre le mal de dents; en Danemark, on croit que le sureau est le génie protecteur de la maison; en Suède, les femmes enceintes le baisent. On n'endommage pas un sureau impunément. Les Lettes supposent que le dieu de la terre, Puschkaitis, demeure sous les racines du sureau. Une branche de sureau est employée, en Savoie et ailleurs, pour le mai; en Volynie, chez les Serbes et ailleurs, comme bâton de bon augure pour les noces. (Cf. pour de plus amples informations, sur les croyances populaires du nord qui concernent le *sureau*, Mannhardt, *Baumkultus der Germanen*.)

Sycomore. — Le faux sycomore (*Melia azadirachta*), d'après Bauhin, est appelé arbre saint en France, *azaradach* chez Avicenne, « *perlaco* et *arbore degli paternostri* » en Italie (*De plantis a divis sanctisve nomen habentibus*; Basileæ, 159). En effet, on l'appelle encore en Toscane *albero de' paternostri;* en Sicile, on le nomme « arbre de patience ». M. Pitré m'écrit que le sycomore est le symbole de l'infidé-

lité des femmes et de la patience des maris; c'est pourquoi, en Sicile, on nomme le faux sycomore « pacinziusu »; et, d'un mari qui supporte l'infidélité de sa femme, on dit : « Il mériterait d'avoir l'arbre de la patience planté devant sa porte. » Le sycomore d'Égypte, cependant, est encore vénéré, en souvenir de la protection accordée à la madone et à l'enfant Jésus pendant leur séjour en Égypte. « Fuori del Cairo, écrit Pietro Della Valle dans la description de ses voyages, caminando tra un canale e un laghetto delle acque ancor rimaste del Nilo, per un bellissimo stradone, tutto adombrato da grossi alberi, da sette miglia lontano, si trova una villa, che chiamano la Matarea; dove vi è pur una casa, nella quale la Madonna habitò, nel primo ingresso dell' Egitto, alcuni anni, e vi si vede un finestrino, che era un armario, sotto al quale i divoti sacerdoti christiani dicono messa. Vi si vede anche un' acqua, nella qual è fama che ella solesse lavare i panni del Bambino (cf. *Romarin*); e là vicino, in un horto, che è quello dove il Belonio vide il balsamo, che adesso non vi è più, *si mostra un grand' albero di quei fichi che chiamano di Faraone* (che ho già detto che sono i Sicomori), che vogliono che vi fosse fin da quel tempo, e i Turchi ancora che hanno il luogo in veneratione, per amor di Gesù che da loro è tenuto gran profeta, ne raccontano non so che miracolo apocrifo; il quale tuttavia non è gran cosa, che fra di loro abbia avuto origine dalla fama antica, di quel vero miracolo che raccontano Niceforo e Sozomene degli alberi di Hermopoli in Egitto che, all' arrivo del Signor Nostro, tutti si commossero, e, benchè grandi e forti, s'inchinarono fino a terra, quasi ad adorarlo. » L'un des noms indiens de la *Melia azadirachta* L., est *arkapâda* « rayon de soleil ».

Tabac. — On l'appela *herbe sainte*, lorsqu'on l'apporta de l'Amérique. « Dans les pampas de la Patagonie, écrit Girard de Rialle, le célèbre Darwin vit l'arbre sacré de Wallitchou. Cet arbre s'élève, dit-il, sur un monticule au milieu de la plaine, et dès que les Indiens l'aperçoivent au loin, ils le saluent par de grands cris. Les branches en étaient cou-

vertes de fils auxquels pendaient des offrandes consistant en cigares, en pain, en viande, en pièces d'étoffes. Les pauvres, qui ne peuvent mieux, y attachent un fil de leur *poncho*; dans une fissure de l'arbre, on verse de l'eau-de-vie de grains et de l'infusion de maté : en fumant, *on souffle la fumée de tabac vers les branches*; on sacrifie tout à l'entour des chevaux, dont les ossements demeurent sur le sol. Les Indiens croient ainsi porter bonheur à eux-mêmes et à leurs chevaux. » A Modica, en Sicile, pour chasser les vers du corps des petits enfants, on place du tabac sur leur ombilic. Mais, dans la Petite-Russie, le tabac passe pour une plante maudite; les Raskolniks l'appellent *herbe du diable*. On offre du tabac aux *lieschi* « génies, esprits, démons de la forêt ». Jusqu'au temps de Pierre le Grand, il était défendu de priser du tabac; aux transgresseurs, on coupait le nez. Dans la Petite-Russie, on raconte cette légende : Les Tchumaches rencontrèrent jadis une femme idolâtre dans une pose indécente qui les attirait. La chasteté des Tchumaches courait un grand danger. Dieu parut et leur ordonna de mettre à mort la séductrice. Les Tchumaches obéirent et ensevelirent la femme idolâtre. Le mari de cette femme planta une branche sur son tombeau; la branche devint une plante aux larges feuilles. Les Tchumaches, passant par-là, remarquèrent que l'idolâtre détachait des feuilles et en remplissait sa pipe. Ils l'imitèrent, et y prennent un tel plaisir, qu'ils ne cessent de fumer, jusqu'au jour où, après la fumée, le feu viendra consumer ces impies. La plante qui donne de la fumée a été considérée comme une figure du diable lui-même, lequel, après avoir passé dans un endroit, y laisse des traces, c'est-à-dire de la fumée et une mauvaise odeur.

TAMALA (*Xanthochymos pictorius* Roxb.). — Dans le Gîtagovinda, on compare le feuillage sombre du *tamâla* aux nuages du ciel.

TAMARIX. — Il y en a de deux espèces: *tamarix gallica*, appelée aussi tamarix d'Apollon; et *tamarix orientalis*, *alias* tamarix d'Osiris. Nicandre appelle le tamarix *prophé-*

tique (μάντιν); l'Apollon de Lesbos est représenté avec une branche de tamarix à la main. Les Mages, en Perse, prophétisaient aussi, tenant à la main une branche de tamarix ; d'après Hérodote, le tamarix était employée au même usage chez d'autres peuples de l'antiquité ; d'après Pline, les prêtres égyptiens se couronnaient de tamarix. C'est des tamarix, dit-on, que l'on vit descendre la manne sur les Israélites affamés dans le désert.

TÉLÉPHION. — On raconte que Télèphe, fils d'Heraklès, ayant été blessé, guérit avec cette herbe, qu'Achille avait trouvée, sa plaie réputée incurable ; on connait l'épigramme de Claudien :

Sanus Achilleis remeavit Telephus herbis ;
Ulcera telephia, i. e. foeda et maligna sanat.

TÉRÉBINTHE (*Pistacia therebinthus*). — Arbre très vénéré chez les Juifs. Abraham éleva un autel à Jahvé, près d'un bois de térébinthes, dans la vallée d'Hébron. L'endroit où avait, dit-on, surgi l'arbre d'Abraham était encore l'objet d'un culte au temps d'Eusèbe. L'historien Josèphe raconte que les térébinthes d'Abraham avaient été créés avec le monde. Dans la *Thaumatographia naturalis* de Johnston (Amsterdam, 1670, p. 229), je lis : « In Memphi terebinthum arborem a constitutione mundi satam ad sua usque tempora superfuisse scribit Egesippus (*De Excidio Hierosol.*). » On montrait aussi à Sichem le térébinthe de Jacob, près duquel Josué éleva un autel. L'ange apparut à Gédéon pour l'encourager au combat, pendant qu'il se trouvait à Ophra, près d'un térébinthe. Dans cet endroit aussi, après la victoire, Gédéon éleva un autel. On ensevelissait de préférence les morts à l'ombre d'un térébinthe, symbole probable d'immortalité. (Sur les grandes propriétés médicinales attribuées au térébinthe, cf. une récente note érudite du docteur Demetrio Bargellini.)

THAPSUS (*Taxus baccata*). — Arbre funéraire, consacré aux Furies par les anciens. Les flambeaux des Euménides étaient en bois de thapsus, qui poussait, disait-on, en abon-

dance dans les régions infernales. La feuille sombre du thapsus a peut-être donné lieu à cette conception ; peut-être aussi, à cause de son poison, était-il redouté et relégué aux enfers par l'imagination des Hellènes. Enfin, doué d'une longue vie, il pouvait, comme tant d'autres plantes funéraires, promettre l'immortalité et une espèce de résurrection dans l'autre monde. C'est pourquoi les prêtres d'Éleusis se couronnaient de myrthe et de thapsus. Sans doute ils ne craignaient point les effets sinistres attribués par Lucrèce, évidemment d'après la tradition populaire, à certains arbres, et surtout à l'ombre des feuilles de thapsus :

> Arboribus primum certis gravis umbra tributa est,
> Usque adeo capitis faciant ut saepe dolores
> Si quis eas subter jacuit prostratus in herbis.

Les paysans de la Lombardie pensent encore que l'on gagne une grosse fièvre si on dort sous un thapsus. Au siècle passé, selon le naturaliste Giovanni Tarzioni Tozzetti, les paysans de Volterre attribuaient aux feuilles de thapsus la propriété de faire mourir les ânes (*Relazione d'alcuni viaggi in Toscana*).

THÉ (*Thea sinensis*). — Une légende buddhique du Japon attribue l'origine de cette plante aux cils d'un pénitent tombés sur la terre. « The Japanese legend, écrit M. Bretschneider, dans le *Chinese Recorder* du mois de janvier de l'année 1871, says that about A. D. 519, a buddhist priest came to China, and in order to dedicate his soul entirely to God, he made a vow to pass the day and night in an uninterrupted and unbroken meditation. After many years of this continual watching, he was at length so tired that he fell asleep. On awaking the following morning he was so sorry he had broken his vow, that he cut off both his eyelids and threw them on the ground. Returning to this place in the following day, he observed that each eyelid had become a shrub. This was the *Theashrub,* unknown until that time. The Chinese seem not to know this legend. »

TILA (cf. *Sésame*).

TILLEUL. — Arbre météorologique très vénéré dans le nord, où il remplace souvent le bouleau. Dans la mythologie scandinave, Sigurd, après avoir tué le serpent Fafnir, prend un bain dans son sang; une feuille de tilleul lui tombe entre les épaules et le rend, dans ce seul endroit, vulnérable, tandis que, dans toutes les autres parties du corps, il est invulnérable. Dans les réjouissances du 1er mai, en Allemagne, on emploie souvent le tilleul; autour du tilleul, dansent les villageois de Gotha. On lit dans le *Faust* de Goethe : « Der Schäfer putzte sich zum Tanz, schon *um die Linde* war es voll, und Alles tanzte schön wie toll! Juche! Juche! » En Finlande et en Suède, on considère le tilleul comme un arbre protecteur. Un tilleul symbolisait les trois familles de Linnaeus, Lindelius, Tiliander, qui tiraient leur nom du tilleul; lorsque ces trois familles furent éteintes, le tilleul aussi devint sec; mais on en conserve encore religieusement le tronc.

TIRLIC'-TRAVA (*herbe tirlic'*). — Nom populaire donné en Russie à la *Gentiana amarella* L. Elle pousse près de Kiew. Le peuple pense que celui qui la porte sur soi ne s'attirera jamais la colère du tsar.

TRÈFLE (*Sainfoin*, *sanctum foenum, medica sativa Dodonaei*). — Herbe météorologique de bon augure. A l'approche de l'orage, ses feuilles se dressent. Dans un tombeau romain, on voit une figure qui représente l'été, avec du trèfle. En France, les jeunes filles le consultent le matin de la Saint-Jean, pour apprendre si elles feront un mariage heureux. C'est souvent de bon augure aussi, quand on en rêve : « *Medicarium* ad opes et incrementum personae refertur. Nam ubi semel satum fuerit, ad annos ea cultura septem sufficit. Si quis medicario visus sibi fuerit agrum suum consevisse, de suis laboribus commodam beatamque vitam inveniet. Si videre visus fuerit in eodem agro *medicarium* feliciter provenisse, divitias ingentes et fidem bonam inveniet. Si visus sibi fuerit in thesauro semen ejus occlusisse, minore cum labore nobiliores opes consequetur. Si triturare *medicarium*

visus sibi fuerit ut semen ejus accipiat per monetariam, et aurum et opes insignes consequetur, pro seminis collecti copia. Si satum parum feliciter provenisse visum ei per quietem fuerit, spes eum sua frustrabitur, et in paupertate vexabitur. Si visus sibi fuerit ipsemet vesci medicario, pro modo manducationis ei calamitas hoc viso portenditur. (Apomasaris, *Apotelesmata*, Francfort, 1577, p.275.) D'après la légende chrétienne, le *sainfoin* a servi d'oreiller à l'enfant Jésus : « Quand le petit Jésus était dans la crèche, il se trouvait du *sainfoin* parmi les herbes sèches, qui lui servaient d'oreiller ; et tout à coup le sainfoin s'est mis, en plein hiver, à épanouir ses jolies fleurs autour de la tête de l'enfant. » (Theuriet, *Le Filleul d'un marquis*.)

Les Druides avaient une grande vénération pour le trèfle, et on raconte que saint Patrice, pour expliquer le mystère de la Trinité aux Irlandais, leur montra du trèfle, où l'on voit trois feuilles sur une seule tige. Mais l'objet de la plus grande vénération est le trèfle à quatre feuilles : en Piémont, en Suisse, en France, si on trouve ce trèfle exceptionnel, on est presque sûr d'avoir du bonheur dans la vie ; les jeunes filles, après avoir trouvé ce trèfle, bientôt après trouveront un mari. Le trèfle joue un rôle essentiel dans un conte populaire météorologique de la Grande-Bretagne, traduit par M. Brueyre : « Un soir d'été, la fille vint traire les bêtes plus tard que de coutume ; les étoiles commençaient à scintiller quand elle termina sa tâche. Daisy (une vache enchantée) était justement la dernière qui restait à traire, et le seau était si plein, que la fille pouvait à peine l'élever jusqu'à sa tête. Avant de se relever, la fille prit une poignée d'herbes et de trèfles, et les disposa en guise de coussinet, afin de porter son fardeau plus commodément. Mais le trèfle n'eut pas plutôt touché sur sa tête, qu'elle distingua des centaines et des milliers de petites gens, s'empressant de tous les côtés autour de la vache, plongeant les mains dans le lait, et la retirant, avec des fleurs de trèfle qu'ils suçaient avec délices. L'herbe et les fleurs de trèfle montaient jusqu'au ventre de la vache ; des centaines de petites créatures cou-

raient le long des herbes, en tenant des boutons d'or, des volubilis, des fleurs de digitale, pour recueillir le lait que Daisy laissait couler comme une pluie de ses quatre pis à la fois. Juste au-dessous des pis de la vache, la fille vit un lutin plus grand que les autres et qui, pour mieux se régaler, s'était couché sur le dos, et, appuyant les talons sur le ventre du bel animal, tenait à pleines mains un des pis, qu'il tetait avidement, etc. Quand celle-ci (la gardienne des vaches) lui eut raconté ce dont elle avait été témoin, la maîtresse s'écria qu'elle devait avoir sur la tête un trèfle à quatre feuilles. Elle devinait juste. »

TREMBLE (cf. *Judas* et *Bouleau*). — « Les Kirghises, dit M. Girard de Rialle, devenus à peu près musulmans, ont conservé cependant une vénération spéciale pour le *tremble sacré*. »

TRINITÉ. — Bauhin connaissait une *Herba Sanctae Trinitatis*; l'arbre d'Adam aussi et l'arbre de la croix, à laquelle ont contribué, dit-on, trois arbres, le cèdre, le cyprès et le palmier (ou l'olivier, ou le pin), fut reconnu comme l'emblème de la Trinité. Caldéron le décrit ainsi :

El *cedro*, que es arbol fuerte,
Es como el padre divino,
Que engendra perpetuamente;
La *palma* que dice amor,
Pues sin el amor no crece
Ni da fruto, semejante
Es al Espiritu ardiente,
Que enciende en amor los pechos;
El *cipres*, que dice muerte,
Como el Fijo es, pues el solo
De las tres personas muere.

TRUFFES. — On se rappelle la cinquième satire de Juvénal :

Post huic radentur *tubera*, si ver
Tunc erit, et facient optata tonitrua coenas
Majores.

Dans la campagne de Milan, on croit encore que lorsqu'au printemps, on entend les premiers coups de tonnerre et on

va dans une prairie faire une culbute, dans l'endroit même, soit par la force du tonnerre ou en vertu de la culbute, des truffes pousseront à l'instant même.

TULASI. — Le nom indien de l'*Ocimum sanctum* (cf. *Basilic* et *Chicorée*), très vénéré dans l'Inde, comme la *verveine* chez les Romains. Mais la *tulasî* avait une signification plus profonde, un emploi plus fréquent et un culte plus assidu. Je possède un tout petit livre, imprimé dans l'Inde, intitulé *Tulasîkavaćam*, composé de deux parties, dont l'une de vingt strophes, intitulée proprement *Tulasîkavaćam* (la *tulasî* amulette), est tirée du *Tulasîmâhâtmya* du *Brahmâṇḍa Purâṇa*, l'autre, de quinze strophes, est un hymne en l'honneur de la *tulasî*, attribué à un certain *Pundarîka*, nom donné aussi à un fils de la déesse *Laksmî*, avec laquelle l'herbe *tulasî* est si souvent identifiée, ainsi qu'avec la femme de Çiva. On invoque la *tulasî* pour protéger toutes les parties du corps, pour la vie et pour la mort, et dans plusieurs actes de la vie, mais surtout en sa qualité de *putradaḥ putrakâñkshîṇâm* (qui donne des enfants à ceux qui désirent des enfants). Tous les dieux s'intéressent à cette herbe, comme à une espèce d'*amṛita* réservée aux hommes pieux ; elle est surtout chère à Vishnu et à Lakshmî, d'où ses noms sanscrits de *Haripriyâ* ou *Vishṇupriyâ* et de *Lakshmîpriyâ*. Nârada même, le sage divin, a chanté les louanges de cette plante immortelle, qui contient en elle toutes les perfections, qui éloigne tous les maux, qui purifie et qui guide au paradis céleste ceux qui la cultivent.

Sous le mystère de cette herbe, créée, dit-on, avec l'ambroisie, se cache sans doute le dieu créateur lui-même. Parmi ses noms, on peut encore citer les suivants : *subhagâ* (propice), *surabhî* (parfumée), *bahupattrî* (aux feuilles nombreuses), *bhûtaghnî* (qui détruit les esprits, les démons), *Lakshmî*, *Gaurî*, *Tridaçamanǵarî*, *Devataṇḍulî*, etc. Le culte de l'herbe *tulasî* est aussi vivement recommandé dans la dernière partie du *Padmapurâṇa*, consacré à Vishnu ; mais elle n'est pas moins adorée, peut-être, par les sectaires de Çiva ;

Krishna, l'incarnation si populaire du dieu Vishnu, a aussi adopté cette herbe pour son culte ; de là ses noms de *Krishnâ* et *Krishnatulasî*. Sîtâ, la personnification épique de la déesse Laksmî, se transforme, d'après le *Râmâyaṇa*, en *tulasî*, d'où le nom de *Sîtâhvayâ* donné à l'herbe. « Der Salagramakiefel, écrit Bastian (*Der Mensch in der Geschichte*, III, 192), wird auf die *Toolsipflanze* « tulasî » gelegt, worin die Asche Brindas der treuen Frau Jalandsaras verwandelt ist. » Dans le Bengale, le dieu domestique est parfois la pierre phallique *Çalagrama*, parfois la plante tulasî. A propos de l'origine céleste de l'*amṛita* et du culte de la *durvâ* (cf.) appelée *amṛitânamâ*, M. Sénart, dans son *Essai sur la légende de Buddha*, observe : « Jusque dans le moderne hindouisme, le culte de la *tulasî*, consacrée à Vishnu, n'a point d'autre origine ; les feuilles en guérissent toutes sortes de maladies et chassent le venin des serpents ; le vase suspendu pendant le mois de Vaiçâkha au-dessus de la plante, et où l'eau s'écoule goutte à goutte, figure encore aux yeux sa parenté avec l'*amṛita* du nuage. » Les adorateurs de Vishnu portent un collier en bois de *tulasî*, et un rosaire, fait avec des semences de *tulasî* ou de *lotus*. Les *Vishṇu dûtas* ou *messagers de Vishṇu*, portent aussi des rosaires de *tulasîmani* ou « perles de tulasî ».

J'ai dit plus haut que la *tulasî* ouvre le chemin du ciel aux hommes pieux ; c'est pourquoi, lorsqu'un Indien se meurt, on place sur sa poitrine une feuille de *tulasî* ; lorsqu'il est mort, on lave la tête du mort avec de l'eau dans laquelle on a plongé, pendant que le prêtre priait, des semences de lin et des feuilles de tulasî. D'après le *Kriyâyogasaras* (XXIII), en plantant et en cultivant religieusement la tulasî, on obtient le privilège de monter au palais de Vishnu, entouré de dix millions de parents. C'est de bon augure pour une maison, si on la bâtit dans un endroit où la *tulasî* pousse bien. Vishnu rendrait malheureux pour toute sa vie et pour l'éternité l'impie qui, par mauvaise volonté, voire même aussi l'imprudent qui, par mégarde, arrache-

rait l'herbe tulâsi; point de bonheur, point de salut, point d'enfants pour lui. On ne peut en cueillir que dans une bonne et pieuse intention, et surtout pour le culte de Vishnu, ou de Krishna, en lui adressant cette prière : « Mère Tulasî, toi qui apportes la joie au cœur de Govindas, je te cueille pour le culte de Nârayana. Sans toi, bienheureuse, toute œuvre est stérile; c'est pourquoi je te cueilie, déesse Tulasî; sois-moi propice. Comme je te cueille avec soin, sois miséricordieuse pour moi, ô Tulasi, mère du monde; je t'en prie! » On devait bien prendre garde de ne secouer aucune branche de cette herbe, pendant qu'on la cueillait, de peur de la casser; on dit que le cœur de Vishnu, l'époux de la tulasî, tremble, se tourmente et s'irrite, lorsque l'on casse une petite branche de la tulasî, son épouse. Le petit livre indien mentionné au commencement de cet article s'adresse de même à la tulasî, comme à une véritable déesse : « Tulasî Çrî, — Sakhi, Çubhe, Pâpahârini, Punyade, Namas te, Nâradanute, Nârâyanamanahpriye! » (Tulasî est la déesse Çri — O bien-aimée, ô belle, ô destructrice des méchants, ô purificatrice, honneur à toi, ô louée par Nârada, ô chère au cœur de Vishnu!) Et plus loin : « Tulasîçrîmahâdevînamah pankagadhârini » (A Tulasî, à la déesse Çri, à la grande déesse, honneur, ô toi qui porte la fleur de lotus). » On prie ensuite la déesse Tulasî de protéger la tête (çiras), le front (*phâlam*), la vue (*dṛiças*), le nez (*grâhnam*, en sa qualité de *sugandhâ* ou *parfumée*), le visage (*mukham*, en sa qualité de *sumukhî* « au beau visage »), la langue, le cou, les épaules, la taille (*madhyam*, en sa qualité de *puṇyadâ*), etc. Chaque partie du corps, de la tête jusqu'aux pieds, est l'objet d'une invocation spéciale à la déesse Tulasî.

TULIPE. — D'après un conte populaire anglais, les Elfes prennent un soin tout particulier des tulipes et protègent ceux qui les cultivent. En Perse et dans l'Inde, la tulipe semble représenter l'amour malheureux. Dans la *Rose de Bakawali*, conte hindoustani, en décrivant la belle fée du ciel Bakawali, on dit que « la tulipe s'était plongée dans le sang, à cause de

la jalousie que lui inspiraient ses charmantes lèvres ». En quittant la fée, Taj-ulmuluk ajoute : « Je quitte ce jardin en emportant dans mon cœur, comme la tulipe, la blessure de l'amour malheureux. Je me retire, la tête couverte de poussière, le cœur saignant, la poitrine brûlée. »

TUNDÎ. — Nom indien d'une espèce de *citrouille* (cf.). Une strophe indienne (Böhtlingk, *Indische Sprüche*, III, 6773) dit que la *tuṇḍî* enlève l'intelligence, que Vać (la déesse de la parole) la donne, et que la femme ôte à l'homme la force que le lait de la nourrice lui avait donnée.

UDUMBARA (*Ficus glomerata*). — Parmi ses noms sanscrits, on peut encore citer ceux de *yaǵniya* « sacrifical » et *pavitraka* « purificateur ». « Dans la Vie de Wong Puh, écrit M. Sénart (*Essai sur la légende de Buddha*, p. 295), nous voyons qu'une fleur d'*udumbara* apparaît chaque fois que naît un Tchakravartin ; quant à son apparition lors de la naissance de Buddha, d'après la même autorité, elle semble inspirée tant par une confusion avec le lotus, que par la comparaison qui se retrouve dans le *Lalita Vistara*. » Lorsque le Buddha vit le jour, on vit fleurir l'*udumbara*. (Cf. Beal, *A Catena of Buddhist Scriptures from the Chinese*.) Le bâton des guerriers, d'après le rite brahmanique, était en bois d'*udumbara*. Lorsque la femme mariée entre dans le quatrième mois de sa grossesse, pour fortifier le germe, on doit, d'après le *Gṛihyasûtra* d'Açvalâyana, la frotter avec des fruits d'*udumbara*. Selon le rite des noces védiques, la jeune mariée indienne remettait sa chemise ensanglantée au procureur (généralement le beau-père ou le prêtre), en prononçant cette formule : « Nous secouons sur le procureur tout ce qu'il y aura eu de mauvais ou d'impur, pendant la noce ou pendant l'enlèvement de la jeune mariée. » Le procureur recevait la chemise sur un bâton d'*udumbara*, et allait la suspendre à un arbre de la forêt, pour la purifier.

VALÉRIANE (*Valeriana*). — On lui attribue le pouvoir de chasser les Elfes. A Montavon, on appelle une espèce de valériane (Valeriana Celtica) *Wildfräulekraut*, « herbe de

la femme sauvage ». Dans la campagne de Bologne, on pense qu'il y a une valériane mâle et une valériane femelle qui président à la divination. Les prétendus devins engagent, en conséquence, ceux qui désirent apprendre la bonne aventure, à faire l'aumône au valérien et à la valériane. Les dupes déposent leur argent dans des pots où l'on donne à croire qu'il y a de la valériane. On l'appelle aussi herbe de saint Georges.

VATA (cf. *Figuier*).

VERVEINE. — Herbe propice et sacrée pour les Romains, presque autant que le *Kuça* et la *Tulasî* pour les Indiens; on l'appelait herbe sacrée ou hiérobotane, mais elle était, sans doute, autre que la verveine de nos jardins. Les anciens l'appelaient encore *larmes d'Isis*, *larmes de Junon*, *sang de Mercure*, *Persephonion*, *Demetria*, *Cerealis*. Celui qui possédait un brin de gazon avec de la verveine devenait invulnérable. Elle était le symbole de la propriété agricole et de la paix : les ambassadeurs de paix s'appelaient *verbenarii*, parce qu'ils se présentaient devant l'adversaire avec une branche de verveine à la main. On attribuait surtout des propriétés merveilleuses à la *Verbena Herculea* (cf. Dioscoride, IV, 33). Macer Floridus, *De Viribus Herbarum*, est le premier à douter de la réalité d'un grand nombre de propriétés attribuées à la verveine :

Verbenam Ierobotanum peristereonque
Appellant Graeci . . . . . .
Occurrit cunctis cum vino sumpta venenis.
. . . . . .

Illius in vino si sit decoctio facta,
Convivas hilares inter convivia sparsa
Reddere narratur, ut jam præscripta buglossa.
Hanc herbam gestando manu si quaeris ab aegro :
Dic, frater, quid agis? bene, si responderit aeger,
Vivet; si vero male, spes est nulla salutis.
Ex hac compositam quidam jussere coronam
Apponi capiti causa quacumque dolenti.
Sic dicunt illam celerem conferre medelam.
. . . . . .

Non modicum laudare Magos hanc asserit herbam
Plinius, hanc cunctis dicunt obsistere morbis,
Et quod quisque putet hac impetrare perunctum;
Sic et amicitias captari posse potentum
Et pelli febres, et plurima talia fingunt
Quae, quamvis natura potens concedere posset,
Vana tamen nobis et anilia jure videntur.

Piperno (*De Magicis Affectibus*, Napoli, 1635), citant l'autorité de Savonarole, dit que « verbena manducata non permittit per septem dies coitum ». On la considérait donc comme une herbe pure et purificatrice, qui exigeait la chasteté. En Sicile, contre le polype, on adresse à sainte Lucie la prière suivante :

Zittu, Lucia, non lacrimari,
Scinni ni lu me ortu (descends dans mon jardin)
Scippa pampini di brivina e finocchiu
(Cueille des feuilles de verveine et fenouil)
Ccu li to mano la chiantasti (tu l'as plantée),
Ccu li to pedi la scarpisast (tu l'as foulée);
La testa di lu purpu (polype) cci scacciasti,
S'iddu è sangu sfissira (se fondra)
S'iddu è purpu à mori va.

L'exorciseur fait alors trois signes de croix sur le polype, avec un quartier d'ail. On l'emploie aussi en Sicile contre l'opthalmie, en récitant la formule que voici :

Santa Lucia,
Supra un murmuru chi ciancia (qui pleurait)
Vinni a passari nostru Signuri Gesù Cristu.
— Chi hai, Lucia, chi chianci?
— Chi vogghiu aviri, patri maistusu?
M'ha calatu 'na resca all' occhi?
Nun pozzu vidiri nè guardari.
— Va a lu me' giardinu,
Pigghia *birbina e finocchi;*
Cu li me manu li chiantà,
Cu li me bucca li imbivirà,
Cu li me pedi li scarpiccià;
Si è frasca, va a lu boscu,
Si è petra, vaci a mari,
Si è sangu, squagghirà.

Dans certaines parties du Piémont, le peuple croit qu'en se frottant la paume de la main, au coucher du soleil, avec de la verveine, on était sûr d'être aimé par la personne dont on touchait ensuite la main.

VIOLETTE, fleur funéraire. — Dans un conte populaire de Darmstadt, trois anges qui emportent au ciel une jeune fille pieuse la couronnent de violettes. En grec, la violette s'appelle Ion, et on racontait que ce nom avait été donné à la violette, depuis que les nymphes ioniennes, qui demeuraient sur les bords du fleuve Cythérus, avaient offert des violettes à Ion, qui avait guidé une colonie ionienne dans l'Attique. A cette tradition se rapportent les vers de Nicandre :

Ionides Nymphae puram ac renidentem corollam Ioni
Texere quum cuperent in Pisae hortis,
Et terra flores peperit; tum autem Ion cum canibus venatus,
Suorum membrorum sordes affluebat in Alpheo,
Ad vesperam cum Ionibus nymphis dormiturus.

(Cf. *Amandier*.) On dit que Proserpine cueillait des narcisses et des violettes, lorsqu'elle fut emportée aux régions infernales. Dans la province de Novare, on prétend que, si l'on offre à quelqu'un des violettes dans un jour de fête, il versera beaucoup de larmes.

VIGNE. — Le culte de la vigne s'est développé surtout en Perse, dans l'Asie Mineure et en Grèce. Tout le cycle des mythes qui se rapportent à Dionysos, le dieu de l'ambroisie céleste, a été localisé sur la terre et appliqué au culte de la vigne. Quoique la tradition hellénique ait fait voyager Bacchus dans l'Inde, le culte de la vigne n'est pas né dans l'Inde. Mais il est très probable que le culte védique du *soma* (cf.) a été appliqué au vin dans la Perse, dans l'Asie Mineure et en Grèce. Niccolò de' Conti, voyageur italien du XVe siècle, parle d'une vigne de l'Indo-Chine qui donnait du raisin et non pas du vin, et qui donnait des fruits seulement après qu'on avait adressé certaines prières aux idoles. Les Persans rapportent l'usage du vin en Perse au règne du bienheureux

Djemschid. Une femme qui voulait s'empoisonner, avait bu du vin, en croyant que c'était du poison ; elle s'endormit seulement, et ainsi on apprit, sous le règne de Djemschid, à se servir du vin. Olearius, en l'année 1637, a entendu en Perse cette légende : « Pour consoler les pauvres et les malheureux, Dieu envoya sur terre les anges Aroth et Maroth, avec l'ordre de ne faire mourir personne, de ne commettre aucun acte injuste, et de ne pas boire du vin. Une belle femme qui se querellait avec son mari, appela comme juges les deux anges et les engagea à boire; les anges, non seulement consentirent, mais, après avoir bu, lui demandèrent les complaisances extrêmes. La femme céda, à condition que les anges lui auraient d'abord indiqué le moyen de monter au ciel et de redescendre de nouveau sur la terre. Aussitôt montée au ciel, la chaste femme y resta et fut changée en la plus belle étoile du ciel. » Le mythe hellénique avait fait de la vigne un compagnon et un ami de Bacchus (sous la forme du jeune Ampelos) et une nymphe aimée par Bacchus, sous le nom de Staphyle. On représentait avec des pampres Bacchus, les Bacchantes, Silène, Rhea, la Bona Dea, les Grâces, la déesse Laetitia, etc. Mais sur le développement de ce mythe, en Grèce et en Italie, cf. le livre de Hehn, où ce sujet me semble avoir été épuisé. Ici, je tenais seulement à constater que la première boisson de Bacchus était non pas le vin, mais l'ambroisie céleste. De même que, dans l'Inde, la *surâ*, liqueur enivrante, a remplacé chez les hommes la boisson des dieux, le *soma*, dans les fêtes dionysiaques, le vin obtint une partie du culte qui devait d'abord être réservé à la boisson des dieux, à l'ambroisie.

VIRINA (*Andropogon muricatum*). — D'après les croyances védiques, il fallait bâtir une maison dans un endroit où poussaient le *kuça* (cf.) et le *viriṇa*.

CONCLUSION

Il y a près de quatre ans que le premier tome de ce livre a paru; des causes imprévues, dont ni l'auteur ni l'éditeur ne sauraient trop se rendre compte, ont retardé jusqu'à ce jour la publication du second volume. Tout ce temps écoulé entre un tome et l'autre n'a pas été, cependant, entièrement perdu pour notre ouvrage. Nous avons pu remarquer, d'après les critiques qu'on a fait l'honneur de consacrer à notre premier volume, que l'on nous demandait, en général, des faits plutôt que des théories, contre lesquelles il y a encore de nombreuses préventions. Mais il était presque impossible, dans un volume destiné à la botanique générale, d'échapper à certaines digressions exigées par le sujet même. Je ne puis les regretter; il est facile plaisanter sur la méthode de la mythologie comparée, mais on ne parvient pas à en détruire les résultats.

Dans ce volume j'ai évité, autant que possible, les discussions et les digressions; mais si le lecteur a la patience de l'examiner, notice par notice, il se persuadera aisément que tout concourt ici à confirmer les théories avancées dans le premier tome, qui pourraient paraître excessives. On me reprochera peut-être d'avoir fait entrer dans le domaine du mythe des croyances populaires fondées parfois sur des causes positives et réelles; ce cas est rare, mais je m'excuse de ne pas l'avoir exclu, en priant le lecteur de remarquer que si, par elle-même, la croyance populaire dont j'ai cru pouvoir tenir compte n'est pas à la rigueur une croyance mythologique, elle rentre, par l'esprit qui l'a développée et par l'application qu'on en a faite, dans le cercle

de la conception du merveilleux, l'un des éléments essentiels de toute mythologie. Je suis bien loin maintenant de croire que dans mon livre j'ai recueilli toutes les notices qui se rapportent à la vie merveilleuse des plantes; ce que je n'ai pas recueilli dépasse certainement de beaucoup ce que j'ai pu rassembler. Il reste donc beaucoup à ajouter à ce livre; et chaque lecteur pourra aisément, en parcourant ce volume, devenir mon savant collaborateur. J'espère seulement avoir réussi à fixer ce qu'il y a d'essentiel dans le caractère attribué par la tradition aux plantes; j'espère aussi qu'il résultera assez clairement de la lecture de ce volume que le même procédé qui a servi à la formation des mythes orientaux et surtout indiens concernant la vie des plantes, a continué en Europe. La flore ainsi que la faune peut différer, mais le mythe végétal, ainsi que le mythe zoologique, se développe par le même principe d'analogie. L'analogie, qui a joué un si grand rôle dans la formation du langage, a surtout contribué à produire les variétés du monde mythologique. Nous avons affaire en Europe et en Asie à des espèces différentes; mais la vie pénètre les êtres mythiques d'une seule manière et par la même loi psychologique; on a déplacé et multiplié la vie dans des organismes différents, mais le principe générateur et conservateur de cette vie mythologique, ainsi que de toute autre vie, est toujours le même. Le mot *chrétien*, dans la tradition, peut avoir parfois et même assez souvent remplacé le mot *païen*; mais il serait imprudent et inintelligent de nier la possibilité qu'un mythe soit ancien parce que nous ne le connaissons plus que sous sa forme chrétienne.

Les adversaires de la mythologie comparée pensent avoir tout dit, lorsqu'ils ont démontré, par exemple, que telle ou telle tradition populaire s'est développée par l'influence de tel ou tel monument littéraire que l'on cite; on croit avoir

remonté à la première source, et on nous défend d'aller plus loin, et d'examiner sous quelle influence plus ancienne, sur quelle croyance populaire, sur quelle donnée traditionnelle, tel ou tel autre ancien choniqueur de l'église a pu tisser son conte et sa légende. Le passage de la tradition scandinave et germanique à la tradition chrétienne est encore d'autant plus évident qu'il ne semble pas encore achevé, puisque sur le sol germanique et scandinave on trouve encore une foule de traditions remontant à la mythologie la plus reculée et que le christianisme n'a point encore utilisées; ce qui a été converti en tradition chrétienne suffirait cependant pour nous éclairer sur la manière dont l'œuvre du développement mythologique pourra encore se continuer à l'avenir. L'artiste peut changer et, par l'artiste, la forme; mais l'essence même de la tradition, l'esprit du mythe est constant. Les mythes essentiels sont en très petit nombre; on peut les renouveler, sans cesse, par des applications nouvelles; on ne peut pas en inventer. Ce qu'on serait tenté d'appeler un nouveau mythe n'est que le déplacement d'une ancienne idée mythologique appliquée à un nouvel objet qui a frappé l'imagination populaire. Il faut distinguer instamment, dans toute étude mythologique, l'idée générale et fondamentale de l'idée secondaire qui a développé, par une nouvelle variante, une forme accidentelle, parfois nationale. La forme lumineuse du dieu et du héros et la forme sombre et mystérieuse du démon peuvent se transformer sans fin, mais l'idée qui enfante des dieux et l'idée qui enfante des démons est constante. Où le tabac est censé faire du bien, il est proclamé une *herbe sainte*; où on le croit malfaisant, on l'appelle l'*herbe du diable*. Dieu est toujours la clarté, la lumière, la bonté; la fumée, l'obscurité, le mal, deviennent synonymes du diable. Si une plante se gâte, c'est le diable qui l'a gâtée, en entrant dans la plante; si la plante est bienfaisante, elle devient l'arbre divin. Mais il y a des com-

promis partout. Dans le monde mythologique, comme dans la nature, on voit souvent sortir la vie du sein de la mort, la lumière du royaume des ombres; ainsi les arbres funéraires deviennent très souvent des arbres de vie.

L'ensemble des faits exposés dans ce volume ne peut manquer de frapper l'esprit d'un observateur; au point de vue littéraire, on trouvera peut-être que le livre est défectueux, à cause de ses nombreuses répétitions: les mêmes données mythologiques reviennent à propos d'un grand nombre de plantes différentes; mais l'insistance même avec laquelle on voit revenir ici l'imagination populaire aux mêmes idées élémentaires pourra, si je ne me trompe, faciliter au mythologue qui sera destiné à l'honneur de recueillir les *disjecta membra* du grand colosse mythologique, cette synthèse qui ne me semblait possible qu'à condition d'avoir réuni d'avance tous les matériaux devant servir à cette grande œuvre de reconstruction. J'ai essayé, pour ce qui me concerne, de fournir le canevas d'une histoire mythologique des plantes, après avoir esquissé l'histoire mythologique des animaux. Les encouragements que j'ai reçus pendant mes recherches me font espérer que d'autres travailleurs trouveront bon de poursuivre cette tâche laborieuse, mais féconde, et que je verrai un jour compléter ce livre par une histoire légendaire des minéraux, par une histoire légendaire des astres, des météores et de tous les autres produits et phénomènes de la nature qui ont le plus vivement frappé l'imagination populaire, surtout dans une race aussi poétique et aussi impressionnable que l'indo-européenne, qui a donné des formes plastiques et brillantes à toutes ses conceptions.

FIN DE LA BOTANIQUE SPÉCIALE ET
DU TOME SECOND.

3 2044 102 888 989